

ROLE DE LA PAPAUTÉ DANS LA SOCIÉTÉ
PAR M. L'ABBÉ FRANÇOIS FOURNIER, DOCTEUR EN THÉOLOGIE, 1880.

«On sent je ne sais quelle présence du Souverain Pontife sur tous les points du monde chrétien. Il est partout, il se mêle de tout, il regarde tout, comme de tout côté on le regarde». (De Maistre, *Du Pape*, t. I, liv. I, ch. VIII)

IMPRIMATUR Dinice Die, 18 decembris 1880.
† ANGELUS, ep. Diniensis.

A SA SAINTETÉ NOTRE SAINT PÈRE LE PAPE LÉON XIII
Hommage de vénération profonde, de soumission absolue et d'attachement inébranlable au SIÈGE APOSTOLIQUE.

PRÉFACE

Dans la longue et terrible épreuve, que traverse le catholicisme, les uns insultent aux malheurs actuels du Pape ; d'autres, redoutant la trop grande influence de l'Église, sont bien aises de la voir déchue de la souveraineté temporelle et réduite à l'état de servante ; d'autres, ne voyant point d'où peut venir le salut, désespèrent de la situation, ou s'en accommodent soit par indifférence, soit par lâcheté ou lassitude ; d'autres, les âmes généreuses, dévouées, les vaillants d'Israël, prient, espèrent et croient à un triomphe prochain et éclatant. Les pages que nous publions, en relevant le prestige de la Papauté, fermeront la bouche aux uns, encourageront les autres, les conforteront et les combleront de consolations au milieu de la poussière du combat et des déchirements de la lutte.

Touchant à une question aussi palpitante d'actualité que saisissante d'intérêt, nous espérons qu'elles seront accueillies favorablement et lues avec utilité et édification, en attendant que nous puissions en faire la démonstration par les faits, si Dieu nous prête grâce, lumière, vie et santé.

L'épigraphe, qu'on lit au frontispice du livre, donne l'idée générale que l'auteur s'efforce de faire ressortir.

Jésus-Christ, venu pour tout restaurer, fonde à cet effet cette grande institution qu'on appelle la Papauté, dont le nom reviendra si souvent sous notre plume ; en fait le centre unitaire du gouvernement, aussi bien que de la doctrine dogmatique, morale et disciplinaire de l'Église, le foyer d'où parlent tous les rayons illuminateurs et vers lequel convergent tous les regards du monde ; l'investit d'une souveraineté douée de toutes les prérogatives propres à lui assurer la catholicité de temps et de lieux ; en sorte que la Papauté est et sera constamment à la tête, au centre et au bas de la pyramide religieuse et sociale.

Comme le Christ qu'elle représente sur la terre, elle est la voie, la vérité et la vie : la voie, c'est-à-dire, le guide du voyageur scientifique, du voyageur politique et du voyageur religieux, conformément à ces paroles : *Pasce oves meas*. La vérité, c'est-à-dire la gardienne, le juge, la messagère et la maîtresse infallible de la vérité, selon cet autre texte : *Confirma fratres tuos*. Elle est enfin la vie de l'humanité, des États, des familles, des individus, et même, en un sens, des éléments inorganiques.

Étant la voie, la vérité et la vie, il est évident qu'elle doit être la source, la nourrice et l'agent suprême de toutes les civilisations, et comme telle, qu'elle marchera à la tête du progrès moral, scientifique, littéraire et artistique ; qu'elle doit être la protectrice du faible, le refuge de l'infortune, la bienfaitrice de l'humanité, et enfin, le dernier rempart de la civilisation contre les ambitions du despotisme, comme contre les doctrines anarchiques et révolutionnaires. Mais pour cela, il lui faut une constitution qui lui assure la perpétuité de temps et le triomphe sur ses ennemis : *Et porta inferi non prævalebunt adversus eam*. Assise sur ce roc inébranlable des promesses divines, cette reine illustre regarde tranquillement les siècles glisser devant elle, et les générations amies et ennemies passer à ses pieds.

Ainsi qu'on le voit, ce plan est comme un tableau synoptique qui reproduit sommairement les faits principaux de la merveilleuse action que la Papauté exerce dans le monde religieux et social, et comme un panorama fugitif de son génie civilisateur. Les chapitres qu'il contient, forment une gerbe lumineuse, composée des pensées les plus saillantes qui ressortent du sillon de l'histoire et jaillissent de son sein comme des rayons brillants qui, se détachant du soleil, dissipent les ténèbres de la nuit et portent la lumière, la chaleur, la vie et la fécondité partout où ils pénètrent.

Pour l'intelligence de l'ouvrage, nous avertissons le lecteur que nous employons indistinctement les termes Papauté, Saint-Siège, Souverain-Pontife, Église etc., selon les circonstances, attendu que dans un corps mystique ou réel les opérations des membres peuvent être indifféremment attribuées au corps en général, ou à la tête qui commande ; comme on attribue aussi à l'arbre, au tronc, les fruits que produisent les rameaux. C'est prendre la partie pour le tout ou le tout pour la partie.

FOURNIER,

Blieux, le 24 août 1880.

CHAPITRE PREMIER : LA PAPAUTÉ

MONARCHIE CHRÉTIENNE. - PIERRE. - PRIMAUTÉ. - LA PAPAUTÉ. - SOUVERAINETÉ. - INDÉPENDANCE. - IRRÉFORMABILITÉ. - IMMUTABILITÉ. - SIMPLIFICATION DU GOUVERNEMENT. - UNITÉ DE DOCTRINE, DE DOGME, DE MORALE ET DE CULTE.

Le Verbe divin est descendu sur la terre pour y rétablir la vérité, oblitérée du cœur et de l'esprit des hommes. Après nous avoir rendu la vérité une et indivisible, qui est de tous les temps et de tous les lieux, ne voulant point la livrer de chef à l'injure des siècles et l'abandonner comme un jouet aux caprices humains, Il a établi, sous le nom d'Église, une société admirablement organisée, qui sera aussi de tous les temps et de tous les lieux, c'est-à-dire perpétuelle et universelle, comme la vérité ; et comme celle-ci avait fait naufrage par défaut d'autorité tutélaire, Il lui en donne une cette fois pour la préserver d'un nouveau désastre ; Il charge cette Église de garder fidèlement Sa doctrine, de la protéger contre les attaques de l'erreur et de la propager dans le monde, et lui donne l'autorité suffisante pour sauvegarder ce dépôt et remplir la grande mission qu'Il lui confie.

Il n'y a pas sous le soleil de puissance sans tête, depuis la tribu sauvage jusqu'à la nation la plus civilisée. Une société ne saurait vivre huit jours, ni même une heure sans gouvernement, dit Guizot dans son *Cours de Civilisation* (V^e leçon). La famille, base de toute société temporelle, est constituée sous l'autorité du père, l'armée sous l'autorité d'un généralissime ou du ministre de la guerre, les peuples sous l'autorité d'un souverain, peu importe qu'il soit décoré du litre d'empereur, de roi, de prince, de président, de sultan, de khan, de shah ou de mikado. Jésus-Christ, en établissant une nouvelle société, devait en conséquence donner un gouvernement à cette société et mettre un chef à sa tête.

Mais il pouvait choisir comme forme de gouvernement l'oligarchie, ou la démocratie, ou la monarchie. Il s'arrêta à cette dernière, sans doute comme étant plus parfaite, car Dieu fait tout d'une manière achevée. Aussi, se plaît-il à comparer Son Église tantôt à un royaume gouverné par un souverain unique, tantôt à un bercail sous la houlette d'un seul pas-

teur, tantôt à une maison ou famille sous la direction du père, tantôt à une vigne, à un arbre qui a plusieurs rameaux, mais un même cep, un même tronc, un même principe de vie qui, partant de la racine, anime la tige et les branches, et le tout ensemble ne forme qu'une vivante unité. Saint Paul appelle l'Église le corps de Jésus-Christ, *Corpus Christi* ; or, un corps se compose de plusieurs membres, ayant chacun sa fonction spéciale, et intimement unis entre eux sous la dépendance d'un seul chef. Mais qui sera ce chef ? Qui sera chargé de gouverner cette société ?

Jésus-Christ est le fondement et le chef proprement dit de l'Église, et personne ne peut en poser d'autres ; c'est dans Ses entrailles que les racines de l'Église vont puiser leur sève vitale. Mais comme Sa mission était de retourner à Son Père, Il dut, avant de monter au ciel, choisir un Vice-Gérant, un Vicaire auquel Il pût confier Son pouvoir et Sa doctrine. Son choix tomba sur Pierre, qui devint ainsi le second fondement, la seconde pierre angulaire sur laquelle le fondateur-fondement établissait Son Église. *Tu es Pierre, lui dit-Il, et sur cette pierre Je bâtirai Mon Église.*

A partir de ce jour, Pierre fut regardé comme le chef de la nouvelle société et Prince du Collège apostolique. Il paraît le premier en tout et toujours, non par rang d'ancienneté, mais d'honneur et de juridiction. Il est constamment nommé le premier sur la liste des Apôtres, *primus Simon*, et le premier par rang de primauté, c'est-à-dire qu'il y en avait un premier, comme l'indique le mot *primus*. L'Église est-elle comparée à un édifice, Pierre en est le fondement ; à une barque, il en est le pilote ; à un royaume, il en a les clefs.

C'est Pierre qui préside l'élection de Mathias, Pierre que saint Paul va vénérer à Jérusalem ; c'est à lui qu'il soumet ses doctrines, son enseignement ; c'est Pierre qui préside le premier concile, y tient le premier rang, parle le premier, résout la question et prononce la sentence.

Mais Pierre aussi n'est pas immortel. La mort brisera sa tête ; un coup d'épée peut la trancher ; ses fonctions et son étrange doctrine peuvent le conduire au gibet, et peut-être que toute prérogative va cesser avec lui. Nullement ; la société chrétienne est immortelle, son gouvernement doit l'être aussi. Il doit donc y avoir constamment un Pierre pour confirmer, paître, guider ; une autorité, lumière réfléchissant sur tous les horizons, enflammant toutes les âmes, illuminant la sagesse des ignorants, servant de guide aux égarés et de force aux faibles ; une autorité placée si haut qu'elle pût parler à tous avec empire, et appuyée sur un roc si solide, qu'elle fût à l'épreuve des grandes et perpétuelles tempêtes qui l'assaillent ; autorité établie de Dieu directement, et partant, à l'abri des oscillations et des changements. Cette autorité, c'est la Papauté, ou série des successeurs de Pierre, et ayant deux faces, comme Janus, l'une tournée vers le monde céleste, l'autre tournée vers le monde terrestre.

Il n'est donc pas vrai, comme le dit Guizot dans son *Histoire de la Civilisation*, (t. II, p. 407 et ailleurs), que l'Église ait essayé tour à tour tous les modes d'organisation, qu'elle ait d'abord adopté le principe démocratique pendant les trois premiers siècles, le principe aristocratique du quatrième au neuvième, et enfin le gouvernement monarchique à partir du neuvième, alors que la Papauté prévaut sur l'épiscopat. Elle fut monarchique à son berceau, et elle n'a pas cessé un instant de l'être. Sa hiérarchie n'a jamais varié.

Comme en morale, il y a deux commandements : celui de l'amour de Dieu, et celui de l'amour du prochain, il y a en dogme deux grands principes : la divinité de Jésus-Christ, et la divinité de la Papauté. Jésus-Christ est Dieu, puisqu'Il est le Verbe éternel du Père ; Il est le fondement de notre foi, la raison de la morale, la source du vrai culte ; Il est prêtre selon l'ordre de Melchisédech ; roi du monde par droit de création et de rédemption, par droit d'héritage et de conquête ; père du genre humain en général, et de la société chrétienne en particulier. La Papauté est de Dieu, puisqu'elle est l'œuvre immédiate de Jésus-Christ ; elle doit être souveraine comme Dieu, puisqu'elle a sa racine sur la roche éternelle de la Divinité ; infaillible comme Dieu, puisqu'elle est son oracle sur la terre, et comme telle, l'interprète de notre foi, la gardienne de la saine morale, la régulatrice du culte. Elle porte, comme son auteur, la triple couronne du sacerdoce, de la royauté et de la paternité. Jésus-Christ est la source de la vie surnaturelle qui circule dans le monde, et la Papauté en est le réservoir qui l'empêche de tarir, et le canal par lequel la vie se communique aux membres.

Pierre, comme premier Pape, est l'anneau qui relie la Papauté à Jésus-Christ, la vraie pierre, le premier fondement et la base de l'édifice. Pierre n'est pas la pierre même, dit saint Basile, car le Christ est vraiment la pierre immobile : *Non tamen petra erat, nam Christus vere et immobilis petra, Petrus vero propter petram*. Mais, par son titre de Pape et de Vicaire de Jésus-Christ, il est, lui aussi, la pierre immuable contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais, le rocher mystérieux contre lequel viendront se briser tous les flots de la tempête, tous les frémissements des nations ennemies. C'est Pierre qui reçoit la mission de continuer ses frères dans la foi, Pierre qui reçoit le pouvoir de lier et de délier, de paître et de régir le troupeau. Mais ces pouvoirs et ces prérogatives, quoique personnels à Pierre, étaient cependant octroyés avec future succession à ceux qui le remplaceraient sur la Chaire Romaine. Pierre transmettra donc à son tour ces pouvoirs dans toute leur intégrité à ses successeurs, qui seront Pierre comme lui, portiers du ciel comme lui, confirmateurs de la foi comme lui, pasteurs du bercail comme lui. Ou plutôt, Pierre vivra en eux, et son ombre planera, non pas seulement sur Rome, sur sa campagne et ses environs, mais sur tout l'univers catholique ; non pas seulement sur l'ère apostolique et sur ces temps de sang et de deuil, où Néron se promenait en fiacre dans ses jardins du Vatican, à la lueur des chrétiens enduits de poix, et allumés en guise de torches, mais sur tous les âges, jusqu'à la consommation des siècles. Que ses successeurs s'appellent Clément, Clet, Anaclet, Evariste, Pie, Léon, Benoît, Agathon, Calixte ou Grégoire, peu importe, c'est toujours Pierre qui dirige et gouverne ; c'est Pierre qui parle par Léon, Pierre qui parle par Agathon, Pierre qui confirme et enseigne par Léon XIII. Quel voyageur a jamais visité Rome, la ville de Pierre et des Papes, sans se sentir pressé, dominé, écrasé sous une puissance mystérieuse qui n'est autre que l'ombre du Prince des Apôtres ? Et quel catholique pourrait lire l'*Histoire ecclésiastique* sans voir surgir de chacune de ses pages mortes Pierre avec les promesses divines, et sans être sous la secrète impression de son ombre ? *Quoniam beatus Petrus, qui in propria sede et vivit et praesidet, praestat quærentibus fidei veritatem.* (Saint Léon)

Le Pape est donc Pierre, non point personnellement, mais Pierre vivant dans ses successeurs, avec les mêmes principes, les mêmes promesses, la même foi, la même loi, la même vitalité et la même énergie que si la Papauté était encore à sa genèse. Elle n'est ni affaiblie, ni épuisée, ni malade, ni découragée, mais sans cesse rajeunie par l'assistance perpétuelle de son chef Jésus-Christ ; jusqu'à la fin des temps, elle parlera, elle gouvernera, elle exhortera, elle protestera, elle menacera, elle bénira, elle sauvera.

Ainsi, comme il a été dit, si Pierre représente Jésus-Christ, hérite des prérogatives de Jésus-Christ, le Pape étant Pierre lui-même et un autre Jésus-Christ, représente Jésus-Christ, hérite des prérogatives de Jésus-Christ, non pas absolument sans doute, mais par voie de participation, selon le mot de saint Léon le Grand. *C'est le Christ de la terre*, disait sainte Catherine de Sienne. Il hérite de l'immutabilité de Pierre, et de sa primauté, tant d'honneur que de juridiction.

La Papauté ainsi constituée en Pierre et ses successeurs, et par Pierre sur le Christ, est la tête de toute la société catholique, la vie du monde par conséquent, et la clef de voûte de l'édifice religieux et social. La société humaine, a-t-on dit, est une pyramide d'aplomb : le peuple est à la base, le pouvoir au sommet, la Papauté partout ; au sommet avec le pouvoir pour le rendre juste et humain, à la base avec le peuple pour le rendre docile et patient, au centre pour les relier l'un à l'autre. Elle est, à la tête de l'angle de l'humanité vivante, l'alpha et l'oméga de toutes les civilisations, l'inspiratrice de toutes les grandes et généreuses entreprises. Comme tête de la nouvelle société chrétienne, elle est appelée à diriger le corps qui la compose ; en tant que le cœur de la même société, elle communique la vie jusqu'aux extrémités du monde ; comme le centre où aboutissent tous les rayons de la circonférence, elle relie en elle tous les membres de la grande famille que le Sauveur est venu former.

Mais il ne suffisait pas de choisir une forme de gouvernement et de lui donner un chef. Jésus-Christ devait en même temps accorder et Il accorda à ce chef la souveraineté dans sa plus large acception, car un roi doit être souverainement indépendant pour qu'il puisse exercer son autorité librement et sans entraves. Et dans l'Église la souveraineté est encore plus nécessaire que dans les États. Cette société a pour but de discipliner les âmes en les obligeant à l'observation de tout ce que Jésus-Christ a ordonné de croire et de pratiquer. Or, si les choses de la terre doivent être gouvernées à cause des passions mauvaises et de l'orgueil des esprits portés à l'insubordination, à plus forte raison les choses du ciel, qui sont plus en butte aux passions et aux résistances de l'esprit mauvais. On forme plus facilement une armée au maniement des armes qu'on ne corrige un vice d'intérieur dans un soldat ; il est plus difficile d'obtenir l'obéissance d'un enfant indocile, que de lever un impôt dans un empire. C'est que l'homme a toutes ses racines dans l'âme ; c'est que l'âme est le principal et le corps la chose secondaire. Or, puisque le Chef de l'Église a à exercer son pouvoir, et sur les corps, parce qu'il s'adresse à des hommes, et sur les cœurs, parce qu'il a pour objet propre et essentiel la sanctification et le salut des âmes, il faut que ce pouvoir soit une souveraineté proprement dite, c'est-à-dire spirituelle et temporelle en même temps.

La Papauté, nous l'avons dit, a hérité des pouvoirs de Pierre, qui héritait lui-même par participation de ceux de Jésus-Christ, ce roi doux et pacifique, sacré par Son Père éternel et marqué de l'onction sainte de la double souveraineté. Or, cette souveraineté, qui est la royauté de Dieu, son souverain domaine, Jésus-Christ se l'est attribuée en disant : Tout ce qu'a Mon Père M'appartient (Jean, xvi, 15). Toutes choses m'ont été données (Matth., xi, 27). N'est-ce pas là la royauté la plus complète qu'on puisse imaginer ? Royauté sur les corps et sur les âmes, sur les cœurs comme sur les intentions, les pensées et les désirs des hommes. Quoique voilée, car Jésus-Christ a dit encore : *Mon royaume n'est pas de ce monde* (Jean, xviii, 36), cette royauté n'en est pas moins réelle, puissante et absolue. Aussi les Mages viennent-ils la reconnaître à Bethléem : *Auro rex agnoscitur*, disent les commentateurs ; Pilate adresse cette question à Jésus : *Vous êtes donc Roi ?* Et Jésus répond : *Vous le dites, car Je le suis vraiment* ; et il Le condamne comme tel (Pavy, *Œuvres*, t. I).

Le Pape, comme Vicaire du Christ, participe donc à cette double royauté. L'expérience en a montré l'importance et les peuples de tous les Ages en ont senti la nécessité, parce que la souveraineté, même temporelle, est une garantie nécessaire du pouvoir spirituel.

Sans doute, le royaume du Christ n'est pas de ce monde, puisqu'Il l'a déclaré lui-même, et la Papauté n'est, en un sens, du monde que comme spectatrice et juge ; est-ce à dire pour cela que son représentant, qui est chargé de mener triomphants au ciel les élus qui composent la communauté de ce royaume, n'aurait pas besoin de se mêler des choses extérieures pour diriger une telle société ? Il aurait pu, en vérité, se borner à ce rôle spirituel s'il n'avait eu à traiter qu'avec des esprits insaisissables, intangibles, invisibles ; s'il avait pu communiquer avec ces esprits comme l'esprit de Dieu communique avec nos Ames par des inspirations secrètes ou par des illuminations intérieures ; s'il était revêtu d'ailes comme les messagers célestes que Dieu a créés pour exécuter Ses ordres, ou doué d'agilité et de subtilité comme les corps glorieux, de manière à pouvoir franchir les distances en un clin d'œil, car il faudra chaque jour se trouver sur toutes les parties du monde et pénétrer partout où se trouvent des innocents persécutés, des consciences opprimées, des rebelles à stigmatiser, des hérétiques à condamner, des aveugles à éclairer et à diriger. Mais ce sont là des faveurs qui ne sont point contenues dans les promesses et auxquelles il ne saurait prétendre. Gouvernants et gouvernés sont composés d'un esprit et d'un corps inséparablement unis, et partant ces âmes participent aux lois qui régissent les corps ; il lui faut donc une représentation visible et personnelle du pouvoir et un gouvernement proportionné aux conditions d'une pareille existence.

Au reste, une société suppose des lois, et ces lois supposent des hommes pour les rédiger, des hommes pour les sanctionner, des hommes pour les exécuter et les faire exécuter. Que des infractions à ces lois se révèlent, que la discorde envahisse cette société, que la persécution élève ses flots contre elle, ou qu'un loup ravisseur cherche à déchirer le troupeau, sera-ce le Code qui jugera ces infractions ou qui ramènera le calme et la paix dans son sein, ou qui la défendra contre ses agresseurs ? Non, il faut ou un tribunal composé d'hommes, ou la voix puissante d'un orateur, ou le sabre redouté d'un guerrier, ou le pasteur du troupeau. Qu'il faille enseigner, prêcher, baptiser, offrir le saint sacrifice, imposer les mains, protéger la vérité, censurer l'erreur, régler les mœurs, proscrire des abus, expédier des messages par courrier ou par télégraphe, peu importe, il faut toujours des hommes. Ainsi, quoique le règne de Dieu soit au dedans de nous et au dedans de la société de l'Église, il n'en a pas moins ses manifestations au dehors, puisque partout son gouvernement est personnifié (Pavy, *ibid.*)

D'autre part, le pouvoir spirituel ne pourra, en vérité, ni lui être saisi par la ruse des sectaires, ni arraché par la force des baïonnettes, ni être renversé par la violence du despotisme, parce qu'il est insaisissable ; mais avec des gouvernements libéraux, athées, impies, schismatiques ou hérétiques comme ceux qui régissent la société aujourd'hui, où la force prime le droit, et où la justice éternelle n'est plus qu'une servante qui marche à la remorque des caprices humains, ou plutôt un vain mot qui n'a plus de sens, et surtout plus d'application, combien de fois ne se verra-t-il pas entravé ! Quand on voit trente têtes de Papes tombées sous la hache des Césars, et un pareil nombre de successeurs de Pierre prendre

le chemin de la captivité ou mourir en exil pour avoir aimé la justice et haï l'iniquité, on comprend que la Papauté n'a pu toujours se mouvoir à son aise et dans sa plénitude, et que la souveraineté nominale ne lui suffit pas ; il faut une souveraineté effective qui la rende pleinement indépendante, sinon il suffira d'un simple employé de bureau pour entraver son ministère, d'un simple douanier pour arrêter ses messages à la frontière et étouffer la grande voix qui a le droit de parler à l'univers.

C'est pour garantir cette liberté d'indépendance dont les Papes ont besoin dans le libre exercice du commandement de l'Église, que les siècles avaient déposé entre leurs mains la souveraineté temporelle à côté de la royauté spirituelle. «Ce sont les siècles qui ont fait cela, et ils l'ont bien fait», disait le premier consul. Quand il parlait ainsi, il était dans toute sa gloire ; il venait de rouvrir les églises, de relever les autels, de rétablir le culte, et il rêvait de ressusciter l'empire et le patriciat de Charlemagne. Son génie lui faisait voir que c'était à Rome qu'il fallait poser les assises de la grandeur de la France ; mais emporté par son orgueil et ébloui par sa folle ambition, il s'attaqua, au contraire, au rocher sacré du Vatican, et traîna comme une captive cette puissance à laquelle on ne touche pas impunément ; et, parce qu'il ne s'appuya point sur elle, les vents soufflèrent, toute sa gloire s'effondra et fut emportée comme une vile poussière.

Outre l'indépendance, la souveraineté entraîne encore avec elle l'irréformabilité des jugements. Sans cela, les disputes ne s'apaiseraient jamais, les procès dureraient éternellement, les opinions se produiraient et se multiplieraient de telle façon que la société chrétienne serait réduite à une confusion si grande qu'elle serait obligée de se dissoudre. Que l'on considère l'ordre législatif, l'ordre judiciaire, l'ordre administratif, partout on arrive à une première autorité résidant dans un homme ou groupe d'hommes ayant le droit de rendre un arrêt définitif, ou d'interpréter authentiquement le sens des règles anciennes, sans que personne puisse s'inscrire en faux contre la sentence rendue. Il faut qu'il en soit ainsi pour mettre fin aux procès et clore les discussions. Certes, nous ne disons pas qu'un tribunal humain soit à l'abri de toute erreur ; mais si l'ordre public commande d'accorder à ses arrêts une sorte d'infailibilité de fait, comment pourrions-nous penser que cette garantie manque à la société spirituelle, où les jugements de l'autorité obligent la conscience et imposent la soumission à la fois intérieure et extérieure. Et si une société civile, où il n'y aurait aucun tribunal suprême pour terminer un différend eu dernier ressort, serait une société perdue, à plus forte raison en serait-il de l'Église, dont les jugements portent surtout en matière doctrinale. Qu'il soit permis de résister à l'autorité de ces jugements, et bientôt la morale chrétienne fera place à la morale indépendante, à la morale des honnêtes gens, et puis à celle des libres penseurs et du paganisme. Mais avec cette irréformabilité, que Pierre parle et les conflits sont terminés ; que Rome décide et la cause est finie sans appel ; qu'elle fasse entendre sa voix et les doutes de l'intelligence s'apaisent ; la vérité, jaillissant comme une lumière étincelante du sein des ténèbres, reprend son empire sur les hommes ; la ligne du devoir est tracée et la morale également préservée d'un rigorisme outré et d'un laxisme écœurant.

En vérité, l'Église n'a pas en son pouvoir, comme les souverainetés temporelles, les amendes, la prison, l'exil, l'échafaud comme sanction, parce que sa destinée ne recevra sa dernière perfection que dans le ciel ; ce n'est que là qu'elle trouvera la sanction de sa législation. Présentement, elle n'a en partage que les périls et les larmes, les bénédictions et les prières, les menaces et les anathèmes, le pouvoir de lier et de délier ; mais sa voix trouve un écho dans le ciel, où la justice divine, approuvant ses décisions, répond aux bénédictions de la Papauté par d'autres bénédictions, et aux anathèmes qui séparent de la société chrétienne par d'autres anathèmes qui séparent éternellement de la société de Dieu. En d'autres termes, ce que l'Église délie sur la terre sera délié dans le ciel, et ce qu'elle lie ici-bas sera lié dans la cité d'en haut.

Mais cet attribut d'irréformabilité, nécessaire et suffisant à la société civile qui s'agite et se meut dans le monde des corps, ne suffit pas à la souveraineté pontificale qui a action sur les corps et sur les âmes, et a droit par conséquent à une adhésion absolue et constante ; il lui faut, de plus, une infailibilité qui exclue tout doute, qui ne laisse aucun regret et qui fasse la conviction pleine et entière. C'est pourquoi le Sauveur disait à Pierre : *J'ai prié pour toi afin que la foi ne défaille point ; et une fois converti, confirme tes frères*. Nous parlerons plus au long de cette prérogative dans un chapitre subséquent.

Ajoutons enfin un dernier attribut qui devait être comme le sceau du doigt divin et assurer la perpétuité de la monarchie pontificale ; c'est le don d'immutabilité, fondé sur le célèbre texte *Tu es Petrus*.

L'histoire n'est autre chose que le récit du berceau, du développement et de la chute des empires. Chacune de ses pages marque des bouleversements dans les nations et des transformations dans les chartes qui régissent les peuples. On les voit naître dans la joie, parfois dans le sang, grandir dans la lutte, se modifier dans l'épreuve, couler et disparaître de la carte géographique au milieu des catastrophes et des révolutions ; et leurs souverains sont semblables à de rapides météores qui brillent un instant sur la scène pour s'éclipser presque aussitôt derrière l'horizon. L'un meurt à peine que l'autre sort de ses cendres, lève la tête, se dresse sur des ruines, peut-être encore fumantes de sang humain, ou éclairées à la lueur de l'incendie. C'est ainsi que la fortune, délaissant les Assyriens, passa aux Mèdes et aux Perses, traversa rapidement la Grèce et la Macédoine, franchit le Tibre et jeta à Rome les bases de l'empire de fer, dont l'existence ne fut pas moins débile et caduque. Daniel avait prédit l'humble pierre qui, doucement détachée de la montagne, devait briser les pieds du grand colosse et inaugurer l'empire pacifique de Celui dont le règne n'aura point de fin : *Cujus regni non erit finis*.

Mais pour que cet empire d'un nouveau genre pût vivre jusqu'à la fin des temps, sans crainte d'être renversé par une puissance rivale, il lui fallait un fondement inébranlable qui le mît à l'abri des coups de vent de la révolution, des surprises de la ruse et de l'erreur, des assauts des gouvernements irréligieux et impies. Il fallait, en un mot, qu'il fût doué d'une force intrinsèque et surnaturelle qui, en le rajeunissant chaque jour, rendît impossible les ravages du temps et guérît les cicatrices sanglantes que lui feraient ses ennemis. Or, ces prérogatives, la Papauté les a reçues lorsque Jésus dit à Pierre : *Et Moi Je te dis : Tu es Pierre, et sur cette pierre Je bâtirai Mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle*. Que les sociétés humaines disparaissent du théâtre terrestre, que les trônes s'écroulent, que les couronnes volent en éclats, que les dynasties s'effacent, que les nations passent de la royauté à l'empire, de l'empire à la république, de la république à l'anarchie ou à la dictature, c'est dans l'ordre, car leurs constitutions, étant de main d'homme, ne sauraient résister à l'action des siècles et à la malice des mortels ; mais la Papauté ayant reçu la promesse d'immortalité de Celui entre les mains de qui la fragilité devient la force, elle persévéra jusqu'à la fin des siècles, et il n'y aura que

la tiare de Pierre qui résiste constamment aux chocs destructeurs des empires, qui conserve son auréole dans tout son éclat et qui demeure à jamais monarchique. Ainsi fut constituée cette admirable monarchie qui sera et demeurera à jamais l'idéal et le modèle de tout bon gouvernement.

C'est à ces conditions seules que l'Église peut aspirer à l'unité, à la perpétuité et à la catholicité ; car une société, comme une doctrine, sans unité, sans indépendance, sans infaillibilité et sans immutabilité, ne peut durer longtemps et devenir catholique ; encore moins le demeurer. Mais avec ces prérogatives dont nous venons de parler, tout s'enchaîne, tout se soutient dans l'Église romaine, tout fonctionne avec une merveilleuse unité dans la marche du gouvernement comme dans le développement de la doctrine.

L'univers se divise en une multitude de provinces qui portent le nom d'empire, de royaume, de principauté, de duché, etc., et l'humanité en une foule de sociétés civiles et particulières, circonscrites dans un territoire, et ayant chacune ses lois et ses usages. Chacune de ces sociétés est gouvernée par un chef dont la dénomination varie d'après la coutume des lieux, l'étendue du territoire et la charte qui régit le pays. Ce chef, roi ou empereur, prince ou président, duc ou marquis, s'entoure de ministres qui l'aident de leur plume, de leurs lumières, de leurs conseils et de leur expérience dans le gouvernement de ses États. Ces ministres ont des milliers d'employés subalternes comme auxiliaires. Puis, il y a comme pondérateurs du pouvoir des Chambres qui proposent et discutent les lois. A la tête de chaque département, il y a un préfet entouré d'une foule de bureaucrates, puis le petit sous-préfet qui a aussi ses employés. Cette quantité de bureaux, de fonctionnaires suppose justement une complication étourdissante dans la marche des affaires et un travail gigantesque qui provient ou d'un vice d'organisation qui règne dans les rouages administratifs, ou des besoins que se sont créés les gouvernements depuis qu'ils ont apostasié la politique catholique et chrétienne. De là des difficultés à tout instant, des entraves à droite et à gauche, des lenteurs interminables et fatigantes, des affaires innombrables qui demandent une issue, enfin un chaos immense. De là encore des plaintes incessantes contre une centralisation qui, en détruisant l'autonomie des provinces, tend au despotisme le plus exorbitant. Et pourtant, malgré l'étendue circonscrite des États et cette complication étudiée des rouages administratifs, on voit souvent les royaumes en proie à des soulèvements, bouleversés par des révolutions, déchirés par les partis, ensanglantés par les guerres civiles.

Voyez, au contraire, dans l'Église : l'empire de la Papauté n'a d'autres bornes que les pôles du monde, et plus de deux cents millions d'individus forment ses fidèles sujets et obéissent à ses lois. L'Europe, l'Afrique, l'Amérique, depuis le détroit de Magellan jusqu'à celui de Behring, l'Asie, depuis le Japon jusqu'à la Tartarie et aux monts Caucase, toutes les baies et les îles de l'Océanie, tout marche sous la houlette paternelle des successeurs de Pierre. Et malgré l'immense étendue de cet empire et les sujets innombrables qui le peuplent, tout y est paisible, calme et tranquille, même alors que les flots du monde semblent se soulever contre son Chef et le menacer sur son roc éternel. Le Pape, l'Évêque et le Curé, voilà tout ce qui fait mouvoir cette grande société catholique et tout ce qui la tient en paix. Au faite, règne le Pape qui est la vie du monde ; à la tête de chaque diocèse, il y a l'Évêque qui communique avec le Pape d'un côté et le curé de l'autre ; au-dessous encore, et à la tête des paroisses, il y a les prêtres qui appliquent et font respecter, par des moyens moraux, les doctrines et les lois promulguées par leurs chefs hiérarchiques. Et dans cette simplification, tout marche avec une admirable harmonie, tout fonctionne avec une merveilleuse régularité, tout se meut avec aisance et une prodigieuse célérité. S'il y a ici centralisation de pouvoirs, ce n'est pas une centralisation tyrannique et oppressive des consciences, mais une puissance tutélaire, douce et paternelle qui tend la main aux malheureux, écoute la plainte de l'affligé, encourage le faible, soutient le fort et verse à pleines mains la confiance et les consolations. L'Église ne redoute ni les soulèvements parmi ses sujets, ni les révolutions dans son sein, ni les complots parmi les chefs, préposés au gouvernement des Églises particulières. Les Trophime, les Austremoine, les Lucien, les Denis, les Nicaise peuvent être envoyés sans crainte dans les Gaules, saint Augustin chez les Angles, saint Patrice en Irlande, saint Boniface en Allemagne, saint Anschaire jusque dans les glaces du Nord, saint Constantin jusque dans les steppes de la Russie, saint François Xavier jusque dans l'extrême Orient, des vicaires apostoliques en Amérique, en Chine et jusque sous les feux brûlants du Midi, tous travaillent à l'ombre de Pierre et se donnent la main à Rome dans le Vicaire du Christ, comme enseignant la même doctrine, la même morale, pratiquant le même culte, suivant les mêmes lois et obéissant au même chef. Et s'il s'est rencontré quelque communauté rebelle qui ait voulu se soustraire au gouvernement du Pape, on n'a envoyé ni armée, ni préteur pour l'en punir ; l'Église l'a rejetée de son giron, et l'a laissée mourir, mourir d'inanition comme un rameau séparé du tronc et privé de sève vitale : ou bien elle l'a retranchée par l'anathème et l'excommunication, comme un membre gangrené ; et c'est tout.

Ainsi, la distance des lieux, la diversité de mœurs, de races, de caractère, ne sont pas un obstacle pour l'unité du gouvernement papal ; elles ne font qu'en rendre l'existence plus providentielle. L'Ancien comme le Nouveau-Monde, les temps apostoliques comme le moyen âge, aussi bien que les générations modernes, saluent l'Évêque de Rome comme leur Pontife et leur père ; comme le centre où viennent aboutir tous les rayons qui partent des cinq parties du globe terrestre ; comme l'oracle de la vérité, comme le pasteur des pasteurs qui conduit sous sa houlette le troupeau tout entier de Jésus-Christ.

A côté du Pape, qui gouverne avec une souveraine indépendance et un pouvoir absolu, il y a un sénat perpétuel composé des princes de l'Église, les Cardinaux, formant une Curie qui est le Sénat de la Rome chrétienne, mais un sénat se mouvant sans gêner, ni diminuer, ni éclipser le pouvoir suprême, comme aussi sans causer jamais ni troubles ni révolutions. Nulle part on ne voit de pouvoirs monarchiques en contact avec une oligarchie si puissante, et conservant néanmoins chacun la plénitude de son droit et de son indépendance ; car de même que le Pape demeure toujours souverain au-dessus des cardinaux et des évêques, de même ceux-ci demeurent réellement prêtres, évêques, cardinaux, sans amoindrissement de leur dignité ni de leur juridiction. C'est, en un mot, une monarchie entourée d'une aristocratie puissante et dévouée ; une monarchie absolue en fait par sa constitution essentielle ; constitutionnelle en réalité, faisant appel à tous les concours légitimes, s'inspirant de tous les conseils, groupant toutes les lumières et en faisant jaillir ou l'étincelle de la vérité une et indivisible, ou ces décisions doctrinales qui indiquent le sillon entre deux écueils également dangereux, ou ces jugements admirables de simplicité qui imposent le respect et la soumission, ou ces règles de discipline qui ont servi de modèle et de base aux codes les plus parfaits de l'Europe.

C'est avec ce régime, si faible en apparence, mais si fort dans sa simplicité, que, les Papes ont fait ce que ni les sages de la Grèce, ni les Césars anciens et modernes, ni l'hérésie n'ont pu réaliser, savoir, l'unité des esprits et de doctrine ; c'est là une de leurs grandes gloires. Jésus-Christ avait, apporté la vérité dans le monde, mais Il avait borné Sa mission à jeter quelques rayons de lumière autour de Lui, en présence d'une douzaine d'hommes ignorants et grossiers, et à travers les populations d'un petit coin de terre appelé la Judée ; à établir et régler le pouvoir qui la conserverait jusqu'à la consommation des siècles, et qui la propagerait jusqu'à l'extrémité de l'univers. Il s'était contenté de tracer son programme en quelques mots : *Docete omniaquæ mandavi vobis* : Allez, enseignez, non pas toute doctrine, non pas une partie de Mon enseignement, mais Ma doctrine tout entière, dogme et morale, sans en retrancher un iota. La besogne était grande, gigantesque, immense, téméraire même ; mais la Papauté ne faillit pas à la tâche.

Ainsi, comme il n'y a qu'une pierre, qu'un Christ, qu'un Pierre, il n'y a qu'une doctrine, qu'une loi, qu'un dogme, qu'une morale, qu'un culte, qu'un baptême, qu'un Chef. C'est sur un seul, dit saint Cyprien, que le Sauveur bâtit Son Église, à un seul qu'Il confie le soin de paître Son troupeau. Il est vrai qu'Il confie une égale puissance aux autres Apôtres après Sa résurrection ; mais pour manifester ce mystère d'unité, Il voulut que l'origine de cette unité commence par un seul. L'unité est le point de départ de la primauté donnée à Pierre, pour montrer qu'il n'y a qu'une Église de Jésus-Christ, une seule chaire, une seule doctrine. Comme il n'y a qu'un Pierre, il n'y a qu'un soleil, un tronc, une source d'où coule l'unité sacerdotale. Aussi, l'histoire ecclésiastique nous apprend que lorsque les factieux entreprenaient de diviser l'épiscopat, une voix commune s'élevait contre cet attentat, par ces paroles remarquables : *Unus Deus, unus Christus, unus episcopus* (Corn. ad. S. Cypr., ep. 46 ; Theod., *Hist. eccl.*, lib. II, cap. xiv).

Et ce n'est pas seulement chez les catholiques que nous trouvons cette doctrine unitaire formulée, nos frères égarés la reconnaissent aussi. «Le caractère essentiel de la vérité, et ce qui en fait le lien social par excellence, c'est l'unité, dit le calviniste Guizot. La vérité est une ; c'est pourquoi les hommes qui l'ont reconnue et acceptée sont unis ; union qui n'a rien d'accidentel et d'arbitraire, car la vérité ne dépend ni des accidents des choses, ni de l'incertitude des hommes ; rien de passager, car la vérité est éternelle ; rien de borné, car la vérité est complète et infinie. Comme de la vérité, l'unité sera donc le caractère essentiel de la société qui n'aura que la vérité pour objet, c'est-à-dire, de la société purement spirituelle. Il n'y a pas, il ne peut y avoir deux sociétés purement spirituelles ; elle est de sa nature unique et universelle.

«Ainsi est née l'Église ; de là cette unité qu'elle a proclamée comme son principe, cette universalité qui a toujours été son ambition. Plus ou moins claire, plus ou moins rigoureuse, c'est là l'idée qui repose au fond de toutes ses doctrines, qui plane au-dessus de tous ses travaux. Bien avant le VI^e siècle, et dès le berceau même du christianisme, elle apparaît dans les écrits et les actes de ses plus illustres interprètes»¹.

Sous les successeurs de Constantin, l'Orient se sépare insensiblement de l'Occident. Celui-ci se décompose et se voit morcelé en une multitude de petits États distincts et indépendants les uns des autres. Les Gaules, l'Espagne, l'Italie se réunissent en conciles nationaux ; y aura-t-il divergence dans les lois issues de ces synodes ? Y aura-t-il plusieurs législations ? Nullement. Au-dessus des Églises nationales, il y a les conciles généraux qui ne connaissent pas de frontières, et dont les décrets atteignent toutes les contrées. Du IV^e au VIII^e siècle, six conciles œcuméniques se réunissent en Orient, sont tenus par des évêques d'Orient et sous l'influence des empereurs de Constantinople : à peine y voit-on quelques rares évêques occidentaux ; y aura-t-il rupture, entre ces contrées différentes de langue, de gouvernements, de mœurs, et déjà travaillées par une certaine rivalité lointaine qui finira par éclater au IX^e et au XI^e siècles ? Pas du tout : il y a au-dessus de tout cela le Pontife romain, Vicaire de Jésus-Christ, qui révisera et jugera les décrets et les décisions de ces conciles soit nationaux soit généraux, et, comme sa sentence fera seule loi, l'unité de discipline comme de doctrine n'en souffrira point, et les esprits n'en demeureront pas moins unis autour de sa chaire apostolique.

Il y aura donc unité de doctrine, puisque Jésus-Christ n'en a enseigné qu'une et qu'il ne saurait y en avoir deux, l'une vraie, l'autre fausse ; car, dit saint Augustin, la vérité est ce qui est vrai et la fausseté ce qui n'est pas vrai : *Veritas est quod vere est, falsitas autem quod non vere est* (Voir P. Perrone, *Traité de l'Église*). Il n'y a donc pas plus de rapport entre la vérité et l'erreur qu'entre le oui et le non. Mais la difficulté pour les Apôtres, comme pour les Papes, c'était de l'établir et de la maintenir exempte de tout alliage.

CHAPITRE II : SUITE DU MÊME SUJET

VAINES TENTATIVES D'UNITÉ EN DEHORS DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE. - PERPÉTUITÉ. - CATHOLICITÉ.

Ce n'était pas la première fois que l'humanité allait entreprendre une pareille tentative d'unité. Quand Brahma, Bouddha, Confucius, perdus à l'extrémité de l'Orient, méditaient des systèmes dont l'écho devait traverser les mers et les générations, et retentir jusqu'à nous situés à l'Occident, et vivant à une distance de plus de deux mille siècles ; quand Pythagore, dans les paisibles vallées de la Grèce, appelait quelques rares disciples autour de sa chaire de philosophie ; quand Platon, revêtu du manteau professionnel, se promenait le long des escarpements du lac Sunium, escorté de ses auditeurs qu'il charmaient par la sublimité de ses leçons ; quand Aristote, Épicure, Zenon, et tant d'autres maîtres de l'antiquité s'entouraient de disciples studieux, que se proposaient-ils ? Ils ne voulaient pas créer des empires avec l'épée, mais édifier l'unité des esprits, l'unité intellectuelle, l'unité de doctrine. Or, qu'arriva-t-il ? La philosophie orientale avec son luxe d'imagination fatigua les esprits ; Pythagore, avec son panthéisme décousu ; Platon, avec sa métaphysique sans base ; Aristote, avec son abstraite dialectique ; Zenon, avec son austère stoïcisme ; Épicure, et son sensualisme dégoûtant, firent leur temps, et tous leurs systèmes tombèrent bientôt sans qu'il se trouvât personne pour les relever. Saint Justin, s'étant mis sincèrement à la recherche de la vérité, frappa successivement à la porte de toutes ces grandes écoles et leur demanda la vérité ; mais il ne rencontra partout que désunion et un vide désolant, incapable de contenter une âme avide du vrai. Tous ces systèmes fameux, aussi vains que les esprits qui les avaient formulés et conçus, se sont usés à

¹ *Histoire de la Civilisation en France*, t. 1, p. 341. Comme nous rencontrerons quelquefois cet écrivain sur notre chemin, nous déclarons une bonne fois pour toutes faire nos réserves dans tout ce qu'il aura d'inexact ou favorisant plus ou moins ostensiblement sa secte. Nous aurons soin ordinairement de souligner les passages dangereux ou manquant d'exactitude.

la lime des siècles, sont allés rejoindre leurs devanciers aux gémonies de l'histoire, et ont fait place à la grande unité romaine et catholique.

La gnose, l'éclectisme alexandrin, reprendront ces systèmes en sous-œuvre dans ce qu'ils ont de plus rationnel pour en faire une fusion entre la philosophie intuitive des Védas et la philosophie inquisitive des Grecs. Les partisans de cette école se sont dit : Puisque nous possédons des points de départ, communs et vivants, pourquoi n'en tirerions-nous pas toutes les vérités qui en découlent, comme on extrait d'une masse tout l'or qu'elle renferme ? Pourquoi ne réunirions-nous pas en un seul faisceau les vérités que nous possédons ? Il faudra sans doute du temps, du travail, une longue patience, mais nous arriverons ; et les faits, trahissant leurs espérances, leur rationalisme, au lieu de faire l'unité, ne fonda qu'un nouveau système, l'école gréco-orientale, mère du gnosticisme de toutes les nuances.

Un autre essai d'éclectisme fut tenté vers le déclin du II^e siècle de notre ère, ou au commencement du III^e. Il eut pour inspirateur Clément d'Alexandrie, et pour exécuteur Ammonius Saccas. Clément crut qu'en recherchant les parcelles de vérité disséminées chez les philosophes de l'antiquité, et en les fusionnant avec les dogmes chrétiens, on gagnerait beaucoup de païens au christianisme, et Ammonius fut chargé d'en faire l'essai. Certes, l'intention était excellente ; mais la tentative échoua et prit même une mauvaise tournure, puisqu'elle enfanta l'école de Plotin, de Porphyre, le manichéisme et l'hérésie, sœur, ou plutôt fille aînée de doctrines disparates qui ne pouvaient ni se concilier, ni s'harmoniser (Clément avait suggéré l'idée de cet éclectisme dans son livre des *Stromates*. Nous exposerons plus loin une analyse de ce fait).

L'hérésie se présenta donc à son tour comme intermédiaire, empruntant au rationalisme la raison et maints sophismes, à la religion son élément surnaturel. Elle s'occupa surtout du côté religieux ; mais, partant de principes faux et erronés, elle ne pouvait que marcher dans le sentier des aberrations. Elle a eu beau pérorer avec Arius, Nestorius, Pélagie, Bérenger, etc., ses tentatives, depuis le bouddhisme jusqu'au protestantisme, n'ont fait que multiplier les divisions : en vain les novateurs ont cherché la pierre philosophale de l'unité, ils n'ont trouvé que le désarroi complet, au point qu'ils ont été obligés d'avouer et leur impuissance et leurs divisions. Ils ont élevé système sur système, symbole sur symbole, et comme pour la maison bâtie sur le sable, il a suffi d'un coup de vent pour tout renverser, et l'on a pu dire d'eux ce que saint Hilaire de Poitiers disait des ariens dans un entretien qu'il eut avec l'empereur Constance : « Depuis le concile de Nicée, ceux à qui vous accordez votre confiance ne font autre chose que composer des symboles. Leur loi n'est pas la foi des évangiles, mais celle des conjectures ; l'année dernière ils ont changé quatre fois de symbole : chez eux, la foi varie comme les volontés, et la doctrine comme les coutumes. Tous les ans, et même tous les mois, ils produisent de nouveaux symboles ; ils détruisent ce qu'ils ont fait ; ils anathématisent ce qu'ils avaient soutenu ». Ce qu'Hilaire disait des ariens et des semi-ariens s'applique également à toutes les hérésies survenues depuis, et particulièrement aux sectes protestantes, qui n'ont jamais pu établir un symbole et courent à tout vent de doctrine, comme on peut s'en convaincre par l'immortelle Histoire de leurs variations. Vieillir en peu de jours, telle est la triste destinée des institutions humaines.

Le césarisme s'est dit à son tour : l'unité de doctrine est nécessaire, donc il faut la créer à tout prix ; et si le raisonnement ne suffit pas, je l'imposerai par l'épée. Néron, Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle, en y ajoutant même les empereurs théologiens de Constantinople, voulurent imposer leurs idées et n'aboutirent qu'au sang, à l'extravagance et au ridicule. Les brahmes ont essayé cette unité en confondant la société religieuse et la société civile, et n'ont abouti qu'au pyrrhonisme ; Mahomet la voulut faire par le glaive, et son glaive s'émoussa devant une résistance supérieure et invincible ; nos Césars doublés de nos légistes veulent la faire par le monopole en coulant la jeunesse au moule gouvernemental et universitaire : réussiront-ils mieux ?

L'Église grecque a toutes les idées de l'Église latine, mais parce qu'elle est isolée du centre unitaire, elle demeure inanimée, n'ayant d'autre activité que celle d'un cadavre lié de bandelettes par l'autocrate russe. La Bible a toutes les idées catholiques, et parce que le protestantisme manque d'une souveraineté unitaire, il n'est qu'un monceau de cendres et de ruines.

Toutes ces tentatives d'unité se sont invariablement brisées au triple écueil des inconséquences de l'esprit humain. L'esprit essentiellement lumineux va vers la lumière, comme les yeux recherchent instinctivement les rayons du soleil et s'enivrent de sa clarté. Mais quelque lumineux et spirituel qu'il soit, il ne voit les choses qu'en énigme, à travers un prisme, et comme par l'extrémité de son manteau, dit l'Écriture. Si l'œil est lumineux, nous sommes d'autre part entourés de ténèbres, au-dessus, au-dessous, à droite, à gauche, de tout côté ; et c'est dans ce dédale, éclairé par une lueur vacillante, qu'il plonge son regard inassouvi avec regret de ne pouvoir pénétrer plus avant ; et il prend l'erreur pour la vérité.

En second lieu, quoique fait pour la vérité, par un étrange caractère d'esprit, l'homme aime l'illusion, et toutes ses affections sont pour les ténèbres ; s'il y a un côté qui s'ouvre à la lumière, il y en a un qui la fuit et la repousse. Le jour total, la pleine connaissance étant refusée, l'esprit cherche dans un horizon où le soleil ne luit pas, et croit trouver la lumière dans les ténèbres. La lumière est venue dans le monde, disait le Sauveur à Nicodème, et les hommes ont préféré les ténèbres, parce que leurs œuvres sont mauvaises. Chaque vérité a sa morale, sa vertu, qui prescrit le sacrifice ou l'immolation ; l'erreur lâche la bride aux passions, ne demande rien, laisse l'eau suivre la pente qui l'entraîne. C'est plus commode, et on la suit.

En troisième lieu, s'il y a dans la société un égoïsme matériel, il y a aussi un égoïsme spirituel, intellectuel. Tous les hommes se ressemblent, mais ils pensent tous diversement, et nous jalouons celui qui ne pense pas comme nous. D'autre part, les vérités révélées sont certaines, mais enveloppées d'obscurités qui irritent l'esprit et engendrent l'opposition : de là ce penchant de l'esprit humain pour la séparation et la scission, et parlant l'impossibilité d'arriver à la concorde des idées.

Mais comment se fait-il donc que la Papauté ait triomphé de ces obstacles et qu'elle ait obtenu un résultat que ni la force dialectique, ni les ruses du sophisme, ni l'autorité du savoir et du talent, ni la puissance du sabre, pas même la Bible et des Eglises en possession des idées chrétiennes n'ont pu obtenir ? Comment expliquer que l'esprit humain, rebelle aux avances de la philosophie et des sectes, s'humilie devant l'enseignement des Papes, et accepte sans restriction une doctrine qu'il ne comprend pas toujours et qui met un frein à la licence de son cœur ? C'est que la Papauté a reçu des promesses divines que les philosophes et les sectaires n'ont point reçues ; c'est que Dieu l'a instituée pour être le centre unitaire de toute la doctrine, le foyer de toutes les lumières, le cœur de toutes les nations ; c'est qu'elle possède la

vérité, non par parcelles, comme les écoles de l'antiquité, mais dans son intégrité ; c'est qu'elle possède le Christ, le Verbe tout entier, selon le langage de saint Justin, de Clément d'Alexandrie et de Lactance, ainsi que nous le verrons plus loin.

Bien plus, dans les conditions où elle a reçu la vérité, celle-ci ne peut ni périr entre ses mains, ni lui échapper. Car, si les œuvres humaines ne peuvent éviter l'action destructive du temps, l'œuvre de Dieu persiste à travers les générations et les siècles, immuable comme son auteur et comme le roc sur lequel elle est éayée. Se moquant des rivalités qu'elle rencontre sur ses pas, la Papauté glisse et passe victorieuse portant avec elle la vérité, comme une vierge sans tache, jusqu'aux bienheureux rivages de l'éternité. « Jamais l'Église n'a erré, écrivait le Pape saint Agathon aux Pères du sixième concile général, et par la grâce du Tout-Puissant, elle ne s'est jamais écartée de la tradition des Apôtres, conservant sa foi sans la laisser souiller ». En effet, la Papauté a reçu en dépôt l'enseignement du Christ, et Dieu ne saurait permettre que cet enseignement soit livré aux rêveries des passions humaines. Elle peut le développer, l'expliquer, le définir au besoin, mais elle n'y change et n'y peut rien changer ; car la vérité est une, disions-nous en commençant : ce qui est une fois vrai le sera toujours. L'Écriture est l'arbre de vie, et tout ce que les Papes, la tradition ou les conciles peuvent y ajouter par des commentaires ou des définitions, n'en est que la végétation.

Le concile de Nicée pourra définir le dogme de la consubstantialité contre Arius ; celui de Constantinople, le dogme de la divinité du Saint-Esprit contre Macédonius ; celui d'Ephèse, le dogme de la Maternité divine, contre Nestorius ; celui de Chalcédoine, le dogme de l'unité de personne en Jésus-Christ, contre Eutychès ; le III^e de Constantinople, le dogme des deux natures en Jésus-Christ, contre Sergius, Paul et Pyrrhus, et autres partisans du monothélisme ; le concile de Trente, les dogmes du péché originel, de la présence réelle, des sept sacrements, etc., contre le protestantisme naissant ; le concile du Vatican, le dogme de l'infailibilité du Pape contre le gallicanisme et le libéralisme : toutes ces définitions et d'autres ne changent rien à l'invariabilité de la doctrine catholique : ce sont des décisions doctrinales, ou, si l'on veut, de solennelles affirmations de la vérité, et rien de plus. Le Credo des Apôtres demeure le Credo de Nicée, de Constantinople, de Trente et de Rome ; et le Credo de Rome est le même que celui que récitent l'Européen, l'Afre, l'Asiatique, l'Américain et l'insulaire de l'Océanie ; le même que plus de deux cents millions de catholiques chantent et proclament sur toute la surface de notre planète.

Mais si la vérité intégrale, dont la Papauté est dépositaire, doit persister irrévocablement, il n'en est pas moins vrai que, pour l'établir et la faire accepter, l'Église se trouvait, humainement parlant, dans les mêmes conditions que ses rivaux, c'est-à-dire en face des mêmes obstacles et des mêmes écueils ; l'orgueil et l'inconstance de l'esprit humain. Qu'on se figure les Apôtres au jour de leur séparation, et s'acheminant chacun vers la province ou contrée qui lui est échue en partage pour la prédication de l'Évangile. Ils n'ont ni souliers, ni pain, ni bourse, ni argent, pas même un livre des Évangiles, car il n'en existe pas encore. Ils emportent simplement le symbole qu'ils ont rédigé d'un commun accord, sous la présidence de Pierre, le code de la morale chrétienne, non plus gravé sur les pierres du Sinaï, mais écrit dans leurs cœurs et dans leurs âmes par cet Esprit vivificateur qui est descendu sur eux le jour de la Pentecôte ; des règles liturgiques ou rituelles encore mal définies et peu arrêtées ; car Jésus-Christ ne leur a rien laissé par écrit ; quelques souvenirs, et rien de plus. Mais encore, sortis à peine de l'école de leur divin Maître, encore tout pénétrés de Ses divines leçons, de la sainteté de Sa vie, de la force de Ses exemples, de la beauté de Ses dogmes, de la pureté de Sa morale et de Son application à rendre à Dieu Son père le culte qui Lui est dû, on conçoit qu'ils auraient pu, à la rigueur, conserver la vérité intégrale, maintenir entre eux l'unité de doctrine, de loi et de culte. Mais les Apôtres ont parcouru le monde entier, et toute la terre a retenti du bruit de leur parole ; ils ont jeté le grain de sénevé dans le sillon, et l'accroissement ne s'est pas fait attendre ; il a été merveilleux. Ils laissent partout des prosélytes, partout des néophytes, partout des évêques, des prêtres, partout d'autres eux-mêmes pour soutenir, continuer et dilater leur œuvre. Comment établir l'unité permanente parmi ces nouveaux convertis ? N'y a-t-il pas à craindre que tout aille se briser à l'indépendance, à l'égoïsme de l'esprit humain, si souvent porté à préférer les ténèbres à la lumière ? Comment ces successeurs, perdus sur toutes les plages, aux Indes, dans la Chine, en Afrique, en Italie, en Espagne, au fond des Gaules, jusque dans l'antique Albion, conserveront-ils l'unité de foi, de doctrine ? Passé le moment de la ferveur, il arrivera comme après le déluge, où les hommes, oublieux des vérités primordiales, tombèrent dans l'idolâtrie, dans la confusion des idées, et enfantèrent le bouddhisme, le brahmanisme, toutes les autres rêveries de l'Inde et de la Chine, la mythologie de la Grèce et les fables de Rome païenne, qui ne sont qu'une altération grossière et souvent dégoûtante de la révélation primitive ; les peuples, encore tout imbus de leurs dieux, transformeront l'histoire et la doctrine du Christ en des mythes et des fables, et les dogmes catholiques feront place à une mythologie chrétienne, tentée du reste par les gnostiques des premiers siècles, et, tout récemment par une certaine école établie de l'autre côté du Rhin.

A la confusion du dogme se joindra nécessairement la confusion de la morale, car le dogme est le fondement de celle-ci ; et du moment où il n'y aurait plus de dogme, la morale disparaîtrait aussi. Il y a partout des âmes d'élite qui ne vivent que pour Dieu, et pour qui la vertu a des charmes si puissants qu'elles semblent être nées pour elle : ces âmes se souviendront au-dessus du vice grossier et persévéreront dans l'austérité de la morale chrétienne ; mais ordinairement l'homme n'est juste, vertueux que lorsqu'il est commandé ; conséquemment, s'il n'y a pas de pouvoir central pour réprimer les abus, et séparer les prévaricateurs comme des membres gangrenés, les masses ne tarderont pas de secouer une morale pure, chaste, austère, pour embrasser une morale indépendante, qui les laisse libres de choisir le parti qui met un frein à leurs passions, ou celui qui les flatte ; et cédant alors aux entraînements de la nature corrompue, elles abandonneront le Dieu trois fois saint des chrétiens, parce qu'il est incapable de s'accommoder à leurs caprices ou de plier devant leurs passions, et se feront, à l'exemple des païens antiques, des dieux injustes, corrompus, passionnés, impurs comme eux, afin, dit saint Augustin, de commettre eux-mêmes le crime sans honte et avec honneur (Mgr Pavy, Œuvres t. II).

Pour ce qui est du culte, la partie symbolique du dogme, c'est ce qu'il y avait, disions-nous tantôt, de moins défini et de moins arrêté dans l'esprit des Apôtres, non pas quant à la substance, mais quant à la forme. Ces premiers hérauts de l'Évangile se trouvaient en présence des Juifs, dont le culte était tout figuratif, et des païens, qui avaient encore l'esprit tout souillé des rites abominables dont ils salissaient les temples de Jupiter, d'Apollon, de Mars, de Cybèle, de Vénus, d'Eleusis et de cent autres divinités païennes. Chacune de ces races aurait sans doute voulu conserver quelque chose

de ses anciens usages, et elle l'aurait souhaité avec d'autant plus d'ardeur que l'esprit humain porte en lui-même une pente très forte vers le fanatisme et la superstition. Et la chose leur était d'autant plus facile que le nouveau culte était obligé de fuir le grand jour, de s'exercer ou dans une chambre retirée d'une maison ou dans le secret des catacombes. Bannissez un centre d'unité pour le culte comme pour la doctrine, et vous n'aurez bientôt plus qu'un amalgame d'observations qui varieront avec les lieux, les peuplades, et le degré de vertu et de corruption. Le Juif voudra sans doute sacrifier le bouc et la génisse de son vieux rituel, au pied même de l'autel de l'Agneau sans tache ; Rome païenne et la Gaule druidique institueront des sacrifices humains en mémoire de la sanglante immolation de la Croix ; et les assemblées chrétiennes, si saintes, si ferventes qu'elles fussent, n'auraient pas tardé de rivaliser de férocité et d'impudeur avec les dégoûtantes orgies du paganisme (Pavy, *ibid*). C'est ce qu'attestent les immoralités des gnostiques et des manichéens, sous quelque dénomination qu'ils se soient montrés. Quel secret eurent donc les Apôtres pour faire accepter cette triple unité et la préserver de toute division ? Le voici :

Ils apprirent à leurs disciples qu'il y a à Rome un Pierre, un Pape qui est l'oracle du monde, l'interprète de la loi, le docteur des nations et le régulateur du culte, afin de le protéger contre le fanatisme et la superstition. Leurs successeurs, connaissant d'avance ce chef unique de la religion, ayant appris à le vénérer, à l'aimer, à lui obéir sur sa Chaire principale, communiqueront avec cette Chaire, et viendront, comme saint Paul, comparer leur enseignement avec celui de Pierre, comme Vicaire du Christ, et leurs cérémonies avec la liturgie de l'Église romaine. Ainsi s'établiront et se perpétueront toutes les unités de doctrine, de morale et de culte ; tandis que s'il n'y a pas de centre où tout vienne se mouler dans la même unité, pas de docteur universel qui sache discerner infailliblement la vérité de l'erreur, pas de juge souverain qui sache distinguer le bien du mal, ce qui est licite de ce qui est illicite, pas de pouvoir suprême qui régleme la forme des divins mystères, on voit tout de suite les esprits se diviser, l'unité se briser et la doctrine se transformer en systèmes humains sujets à toutes les divisions comme à toutes les caducités. Si l'esprit, dit le P. Lacordaire, est guidé par une influence supérieure, il marchera dans les sentiers de la vérité, mais s'il est abandonné à lui-même, et s'il n'y a une force unitaire, l'intelligence allant en sens opposé ou flottant à tout vent, les esprits ne se rencontrent que pour se heurter, errent, s'égarent, se précipitent, ou forment tout au plus une agrégation fortuite, comme ces nuages qui passent dans le ciel sans trouver de repos. Retranchez des globes célestes la force d'attraction vers leur centre, ils s'enfuiront dans des directions opposées, et cette belle harmonie que nous admirons sera brisée. Retranchez de la nation le souverain, dans la famille le père, et l'anarchie régnera ; il faut partout un principe d'unité supérieur, c'est-à-dire, une souveraineté réelle qui produise l'unité. Il en est de même dans le monde des esprits, il faut le sceptre ou la souveraineté de l'intelligence pour les diriger, les protéger contre la force schismatique de répulsion (XXX^e conférence).

Ainsi s'explique comment les idées ne se corrompent pas chez nous comme chez les anciens, chez les Grecs et chez les protestants ; qu'elles soient si vaines ailleurs, et si fortes chez nous. Ainsi éclate la solution de ce grand problème : versatilité, division d'un côté, immutabilité, unité éternelle de l'autre. Quelle étrangeté que cette institution désarmée, pacifique, mais plus forte que les siècles, et parcourant sa carrière, avec un calme majestueux et une invincible patience, malgré les persécutions qui devaient la noyer dans son sang, malgré les hérésies qui s'efforçaient de la vicier dans sa doctrine, malgré les forces schismatiques qui n'ont cessé de tourmenter l'unité de son gouvernement, maigre mille révolutions qui devaient l'écraser et l'effacer du théâtre de ce monde ! Tandis que d'autres conceptions qui ont la puissance pour elles, la protection, les faveurs, s'évanouissent comme une vaine fumée et disparaissent le lendemain du jour qui les vit éclore ! Comment se fait-il que de tant de systèmes élaborés à tant de frais et de labeurs intellectuels, et souvent selon le goût des liaisons et les inclinations de la nature humaine, aucun ne se soit soutenu, tandis que la doctrine catholique, empourprée dans les arènes et les amphithéâtres, ensanglantée par le glaive des persécutions et par la brutalité des fiers lllams, attaquée par les sophismes de l'hérésie, déchirée profondément par des schismes redoutables, soufflée par les railleries et les pamphlets de l'incrédulité et du rationalisme, secouée par le marteau de la révolution, est arrivée jusqu'à nous pure, intacte, vierge, comme le jour où Dieu la révéla aux hommes ? Comment cette doctrine et ce gouvernement existent-ils encore dans toute leur vitalité, leur fraîcheur, leur jeunesse, après tant de secousses, d'assauts et de luttes incessantes ? C'est que la foi de Pierre est impérissable et qu'aucune violence, qu'elle vienne de la terre ou de l'enfer, ne prévaudra contre elle ; c'est qu'il y a là une force unitaire qui n'est pas de création humaine ; un souffle qui anime, une Chaire qui parle, qui illumine et qui garde ; une force d'attraction plus puissante que toutes les forces de désagrégation et de répulsion qui ont tenté d'altérer sa lumière intérieure ou de déchirer sa robe. C'est que les premiers sont le fruit d'un cerveau délirant, faillible autant que faible, et que celle-ci a pour elle les promesses divines et l'assistance de Celui qui parle impérativement aux vents et aux orages : *Tace et obmutesce*, et tous les éléments obéissent à sa voix. C'est que les premiers sont l'œuvre de l'homme, tandis que la foi catholique est l'œuvre de Dieu, assise sur un roc immuable comme Lui ; en sorte que si le temps est l'image mobile de l'immobile éternité, on peut dire, en un sens, que les systèmes humains sont l'image mobile de l'immobile dogme chrétien.

Le P. Lacordaire, parlant un jour sur la question qui nous occupe, s'écria, dans un de ces beaux mouvements d'éloquence qui transportaient son auditoire. : « Ah ! faites silence ; j'entends au loin et tout proche du sein de ces murailles, du fond des siècles et des générations, j'entends des voix qui n'en font qu'une : la voix des enfants, des vierges, des jeunes hommes, des vieillards, des artistes, des poètes, des philosophes, la voix des princes et des nations, la voix du temps et de l'espace, la voix profonde et musicale de l'unité ! Je l'entends ; elle chante le cantique de la seule société des esprits qui soit ici-bas ; elle redit, sans avoir jamais cessé, cette parole, la seule stable, la seule consolante : *Credo in unam sanctam, catholicam, apostolicam, Ecclesiam* » (XXVII^e conférence, 1845, tome II).

De cette unité de doctrine et de gouvernement dont l'Église romaine est en possession, découle la perpétuité que le Sauveur a voulu donner à la société qu'il est venu fonder, car Son Évangile n'est pas seulement pour le présent, mais pour tous les siècles.

Après le déluge, les hommes, ramenés à l'unité et à la révélation primordiale, persévérèrent quelque temps dans l'unité de croyance, de morale et de culte ; mais manquant d'unité doctrinale et d'autorité, ils s'égarèrent bientôt dans les sentiers de l'erreur, et leurs dogmes se transformèrent en une folle mythologie dont nous parlions tout à l'heure ; leur morale se corrompit avec leur cœur, devint indépendante, et la morale indépendante confine au paganisme et engendre toutes les extravagances ; le culte primitif, pur, vrai, d'Adam ou de Noé fit place aux orgies les plus révoltantes, aux bacchanales

les plus abrutissantes, aux superstitions les plus insensées. Ce qui arriva à une époque voisine des temps diluviens, se serait certainement renouvelé après l'Ascension du Sauveur, s'il n'eût donné à la nouvelle société une unité de gouvernement fortement constituée. Toujours la même foi sans la moindre variation, le même culte sans modification dans sa substance : telle était la volonté du Fondateur du Christianisme.

L'amour de la nouveauté, la satisfaction d'avoir rencontré des vérités si consolantes et si admirables, le charme d'une morale toute céleste et l'éclat des cérémonies religieuses auraient bien pu soutenir quelque temps cette nouvelle doctrine ; mais l'inconstance du cœur humain est telle que le même amour de la nouveauté qui la lui avait fait adopter hier, la lui aurait fait renier demain, car le cœur de l'homme est ainsi constitué qu'il ne trouve le lendemain rien de beau dans ce qu'il admirait la veille, et qu'il croit toujours faire ou avoir trouvé quelque chose de mieux que l'œuvre de ses devanciers. On croit toujours améliorer parce qu'on varie sans cesse ; c'est le type de la versatilité humaine : de là tant de systèmes philosophiques, économiques et politiques qui, s'affaissant les uns sur les autres, se ruinent mutuellement, s'ensevelissent çà et là et jonchent le chemin de l'histoire de leurs débris. Ajoutez à cela les profondeurs insondables de nos vérités dogmatiques, la difficulté d'observer une morale qui ne parle que de renoncements, de sacrifices, de mortifications, et il ne se trouvera plus aucun esprit de trempe, à résister à la tentation contre la foi et d'un cœur assez viril pour combattre irrésistiblement la pente vers une morale relâchée, s'il n'y a pas une autorité unique et forte pour apaiser ce tourment vers la nouveauté, arrêter cette mobilité de la pensée qui croit aujourd'hui et doute demain, ce penchant terrible du cœur humain pour le laxisme pratique. Evidemment, il faut un pondérateur perpétuel, une règle immobile et capable de triompher de tous les obstacles : *Regula immobilis fidei* (Tertullien).

Mais, sans nous jeter dans la voie des théories et de la spéculation, n'avons-nous pas sous les yeux une preuve palpable, vivante, universelle de notre thèse ? Qu'arrive-t-il à cette classe beaucoup trop nombreuse de la société chrétienne qui se soustrait à l'influence bienfaisante des Souverains-Pontifes ; peu importe qu'on lui donne le nom d'hérétique, de schismatique ou d'incrédule. Un scepticisme désespérant s'empare de son âme et en efface tout ce que la foi y avait écrit ; la morale indépendante, remplaçant l'esprit de piété, corrompt le cœur, l'abandonne aux passions ignominieuses et au paganisme de la vie des sens. Le culte fait place à l'indifférence, et l'on vit sans Dieu, sans foi, sans pratiques religieuses. Enlevez au christianisme son centre unitaire, la promesse d'indéfectibilité, et lui aussi brisera sa perpétuité et sombrera dans l'abîme des opinions humaines.

Et puis, quand sonnera l'heure de la lutte et du combat, quand les ennemis extérieurs de l'Église se coaliseront contre elle ; quand les nations frémiront et formeront le complot de briser ses ministres, d'anéantir son culte et ses sacrements, qui sauvera la barque s'il n'y a pas un pilote souverain qui dirige le gouvernail ? Qui contiendra les combattants dans le devoir, s'il n'y a un chef qui décerne les couronnes aux vaillants d'Israël, et des flétrissures aux lâches prévaricateurs ? Enlevez la Papauté, et il n'y aura plus qu'une immense apostasie.

Si le combat se livre dans le sein même de l'Église et que des doutes et des discussions s'élèvent sur un point essentiel de dogme ou de morale, comme cela s'est vu du temps d'Arius et de saint Athanase, du temps des macédoniens, des pélagiens, des monothélites, et de nos jours encore entre les gallicans et les ultramontains, au sujet de l'infaillibilité pontificale, de quel côté se rangera le chrétien, s'il n'y a plus d'autorité, plus de phare pour diriger le voyageur de la terre au ciel ? Ce sera un grand scandale ; et le choc des partis et des opinions jetant la division dans le camp, il s'ensuivra le schisme irrémédiable, l'hérésie et la ruine de l'Église. Qu'une autorité se montre, que Rome parle, et aussitôt les aveugles voient, les sourds entendent, et les paralytiques reprennent force : vainqueurs et vaincus rentrent sous leurs tentes ; les premiers, heureux d'avoir contribué au triomphe de la vérité, les autres, s'ils cherchaient sincèrement le droit sentier, pleins d'une joie qui console et d'un secret contentement qui honore dans la défaite. La barque poursuit sa marche majestueuse et calme, et la perpétuité n'est point interrompue.

De même que Dieu ne pouvait faire de la vérité le privilège d'une génération, d'un siècle, il ne pouvait non plus en faire le privilège d'une caste, d'un continent, d'un hémisphère ; la vérité, considérée comme symbole des croyances et des mœurs n'appartient à personne, elle est universelle ; car une loi obligatoire pour l'un l'est pour tous, et tous doivent la connaître pour l'observer. L'Église a reçu des promesses, il faut que tous en puissent recueillir les fruits. Dieu a donc voulu que Sa loi fut universelle, catholique, comme Il fait lever Son soleil sur tous sans distinction de lieux, de temps, de personnes ; l'aigle des montagnes, comme le petit oiseau des jardins, reçoit les effets de Sa bonté ; Il envoie la goutte de rosée au brin d'herbe comme au cèdre du Liban ; s'occupe d'un atome comme d'une étoile. C'est pourquoi, dans Son amour égal pour chacune de Ses créatures, Il a voulu que l'unité doctrinale, hiérarchique, législative, judiciaire et administrative de l'Église, atteignît toute la catholicité.

Cette idée de catholicité, comme l'unité de doctrine et de gouvernement, fut de tout temps caressée des rois. Nemrod, Ninus, Sésostris, Nabuchodonosor, Cyrus, Alexandre, les Romains, Napoléon, tentèrent de la réaliser, mais elle s'évanouit avant qu'ils eussent pu l'atteindre. C'est que l'homme rencontre des digues infranchissables à son ambition, et que l'humanité semble avoir en horreur l'universalité sous un même sceptre. Il y a en effet quatre choses qui retiennent l'homme en deçà de ses désirs et enchaînent sa cupidité : c'est la distance, les frontières naturelles, les climats et les mœurs.

Il est démontré par l'expérience que l'obéissance s'affaiblit à mesure que les rayons s'éloignent de leur centre : on obéit à cent lieues, et l'on n'obéit plus à deux cents. Les liens se relâchent et se brisent insensiblement ; c'est pourquoi les colonies n'obéissent pas comme on obéit à la métropole, et tiennent à la mère patrie à peine par des liens sensibles.

La configuration des terrains est le bouclier ciselé et fondu par le Maître souverain pour empêcher la fusion des peuples et modérer l'ambition des rois. Ici, ce sont des chaînes de montagnes artistement disposées comme des frontières inexpugnables pour les peuples qui les avoisinent ; là des sables brûlants, des steppes arides, des marais pestilentiels ; ailleurs, des fleuves profonds, des mers immenses qui arrêtent les pas du conquérant.

Le climat forme un troisième obstacle. Dieu envoie son soleil pour tous, sans doute, mais il distribue ses rayons d'une façon avare pour les uns et prodigue pour les autres. Arrivé à un certain degré de latitude, le guerrier du septentrion est obligé de ralentir ses pas et de suspendre sa marche ; il ne peut résister à la chaleur ardente qui règne sur ces parages lointains ; ses soldats, lions de vaillance dans le Nord, se pâment sous un ciel brûlant et voient leur énergie trahir leur courage ; et, s'il ne revient sur ses pas, demain un ennemi d'un autre genre envahira cette armée jusque-là invincible.

L'Italie et la France sont deux sœurs qui vivent à côté l'une de l'autre : l'une ne peut vivre sans l'autre ; et pourtant le Français n'a pu s'habituer et s'enraciner sous le ciel azuré de l'Italie, comme l'Italien n'a pu vivre sous le ciel nuageux de la France. C'est une fleur transportée d'une terre lointaine qui se consume et vit sans joie comme sans parfum, parce qu'elle est privée du soleil, des ombres et des zéphirs de sa patrie.

Tous les conquérants se sont brisés devant l'espace. Alexandre, vainqueur sur les rives du Granique, à Issus, à Arbelle, succombe au bord de l'Indus : son cœur et ses désirs l'emportent plus loin, mais l'espace l'arrête, et il meurt dans un festin, embarrassé de sa puissance et du fruit de son ambition. Les Romains parviennent au Rhin, à l'Euphrate et jusqu'aux contins du pays des Pictes et des Calédoniens ; mais ce fut là le *nec plus ultra* de ces Hercules, c'est-à-dire, cette barrière que ni le Sénat, ni l'agitation, ni la valeur de l'armée ne purent enlever. Varus laissait les os de ses légions au delà du Rhin, et l'armée d'Orient payait de sa témérité d'avoir voulu franchir l'Euphrate. Dans la Grande-Bretagne, non seulement l'empire ne peut se hasarder plus loin, mais Adrien est obligé d'y construire une grande muraille de gazon, pour mettre ses conquêtes à l'abri des incursions ennemies. Napoléon n'avait d'autre loi que sa volonté ; les Alpes, les Pyrénées tremblent et l'Europe est attentive au bruit de ses pas. Arrivé aux confins de l'Asie, ses aigles tournent la tête pour la première fois : qu'a-t-il rencontré ? Un général ? Une armée ? Non ; il a rencontré l'espace, le climat.

Nous avons signalé les mœurs ou habitudes des peuples comme un quatrième élément rebelle à toute tendance d'universalité. En effet, trois races primitives, Sem, Cham et Japhet, ont scindé le monde en trois branches et opéré dans l'ordre moral ce que la configuration, la distance et les climats font dans l'ordre physique. Les Européens, avec leurs rudes habitudes, ne peuvent se faire aux mœurs efféminées des Asiatiques, comme ceux-ci ne sauraient s'accommoder aux coutumes féroces des Africains ; mais l'Église ne connaît pas de race ; elle passe par-dessus ces sortes de distinctions et les pénètre toutes indistinctement. De la race de Japhet, qui peuple l'Europe, elle passe à celle de Sem en Asie, sans négliger l'Afrique, vieille patrie de Cham. Les barbares, l'un après l'autre, l'ont reconnue pour Mère, et quand les deux Indes s'ouvrirent à nos hardis navigateurs, les cent races de cet immense littoral ne regardèrent pas à la peau de l'Église, colorée du sang universel, elles se laissèrent envahir à ses enseignements et acceptèrent son unité hiérarchique, judiciaire et administrative, comme elles avaient accepté son Credo doctrinal. Quel secret a-t-elle pour pénétrer ainsi les entrailles des nations ? En entrant elle demande à partager leur liberté, leur vie ; d'être admise à leur foyer, sur leurs places ; d'inspirer leurs conseils de son expérience, de pénétrer leurs lois de sa morale céleste, en un mot, de les aimer et de leur faire du bien ; et partout les esprits droits la reçoivent comme une déesse bienfaisante qui apporte la joie intérieure, la lumière du passé, du présent et de l'avenir.

Ce que les conquérants du glaive n'ont pu, ceux qui portent le sceptre de l'intelligence ne le peuvent pas davantage. La secte dont le mouvement expansif est le plus grand, le bouddhisme, borne son prosélytisme aux deux presque îles de l'Inde et du Thibet, à la Tartarie, la Chine et le Japon. Pourquoi le grand lama du Thibet n'envoie-t-il pas des missionnaires dans les autres contrées, depuis six cents ans qu'il a vu nos religieux et qu'il parodie le culte romain ? Pourquoi ne pas nous initier aux idées de Bouddha, la plus vaste tentative d'universalité après celle du christianisme ? C'est qu'une doctrine sans unité n'est qu'un système, et qu'un système peut bien avoir cours dans quelques provinces, mais il ne saurait s'étendre parce qu'il manque d'une certitude suffisante. Qu'est-ce que le vaste empire chinois sur la carte géographique de l'Église ? Qu'est-ce que la fameuse monarchie espagnole au XVI^e siècle, qui ne voyait point le soleil se coucher sur ses terres, à côté de l'empire catholique ? Elle est donc vraie la maxime que l'étendue dévore l'unité et que quelques degrés de latitude ou de longitude ont raison de la puissance humaine et de toute la science des philosophes.

Mais si elle est vraie pour les puissances humaines et pour les systèmes d'une école, elle est absolument fautive à l'endroit de l'Église. Le catholicisme, sous le souffle de la Pentecôte, franchit l'Euphrate, le Rhin, les Pyrénées, le Caucase, les grandes mers et passa par-dessus les barrières qui avaient arrêté les aigles romaines et les doctrines des savants : *Britannorum inaccessa Romanis loca Christo Jam esse subdita*, dit Tertullien ; *quocumque et Hispaniarum omnes terminos et aliarum diversas nationes* (Tert., Adv. Judæos). Mais comment a-t-il pu pénétrer si loin, lui si faible ? Par cet apostolat merveilleux qui reçoit sa mission de Rome, se rajeunit à Rome, ne respire que par Rome, ne vit et ne règne que par Rome et avec Rome, ce centre unitaire où le zèle a sa source vivifiante, et où il vient se réchauffer et se renouveler quand il sent son ardeur ou se refroidir, ou s'émousser devant des forces de répulsion invincibles, ou frémir en face des persécutions sanglantes. Suivons un instant cette œuvre de l'apostolat catholique à travers les deux hémisphères.

Les Apôtres avaient pour mission d'étendre le royaume de Jésus-Christ sur tout l'univers, et de prêcher l'Évangile à toute créature. Pleins du feu ardent que le Fils de Dieu a apporté du ciel et du souffle qu'ils avaient reçu dans le cénacle, c'est-à-dire, de ce zèle qui soutient l'apôtre au milieu des épreuves, des résistances qu'il rencontre, et qui électrise les âmes que Dieu appelle à la prédication de l'Évangile, ils courent à la conquête du monde, renversent les dieux des nations et les remplacent par la croix du Rédempteur. Mais de même qu'en s'éloignant de sa source l'eau perd de sa fraîcheur et de sa limpidité, ou comme la chaleur diminue à mesure qu'on s'éloigne du foyer incandescent, de même l'ardeur du zèle va en se ralentissant à mesure qu'on s'éloigne du centre. Par lui-même, le zèle n'est qu'une flamme passagère qui, après avoir éclairé pendant quelques heures ou quelques jours, s'éteint et laisse sa victime ou livrée au découragement, ou gisante dans une prostration profonde, et quelquefois dans un affreux désespoir.

D'autre part, le zèle, toutes les fois qu'il relève de ses propres inspirations, si toutefois on peut encore alors l'appeler zèle, et non caprice ou entêtement, ce zèle, dis-je, est présomptueux et téméraire, oublieux des intérêts de la foi ; il se complaît dans ses propres inventions et donne pour vérités les délires d'une imagination exaltée. Qu'on suppose ce zèle dans une contrée lointaine, aux extrémités du monde, en face de la persécution, sous la menace de la cangue ou de l'échafaud, et qu'on le mette sur des lèvres que n'accompagna jamais ni le regard, ni les conseils d'un pouvoir pondérateur ; hélas ! que de défections, que de scandales, que de faux apôtres fléchiront devant le bras séculier, apostasieront ou enseigneront une religion appropriée aux mœurs du pays et à la volonté des potentats et des mandarins du lieu ! que de trembleurs, que d'endormeurs, de libéraux, de lâches et de philistes ! (espèce douceuse, fort disposée aux accommodements, et lâche jusqu'à la prévarication). Mais qu'il y ait un foyer où ce zèle puisse se réchauffer, retremper ses forces en les rajeunissant sans cesse ; un foyer qui communique de l'ardeur aux athlètes de la foi, à quelque distance qu'ils se trouvent, et l'on verra des prodiges s'opérer, soit de la part des hérauts de l'Évangile, soit de la part des fidèles

qui reçoivent la bonne nouvelle. Avec ce foyer unitaire, on voit l'apostolat tout entier affluer vers Rome pour y puiser ou des lumières pour ne pas s'écarter du droit sentier et des usages de l'Église romaine, mère et maîtresse de toutes les Églises, ou des forces pour lutter contre la violence du despotisme, ou des consolations pour soutenir le feu de la persécution, ou un jugement contre les docteurs de l'hérésie, ou un anathème contre les perturbateurs de la paix de l'Église, ou des bénédictions pour des chrétientés naissantes. C'est ainsi que saint Polycarpe vient, sous le Pape saint Anicet, comparer la coutume de l'Église orientale avec celle de l'Église occidentale sur la question de la pâque ; que les évêques et les martyrs envoyaient des eulogies au Souverain-Pontife en signe de communion ; que l'Église de Lyon députe saint Irénée au bienheureux Éleuthère pour intercéder en faveur d'une Église menacée d'excommunication ; que les évêques d'Afrique envoient leurs causes majeures au delà des mers pour obtenir une décision définitive et irréformable ; que les évêques du monde entier dénoncent à Pierre les erreurs qui surgissent ça et là contre la divinité du Fils et du Saint-Esprit, contre la grâce, contre les images, contre l'Eucharistie, etc. ; que les Athanase, les Hilaire, les Eusèbe de Verceil, les Chrysostome, s'adressent au Pontife romain comme à un père qui entend le cri des affligés, relève le courage, adoucit les amertumes, confirme dans la vérité et le bien ; que les Augustin, les Patrice, viennent du pays des Angles à Rome pour déposer le rapport de leur mission ; que les Boniface franchissent les Alpes à diverses reprises pour venir informer les Papes des difficultés qui se produisent dans leur mission, et des erreurs que répandent les hérétiques et leurs adhérents ; que les Thomas de Cantorbéry viennent implorer justice et appui ; que les évêques, les vicaires apostoliques, les missionnaires perdus en Asie, en Cochinchine, en Amérique, en Océanie, sur les sables brûlants de l'Afrique, viennent rendre compte de leurs progrès et rallumer au foyer vital le zèle qui les dévore, comme des rayons qui se réunissent au centre de la conférence, ou comme le rameau éloigné qui puise sa sève vivifiante dans les racines de l'arbre. C'est ainsi que, pendant l'invasion des Barbares, la Papauté sut pétrir ces natures sauvages et jeter dans leur sein l'unité doctrinale, hiérarchique, judiciaire et administrative ; que l'Angleterre, l'Hybernie, l'Afrique, la Suède, la Russie lui ouvrent des territoires tout neufs et prêts à recevoir la semence du catholicisme ; qu'elle passe le Cap avec Vasco de Gama, va en Amérique avec Christophe Colomb, suit, la croix en main, tous les aventuriers des XV^e et XVI^e siècles, élevant à côté de leurs noms ceux de Las-Cases, de Louis Bertrand, de Montcorvin, de François Xavier, charmant les sauvages jusque dans leurs repaires et dans toutes les baies du Nouveau-Monde. Du roc du Vatican, le Pape élève la voix qui enseigne, et il est cru partout ; nomme des Évêques, pour toutes ces immenses régions, et on les reçoit ; promulgue des lois, et on les vénère ; prononce des jugements, et on s'y soumet ; règle les cérémonies, et on s'y conforme ; ni la distance, ni la configuration, ni le climat, ni les mœurs, rien n'altère la majesté qui commande et l'obéissance qui accomplit : ou s'il se remarque une différence entre la soumission et le respect de ceux qui sont près, ou de ceux qui sont dans le lointain, elle est toute en faveur du pouvoir, et d'autant plus admirable et plus étroite que ce pouvoir est plus désarmé et plus éloigné.

Et quand une fois l'Église a pris possession d'un pays, qu'elle l'ait envahi secrètement par la puissance de la grâce, la vertu de la prière, le sang de ses martyrs, comme le levain envahit la pâte, ou comme un vent sous-marin qui gronde à l'intérieur et soulève les flots, sans qu'on sache ni d'où il vient ni où il va, ou qu'elle l'ait conquis ouvertement comme les Apôtres sur les ailes de l'assistance divine par le prestige de la prédication, l'éclat des miracles, ou les entraînements du zèle, c'est pour toujours. On a vu l'Angleterre séparée de Rome, la proscrire de son territoire, inventer contre elle des supplices atroces, et malgré cela Rome y a conservé, pendant trois cents ans d'hostilités ouvertes, une chrétienté qui recevait ses envoyés, ses lois, ses jugements, priait pour elle, souffrait avec elle, pensait et se réjouissait avec elle, et mourait heureuse pour elle. C'est que contre Dieu, il n'y a ni montagnes, ni déserts, ni glaces, ni sables, ni mers, ni barrières, ni armées, ni persécutions. Ni la science, ni la puissance n'avaient franchi ces barrières : Ninive, Babylone, Alexandre, les Romains les ont respectées, mais le catholicisme a passé, passera, a passé pour toujours. Aujourd'hui, le catholicisme se réorganise chez nos frères d'Outre-Manche ; les conversions s'y multiplient de plus en plus ; les églises se rouvrent aux solennités, s'emplissent de fidèles, se peuplent de prêtres, d'évêques, de cardinaux qui ne sont pas les moins dévoués au siège apostolique. Et ce que nous disons de l'Angleterre peut se dire de l'Afrique, de l'Allemagne, de la Suède, et, en général, de tous les pays où la religion fut jadis florissante (Lacordaire, *Conférences*, tome II).

Comme la Papauté joue le principal et presque unique rôle dans ces pages, nous avons tenu à établir clairement son origine divine, à bien exposer ses prérogatives, et à faire ressortir, par voie de conséquence, son unité de gouvernement et de doctrine, ainsi que la perpétuité et la catholicité de l'un et de l'autre ; ce qui constitue ce centre unitaire autour duquel convergent toutes les institutions du christianisme. Nous passerons maintenant à d'autres considérations non moins intéressantes et instructives qui nous la montreront, dans les chapitres suivants, comme la voie, la vérité et la vie du monde.

CHAPITRE III : LA PAPAUTÉ EST LA VOIE

GARANTIE DE SÉCURITÉ, DE DIRECTION, DE TRANQUILLITÉ. - VOYAGEUR DE LA SCIENCE, DE LA POLITIQUE, DE LA RELIGION.

- HORS DE L'ÉGLISE, POINT DE SALUT. - EXCLUSIVISME DES AUTRES RELIGIONS.

Le genre humain se perdit une première fois dans l'Eden même, alors qu'il sortait à peine des divines mains du Créateur et qu'il était encore dans l'intégrité de la justice originelle. Epouvanté de sa faute, l'homme chercha, par une sincère pénitence, à en réparer les funestes suites : mais un levain de mal qui lui était resté finit par tout corrompre et tout entraîner dans un second naufrage. Il ne fallut rien moins qu'un déluge universel pour effacer les égarements de la génération des géants. Une grande barque, connue sous le nom d'arche, et figurative d'une autre barque qui s'appelle la barque de Pierre, sauva la famille noachique, la seule restée fidèle à Dieu. Bientôt la race de Cham s'égara à son tour, tomba dans les dérèglements les plus grossiers, et enfanta cette race perverse qui se jeta la première dans les voies de l'idolâtrie et entraîna à sa suite celles de Sem et de Japhet.

Le peuple même des promesses s'écarterait du droit chemin malgré la loi, les figures, les prodiges dont il était témoin, et malgré les menaces des prophètes du Seigneur. Le Fils de Dieu descend alors du ciel et vient remettre l'humanité dans le sentier du salut en disant : *Je suis la voie, la vérité et la vie, Ego sum via, veritas et vita* ; hors de là, il n'y a point de salut possible. Or, puisque les Papes sont les représentants de Jésus-Christ, la Papauté peut dire aussi en toute vérité : Je suis la voie, la vérité et la vie, et je viens tout restaurer dans le Christ, dont je suis la personnification sur la terre. En effet,

elle est au centre de l'humanité comme un astre éclatant qui éclaire les pas du voyageur, illumine le monde des intelligences et réchauffe les âmes de sa chaleur vivifiante et féconde. Déjà au deuxième siècle, saint Irénée disait, en parlant des hérétiques, de ces esprits rebelles qui ne veulent pas de l'Église, *qui non currunt ad ecclesiam*, qu'ils n'ont pas de part à la vie, *semelipsos fraudant a vita*, deviennent étrangers à la vérité, *alienati a veritate*. Puis il les montre errant en toutes sortes de voies après avoir quitté celle de la vérité ou du milieu, selon l'énergique expression dont il se sert, *exhorbitantes*, c'est-à-dire après être sortis de l'orbe ou giron de l'Église. Là où est l'Église, dit-il ailleurs, là est l'Esprit de Dieu, de sorte que ceux qui ne participent à cet esprit ne peuvent être alimentés par le sein de cette Mère et en recevoir la vie : *Qua propter qui non participant eum neque a mamillis matris nutriuntur in vitam* (Blanc. *Précis*, XXIV^e leçon).

L'homme, on l'a dit cent fois, est voyageur : c'est le grand voyageur de la terre au ciel, du temps à l'éternité. Deux routes s'ouvrent devant lui : l'une étroite, conduit au séjour des bienheureux ; l'autre, large et spacieuse, conduit à la perdition. Mille illusions qui fascinent son esprit lui font regarder la voie étroite comme difficile, ennuyeuse et presque impraticable, et lui montrent la voie large jonchée de fleurs et semée de jouissances ; des passions insatiables lui font dédaigner le ciel, sa patrie, abaissent ses regards vers la terre et courbent son cœur vers les biens périssables. Les ténèbres spirituelles, dont le démon tâche d'obscurcir son intelligence, lui dissimulent les dangers qui bordent la route sur laquelle il marche et le gouffre qui l'attend à l'extrémité, et où l'humanité tout entière viendrait s'engloutir, s'il n'y avait pas dans le monde un autre Christ pour dissiper les illusions de l'esprit, neutraliser l'influence des passions du cœur, éclairer le voyageur au milieu de l'obscurité de la nuit, et lui montrer un chemin sûr, direct et tranquille, par lequel il pourra se diriger vers la patrie, terme du voyage.

Je suis la voie, dit le Vicaire du Christ ; or, toute voie doit offrir trois garanties : une garantie de sécurité, une garantie de direction et une garantie de tranquillité.

Une voie est sûre quand elle est à l'abri de tout danger ; or, ici la prérogative d'infailibilité accordée à la Papauté ne laisse subsister aucune crainte. Elle est sûre encore quand, malgré les larrons et les bêtes sauvages qui infestent le chemin, on est protégé par des forces qui défient toute attaque, toute agression, qu'elle vienne de la terre ou de l'enfer, des hommes ou des esprits. Or, quelle protection plus grande pourrait-on désirer, puisque Jésus-Christ Lui-même a promis Son assistance jusqu'à la consommation des siècles, et nous a déclaré positivement que jamais les portes de l'enfer ne prévaudraient ?

Il est vrai que l'Église est comparée à une barque, et qu'une barque est exposée à de grands dangers sur la mer. Salomon, divinement inspiré, a écrit ces paroles mémorables : Trois choses me paraissent difficiles à saisir, et il en est une quatrième que j'ignore entièrement. Parmi ces trois choses difficiles à deviner, il cite la voie d'un vaisseau naviguant sur l'immensité des eaux : *Viam navis in mare*. Les interprètes voient dans ce vaisseau la Papauté, que l'Évangile semble prendre plaisir à comparer à une barque en maints endroits. Pierre était dans sa barque à raccommoder ses filets, lorsque Jésus l'appela et lui dit : *Laissez-là votre barque et vos filets, suivez-Moi, et Je vous ferai pêcheur d'hommes*.

Une autre fois, voulant donner aux Apôtres une image des tempêtes qui assailliraient l'Église, Il monta sur une barque avec Ses disciples, et aussitôt il s'éleva un grand tourbillon de vent qui menaçait d'engloutir la nacelle dans les flots. Les Apôtres s'adressèrent à Jésus, qui s'était endormi, et lui dirent : *Seigneur, sauvez-nous, nous allons périr !* Jésus parla aux vents et à la mer, et il se fit aussitôt un grand calme.

Dans une autre circonstance, Jésus revint sur les bords du lac de Génésareth, et voyant deux barques, il entra dans celle de Simon Pierre, et s'étant assis, il enseignait le peuple. Après son discours, Il dit à Pierre : *Duc in altum*, conduisez-la en pleine mer, et là, jetez vos filets. Maître, répondit Pierre, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; cependant, sur Votre parole, je les jetterai. Il se prit une si grande quantité de poissons, que le filet se rompit. Ils en remplirent deux barques si complètement, qu'il y avait danger qu'elles ne coulassent à fond.

Un fait analogue se passa de nouveau après la résurrection. Jésus vint un matin au lac de Tibériade, et trouva Pierre dans sa barque. Comme il n'avait pris aucun poisson dans sa pêche, Jésus lui dit : Jetez le filet du côté droit de la barque, et vous en trouverez. Il le jeta, et le filet se chargea de tant de poissons, qu'il ne pouvait plus le retirer. L'une et l'autre de ces pêches miraculeuses nous figurent les peuples nombreux qui devaient entrer dans la barque de l'Église, et le filet mystérieux de la parole évangélique auquel tout devait se prendre : Rome, les Gaules, l'Espagne, l'Épire, la Scythie, la Parthie, la Médie, et toutes les nations barbares : *Omnes illæ ferociæ liberæ gentes*, dit saint Ambroise. Le grand nombre même de ceux qui entraient dans la nacelle faisait craindre qu'elle ne fût submergée par son propre poids : *Sed mihi cumulus iste suspectas est, ne plenitudine sui navis penè mergatur* (Luc, IV, 77). La pêche est si abondante, que cette abondance même semble un danger à Pierre, qui est agité d'une autre sollicitude ; sa proie même lui est suspecte : *Ecce alia sollicitudine Petri, cui jam sua præda suspecta est* (Luc, IV, 78).

Evidemment, les rapprochements qu'il y a entre Pierre, pêcheur de poissons et d'hommes, et les fonctions de Pape dans l'œuvre d'évangélisation ; entre l'ouragan qui faillit submerger la barque où dormait Jésus, et les tempêtes qui assaillent la Papauté ; entre la barque de Pierre, qui sert de chaire au Sauveur, et la Chaire Apostolique ; entre la pêche miraculeuse, et la foule des nations qui sont entrées dans le giron de l'Église ; entre la barque de Pierre, toujours choisie comme théâtre des merveilles que veut opérer le Sauveur, et les miracles qui ont lieu dans le sein de l'Église romaine, ne sont pas l'œuvre d'un aveugle hasard, mais un symbolisme mystérieux, sous lequel il a plu à Jésus-Christ de nous figurer les diverses situations où se trouve l'Église.

De là vient que les Pères regardent un vaisseau comme la plus sublime image de la nacelle de la Papauté, voguant sur la mer orageuse du monde, au milieu d'écueils sans nombre et de périls incessants. Ainsi que l'histoire en fait foi, le démon soulève les passions du monde entier contre elle, l'épée des Césars, la hache, les chevalets, les roues des bourreaux, les bêtes des arènes, les mensonges des hérétiques, les sophismes des philosophes, les haines et les fureurs de la Révolution, les astuces de la politique antichrétienne ; en un mot, il borde le chemin de brigands, d'assassins, de larrons, de corsaires, de pirates, toujours prêts à se jeter sur le frêle esquif qui transporte l'armée du Christ et vogue à pleines voiles vers le port éternel.

Mais si la voie du vaisseau qui sillonne l'onde est difficile à connaître, soit parce qu'il flotte au gré des vents, soit parce qu'il ne laisse pas de traces derrière lui, il n'en est pas de même de la Papauté. En considérant d'un côté le fondement sur lequel elle repose, les circonstances au milieu desquelles fut lancée cette étrange nacelle, les faibles moyens qu'elle

a en son pouvoir, de l'autre, les obstacles qu'elle a surmontés, les ennemis qu'elle a vaincus, les orages qu'elle a endurés et les succès constants qu'elle a obtenus, on ne peut s'empêcher d'être saisi d'étonnement et d'y reconnaître la main divine qui lui a promis son assistance perpétuelle. Quand tout fait naufrage, quand le chemin est jonché des adversaires qu'elle a vaincus et terrassés, et que tout sombre autour d'elle dans le feu des persécutions, elle seule triomphe et se maintient au-dessus des flots, dit saint Jérôme : *Sola in persecutionibus stetit Ecclesia*. Elle semble quelquefois sur le point d'être submergée, même au milieu de ses triomphes et de ses succès, mais ne craignez rien, elle n'est que ballottée ; elle vogue, passe, traverse victorieusement les écueils et arrive directement au port pour y débarquer ses heureux passagers qui ont confié leur destinée à ses soins. Elle a rencontré des ennemis de tout genre sur la route, mais, les renversant les uns après les autres, elle les a couchés dans le tombeau, et elle a continué tranquillement le voyage, victorieuse et triomphante. Ne voit-on pas aussi dans cette barque l'arche de Noé ballottée par les vents et les flots, portant dans ses flancs les épaves des races antédiluviennes, les préservant de la ruine générale et les transportant sûrement du premier monde dans le second, comme la Papauté transfère l'humanité de cette vie sur les rivages éternels.

En second lieu, la voie est directe quand elle conduit en droite ligne vers le terme du voyage qu'on a entrepris. Si le voyageur est resté sur la bonne voie, quoiqu'il marche lentement et à petits pas, il arrivera infailliblement au but ; mais s'il prend une direction opposée, il aura beau marcher à grands pas et courir, dit saint Augustin, *magni passus, sed extra viam*, il ne parviendra jamais aux portes de la bienheureuse éternité ; au contraire, il ira en reculant, en tâtonnant comme un aveugle que personne ne guide, jusqu'à ce qu'il glisse dans les ténèbres extérieures, où seront des pleurs et des grincements de dents. En marchant avec les successeurs de Pierre sur la voie royale qu'ils nous indiquent et sur laquelle ils nous mènent, on ne peut point s'écarter du chemin ; on avance comme entre deux parapets qui incitent dans l'impossibilité de s'égarer, à moins qu'on ne se jette volontairement dans le travers, dans le précipice, comme font les hérétiques, les schismatiques et les excommuniés. Car, selon le commentaire de saint Ambroise, dont nous parlions tantôt, l'Église n'est faite que pour les saints ; mais il y entre aussi bien des esprits vicieux, turbulents, inquiets, impatients, qui ne peuvent contenir leur esprit dans les bornes de l'obéissance, et brisent les liens qui, comme des filets, les tiennent attachés à la barque : *Rumpebatur autem rete eorum*. Ils rompent les rets, s'échappent, font des schismes, des hérésies, soulèvent des questions infinies, indiscrètes, délicates, se jettent dans l'abîme des opinions humaines, et menaceraient de submerger la barque, si elle était submersible.

Une voie est tranquille, en troisième lieu, lorsque le voyageur y est sans inquiétude de la part d'aucun ennemi, sans trouble comme sans crainte d'aucun péril. Tel que l'enfant qui dort paisiblement sur le sein de sa mère ou qui s'amuse heureux et content sous les yeux et la protection de celle qui l'a mis au monde, qui l'a formé du plus pur de son sang et élevé avec la sollicitude la plus tendre, le fils soumis de l'Église catholique a une confiance sans bornes en cette sainte Mère et repose doucement sur son sein avec autant de sécurité, d'ivresse et de bonheur que saint Jean sur le cœur de Jésus. Il rencontrera sans doute sur le chemin des ronces qui ensanglantent les pieds, des buissons qui déchirent les mains et des amertumes qu'il faut boire jusqu'à la lie, mais il voit là ou des épines tombées de la couronne du Sauveur, qu'il est content et glorieux de ramasser, ou une participation à cette coupe de fiel et de vinaigre dont on l'abreuva sur la croix, et que les cœurs résolus et dévoués trouvent suave et douce. Au reste, ces contrariétés peuvent effleurer la nature, mais elles laissent l'âme dans le calme le plus parfait et dans toute sa placidité. La croix est la clef du Paradis.

Mais parmi les voyageurs qui doivent marcher sur la voie indiquée par la Papauté, il y en a de différentes espèces. Il y a d'abord les voyageurs lancés dans les sentiers obscurs et épineux de la science. C'est à eux surtout que nous dirons : Ne vous écartez point de la voie battue, éclairée par les Pontifes romains, sinon, emportés par les rêves d'une imagination délirante et orgueilleuse, vous glisserez dans l'extravagance de l'esprit. C'est ici surtout qu'il y a lieu d'admirer la sagesse et la prudence dont les Papes font preuve dans leurs décisions. Le feu de la discussion entraîne souvent les joueurs de la pensée dans des extrêmes que chacun croit être le chemin de la vérité. La Papauté, émue de la vivacité de la polémique ou appelée comme arbitre entre les deux camps, s'empare du point en litige et laisse jusque-là à la libre discussion, l'examine, le dissèque, pèse les raisons apportées de part et d'autre, s'entoure des savants les plus experts en cette matière, pénètre les ténèbres de son œil lumineux, en fait sortir l'étincelle de la vérité et prononce son jugement définitif. Quelquefois elle donne raison à un parti contre l'autre, sans faire acception des personnes, qu'elles soient laïques ou ecclésiastiques, et montre l'austère chemin du vrai¹. Parfois, elle trouve que chaque parti est dans l'erreur, et alors que fait-elle ? Après avoir démontré l'erreur de l'un et de l'autre, elle leur trace une voie qui tient le milieu, et c'est la voie de la vérité une et indivisible.

C'est ce que nous voyons dans les disputes qu'occasionnèrent les grandes hérésies du quatrième et du cinquième siècle. Nestorius, patriarche de Constantinople, et Eutychès, prêtre et archimandrite de la même ville, entrèrent en discussion sur les qualités du Fils de Dieu fait Homme. Le premier enseignait qu'il y a deux personnes en Jésus-Christ, comme il y a deux natures ; le second soutenait qu'il n'y a qu'une personne et qu'une nature, la nature humaine se trouvant absorbée dans la nature divine. Ils étaient l'un et l'autre dans l'erreur. L'affaire est portée devant le tribunal de l'Église romaine : saint Célestin I^{er} condamna Nestorius et déclara dans le concile d'Éphèse, en 431, qu'il n'y a qu'une seule personne en Jésus-Christ ; saint Léon condamna Eutychès vingt ans plus tard, dans le concile de Chalcedoine, et définit que s'il n'y a qu'une personne en Jésus-Christ, il y a deux natures.

Revenons en Occident. Les pélagiens attribuaient à l'homme des forces suffisantes pour agir indépendamment de Dieu et lui donnaient, de quoi s'enorgueillir. Les exaltés du parti contraire, les prédestinés, plus tard les calvinistes, humiliaient l'homme en lui ravissant le mérite de ses œuvres. Les uns accordaient trop à la liberté humaine et anéantissaient le rôle de la grâce ; les autres accordaient trop à la grâce et anéantissaient le libre arbitre. La Papauté se lève, et, d'une main sûre et ferme, elle trace la voie entre le naturel et le surnaturel, entre la grâce et la liberté, entre l'action de

¹ En 1853, une polémique s'était élevée entre M. Louis Veuillot, rédacteur en chef du journal l'Univers et M. l'abbé Gaduel, vicaire général d'Orléans. Par suite, Mgr Sibour, archevêque de Paris, avait interdit la lecture de ce journal à son clergé et aux communautés religieuses, et, sous peine de suspension, d'y écrire et de concourir en aucune manière à sa rédaction. M. Veuillot en appelle à Rome, et le Pape, trouvant l'acte de Mgr Sibour excessif pour la forme et pour le fond, donna raison au rédacteur l'Univers, par l'encyclique Inter multiplices, du 21 mars 1853 (*Mél. rel.*, 2^e série, tome I).

Dieu et la puissance de l'homme, indique une ligne qui tient dans l'humilité sans préjudice du mérite, et excite en nous la ferveur sans préjudice de l'humilité. Le semi-pélagianisme vint comme adoucissement du système ennemi de la grâce, et le jansénisme ou semi-protestantisme comme adoucissement du système ennemi du libre arbitre ; l'Église ne veut ni de l'un ni de l'autre : elle suit invariablement la voie et ne souffre pas plus qu'on nie ou qu'on amoindrisse la grâce de Dieu que le libre arbitre de l'homme.

Sur quoi saint Augustin, le grand docteur de la grâce, dit ceci : Cicéron n'ayant pas assez de lumière pour concilier la liberté de l'homme avec la prescience de Dieu, et se croyant obligé de nier l'une ou l'autre, aima mieux douter de la prescience, parce qu'en conservant la liberté à l'homme, il sauvait le fondement des mœurs ; pour nous, nous embrassons l'une et l'autre : *Nos autem utramque amplectimur : illam* (la prescience) *ut bene credamus ; istam* (la liberté) *ut bene vivamus* (Sermon sur la prédestination).

Mais, sans chercher des exemples si loin de nous, que s'est-il passé vers le milieu de ce siècle à l'occasion du rationalisme lamenaïen et du traditionalisme de certains écrivains catholiques. Les partisans du rationalisme, accordant trop à la raison, anéantissaient la foi avec la révélation ; les partisans du traditionalisme, au contraire, anéantissaient les lumières de la raison en accordant trop à la révélation. Alors la Papauté, gardienne vigilante des saines doctrines, s'est emparée de la polémique et a tracé entre les régions de la foi et le domaine de la raison un lumineux sillon qui montre sagement la voie entre deux excès. Le 15 juin 1885, le pape Pie IX approuvait ces quatre propositions doctrinales :

1° Quoique la foi soit au-dessus de la raison, il ne peut jamais exister entre elles aucune opposition, aucune contradiction, puisque toutes les deux viennent de la seule et même source, immuable de la vérité, du Dieu très haut et très grand, et qu'ainsi elles se prêtent un mutuel concours (Encyclique de Pie IX, 9 novembre 1846).

2° Le raisonnement peut prouver avec certitude l'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme, la liberté de l'homme. La foi est postérieure à la révélation : on ne peut donc l'alléguer convenablement pour prouver l'existence de Dieu contre l'athée, pour prouver la spiritualité et la liberté de l'âme raisonnable contre un sectateur du naturalisme et du fanatisme (Proposition souscrite par l'abbé Bautain, le 8 septembre 1840).

3° L'usage de la raison précède la foi et y conduit l'homme par le secours de la révélation et de la grâce (Proposition souscrite par le même et le même jour que la précédente)

4° La quatrième venge la méthode scolastique des docteurs du moyen âge, accusée de conduire au rationalisme (Proposition contraire à diverses propositions de M. Bonnetty, qui déclara, le 12 juillet 1855, adhérer de cœur et d'âme aux quatre thèses ci-dessus).

S'il y a le voyageur de la science, il y a aussi les voyageurs de la politique, dont les plus sages, comme étourdis et aveuglés, cherchent le chemin dont ils ont un vague souvenir, mais que la raison affaiblie ne peut plus retrouver. L'Église seule ne s'est pas égarée et n'a cessé de voir la route ; elle seule voit clair devant elle, montrant aux uns la voie, et arrêtant les autres sur la pente glissante qui entraîne la société vers l'anarchie ou le pouvoir au despotisme et à la tyrannie.

A ceux qui gouvernent d'après les principes éternels de la justice, de l'humanité, de la charité, de la religion, elle dit : Soyez patrices, soyez rois, soyez empereurs, soyez les soldats de Dieu.

A ceux qui entravent la religion dans son libre exercice, qui chargent leurs sujets d'impôts injustes, d'exactions intolérables, qui oppriment l'innocent et gouvernent par des lois tyranniques, elle dit : Soyez justes, soyez humains, soyez les pères de votre peuple et non les tyrans ; traitez avec plus d'égards des êtres que Dieu même respecte à cause de leur noblesse.

A ceux qui émettent des principes subversifs de la société ou de la religion, tels que la liberté de conscience, la liberté des cultes, la liberté de la pensée et de la presse ou qui veulent assujettir la puissance ecclésiastique à la puissance civile, soutenir que l'autorité n'est autre chose que la somme du nombre, etc., elle dit :

Voilà un Syllabus que je lance à travers la société en péril, comme un cri d'alarme, pour avertir les rois et les sujets contre un épouvantable cataclysme vers lequel ils conduisent et poussent l'humanité. Vous avez bâti sur le sable mouvant, et la Révolution venant à souffler avec sa logique brutale, renversera ce frêle édifice que vous avez élevé à grands frais d'habileté et d'éloquence ; vous avez dédaigné les principes chrétiens, les lois de la justice ; vous avez fait un code athée : eh bien ! la vase du torrent que vous avez gonflé avec de pareilles énormités, vous ensevelira vous et toutes vos institutions. Témoin de vos écarts, et touché de pitié de vous voir courir à votre perte, je viens poser cette barrière pour vous rappeler dans la voie, et prononcer la condamnation de faux principes qui conduiraient inévitablement la société à une ruine complète. Depuis longtemps vous rêvez après une utopie sociale qui s'éloigne à mesure que vous poursuivez de plus en plus ce que vous appelez le progrès moderne : cet idéal, ne le cherchez pas davantage ; il est trouvé, il est réalisé depuis longtemps dans une société que vous méconnaissiez, que vous combattiez, que vous persécutiez même : c'est l'Église catholique. Considérez sa marche tranquille, constante, sûre, majestueuse à travers les siècles ! Quel contraste avec les commotions de la société civile que vous prétendez en voie de progrès ! avec le malaise qui règne dans les États livrés à une politique de compromis ou d'athéisme !

D'où vient cette différence ? De ce que l'Eglise repose sur les principes immuables de la justice et de la religion, et qu'elle persévère dans la voie que je lui trace. Je marche en tête comme un général de l'armée chrétienne qui me suit avec obéissance et docilité : *Christianorum dux*, dit saint Chrysostome. Comme pasteur des pasteurs, *Ecclesiae pastor*, je fais usage de ma houlette pour retenir le troupeau sur le sentier, en le prémunissant contre les dangers qui bordent le chemin ; comme le portier qui ouvre et ferme les portes du ciel, *clariger regni caelorum*, je délie ceux qui écoutent ma voix et obéissent à mes préceptes, et je lie des liens de l'anathème les rebelles qui veulent sortir de mon sein et marcher dans une autre voie que la mienne. Comme directeur des esprits indécis et irrésolus, *fluctuantium gubernator*, j'arrache les âmes au scepticisme désespérant, et je les remets sur le chemin royal qui mène au port de la patrie éternelle. Comme la colonne qui conduisait les Hébreux de la terre inhospitalière de l'Égypte dans la terre promise où coulaient le lait et le miel, *magnorum spiritalis Israelis columna*, je suis pour mes ouailles une nuée lumineuse qui les mène sûrement au milieu de la nuit ; un nuage épais qui, en les garantissant contre les ardeurs du monde, rend leur marche plus aisée et moins fatigante ; une muraille protectrice qui les met à l'abri des poursuites de l'ennemi. Comme le pilote qui dirige la barque à travers les nombreux écueils de la route et la conduit au port malgré les vents et les orages qui soulèvent des

montagnes de flots pour la submerger, je guide l'humanité au milieu des écueils qui l'environnent, lui montre la voie qui sauve, et passe entraînant avec moi tous ceux qui ont bien voulu croire à mes promesses.

Enfin, il y a une troisième catégorie de voyageurs qui appartient à l'humanité tout entière ; c'est le voyageur de la religion. A lui aussi, et d'une façon plus stricte encore, la Papauté a dit : *Je suis la voie : Ego sum via*. Il y a beaucoup de religions dans le monde, et l'homme, essentiellement religieux, appartient nécessairement à l'une d'elles : elles enseignent des doctrines opposées et contradictoires ; et comme le oui et le non ne peuvent être vrais en même temps, il s'ensuit que de toutes ces religions diverses, il n'y en a qu'une qui soit bonne et véritable. Or cette religion seule bonne, seule vraie, c'est le christianisme ; c'est l'Église catholique, apostolique et romaine, hors de laquelle il n'y a point de salut. Notre but n'étant pas de faire ici un traité de théologie dogmatique, nous ne nous attachons pas à démontrer cette dernière proposition : nous la supposons admise, car notre travail s'adresse non aux impies, mais aux catholiques convaincus que le christianisme est la seule religion véritable. Dès lors la Papauté, qui est la tête de cette religion, a mille fois raison de dire : Je suis la voie, et je la suis tellement qu'en dehors de moi, il n'y a point de salut possible ; maxime qui provoque autant d'irritation chez les ennemis de l'Église, que d'inquiétude chez certains catholiques peu fermes et surtout peu instruits en fait de théologie et de religion. Mais puisqu'elle excite tant de haines d'un côté et d'alarmes de l'autre, nous allons entrer dans quelques développements qui en justifieront la vérité, la justice et l'étendue.

Le but de la Rédemption est le salut du genre humain tout entier ; c'est pourquoi Jésus-Christ porte le nom de Sauveur des hommes : par conséquent, l'unique chose à faire c'est de rechercher ce que Jésus-Christ Lui-même a réglé pour atteindre Son but. Or, il n'y a pas dans l'Écriture un dogme divin plus nettement établi que celui de la nécessité pour le salut de l'union avec l'Église. En effet, en fondant une société, ou plutôt en ralliant tous les hommes dans l'unité primitive, il a dû faire une obligation de rentrer dans cette société si l'on voulait participer au salut promis à Ses disciples. Le ciel est la fin de l'homme, et Dieu veut que nous y arrivions par le canal de l'Église catholique ; grande et belle route qui se déroule devant nous, et que nous devons suivre, si nous voulons avoir part à l'héritage promis. C'est une voie facile, sûre, unie, droite, malgré les accidents qui s'y rencontrent. Il y a des fossés de chaque côté, des sentinelles placées de distance en distance pour rappeler ceux qui s'égarent, et des hôtelleries où les voyageurs vont prendre leur réfection pour restaurer leurs forces et continuer leur chemin. Ces sentinelles sont les prêtres qui tendent la main aux pécheurs et les relèvent pour les réconcilier avec Dieu ; les hôtelleries sont les églises où les fidèles vont recevoir l'Eucharistie, qui est la réfection spirituelle de leurs âmes.

Que le fondateur ait pu établir cette condition, il n'y a pas de doute, puisque c'est un Dieu qui parle en maître et pose les conditions comme bon Lui semble. Il a dû même les établir, puisque c'est un révélateur qui apporte du ciel des secrets inconnus aux hommes ; un prophète clairvoyant qui mesurait d'un regard les moyens qui étaient nécessaires pour ne pas frustrer le but de la Rédemption ; un législateur, un fondateur de société qui a droit à l'obéissance. Sans cette condition, il n'aurait qu'ajouté une secte à celles dont le monde pullulait déjà, et augmenté le trouble et la confusion, lui le Prince de la paix.

Conséquemment, si la Papauté se dit la voie pour aller à Dieu, ce n'est pas elle qui a posé la condition qu'en dehors de cette voie il n'y a point de salut ; c'est Jésus-Christ Lui-même. En effet, l'Évangile compare l'Église à un royaume, à une cité, à une maison, à un bercail, à un corps, à une vigne : hors de là nul droit aux biens du dedans ; hors du corps, le membre séparé perd son principe de vitalité et meurt. Puis le Sauveur ne dit-il pas : *Cherchez avant tout le royaume de Dieu et Sa justice* (Matth., VI, 33) ; *personne ne vient à Mon Père que par Moi* (Jean, XVI, 6) ; qui vous écoute Me écoute, qui vous méprise Me méprise (Luc, X, 10) ; celui qui croira sera sauvé, celui qui ne croira pas sera condamné (Marc, XVI, 16) ; celui qui n'écoute pas l'Église, sera traité comme un païen et comme un publicain (Matth., XVIII, 17). C'est donc Jésus-Christ qui a établi une Église obligatoire sous peine de damnation éternelle. Ainsi l'ont compris les Apôtres lorsqu'ils allaient, au péril de leur vie, appeler les peuples à entrer dans l'Église, en disant : Il n'y a de salut en nul autre qu'en Jésus ; il n'y a pas sous le ciel d'autre nom donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés (Actes, IV, 12). Ainsi l'expliquait saint Paul quand il disait : Il n'y a qu'une foi, qu'un baptême, qu'un Seigneur, qu'un Dieu (Éph., IV, 5). Ceux qui se livreront aux divisions et aux sectes ne posséderont pas le royaume des cieux (Gal., V, 20, 21).

Ainsi l'ont compris les Pères : « On ne peut avoir Dieu pour père, dit saint Cyprien, si l'on n'a l'Église pour mère. La séparation de l'Église est un crime au-dessus de toute expiation (De unitate Ecclesiæ). En dehors de l'Église, nul ne peut percevoir ni recevoir le bonheur du salut (Aug., ép. L, 214). Hors de ce corps, le Sauveur ne vivifie personne, car celui-là n'est pas participant de la charité divine, qui est l'ennemi de la société (Fulg., *De fide ad Pet.*, VI, 86). L'Église est semblable à l'arche de Noé, hors de laquelle personne ne se sauva des eaux du déluge (ibid. XII).

Considéré sous le rapport de l'équité, qu'a fait, après tout, Jésus-Christ en nous imposant ce moyen de salut ? Il condamne l'erreur volontaire et coupable ; Il nous oblige aux devoirs les plus saints et les plus sacrés ; Il veut arracher l'homme au gouffre de l'indifférence et du doute. Organiser la société religieuse, lui donner des lois, veiller à leur observation, n'est-ce pas justice ? N'en avait-il pas le droit et le devoir ?

Nous pouvons ajouter avec le P. de Ravignan que ce dogme est saint, parce qu'il est conforme aux attributs divins, en tant qu'il impose de rendre un culte social à Dieu, auteur de la société. Par ce moyen, l'homme est arraché à l'individualisme pour se réunir à ses frères par la charité. De plus, c'est imposer la sainteté, car tout est saint dans l'Église, ses préceptes, ses dogmes, ses sacrements ; et l'on sent qu'en devenant catholique, on contracte l'obligation de devenir meilleur.

Quant à l'étendue ou au sens de ce dogme, il faut distinguer l'Âme et le corps de l'Église. Pour appartenir à l'âme de l'Église, il suffit d'être en état de grâce, et, si l'on a l'usage de la raison, d'avoir l'intention d'accomplir toute la volonté de Dieu.

Pour appartenir au corps, deux choses sont requises. Il faut être baptisé et ne pas être séparé de l'Église par l'hérésie, le schisme, l'apostasie ou l'excommunication.

Pour être sauvé, il suffit d'appartenir à l'âme de l'Église, si on ne peut appartenir au corps ; mais si on peut aussi être membre du corps, il faut, pour être sauvé, appartenir à l'âme et au corps. Voilà, par exemple, un hérétique ou un infidèle qui est en état de grâce par un acte de contrition parfaite, ou parce qu'il observe la loi naturelle ; il appartient à l'âme de l'Église. S'il ne connaît pas encore l'Église, ou si, la connaissant, il ne peut y entrer, et qu'il meure en état de grâce, il sera

sauvé, parce qu'il est catholique, au moins implicitement ; mais s'il connaît l'Église et qu'il puisse en devenir membre, il faut, pour être sauvé, qu'il appartienne à l'âme et au corps.

Les infidèles, encore assis à l'ombre de la mort, sont précisément dans l'état où se trouvaient les peuples avant la venue du Messie ; ils n'ont point d'autres devoirs que ceux qui furent promulgués par la tradition générale ou écrits dans le cœur de l'homme par la loi naturelle ; et ils peuvent se sauver comme pouvaient se sauver tous les hommes antérieurement à la venue de Jésus-Christ, par une fidèle obéissance à la loi primitivement révélée. Il serait absurde, dit très bien Bergier, de penser que la venue de Jésus-Christ sur la terre ait rendu le salut plus difficile à un seul homme qu'il ne l'était avant la prédication de l'Évangile. Partant, quiconque observe la loi de Dieu telle qu'il la connaît, se sauvera, mais dans le Christianisme, parce qu'il sera de son âme (Pavy, t. I ; Gridel, *Soirées chrétiennes*).

Cette doctrine n'est pas récente dans l'Église, saint Justin la développait déjà au II^e siècle (l' *Apologie* : Henrion, *Hist. eccl.*, t. XI. col. 105). « Nous enseignons, dit-il, que Jésus-Christ est le premier-né de Dieu et la raison éternelle à laquelle tout le genre humain participe. Que suit-il de là ? C'est que tous ceux qui ont vécu conformément à la raison sont chrétiens ; tels sont Socrate, Héraclite, bien que regardés comme athées. C'est qu'avant Jésus-Christ, ceux qui ont vécu sans prendre la raison pour guide, étaient les méchants, les ennemis du Christ. Mais tous ceux qui ont vécu et vivent encore de cette vie toute de raison sont véritablement chrétiens, sans crainte comme sans trouble sur leur salut ». Ailleurs il dit : « Ils sont chrétiens, parce qu'ils ont suivi en beaucoup de choses les lumières de la raison humaine, qui est une participation de la raison souveraine et du Verbe éternel, Jésus-Christ ; et ceux qui ont vécu en opposition à ces lumières sont ennemis du Christ, parce que pécher contre la raison, c'est pécher contre Dieu, la raison souveraine ».

La fameuse maxime revient donc à ce principe général : en toutes choses, on ne peut arriver à une fin que par les moyens que Dieu a établis pour l'atteindre. Or, Dieu a établi que les hommes ne pourraient arriver au ciel, s'ils n'appartenaient au moins à l'âme de l'Église. Il n'y a donc hors de la voie de salut que ceux qui n'appartiennent ni au corps ni à l'âme de l'Église catholique.

Nous terminerons ces réflexions par ce passage instructif d'une encyclique de Pie IX aux évêques du monde entier.

« Nous avons appris avec douleur qu'une autre erreur non moins funeste s'est introduite dans l'univers catholique et s'est emparée des Ames de beaucoup de fidèles. Entraînés à espérer le salut éternel de tous ceux qui se trouvent hors de la véritable Église du Christ, ils ne cessent de demander quel sera après la mort le sort et la condition des hommes qui ne sont pas soumis à la foi catholique. Séduits par de vains raisonnements, ils font à ces questions des réponses conformes à ces doctrines perverses. Loin de nous, Vénérables Frères, de prétendre mettre des bornes à la miséricorde divine qui est infinie ! Loin de nous de vouloir scruter les conseils et les jugements mystérieux de Dieu, abîme où la pensée humaine ne peut pénétrer ! Mais il est du devoir de notre charge apostolique d'exciter votre sollicitude et votre vigilance épiscopales à faire tous les efforts possibles pour écarter de l'esprit des hommes l'opinion, aussi impie que funeste, d'après laquelle on peut trouver dans toute religion la voie du salut éternel. Employez toutes les ressources de votre esprit et de votre science pour démontrer aux peuples commis à vos soins que les dogmes catholiques ne sont en rien contraires à la miséricorde divine. La foi nous ordonne de tenir que, hors de l'Église, personne ne peut être sauvé, qu'elle est la seule arche de salut, et que quiconque n'y sera pas entré périra dans le déluge. D'un autre côté, il faut également tenir pour certain que l'ignorance de la véritable religion, si cette ignorance est invincible, n'est pas une faute aux yeux de Dieu. Mais qui osera s'arroger de marquer les limites d'une telle ignorance, en tenant compte des conditions diverses des peuples, des pays, des esprits et de l'infinie multiplicité des choses humaines ? Lorsque, délivrés des liens du corps, nous verrons Dieu tel qu'Il est, nous comprendrons facilement par quel admirable et insoluble lien sont unies la miséricorde et la justice divines ; mais tant que nous serons sur la terre, courbés sous le poids de cette masse mortelle qui accable l'âme, tenons fermement ce que nous enseigne la doctrine catholique, qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'une foi, qu'un baptême ; chercher à pénétrer plus avant n'est pas permis. Du reste, comme la charité le demande, répandons devant Dieu d'incessantes prières pour que de toutes parts les nations se convertissent au Christ ; travaillons autant qu'il est en nous au salut commun des hommes. Le bras du Seigneur n'est pas raccourci, et les dons de la grâce céleste ne manqueront jamais à ceux qui veulent sincèrement se sauver et qui demandent le secours de cette lumière ».

Après ces explications, il est facile de comprendre combien sont injustes les reproches d'intolérance et d'exclusivisme lancés contre l'Église et les Papes. Quoi ! arracher l'homme à l'erreur volontaire et coupable, au doute, à l'ignorance consentie ; vouloir soumettre la raison, la liberté au joug de l'autorité pour les sauver d'un déluge d'erreurs, de fluctuations, d'angoisses ; protéger la pauvre humanité contre le désespoir et la fureur, seraient de la barbarie et de l'intolérance ! A voir avec quelle animosité on se rue de toute part contre les Souverains-Pontifes à cause, de cette maxime, on dirait vraiment qu'elle est absolument injuste et exclusive au Christianisme ; et cependant, si nous jetons un coup d'œil sur l'histoire et sur ce qui se passe autour de nous, nous trouvons cette prétendue rigueur partout, chez les païens, chez les hérétiques, chez les incrédules, aussi bien que chez les légistes et nos hommes d'État, encore plus que dans le catholicisme.

Cicéron menace de très graves peines dans l'autre vie celui qui ne se soumettra pas à la loi universelle. Si l'Église compte près de vingt millions de martyrs, à qui doit-elle cet honneur, sinon à l'intolérance et à l'exclusivisme du paganisme, qui excluait toute autre religion que celle de l'État, du mahométisme, qui enseigne que tuer un chrétien, c'est se sauver ?

Rousseau déclare que le souverain peut bannir de l'État quiconque ne croit pas les articles de la religion du pays, et punir de mort quiconque, après les avoir reconnus publiquement, se conduit comme ne les croyant pas.

Et, dans les États modernes, que se passe-t-il ? Ne refuse-t-on pas partout à l'étranger le droit de nationalité ? Ne punit-on pas d'exil ou de mort celui qui trahit sa patrie ou conspire contre elle ?

N'y a-t-il pas la loi de l'ostracisme ? Ne punit-on pas le déserteur qui va servir dans les rangs ennemis ? L'Église ne fait pas autre chose : elle refuse ses dons à celui qui demeure séparé d'elle, repousse de son sein les déserteurs et les traîtres, et comme il est écrit : Ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, l'écho de sa proscription se répercute jusque dans l'éternité, où la paille sera séparée du bon grain.

Il n'y a pas deux manières d'être catholiques : croire ce que l'Église enseigne, ou se résigner à être exclu de sa communion. Ou plutôt, ce n'est pas elle qui frappe ou qui met dehors les téméraires qui enfreignent sa discipline. Elle se

borne à constater l'infraction ; elle avertit d'avance l'infacteur, et, s'il s'opiniâtre, elle lui applique la peine portée dans le droit en vigueur. C'est l'excommunié, dès lors, qui s'exclut volontairement en se mettant en rébellion contre la foi, comme un criminel se place par son acte sous l'application des lois du Code pénal. L'Église ne force personne à entrer dans son sein, mais elle ouvre la porte à tous ceux qui veulent en sortir, comme elle la leur rouvre avec joie quand le repentir les ramène dans le bercail. Arius, Nestorius, Pelage, Sergius, Gotescale, Béranger croient être des théologiens orthodoxes, Rome et les conciles déclarent le contraire ; Luther, Baïus, les jansénistes se croient des réformateurs, Rome déclare qu'ils sont des rebelles et les exclut de son giron ; Voltaire, Diderot, Cousin, Mallet, Littré, Darwin, etc., se croient bons philosophes, Rome déclare que ce sont de mauvais catholiques qui se sont mis en dehors des voies de salut, et c'est tout.

Toutes les sectes déclarent leur Église obligatoire sous peine de damnation. Les donatistes, les nestoriens, les schismatiques, les protestants, tous ont professé la maxime : Hors de l'Église, point de salut. N'est-ce pas Luther qui a écrit ces paroles : « Que Dieu nous rende nécessairement damnables par Sa volonté et qu'Il brise en pièces le libre arbitre » (De serv. arbitr., t. II, 170, éd. d'Iéna). N'est-ce pas Calvin qui écrit que les uns sont de toute éternité prédestinés à l'enfer, et les autres de toute éternité prédestinés au ciel (De Inst., lib. III, cap. XXI, n°6, et cap. XXIII, n°6). Voici une pièce curieuse qu'on lit dans la confession écossaise : « Nous croyons constamment que l'Église est une. Nous délestons entièrement le blasphème de ceux qui prétendent que tout homme, en suivant l'équité, quelque religion qu'il professe d'ailleurs, sera sauvé ; car, sans le Christ, il n'y a ni vie, ni salut, et nul ne peut y participer s'il n'a été donné à Jésus-Christ par son Père » (Conf. Sax., art. 27). C'est laisser l'intolérance catholique bien loin.

De la théorie, on en vint logiquement à la pratique. L'Irlande, dit M. Amédée Gabourg (Hist. de France, t. XV, p. 143 ; d'après Coblet, Hist. de la Réf. D'Anglet., lettre 15), « tout instituteur catholique, public ou particulier, et même le modeste sous-maître d'une école tenue par un protestant, était puni de l'emprisonnement, du bannissement, et considéré, en un mot, comme un filou, s'il était catholique. Les membres du clergé catholique ne pouvaient demeurer dans le pays sans être enregistrés comme des espèces de prisonniers sur parole ; des récompenses faites avec des fonds levés en partie sur les catholiques étaient décernées dans les proportions suivantes à ceux qui découvriraient des contrevenants à ces dispositions : à la loi, à savoir : 30 liv. sterl. pour un archevêque ou un évêque, 20 liv. sterl. pour un prêtre, et 10 pour un maître ou sous-maître d'école. Les deux premiers juges de paix venus pouvaient citer tout catholique à leur barre et lui ordonner de déclarer sous serment où et quand il avait entendu la messe, les personnes qui y avaient assisté avec lui, le nom et le domicile des prêtres et des maîtres d'école de sa connaissance. »

Lit-on de pareilles énormités dans cette Église que les réformés accusent d'intolérance ? N'est-ce pas plutôt cette Église romaine, la Papauté unie à l'Épiscopat, qui a condamné, dans le concile de Trente, cette brutale férocité de la doctrine de Luther et de Calvin ? Si elle est intolérante pour une chose, c'est pour l'erreur, et non pour les personnes. Elle dit, avec saint Chrysostome : Il faut frapper et punir d'anathème les doctrines impies, mais quant aux hommes, nous devons les épargner, et prier pour leur salut (Hom., LXXVI. Elle condamne les doctrines, et abandonne au jugement de Dieu les personnes. Elle fait même des efforts pour prévenir ce terrible jugement : elle prie pour les infidèles, et pour ceux-là mêmes qu'elle a dû retrancher de son sein ; elle envoie, jusqu'aux extrémités du monde, ses apôtres, pour les instruire, et donne le plus pur de son sang, pour cette mission.

La vérité est une et exclusive, dit le P. de Ravignan ; on procède par l'absolu, on soutient le vrai, on exclut le faux. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi dans l'Église ? Là, tout serait vrai ou indifférent, le oui et le non ! Il n'y aurait aucune vérité absolue ; tout plairait à Dieu !

C'est, dit-on, l'intolérance théologique qui exige qu'on embrasse le vrai, en repoussant le faux ; soit, ajoute le même Père ; mais cette intolérance a, du moins, produit la tolérance des personnes, la tolérance civile, les ménagements de la charité, chose rare, en dehors de l'Église catholique. Saint François de Sales, saint François Xavier, saint Vincent de Paul, Fénelon avaient, au suprême degré, l'intolérance théologique, et ce fut là précisément le principe de leur ardent amour pour leurs frères séparés. Ils conseillèrent aux rois l'humanité, la tolérance civile, la douceur, et aux peuples, la patience et la docilité : quels grands bienfaiteurs de l'humanité ! Plût à Dieu que l'intolérance se pratiquât partout ailleurs sur ces modèles !

La loi humaine, au contraire, frappe le délinquant, l'infidèle, et laisse les doctrines ; elle punit le voleur, et laisse attaquer la loi de la propriété ; elle punit l'adultère, et épargne les auteurs de romans, les feuilletonistes et les acteurs de théâtre, qui en font l'apologie. Nous avons vu dégainer le glaive, et entendu gronder le canon contre la révolte, et épargner la mauvaise presse, qui préconise la résistance et la rébellion. De plus, en France, la présomption légale est que nul n'est censé ignorer la loi, et la justice du pays frappe, sans pitié, celui qui la connaît et celui qui l'ignore. La prétendue intolérance de l'Église ne va pas jusque-là, elle est beaucoup moins sévère que la société temporelle. Ses enseignements ou ses censures reposent sur la bonne ou la mauvaise foi, même pour ceux qui vivent en dehors de son sein. Elle condamne ceux qui résistent, et absout ceux qui ignorent ; elle regarde comme impossible le salut de ceux qui résistent, et s'obstinent volontairement dans l'erreur, et regarde comme totalement excusables ceux dont l'ignorance est invincible, et la bonne foi complète, parce que Dieu sauve les cœurs droits, et ne demande compte que de ce qu'il a semé, et des grâces qu'il a départies. Ainsi, l'exclusivisme est partout, chez les païens, dans les sectes, dans la science, dans la philosophie, dans les lois, dans la politique, bien plus encore que dans l'Église.

C'est parce que la Papauté porte la vie en elle, et qu'elle est la seule voie qui mène à Dieu, que les peuples se sont ébranlés, sont venus des plus lointaines régions se mettre sous sa direction, et ont voulu vivre en communion avec elle. Le prophète Isaïe, jetant un regard à travers les siècles, s'adressait à Rome, sous le nom de Jérusalem, et la félicitait de sa gloire, en ces termes magnifiques : Levez-vous, et montrez-vous à toute la terre, heureuse Jérusalem, car le Seigneur vous a couronnée de Sa gloire, et revêtue de Sa toute-puissance. Aussi, jetez les yeux autour de vous, et voyez tous les peuples se lever, et entrer dans votre barque, pour y trouver joie et sûreté. Ils se sont levés partout, et ils sont venus de toutes les parties du monde, pour se mettre sous votre empire. L'Orient, l'Occident, le Septentrion et le Midi, tout vient se soumettre à la houlette de Pierre : point de région, si éloignée soit-elle, point de contrée, ni près, ni loin, qui ne reconnaisse sa suprême domination : Quelle multitude ! quelle affluence ! Que de triomphes et de conquêtes ! Que de consola-

tions, pour les successeurs de Pierre, de voir accourir les brebis d'Israël, d'au delà des mers, et de voir les merveilles qui s'opèrent dans le monde ! (Isaïe, LX)

Saint Jérôme se réjouissait de ce que Sérapis d'Egypte était devenu chrétien, de ce que les Arméniens avaient mis bas leurs flèches, de ce que les glaces de la Seythie brûlaient des ardeurs de la foi, et de ce que les Huns avaient appris à chanter les louanges de Dieu, au lieu de leurs chansons impudiques ; de ce que les Gètes et les Sarmates ont quitté leurs mœurs barbares : *Huni psalterium canere norunt*. Nous pouvons, nous aussi, bénir le ciel de ce que la Chine, le Japon, l'Amérique, l'Océanie ont enfin ouvert leurs ports à nos missionnaires, reçus à bras ouverts par les foules ; de ce que les idolâtres sont venus, des contrées les plus éloignées, reconnaître, jusque dans Rome, la monarchie papale, afin de marcher, de concert avec elle, dans les voies du salut.

O peuples, ô nations ! Entendez la grande voix des Papes, qui vous crie du haut du rocher du Vatican : Je suis la voie, ô rois, ô potentats de ce monde, et tout ce que vous entreprendrez en dehors de moi, ou contre moi, sera lié sur la terre et réprouvé dans les cieux !

Je suis la voie, ô philosophes, et tous ces systèmes éphémères que vous avez élaborés, à grand renfort d'imagination, sans moi, ou en dehors de moi, ne pourront tenir devant l'épreuve de la vérité, seront emportés, comme une vaine fumée, parce qu'ils n'ont pour base que le sable mouvant de la raison humaine.

Je suis la voie, ô hérétiques, et c'est moi qui indique aux intelligences le chemin de la vérité infaillible, et qui ramène au sentier ceux qui ont le malheur de s'en égarer.

Je suis la voie, ô schismatiques, et parce que vous avez voulu vous soustraire à la direction de ma houlette, vous êtes condamnés à mourir d'inanition et de sécheresse.

Je suis la voie, ô barbares du Nord et du Midi, et si vous voulez trouver un port de salut à vos âmes, il faut que vous entriez dans ma barque, sinon vous périrez inévitablement.

Je suis la voie, ô politiques de toutes les nuances, et de tous les temps, mais surtout du XIX^e siècle, et si vous voulez suivre une autre étoile, vous obstiner dans des opinions qui sont en contradiction avec les principes de justice, d'humanité et de religion, dont je suis dépositaire, vous précipiterez la société dans l'abîme de l'anarchie, et vous périrez, avec elle, dans l'imbécillité, le sang et la boue.

Moi seule mène au salut, et toutes les autres religions sont des chemins de traverse, qui conduisent à la perdition. Venez donc, peuples, vous rallier à la Papauté, vous ranger sous sa houlette ; là est le salut, là seulement. Hérétiques, qui avez perdu le chemin, frères égarés, partisans de Confucius, de Bouddha, de Zoroastre, de Mahomet, du Grand-Esprit, etc., entrez, entrez, dans cette arche qui seule peut vous sauver du déluge universel ; car, c'est à moi, et à moi seule, que le Christ a donné le pouvoir de régir, de gouverner et de paître le troupeau, dans la voie que je suis chargé de vous montrer, et sur le chemin où je suis obligée de vous conduire : *Pasce oves meos, pasce agnos meas*.

CHAPITRE IV : LA PAPAUTÉ EST LA VÉRITÉ

CE QU'ÉTAIT LA VÉRITÉ AVANT JÉSUS-CHRIST. - LA PAPAUTÉ RESTAURATRICE DE LA VÉRITÉ.

- GARDIENNE DE LA VÉRITÉ. - MESSAGÈRE DE LA VÉRITÉ.

Il y a trois sortes de raisons : une raison essentielle éternelle, suprême, qui contient en elle tous les principes des sciences, des arts, de la morale et des lois que nous devons suivre ; une raison naturelle, commune à tous les hommes, et qui est comme l'œil intérieur que nous avons reçu pour contempler la raison suprême, en recevoir des rayons dans notre âme et pour les développer par notre attention ; une raison factice ou de création purement humaine, que chacun se fait à soi-même, selon ses vues particulières, pour la substituer à la raison universelle dans ses raisonnements et surtout dans sa conduite.

Ni les préjugés, ni les passions humaines ne peuvent obscurcir la raison éternelle, pas plus que les vapeurs des marais et des cloaques ne peuvent obscurcir les rayons du soleil, car il domine les régions où se forment les nuages.

La raison naturelle non plus n'est pas une source d'erreur, autrement l'évidence même serait encore suspecte, et alors on en serait l'humanité.

Si l'homme s'égare, c'est donc à la raison factice ou de création humaine qu'il le doit, parce qu'elle est l'ouvrage du préjugé, des passions, de l'intérêt. Vu son origine, cette raison ne saurait être la même dans tous les temps, dans tous les lieux et pour toutes les personnes. Elle varie souvent dans le même homme, confond le juste et l'injuste, embrouille les vérités les plus lumineuses ; il n'y a point d'absurdité si visible qu'elle ne trouve vraisemblable et plausible (Régnier, *Du Bien et du Mal moral*).

Évidemment, cette faculté de l'âme, quelque noble qu'elle soit, ne saurait se poser comme institutrice du genre humain ; d'abord, parce qu'elle n'a nullement mission d'enseigner la vérité, car une pareille charge suppose l'autorité nécessaire pour imposer un enseignement, soit à ceux que l'ignorance empêche de comprendre, soit à ceux qui ferment volontairement les yeux de l'intelligence à la lumière. Nous ne nions pas, toutefois, que la raison seule ne puisse arriver à la connaissance, au moins confuse, *saltem in confuso*, de certaines vérités capitales ; bien plus, nous reconnaissons que les philosophes rationalistes touchent à un grand nombre de vérités, à toutes même, d'après Lactance, mais nous refusons à la raison le droit de les imposer, parce qu'elle n'a pas mission de soumettre les hommes à son enseignement.

En second lieu, la raison est changeante et peu sûre dans ses affirmations ; n'ayant rien qui la guide ou qui contrôle ses idées, elle va en tâtonnant, et elle nie le jour ce qu'elle admettait la veille. C'est pour cela qu'un ancien philosophe a dit que la vérité est cachée dans un puits profond ; et que d'autres, étonnés de la versatilité de leurs opinions, n'ont admis que des probabilités, des vraisemblances, c'est-à-dire un scepticisme écœurant.

En troisième lieu, non seulement elle vit dans l'incertitude, mais elle tombe dans les erreurs les plus monstrueuses sur Dieu, sur Ses attributs, sur l'origine, la condition, les destinées de l'homme ; or, un guide qui s'égare à produire de pareilles énormités, a plus besoin d'un garde-fou que d'une chaire de professeur, et ne saurait être chargé de conduire les hommes et de leur enseigner la vérité, surtout des vérités grandes et sublimes qui surpassent notre intelligence de toute la distance qu'il y a entre le ciel et la terre, entre le Créateur et la créature. Dieu devait donc nous donner un autre pré-

cepteur, plus sûr et plus capable de nous enseigner la vérité, afin de nous préserver des aberrations où le rationalisme entraîna les philosophes de l'antiquité.

L'homme, en s'éloignant du berceau du genre humain, oublia insensiblement les vérités qu'il avait apprises sous le précepteur divin, et quand il voulut les étudier il s'égarait du chemin de la vérité, comme il s'était égaré de la voie du salut. Son esprit, poussé par une curiosité vague et innée, rayonna dans tous les sens, se livra à toutes les extravagances et aboutit à toutes les absurdités. Appuyé sur quelques restes confus de notions antérieures, il s'éleva, notamment dans l'Inde, non pas à la vérité, mais à des spéculations très élevées, qui supposent des connaissances traditionnelles sur Dieu, sur la création, sur l'homme, sur sa chute ; au point qu'en lisant la philosophie des Védas, les plus anciens livres indous, on croit entendre les échos de la voix qui avait retenti dans le monde primitif. Mais bientôt cette philosophie commence à s'envelopper de symboles poétiques et de nuages mythiques qui viennent obscurcir la clarté de cette métaphysique traditionnelle ; et à partir de là, l'antique génie oriental, avec sa langue audacieuse, prît les créatures pour des êtres illusoires ou des parties de Dieu, et arriva ainsi de bonne heure au panthéisme, au dualisme et au matérialisme.

La Chine, avec son Grand-Comble, sur lequel tous les êtres s'appuient, et son microcosme, l'homme ou le monde en petit ; la Perse, avec son principe lumineux, Ormuzd, et son principe ténébreux, Ahriman, qui sont dans un antagonisme perpétuel ; l'Égypte, avec son Pyronis, ses émanations, son démiurge, ses sizygies et ses symboles ; la Chaldée, avec ses corporations sacerdotales, livrées à l'astrologie et au matérialisme ; la Phénicie, avec son grossier spiritualisme, préférèrent, à l'exemple de l'Inde, les ténèbres à la lumière, et marchèrent comme des aveugles dans la voie des aberrations les plus stupides.

La Grèce, se peuplant de colonies parties des plaines de la Chaldée, des bords du Nil ou des autres contrées orientales, fonda de célèbres académies : les écoles ionique, italique et éléatique qui, subissant l'influence des enseignements indous, glissèrent dans le panthéisme idéaliste, dans le matérialisme athée et dans le dualisme. De ce chaos de vérités méconnues et d'erreurs sans nombre, on en arriva à l'art sophistique, personnifié dans Socrate, parce qu'il le maniait avec une habileté extraordinaire. La sophistique conduisit au doute, dont le principal auteur fut Pyrrhon, d'où le nom de pyrrhonisme donné au scepticisme. C'était là l'état des esprits qu'on est convenu d'appeler le haut paganisme, tandis que la masse du peuple ou le bas paganisme se traînait dans les temples, au pied des statues des dieux, livré aux orgies les plus dégoûtantes et à l'idolâtrie la plus ignorante et la plus crasse. C'est là un échantillon des forces de la raison et des fruits qu'elle est capable d'engendrer par elle-même.

Si ces philosophes rationalistes ont su quelque chose, ils le devaient à ces dernières lueurs de tradition arrivées jusqu'à eux, ainsi que nous l'apprennent les premiers docteurs de l'Église. Saint Justin, cette âme affamée de la vérité, qui avait étudié tous les systèmes des écoles antiques, avant d'embrasser le christianisme ; ce célèbre païen qui frappa successivement à la porte des stoïciens, des péripatéticiens, des pythagoriciens et des platoniciens, ne trouva nulle part la vérité qu'il cherchait, pas même chez ces derniers, où il crut un moment l'avoir découverte. «Ce que je pus comprendre des choses immatérielles, dit-il, me ravissait : la contemplation des idées donnait des ailes à ma pensée. Je me crus sage en peu de temps, et telle était ma simplicité que je croyais voir Dieu Lui-même ; car c'est le but de la philosophie de Platon». Âme noble, cœur généreux, intelligence supérieure, il pressentait la vérité, mais il n'en apercevait encore que des parcelles, car il ne la cherchait pas encore à son véritable foyer.

Après avoir raconté les étapes de sa conversion, l'illustre philosophe fait ressortir les contradictions des sages de l'antiquité et conclut en disant qu'ils n'ont pas connu la vérité. On ne peut les louer que d'une chose, dit-il, c'est d'avoir montré par leurs dissensions qu'ils se sont tous égarés. D'où vient, ajoute-t-il, que des intelligences d'élite, comme Aristote et Platon, se soient égarées ? c'est pour n'avoir pas voulu apprendre la vérité de ceux qui la savaient, et d'avoir cru que leur raison suffisait pour les élever jusqu'à la connaissance des choses célestes. Ainsi, la conversion de Justin ne fut pas due à l'application qu'il mit à étudier la philosophie platonicienne ; et loin d'être un progrès philosophique, comme d'aucuns l'ont cru, elle fut une rupture complète avec la philosophie grecque.

D'où l'illustre philosophe du XI^e siècle conclut : «Il est donc clair que ce que nous possédons, nous chrétiens, est au-dessus de toute doctrine humaine, car tout ce qui appartient au Verbe se trouve dans le Christ fait homme pour nous, et qui est à la fois corps, verbe et âme humaine. En effet, tout ce qu'ont dit ou fait de bien les philosophes ou les législateurs, ils ne l'ont trouvé que parce qu'ils ont découvert et considéré par quelque côté le Verbe. Mais comme ils n'ont pas connu tout ce qui est dans le Verbe ou dans le Christ, ils se sont souvent contredits en eux-mêmes. Ceux qui, avant l'apparition du Christ dans la nature humaine, se sont appliqués à découvrir avec la raison chaque vérité ou à réfuter l'erreur, on les a accusés, traduits en jugement, comme coupables d'impiété et de curiosité».

Ainsi, saint Justin considère Jésus-Christ sous deux rapports, comme Verbe éternel et comme Verbe fait homme, dont découlent la raison et la révélation. La raison à laquelle tous participent est cette raison universelle, ce Verbe éternel présent à tous. La révélation est nécessaire pour connaître le Christ et Sa doctrine. La raison peut découvrir plusieurs vérités et réfuter l'erreur, mais elle est sujette à toutes sortes d'imperfections, de contradictions ; la révélation est au-dessus de toute doctrine humaine, car c'est la parole de Dieu.

Cependant, plus loin, il dit aux Grecs : «Vos maîtres ont été forcés de dire eux-mêmes, malgré eux, des choses qui sont communes avec nous ; ceux-là surtout qui, ayant été en Égypte, ont profité de la religion de Moïse et de ses ancêtres. Car personne de vous n'ignore, après avoir lu l'histoire de Diodore et des auteurs qui ont écrit sur ce sujet, qu'Orphée, Homère, Solon, Pythagore, Platon et quelques autres ont été en Égypte, où ils se sont servis de l'histoire de Moïse, et qu'ensuite ils ont corrigé ce qu'ils avaient dit d'abord de peu convenable sur les dieux». Moïse devance de plusieurs siècles les plus anciens écrivains connus ; et il est remarquable qu'aucun, ni avant lui, ni de son temps, ni aux temps voisins, se soit livré aux mêmes considérations ; ce qui laisse penser que sa doctrine développa les connaissances humaines, et que la mythologie est une parodie des prophéties qui regardent le Christ (Henrion, *Hist. eccl.*, t. IX, col. 255).

Ailleurs, il dit encore : «J'abandonnai Platon, non que sa doctrine soit contraire à celle du Christ, mais parce qu'elle ne lui est pas en tout semblable. Je porte le même jugement des autres, c'est-à-dire, de Zenon, de vos poètes et de vos historiens. Ils n'ont saisi qu'une partie de la raison disséminée partout ; et celle qui se trouvait à leur portée, ils l'ont exprimée d'une manière admirable. Mais dans quelles contradictions ne sont-ils pas tombés, sur les points les plus graves, pour n'avoir pu s'élever à la doctrine par excellence, à cette science sublime qui ne s'égare jamais. Ce qu'ils ont dit d'admi-

nable appartient à nous autres chrétiens, qui aimons, qui adorons avec Dieu le Père, la Providence divine, le Verbe engendré de ce Dieu incréé, inénarrable. C'est pour nous que ce Verbe s'est fait homme. A la faveur du la raison qu'il a mise en nous, comme une semence précieuse, vos philosophes ont pu quelquefois entrevoir la vérité, mais imparfaitement, *sub obscuro*, toujours comme un faible crépuscule. Ces simples germes, cette légère ébauche de la vérité proportionnée à notre faiblesse, peut-elle se comparer avec la vérité elle-même, communiquée dans toute sa splendeur ?» (II^e Apologie).

Un siècle plus tard, Origène disait, en réfutant Celse, qui avait accusé Jésus-Christ de platonisme : « Nous avouons qu'au flambeau de la raison que Dieu accorde à l'homme, vos sages ont pu découvrir quelques vérités ; mais quel usage en ont-ils fait ? Ils les ont retenues captives dans l'injustice, livrées comme aliment à leurs disputes ; loin de les persuader aux autres, ils n'ont pas su s'en pénétrer eux-mêmes... Je nie du reste que Platon ait trouvé ces vérités dont on lui fait honneur. Lisez nos livres saints écrits plusieurs siècles avant le fils d'Ariston, et vous les y trouverez enseignées avec plus de clarté, plus de douceur, plus d'éloquence que dans votre froid moralisme ».

Si on trouve toutes les erreurs chez les philosophes de l'antiquité, dit à son tour Lactance, on y trouve aussi toutes les vérités ; car, si vain qu'il soit, il n'est pas de philosophe qui n'en ait aperçu quelques rayons ; mais en soutenant ce qu'ils ont dit de faux, et en combattant ce que les autres ont dit de vrai, la vérité et l'erreur se sont confondues, et n'ont pas trouvé plus d'assurance l'une que l'autre ; en sorte que la vérité leur échappe, tout en la poursuivant, et ils la perdent par leur faute. S'il se fût rencontré quelqu'un qui s'appliquât à recueillir la vérité disséminée parmi l'exposition de leurs systèmes, ils ne se trouveraient pas en dissentiment avec nous. Mais celui-là seul peut le faire qui a l'expérience de la vérité et qui est enseigné de Dieu. Les philosophes ont ainsi touché à la vérité toute entière ainsi qu'à tous les mystères de la religion divine ; mais, réfutés les uns par les autres, ils n'ont pu défendre ce qu'ils avaient découvert ; ils se sont trouvés impuissants à ramener à un ensemble commun les vérités qu'ils avaient pressenties. L'école alexandrine essaya depuis ce travail d'éclectisme, mais elle échoua à la tâche : l'honneur, ou plutôt le privilège de cette sécrétion était réservé à la Papauté, une voix non suspecte l'a dit en propres termes : « Une partie des vérités que l'Eglise enseigne avait peut-être été soupçonnée par certains sages de l'antiquité, mais c'est de l'Evangile que date leur pleine, lumineuse et large révélation » (Victor Hugo).

Tous ces systèmes antiques ont fait un peu de bruit, puis ils se sont évanouis les uns après les autres, parce qu'ils n'étaient pas la vérité complète. Toute leur suffisance, dit saint Pierre Damien, s'est évanouie en face des enseignements de la Papauté, dont la lumière a été comme la verge d'Aaron, qui dévora toutes celles des magiciens d'Egypte. Ces grands génies, ajoute saint Augustin, aussitôt qu'ils se sont approchés de Jésus-Christ, ont disparu comme la neige devant les rayons du soleil. Tandis qu'on les considère seuls, ils semblent quelque chose, mais mis en présence des enseignements de la Papauté, on ne trouve que vanité dans leur morale.

Toutefois, ce n'est pas dans le labyrinthe des écrits profanes que l'Eglise est allée colliger les vérités dont le monde avait un besoin pressant, mais dans ce vieux livre, plein de révélations divines et de traditions primordiales que nous appelons l'Ancien Testament ; dans ce petit livre plein de clarté et de précision quant aux faits généalogiques, mais plein d'obscurités et de profondeurs salutaires quant aux mystères de la religion. Dans ce vieux petit livre, complété et expliqué par un autre tout petit livre appelé le Nouveau Testament et par la tradition catholique. A l'aide de ces documents et de l'assistance divine qui lui a été promise, elle a retiré la vérité de l'obscurité où elle était retenue et l'a inondée de flots de lumière ; l'a installée non par parcelles perdues çà et là, mais tout entière et sans mélange : *Docebit vos omnem veritatem*.

De plus, elle l'a fait reconnaître malgré la mobilité des temps, l'instabilité des esprits, et l'a fait accepter depuis dix-huit cents ans des docteurs, des évêques, des peuples d'origine diverse, de mœurs différentes, de nationalités si éloignées. Et quelles sont ces vérités ? L'unité de Dieu, la Trinité des personnes, la création divine, la chute du premier homme, l'Incarnation, la Rédemption, l'Eglise, les sacrements, c'est-à-dire les vérités les plus étranges, les plus hautes, les plus profondes ; quiconque croira sera sauvé, quiconque ne croira pas sera condamné. Voilà ce que dit la Papauté aujourd'hui, hier, demain ; au Nord, au Midi, à Rome, en France, en Espagne, en Océanie, en Amérique, en Asie. On ne voit pas dans toute l'histoire d'éclipse à cet enseignement ; pas une page où l'on ait nié le lendemain ce qui avait été cru la veille.

Et maintenant la vérité ne fera plus naufrage, car Jésus-Christ, en fondateur tout-puissant, prévoyant et sage, a pris des mesures pour en assurer à jamais la conservation et la propagation au sein de l'humanité. Comme on l'a vu plus haut, Il a institué la Papauté comme un rempart indestructible et lui a confié l'enseignement, la garde et la défense de la vérité, lui promettant son assistance, perpétuelle : et de fait, la Papauté n'a cessé, depuis dix-huit siècles, et ne cessera, jusqu'à la consommation des temps, d'être le phare mystérieux qui éclaire l'humanité au milieu des ténèbres de la vie, lui montre le chemin des divines clartés, la rappelle quand elle se laisse entraîner dans celui de l'erreur ; débrouille la vérité du sein du chaos et la définit quand les circonstances l'exigent. C'est elle, ou seule, ou accompagnée de l'épiscopat universel, réuni en concile, qui résout les grands problèmes intéressant l'homme au plus haut degré ; elle, en un mot, qui est le garde-fou de l'esprit humain, de cette raison factice dont nous parlions au commencement de ce chapitre.

Mais il ne suffit pas d'avoir restauré la vérité et de l'avoir fait jaillir du sein du chaos où elle gisait pêle-mêle avec les erreurs les plus monstrueuses, comme l'étincelle qui dort au milieu des ruines, il faut de plus la conserver intacte et pure de tout alliage, et la préserver contre le péril de nouvelles séductions que l'enfer ne manqua pas de susciter dès le commencement. En effet, il se produisit parmi les lettrés, qui refusèrent de s'incliner devant l'autorité vivante établie par le Christ, un mouvement de déviation intellectuelle et morale si désordonné qu'il devint plus dangereux pour la raison que les extravagances des païens. Ce mouvement philosophico-religieux porte le nom de gnosticisme, et prit des formes très diverses.

Les gnostiques ne combattaient pas directement le christianisme ; ils s'honoraient même de lui emprunter leurs systèmes, sauf à tout altérer, tout corrompre, noyant leurs idées dans un océan de rêveries enfantées par des cerveaux en délire. Ces systèmes étaient d'autant plus dangereux qu'ils paraissaient plus inoffensifs, et dominés par un certain illuminisme qui séduisait les esprits. Mais celle qui avait retiré la vérité du sein des ténèbres était là pour lui servir d'ange tutélaire et veiller sur elle avec une persévérance et une sollicitude toute paternelle.

Après l'illuminisme de la gnose, la vérité se vit attaquée par les grandes hérésies qui secouèrent l'Orient et l'Occident ; l'arianisme, le macédonisme, le pélagianisme, le monophysisme lui livrèrent des assauts formidables ; mais les Papes, fidèles à leur mission, surent sauvegarder la pureté de la foi en stigmatisant ces erreurs que l'enfer vomissait ; comme ils ont su la sauver contre les doctrines hybrides de Mahomet, contre les attaques du protestantisme, du philosophisme et de la Révolution.

Nous arrivons d'un trait au XIX^e siècle, où l'école collectiviste n'a pas rougi d'avancer que la morale, le droit, la justice sont des préjugés surannés dont le genre humain a besoin d'être débarrassé ; que la famille est une honte ; la société une oppression ; la propriété le vol ; Dieu le mal. D'autres ont même nié les premiers principes de la raison, en osant soutenir que l'affirmation et la négation, le oui et le non, sont identiques, et proclamer que la seule et universelle vérité de l'être, c'est le néant. On se souvient avec quelle noble indignation les derniers Papes ont stigmatisé de pareilles absurdités.

Vraiment, cette raison humaine est bien toujours la même ; aujourd'hui comme aux temps antiques, elle veut tout savoir, toucher à toutes les hauteurs, descendre et pénétrer à toutes les profondeurs, et dans son orgueilleuse suffisance elle ignore jusqu'aux vérités les plus élémentaires et les plus précieuses. Par exemple, il est une triple question que tout homme s'adresse dans l'intimité de son âme, au moins une fois dans la vie : D'où viens-je ? que suis-je ? où vais-je ? Quelle est mon origine, ma condition et ma destinée ? S'il ne consulte que sa raison, rien ne lui répond ; s'il consulte la philosophie athée, soit de l'antiquité, soit des temps modernes, il n'en reçoit qu'une réponse froide et désespérante.

D'où viens-je ? du néant, répond le disciple de Darwin et de Haeckel, les deux coryphées du transformisme et de révolution continue, et le matérialiste en général : je nais comme la brute, le singe est mon aïeul ; et si je suis arrivé à cet état de perfection supérieure à la condition des autres animaux, ce n'est qu'à force de transformations et de perfectionnements successifs, qu'on appelle le progrès indéfini, et après des milliers de siècles et de siècles.

Que suis-je ? un corps doué de vie et de raison, et rien de plus ; ou, comme l'a dit plus froidement un philosophe de l'antiquité, que le P. Lacordaire n'a pas craint de citer du haut de la chaire de Notre-Dame, un tube digestif percé par les deux bouts. O homme ! voilà ta dignité aux yeux de la philosophie humaine. Tu fus d'abord pierre, minéral, puis plante, puis polybe, tortue, serpent ou poisson, cheval, singe, homme idiot, homme ignorant et grossier, homme docte et civilisé.

Où vais-je ? puisque je descends du singe et que je n'ai pas d'autre origine, que la brute, je n'ai pas non plus d'autre fin : je ne suis qu'une vile matière que la mort décompose et réduit en poussière.

D'où viens-je ? Demande à son tour le sceptique. Je n'en sais rien, absolument rien. Que suis-je ? Je l'ignore. Je sais ce que je ne suis pas ; mais je ne sais pas ce que je suis. Je vois que j'ai un corps, et l'expérience m'apprend qu'il retournera en poussière. On m'assure que j'ai une âme immortelle ; mais qui l'a jamais vue ; le chirurgien, l'anatomiste l'a-t-il jamais rencontrée sous son scalpel ? Où vais-je ? Je ne le sais pas davantage. On dit qu'il y a une double éternité, l'une heureuse, pour les bons, l'autre malheureuse, pour les méchants ; mais qui est jamais revenu d'au delà de ces rivages mystérieux : et sous ce doute frivole, le disciple de Pyrrhon arrive à la même conclusion épicurienne et sybarite que le matérialiste : profilons du temps présent ; mangeons, buvons, divertissons-nous ; couronnons-nous de roses, tandis qu'il en est temps ; du sensualisme, puis encore du sensualisme ; des jouissances, puis encore des jouissances, car demain nous ne serons plus.

Mais le christianisme arrive avec une triple affirmation, et vient résoudre le problème en répandant sur chacune de ces questions des irradiations de lumière et de vérité qui déchirent l'horizon intellectuel, relèvent la dignité de l'homme, en font presque un demi-dieu, et portent le courage dans son cœur en lui promettant, après cette vie de larmes et d'amertumes, une félicité ineffable qui durera éternellement. Tu veux savoir ton origine, ô homme ? lui dit-il : tu viens de Dieu ; tu es l'œuvre de Dieu, le chef-d'œuvre de la création. - Tu veux savoir ce que tu es ? - Tu es l'image de Dieu ; un composé d'un corps et d'une âme ; d'un corps qui mourra et qui retournera en poussière, pour ressusciter un jour plein de gloire et de beauté ; d'une âme immortelle, intelligente, qui est le siège de tes pensées, le principe de tes mérites, le foyer de ta volonté, de ta mémoire, l'œil, la lumière et le guide de ton corps et de tes actions ; le trait d'union du monde matériel au monde spirituel. - Veux-tu savoir ta destinée ? - Arrivée au seuil de l'éternité, la philosophie catholique s'arrête, mais la théologie tire le voile, nous introduit dans un monde tout nouveau, et nous admet à des spectacles que l'œil de l'homme n'a jamais vus, son oreille jamais entendus, et son cœur jamais sentis. Elle nous montre l'homme appelé à voir Dieu, à Le contempler pendant les siècles des siècles ; à s'incorporer à Lui et à vivre de Sa vie, de Son amour, de Sa volonté, de Sa vision béatifique ; à chanter Ses louanges, à publier Ses bienfaits durant toute l'éternité.

Battus du côté des erreurs doctrinales, nos rationalistes ont pris la science à parti, et ont tenté de la falsifier dans toutes ses ramifications, en sorte que, comme aux temps antiques, tout semble rendre témoignage contre la vérité, et vouloir faire mentir l'Église en faisant renaître les erreurs qui précédèrent la venue du Messie. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples, il y a, dirait-on, une immense coalition qui semble se lever des terrestres catacombes, et des générations ensevelies dans ces tombeaux, selon les expressions du P. Félix, pour confondre le dogme menteur qui borne l'âge du monde aux limites restreintes que lui donne la cosmologie de Moïse.

On a voulu faire parler la géologie contre la foi, et la géologie a confirmé le récit génésiaque. On a essayé de falsifier la paléontologie, en faisant de cette science un chronomètre certain de l'ère préhistorique, et la paléontologie s'est trouvée en harmonie avec la relation de Moïse. Des profondeurs de la terre on s'est élevé à la voûte des cieux, et on a dit à l'astronomie : « Venez confondre ce dogme étroit qui fait de la terre perdue comme un point dans l'immensité, un objet exclusif de complaisance pour les regards de Dieu ». Et l'astronomie s'est trouvée impuissante à donner la réponse qu'on lui demandait. Tout dernièrement, M. Dumas, l'un des Quarante illustres de l'Académie, donnait une belle leçon de ce genre à un rationaliste distingué. « Le rôle de la philosophie de la nature dans les événements du siècle dernier a été considérable, disait-il. Ce n'était pas la première fois qu'en son nom les traditions avaient été combattues, et ce n'était pas la première fois, non plus, que le temps s'était chargé de rappeler ensuite l'homme au sentiment du vrai. Les écoles grecques croyaient connaître la raison des choses ; les poètes romains se croyaient comme les interprètes de la création ; Diderot et ses émules s'annonçaient comme les possesseurs de l'univers. Les découvertes dont les sciences se sont enrichies dans le cours de notre âge, démontrent qu'il n'appartient qu'à l'ignorance de considérer le livre de la sagesse comme nous ayant été révélé tout entier. La source de la vie et son essence demeurent inconnues. Nous n'avons

pas saisi le lien mystérieux qui, joignant le corps à l'esprit, constitue l'unité de la personne humaine. Nous n'avons pas le droit de traiter l'homme comme un être abstrait, de dédaigner son histoire et d'attribuer à la science des prétentions à la direction de l'axe moral du monde, que ses progrès n'autorisent pas.

«Nous avons conquis la terre, il est vrai, mesuré la marche des planètes, soumis la mécanique céleste au calcul, constaté la nature des étoiles, percé la brume des nébuleuses, et réglé même le mouvement désordonné des comètes ; mais par delà les astres dont la lumière emploie des siècles à nous parvenir, il est encore des astres dont les rayons s'éteignent en chemin, et plus loin, toujours plus loin, sans cesse et sans terme, brillent dans des firmaments que le nôtre ne soupçonne pas des soleils que ne rencontreront pas nos regards, des mondes innombrables, à jamais fermés pour nous. Après deux mille ans d'efforts, si nous atteignons enfin l'extrémité lointaine de notre univers, qui n'est qu'un point dans l'espace immense, nous sommes arrêtés muets et pleins d'épouvante, au seuil de l'infini dont nous ne savons rien.

«La nature de l'homme, son existence présente et future, sont des mystères impénétrables aux plus grands génies, comme au reste des humains, écrivait d'Alembert au plus haut de sa renommée ; ce que nous savons est peu de chose, disait Laplace en mourant, et ce fut la dernière parole du rival de Newton» (J.-B. Dumas, Discours à l'Académie pour la réception de M. Taine. le 15 janvier 1880).

On a demandé à la biologie d'établir que l'homme, tel que nous le voyons, est un travail spontané des forces physico-chimiques, un résultat d'énergies transformantes, d'évolutions continues, comme nous le disions tantôt, ne voyant en lui qu'une âme animale renforcée, dit Rodolphe Wagner, et dans l'histoire de l'humanité que des jeux d'automates à deux bras, courant sur des jambes et se décomposant en atomes chimiques, pour se combiner de nouveau ; et la vraie biologie a répondu que l'homme sort des mains divines du Créateur universel, ainsi que le raconte le législateur hébreu.

On a dit à l'anthropologie : Levez-vous, et venez confondre le dogme de la vieille unité de la race humaine, en comptant autant de premiers parents qu'il y a de races, et en faisant remonter l'homme à des siècles de siècles. Et l'anthropologie, mieux approfondie, a montré, à la clarté des faits, qu'au milieu des variétés infinies, des formes accessoires et des phénomènes accidentels, on arrive à l'identité d'un même type immuable, à cette conclusion ultime que les cent cinquante espèces d'hommes que les naturalistes distinguent sur notre planète, se réduisent à trois, et les trois à une, celle d'Adam.

Sans doute, sur un milliard deux cent vingt-quatre millions d'hommes qui peuplent notre globe, on constate des diversités très-frappantes dans l'organisme des diverses races, dans la variété des langues, aussi bien que dans la diversité de religion. Mais si entre ces distances extrêmes d'un peuple à l'autre on suit patiemment les chaînons intermédiaires ; si l'on examine les traits de ressemblance, et non pas seulement les traits de dissemblance, la science vient alors à l'appui de l'enseignement catholique en constatant que ces différences, si sensibles de prime abord, ne sont au fond qu'accidentelles. En effet, ces races ont un organisme qui leur est commun à toutes jusque dans ses plus petits détails, et qui leur est exclusif : stature droite, main semblable, fréquence du pouls, la température du corps, le système nerveux et le système musculaire, la constitution du sang et du cerveau ; les maladies sont semblables dans toutes les races et les distinguent de toutes les autres espèces animales. Tous les hommes, et eux seuls peuvent vivre sous toutes les latitudes, et sont doués de la faculté du langage. Les différentes races peuvent s'unir entre elles par le mariage, et cette union produit plutôt la régénération que la dégénération de leur postérité, chose qui est en opposition complète avec ce qu'on remarque chez les animaux.

Quant aux caractères qui distinguent les races entre elles, comme la variété de la couleur de la peau, et des cheveux, de l'angle facial, de la forme du crâne, du volume du cerveau, ce ne sont que des points accessoires que la différence de climat suffit à expliquer, à défaut d'autres détails que l'espace nous oblige de supprimer.

L'argument que les polygénistes ont tiré de la multiplicité des langues et des religions n'offre pas plus de valeur. Les trois mille dialectes connus ont été ramenés à une douzaine par les philologues. Cette grande variété résulte des variations perpétuelles qu'éprouve le langage, surtout s'il n'est pas fixé par une littérature forte et stable. Mais les traits de ressemblance qu'il y a entre cette douzaine de langues sont tellement frappants qu'il n'est pas difficile de toucher la parenté d'origine qu'il y a entre elles. Par exemple, dans le dialecte de l'Océan pacifique, le pied s'appelle *pe*, *poa* ; c'est le *pous* des Grecs, le *pes* des Latins, le *piéd* des Français. La main s'appelle en malais *langan*, en sanscrit *tang*, en allemand *zange*, d'où le latin *tangere*, et *manus*, *man*, *main*.

Ces rapprochements, qui sont d'ailleurs peu importants sous le rapport de la prononciation ou ressemblance des mots, deviennent plus saisissants sous le rapport des différentes sortes de mots et de règles communes à toutes les langues, et qui permettent de traduire une langue quelconque en une autre, quelle que soit son origine. Au reste, la science philologique, qui ne date que de cinquante ans, resserre de plus en plus, à mesure qu'elle progresse, les liens qui unissent les idiomes les plus divers en apparence. Les progrès de la linguistique, loin de corroborer l'argument de nos adversaires, atteste au contraire l'unité primitive du langage que nous atteste la Bible et vient à l'appui du monogénisme.

Pour ce qui est des diverses religions, le *substratum* qui nous en reste est le même partout pour le fond, sauf les circonstances de temps, de lieux, de mœurs, du degré d'instruction. Ce qui prouve que l'antique définition de l'homme : *Homo est animal politicum et religiosum*, reste toujours vraie et demeure une preuve constante de la parenté des diverses races (Univers, feuilleton).

Ainsi qu'on le voit, le désir n'a pas manqué d'enlever à l'Eglise le souffle de la vérité, à peine gardé par un pauvre vieillard dans un endroit appelé le Vatican, et ce vieillard débile et faible a résisté au cours du temps, aux séductions de l'illumineisme, aux sophismes de l'hérésie, aux violences de la Révolution, aux rêveries des sages comme aux savantes investigations de la science. Enlever ce feu sacré de la vérité, faire taire cette voix des Papes, c'était chose si facile que tous les siècles et tous les téméraires s'y sont essayés. Que me voulez-vous ? n'a cessé de répondre l'auguste vieillard. - Du changement ? - Je ne change pas. Je suis la vérité, et la vérité est éternelle. - Mais, tout est changé dans le monde : l'astronomie, la chimie, la physique, la philosophie, les trônes, les dynasties ! - Interrogez le ciel, fouillez les entrailles de la terre tant que vous voudrez ; le ciel et ses myriades de globes, la terre avec tous ses secrets me donnent raison. Mais nous tirerons l'épée, et l'épée qui brise les trônes pourra bien abattre un sénile vieillard, ou déchirer les feuillets d'un livre. - Faites ; le sang est l'arôme où je me suis toujours rajeuni. - Mais ne ferez-vous pas une concession ? par exemple, celle du sixième commandement, de l'Eucharistie, de la pénitence, d'une page de la Genèse ou de l'Évangile. - Non, pas de

mutilation ; la vérité est indivisible ; je l'ai reçue intègre et je dois la rendre entière, intacte, vierge. Je préfère attendre et passer des siècles aux portes de Constantinople, de Berlin, de Paris, de Londres, dans cette prison du Vatican, plutôt que de sacrifier une vérité, un principe. Telle est la virginalité intégrité de la vérité catholique. Les empires et les sages du monde peuvent en prendre leur parti, jamais la vérité ne prévariquera entre les mains du Pape (Lacordaire, XXIX^e conf.).

En un mot, l'esprit infernal a tenté de tout corrompre et de tout transformer : Dieu, Sa providence, l'homme, dans son corps et dans son âme, l'histoire, la création ; et la philosophie comme la science est venue à l'appui de la vérité. En sorte que le plus admirable résultat obtenu par tant d'efforts, c'est que les étonnantes découvertes dont peut, à juste titre, se glorifier le XIX^e siècle, ne sont nulle part en désaccord avec l'Écriture et la théologie. La science moderne n'oppose même presque plus d'objections, tant elle a jeté sur la foi des clartés admirables qui sont de splendides commentaires de nos Livres saints. S'il y a encore quelques nuages, quelques difficultés de détail, ces difficultés viennent de sciences qui ne sont pas encore arrivées au point de maturité qu'ont atteint leurs sœurs aînées. La géologie, la biologie, la polygénie, l'astronomie, dans leur enfance, ont aussi chancelé et heurté nos dogmes, mais arrivés à leur développement complet, elles les ont appuyés au lieu de les contredire. Ainsi en sera-t-il des sciences qui nous attaquent aujourd'hui ; elles viendront plus tard apporter leur appoint à la vérité catholique. Et comment en serait-il autrement, car Dieu, auteur de la nature comme de la révélation, ne saurait souffrir de contradiction entre l'une et l'autre ; il n'y a que des esprits superficiels qui puissent penser le contraire. Pauvres aveugles, qui affirment des faussetés sans apercevoir que les idées chrétiennes qui les offusquent, comme les rayons du soleil, irritent nos yeux, sont tellement supérieures et au-dessus de leurs préoccupations, qu'elles n'en peuvent pas être atteintes, et finissent par triompher de toutes les oppositions. Il est fâcheux, dit Chateaubriand, que le Christianisme soit obligé de se défendre devant ses enfants comme jadis devant les bourreaux, et que l'Apologétique aux Gentils soit devenue une apologétique aux chrétiens (Génie du Christianisme, liv. IV, ch. II). Aussi, est-ce avec un profond regret que nous constatons ces défections et ces apostasies de la science rationaliste, et que nous nous voyons contraint de faire envers des frères ce que Tertullien avait entrepris contre les païens de son temps. L'œuvre du prêtre d'Afrique porta ses fruits ; plaise à Dieu que les savantes et nombreuses apologies qui défendent aujourd'hui les doctrines catholiques contre les attaques de l'impiété ne demeurent pas sans succès.

Du reste, la science impie trouve des contradicteurs jusque dans son sein. Un écrivain, admirateur du darwinisme, dit : «De quelque côté qu'il se tourne, qu'il regarde dans le passé ou dans l'avenir, qu'il scrute l'univers sidéral ou qu'il interroge les vestiges et les documents mutilés de l'histoire de la vie sur cette planète, si l'homme veut partir de quelque point fixe, assuré, s'il cherche un fondement inébranlable, une pierre angulaire pour soutenir l'édifice de sa science, il n'en trouvera point. L'absolu, c'est-à-dire, ce qui est, demeurant inaccessible aux prises de notre intelligence, restons dans le relatif, et contentons-nous de l'étude des phénomènes et de leurs conditions» (*Univers*, 11 sept 1870, suppl.)

Mais si le rationaliste ne trouve pas de point fixe sur lequel il puisse solidement s'étayer, il n'en est pas ainsi de l'Église ; pour elle, l'absolu comme le relatif, et plus encore que le relatif, lui sert de base ; et partant des principes inébranlables, il ne lui sera pas difficile de faire surnager la vérité au-dessus des flots qui menacent de l'engloutir, et de lutter victorieusement contre l'erreur qu'elle poursuit l'épée dans les flancs ; d'où vient que celle-ci regimbe si vivement et nourrit une sorte de rage contre celle qui la muselle et la relègue dans les ténèbres pour faire jaillir la vérité plus éclatante.

Mais non seulement la Papauté a tiré, la vérité du chaos, non seulement elle la garde et la préserve contre tout alliage hétérodoxe, mais encore elle a de plus reçu mission de l'enseigner à toutes les nations, en recevant du Sauveur le mandat de confirmer ses frères dans la foi et de prêcher l'Évangile à tout l'univers ; à tel point qu'en dehors de son enseignement rien n'est certain et que les théories les mieux établies peuvent être des aberrations de l'esprit humain. Aussi, depuis que Jésus-Christ l'a investie du droit d'enseigner les autres et de les confirmer dans la vérité, elle n'a cessé d'exercer ce droit sur toutes les contrées du monde et dans tous les siècles.

Elle a reçu toutes les vérités, et elle n'en a laissé aucune sous le boisseau ; aucun problème important ni de la vie présente, ni de la vie future n'est resté sans solution. Tout ce qu'il était nécessaire ou utile à l'humanité de connaître sur Dieu, sur l'homme, sur le dogme, sur la morale, elle a tout mis en évidence devant le ciel de notre intelligence. Elle a mis ses enseignements à la portée de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les peuples, et quand l'erreur a tenté d'en obscurcir la clarté ou d'en arrêter les irradiations, elle a élevé alors cette majestueuse voix qui tonne sur le monde et l'ébranle jusqu'aux plus lointains rivages ; et la vérité a triomphé du mensonge. C'est ainsi que, depuis le jour où elle reçut les promesses, elle a brillé dans l'univers comme un astre radieux au milieu des ténèbres ; elle a dissipé la nuit qui couvrait la terre et fait luire un jour nouveau sur les hommes ; elle a été la maîtresse et l'institutrice du genre humain, de la société, de la famille. La science insensée, la raison superbe se sont parfois révoltées ; elle a dissipé leurs futilités conceptions par un souffle de sa puissante bouche.

Elle n'enseigne pas à la manière des maîtres de la science. Ceux-ci n'ont d'autre ressource que la raison et l'art pour démontrer leurs leçons ; conséquemment, n'ayant rien d'infailible, ils ne sont jamais sûrs de la vérité. L'Église s'appuie, sans doute, sur la vertu de la raison, mais encore plus sur la parole de Dieu.

«C'est de Rome, dit Mgr Meirieu (Evêque de Digne, en retraite. Mandement pour le Carême 1871) que part la lumière destinée à éclairer les peuples, jusqu'aux extrémités du monde. C'est à Rome que la vérité est affirmée, et l'erreur démasquée et confondue. Lorsqu'il s'agit de doctrines, elle ne connaît ni ménagements, ni concessions. L'oracle qui parle est incorruptible, il ne saurait ni obscurcir, ni altérer l'enseignement qu'il a reçu. Tandis que les vérités livrées aux hommes, pour être l'objet de leur contemplation, et la règle de leur vie, sont amoindries ou livrées à la curiosité, comme une vaine pâture ; tandis que des ténèbres épaisses couvrent la face de la terre, et que toutes les voies sont obscurcies, Rome montre, à l'humanité inquiète, le flambeau qui doit la diriger et la réjouir, par des définitions décisives, par des condamnations sévères ; elle rend à la vérité son importance, et la fait briller de tout son éclat, gardienne vigilante de cette vérité, elle ne permet jamais qu'on l'attaque, ou qu'on l'ignore. Elle harcèle, pour ainsi dire, l'esprit humain ; elle force ou à recevoir son enseignement, ou à le repousser, à l'aimer, ou à le haïr. Rome est un témoignage incessant que Dieu se rend à Lui-même, pour affirmer la vérité de Sa parole, et perpétuer Son œuvre».

Que trouve-t-on dans les grandes villes, continue le même prélat ? «La puissance, les richesses, les plaisirs, et, à côté, l'abaissement, la corruption, la honte, les infamies ; mais la manifestation et l'affirmation de la vérité n'entrent ni dans

leur dessein, ni dans leur destinée. Il n'y a pas de capitale, dont le souverain se dise l'organe de la vérité. Rome seule se vante de ce privilège.

«Le Fils de Dieu a établi la Papauté sur la terre, la dépositaire et l'organe de la vérité. Elle est cette lumière placée sur le chandelier, pour éclairer, au loin, cette ville située sur la montagne, exposée à tous les regards. Dans son sein, se trouvent les prophètes, les pasteurs, les docteurs qui, par la précision et par l'autorité de leur enseignement, maintiennent les esprits dans l'unité de la foi, et les empêchent d'être emportés, par leur propre inconstance, à tout vent de doctrine. Elle est, en un mot, la colonne de la vérité».

Si sa voix ne retentissait toujours dans le monde, et ne retenait l'esprit humain, dans les bornes de la vérité, dans quelles ténèbres ne serait-il pas tombé. Guidés par cette voix, habitués à jouir de la lumière, «qu'elle fait briller à nos yeux, nous ne pouvons comprendre ce que serait le monde, et quelles seraient et notre ignorance et les erreurs monstrueuses où nous serions entraînés. Son enseignement a tellement transformé et pénétré l'intelligence, qu'elle est dans l'impuissance de s'égarer au delà de certaines limites, et c'est à l'éclat de sa lumière qu'elle est redevable, non seulement d'avoir connu la vérité, mais encore de ne pouvoir l'abandonner entièrement.

«L'Église fait briller son flambeau, et illumine toutes les régions de la science divine et humaine. La doctrine renferme tout ce qui nous est utile et nécessaire de savoir, donne la solution de toutes les grandes questions», révèle les lois qui doivent diriger notre vie, assurer notre félicité, dissipe nos doutes, fixe nos incertitudes. Au nom du Verbe éternel, elle nous parle de Dieu, de Ses œuvres, de Ses desseins, raconte les opérations merveilleuses de Sa puissance, de Sa sagesse, de Son amour, intime Ses ordres, imprime de la frayeur aux menaces, encourage les promesses, nous dit notre origine, notre condition présente, notre destinée. Son enseignement a tant de précision et de clarté, qu'il devient accessible à toutes les intelligences, et rend l'enfant plus savant que tous les génies de l'antiquité. Tandis que tout change autour d'elle, que les écoles se succèdent, que systèmes et écoles sont emportés par le temps, sa doctrine demeure inaltérable, et est aujourd'hui ce qu'elle était hier, et ce qu'elle sera demain. Les empereurs romains tentèrent de l'étouffer dans le sang, et d'en empêcher le cours, mais elle envahit le monde et Rome même, malgré eux ; d'autres ont voulu la corrompre et la pervertir par l'hérésie, mais elle a écarté l'erreur, et dissipé le nuage qui voulait l'obscurcir, et elle n'en est restée que plus radieuse. Tandis que le monde est tout aux plaisirs, aux affaires, aux richesses, aux honneurs, qu'il méconnaît la vérité, au point de demander ce que c'est que la vérité, comme ce gouverneur romain, dont le nom est devenu si tristement célèbre, elle rend témoignage à la vérité, et est le seul flambeau qui éclaire les nations d'une lumière pure.

Quelle est l'école qui offre un corps complet de doctrine et de morale, qui réponde à tous les besoins de l'homme, qui règle et dirige toute sa vie ? Les doctrines humaines ne sont point, pour l'ordinaire, et ne peuvent être que des rayons épars de la vérité, qui éclairent mal la marche de l'humanité, et laissent dans les ténèbres, sur des questions essentielles. L'Église seule est en possession de toute la vérité dogmatique et morale (Mgr Meirieu, Mandement pour le Carême 1860).

Mais elle ne se contente pas d'illuminer les peuples qui sont autour d'elle, et d'éclairer les intelligences, qui cherchent à obscurcir la vérité ; comme le soleil, elle envoie ses irradiations, dans toutes les directions, aux peuples ensevelis dans la nuit de la barbarie et du paganisme. Le Vatican est plein du Christ enseignant, a dit un auteur, et ses annales débordent des preuves de cette spirituelle assertion. C'est ainsi que Pierre envoie des colonies d'évêques, en Italie, en Espagne, dans les Gaules ; que saint Clément, suivant l'exemple de Pierre, nous envoya saint Denis et ses compagnons ; que saint Grégoire le Grand envoya le moine Augustin chez les Angles ; que saint Célestin I^{er} envoya saint Patrice en Irlande, au commencement du V^e siècle, chargé de vœux et de bénédictions¹ ; que Grégoire II envoya saint Boniface en Allemagne ; que Paul III envoya saint François Xavier en Orient ; que Léon XII, Grégoire XVI et Pie IX ont envoyé tant de missionnaires, dans toutes les parties du monde, et sous toutes les latitudes. Qu'il est beau de voir partir ces jeunes lévites, pionniers de la vérité, pieds nus, l'onction du Pontife sur la tête, et la flamme du Christ dans le cœur ! Ils partent du centre de l'Europe incrédule, comme jadis les Apôtres, leurs devanciers, partirent du centre de Jérusalem déicide. Ils s'en vont trouver Pierre, et ils lui disent : Envoie-nous où tu voudras ; donne-nous un lambeau quelconque de ces royaumes, où planent encore l'obscurité de la nuit et de l'ignorance, afin que nous y portions la lumière de la vérité, et que nous y lassions le jour, le grand jour. Il y a dans ces contrées lointaines, ignorées, sauvages, il y a des âmes, des multitudes d'âmes assises à l'ombre de la mort ; donne-nous la mission d'aller les éclairer, les retirer des ténèbres de l'erreur, de l'ignorance, pour les faire vivre dans les splendeurs du Christ. En allant si loin, nous ne rompons pas avec toi ; au contraire, le lien de la charité, qui nous unit, se resserrera, à proportion de l'éloignement et des difficultés de la mission que nous recevons. Et Pierre leur a dit : Je vous envoie, allez ; prêchez la vérité, et toute la vérité, *quæcumque mandavi vobis*, à travers ces mondes inconnus.

Ils sont partis, partis en grand nombre ; ils ont traversé les mers, laissant toutes les félicités de la terre, et se sont rendus jeunes et purs, là-bas où les appelaient les grandes aspirations de leur cœur. Dieu a béni leur zèle, leurs efforts, leur vie : il leur a donné des âmes, beaucoup d'âmes, qu'ils ont illuminées des rayons de la vérité, dont le centre est à Rome. Ils sont morts à la tâche ; la plupart ont fécondé, de leur sang, cette terre que le successeur de Pierre leur a assignée, mais ils ont fait rayonner les clartés évangéliques, jusqu'aux extrémités de l'univers, comme le soleil fait rayonner la lumière sur toutes les parties du globe. C'est de ce merveilleux épanchement de la Papauté, vers toutes les parties du monde, que l'illustre saint Cyprien disait : «On voit sortir du soleil une foule de rayons, mais il n'y a qu'un centre de lumière ; du corps d'un arbre sortent des rameaux en grand nombre, mais le corps tient à un tronc fortement attaché à la racine : d'une même source s'épanchent divers courants qui proviennent de la même origine, quelle que soit l'abondance qui la diversifie ; vous ne sauriez séparer un rayon du soleil, sans éteindre la lumière ; détachez une branche de l'arbre,

¹ Le saint renonce à tout, quitte sa famille, sa patrie, ses biens, vend tout ce qu'il possède, jusqu'à sa noblesse, pour aller civiliser des barbares. Patrice avait fait un premier voyage à Rome, au commencement du V^e siècle, pour étudier les lois canoniques et disciplinaires. Il tente inutilement de convertir l'Irlande, et fait un deuxième voyage à Rome, pour rendre compte de sa tentative infructueuse ; peut-être avait-il entrepris sa mission, sans l'autorisation papale. Il y fit un troisième voyage, en 444, pour consulter saint Léon sur diverses questions, et comparer ses enseignements avec ceux de l'Église romaine. Il en fit un quatrième l'année suivante, encore sous saint Léon, qui confirme l'érection de l'évêché d'Armagh.

la branche ne prendra point racine ; isolez un ruisseau de sa source, à l'instant il va tarir et disparaître. Telle est l'image de l'Église ; la divine lumière, qui la pénètre, embrasse dans son rayon le monde tout entier ; mais elle vient d'un point unique, qui distribue sa clarté dans tous les lieux, sans que l'unité de principe soit divisée ; son inépuisable fécondité partage ses rameaux, par toute la terre ; elle épanche, au loin, ses eaux abondantes : c'est partout le même principe, partout la même origine, la même mère manifestant sa force, par le nombre de ses enfants» (*De Unitate Eccl.*) Et cette projection de vérité et de lumière qui, du centre de la Papauté, rayonne dans l'univers entier, ne se borne pas au dogme, à la morale, aux sciences, elle touche à toutes les branches de la civilisation, qui est en progrès ou en décadence, selon qu'elle s'inspire ou non des principes du Saint-Siège.

CHAPITRE V : LA PAPAUTÉ ET LE DOGME DE L'INFAILLIBILITÉ

LA PAPAUTÉ EST LA MAÎTRESSE DE LA VÉRITÉ. - L'INFAILLIBILITÉ DEVANT LA TRADITION. - DÉCRET DU CONCILE DU VATICAN.

Mais pour que la Papauté soit la vérité, dans toute la force du terme, il ne suffit pas qu'elle en soit la dépositaire, la gardienne et la messagère ; il faut, de plus, qu'elle exclue tout doute, toute crainte, toute incertitude, toute fluctuation ; car si l'autorité, chargée d'enseigner, est sujette à l'erreur, c'est retomber dans l'indécision, rouvrir le champ à des discussions interminables, bâtir la maison sur le sable ; eu pareil cas, on est toujours libre de croire, ou de ne pas croire ; et, son enseignement ne s'élève pas au-dessus d'un système. Il faut donc, pour exclure tout prétexte d'appréhension, qu'elle soit infaillible, c'est-à-dire qu'elle ne puisse se tromper en matière de dogme, de morale et de discipline générale. Il faut qu'elle puisse faire de la croyance catholique, non pas une simple opinion, plus ou moins probable, mais une certitude, une conviction de foi ; et, pour cela, il lui faut nécessairement l'infaillibilité.

Dans toute société, en effet, il faut un pouvoir chargé de décider en dernier ressort ; un tribunal suprême, qui prononce, sans appel, et dont les sentences ne puissent être infirmées. Ici, comme les décisions de ce pouvoir obligent la conscience, il faut non seulement qu'il soit sans appel, mais encore infaillible, afin qu'il puisse faire d'une croyance, non pas une simple opinion, mais une conviction de foi, telle que le catholique qui résiste à cette définition, et s'insurge contre ses enseignements, cesse d'appartenir au troupeau de Jésus-Christ, et s'exclue de la grande famille chrétienne.

De son côté, la Papauté s'est si bien regardée comme revêtue de cette prérogative, qu'elle n'a pas cessé un instant d'y croire, de l'affirmer hautement par ses déclarations, et de la revendiquer par ses actes, ainsi que l'attestent les annales ecclésiastiques. Néanmoins, l'idée d'un tel privilège ne pouvait sortir d'une raison humaine, en pleine possession de ses facultés, car, dit le P. Félix, dans ses admirables Conférences, si quelque chose fait lumière dans une âme humaine, que la folie n'a pas atteinte, c'est le sentiment intime de sa propre faillibilité. Je suis homme, donc je puis me tromper ; je sens que l'infaillibilité n'est pas humaine. Dans les intelligences qui affirment en dehors de l'Église, il y a presque toujours le tourment et le désespoir du doute. D'où est donc venue à la Papauté la témérité de croire elle-même, sans la moindre hésitation à sa propre infaillibilité ? De Jésus-Christ, qui l'a chargée de paître et de régir l'Église, de confirmer ses frères dans la foi, et lui a promis Son assistance, jusqu'à la consommation des siècles.

Mais croire à sa propre infaillibilité ne suffisait pas, il fallait encore la faire accepter, malgré l'universelle répulsion et l'universel anathème que soulevait une prétention si exorbitante et si humainement inacceptable. Supposez qu'un beau jour un individu ou un groupe d'hommes vienne tenir ce langage : jusqu'ici la division et le doute ont existé dans le monde des esprits, parce que personne n'étant infaillible, chacun croit son antagoniste dans l'erreur ; à partir de ce jour, tout dissentiment va disparaître, car je suis moi-même infaillible. Quel accueil serait fait à une pareille suffisance ? Or, cette idée si contraire au sentiment intime de l'homme, si répugnante à l'orgueil de l'esprit humain, et à l'indépendance de la pensée, la Papauté l'a émise sans crainte, et l'a soutenue depuis dix-huit siècles, sans qu'aucun fait soit venu contredire cette prérogative qu'elle revendique, et qu'elle n'a cessé d'exercer, sans qu'aucun exemple de défaillance soit venu trahir cette infaillibilité doctrinale, ni dans une bulle dogmatique, ni dans un décret *ex cathedra*, ni dans un concile œcuménique. Et ce prodige se maintient depuis près de deux mille ans devant le flambeau grandissant des lumières, devant la marche progressive des sciences dans les plus grands rayonnements de la philosophie, dans les époques des plus grands égarements de l'esprit ; enfin, dans la dévorante atmosphère que font autour d'elle la liberté des cultes, la liberté de la parole, de l'enseignement et de la presse ; libertés qui permettent de tout dire, de tout discuter, de tout contester, de tout révoquer en doute, de tout nier. Quel philosophe, quel savant, quel théologien n'a dû dire un jour : Je me suis trompé ; tandis que, depuis plus de dix-huit siècles, la Papauté pense, écrit, enseigne, juge, définit, condamne, sans qu'elle ait jamais rien à regretter ou à réformer. Elle peut défier ses ennemis de dire : A tel siècle, telle année, sous tel Pape, vous avez donné à une erreur quelconque la consécration de votre autorité, vous avez condamné une erreur, une opinion qui, mieux examinée, s'est trouvée une vérité.

Que si nous passons aux témoignages qui ont affirmé cette prérogative de la Papauté, nous ne sommes embarrassés que du choix. Nous n'entreprendrons pas de citer des noms, la liste en serait trop longue : il faudrait dérouler la chaîne entière de la tradition universelle et séculaire, la tradition de tout l'Orient, la tradition de tout l'Occident ; car, quand le besoin se faisait sentir, il ne manquait pas une voix au concert catholique ; et, alors même qu'on ne les appelait pas, les Pères sortaient de leurs déserts, de leurs retraites, accouraient aux grandes crises religieuses, et venaient soit défendre la vérité romaine, soit citer l'erreur devant l'aréopage de la catholicité. On peut délier la critique de citer un seul de nos orateurs, de nos théologiens, de nos docteurs, de nos maîtres, qui soit eu désaccord dans ce concert universel.

Et ces grands hommes, qui en appelaient à l'autorité pontificale, pour trancher les questions et les difficultés, n'abdiquaient ni leur intelligence, ni leur raison. Beaucoup, avant d'entrer dans l'Église, avaient fait preuve d'une grande indépendance dans le domaine de la raison, ayant été élevés dans les flancs obscurs du paganisme ; et jamais génie indépendant ne porta, dans les mystères chrétiens, un regard plus hardi, plus pénétrant, plus avide et plus affamé de vérité et d'évidence, que ces futurs néophytes du Christ, qui portent les noms de Justin, de Tertullien, de Clément, de Cyprien, d'Augustin.

Comment ces esprits accoutumés aux libres contemplations de la pensée, ou comme on dirait aujourd'hui, à la libre pensée, et à l'indépendance de la raison, se soumettaient-ils au contrôle des Pontifes romains et consentaient-ils à en

appeler à leur tribunal, si ce n'est que cette autorité rayonnait pour eux comme l'éclat du soleil et de l'évidence historique, et qu'elle était pour eux la raison souveraine, décisive, divine, infaillible.

Dans les royaumes, on est étonné des flots de monde que les voies ferrées apportent à la capitale pour les rapporter ensuite sur tous les points du territoire. Ce serait un spectacle bien plus magnifique si l'on pouvait condenser dans un tableau, dans une sorte de photographie, le phénomène vivant, universel, de tous les prêtres et fidèles, des archevêques et évêques, de tous les patriarches et primats qui ont sillonné en tout sens, par terre et par mer, le monde catholique, pour aller interroger l'oracle, demander des lumières, solliciter une condamnation d'erreurs qui surgissaient çà et là. On verrait comme une grande route lumineuse et des milliers de rayons partis des grandes cités, des capitales, des églises les plus célèbres, des lieux les plus distants, venant tous aboutir au même point, au centre universel de la vérité chrétienne.

Et si l'on interroge ces messagers qui viennent et ceux qui s'en vont, et qu'on leur dise : Voyageurs, où allez-vous ? Tous font la même réponse : Nous allons à Rome consulter la vérité souveraine ; nous allons appeler l'anathème sur des erreurs naissantes. Et ceux qui reviennent vous disent : la division scindait notre Église, l'hérésie tentait de s'y introduire, et nous avons été envoyés pour dire au Père commun : *Salva nos perimus*. Nous avons consulté le docteur suprême et nous emportons un oracle sorti de sa bouche, lequel sera comme le palladium de la paix. Rome a parlé ; la cause est finie. Telle est la voix de toute la tradition : *Romu locuta est, causa finita est* (P. Félix, III^e conf., 1870).

Le monde, le libéralisme, doute de cette infaillibilité, la nie, ricane, ou se révolte contre elle et menace de tous les écarts ; la Papauté, sans s'émouvoir, marche et passe à travers ces hostilités. «Elle parle, et sa parole porte des coups qui font mourir toutes les erreurs ; elle agit, et son action est une royauté qui gouverne tout l'univers de la vérité et qui fait dans la vérité l'harmonie des intelligences ; elle juge, elle définit, elle condamne, et le chaos des erreurs se retire devant elle ; elle est le perpétuel *fiat lux* de la vérité, faisant fuir les ténèbres et resplendir toutes les lumières». (P. Félix, *ibid.*)

Sous un autre point de vue, nous le disions tantôt, il faut un tribunal devant lequel les membres puissent soumettre leurs doutes et leurs incertitudes ; or, ce tribunal ne peut être que le Pape ou un concile général : mais un concile général ne correspond pas à ce besoin. Il se passe quelquefois des siècles sans qu'il s'assemble, et il n'est pas même toujours possible de réunir ces grandes assises. Si Jésus-Christ avait confié au concile seul le pouvoir de l'infaillibilité, il n'aurait pas assez prémuni l'Église contre les envahissements de l'erreur et du mensonge. Aussi, dans tous les temps, il a été admis qu'une hérésie pouvait être définitivement condamnée par l'autorité pontificale. Quand l'erreur s'est montrée quelque part, les évêques l'ont d'abord flétrie eux-mêmes, et l'ont ensuite signalée au Pape comme au docteur infaillible et au grand juge de la vérité. Bien des fois le Pape fut d'avis de composer un concile pour juger la question de concert avec l'épiscopat, plus souvent encore il rendit lui-même une sentence irréformable qui faisait loi. Alors même que les évêques étaient réunis en concile, comme à Éphèse, à Constantinople, à Chalcédoine, c'étaient encore les lettres dogmatiques du Père commun qui leur indiquaient d'avance la marche à suivre, et eux-mêmes aimaient à proclamer que, dans la voix du Pontife romain, ils entendaient toujours la voix de Pierre, l'héritier des promesses. De là cette parole maligne des ennemis du concile de Trente, que les définitions arrivaient de Rome comme des colis.

Cependant, malgré cette possession d'infaillibilité, sa réalité dans l'histoire de la Papauté et le besoin d'un tribunal de cette nature, les esprits, gonflés par le souffle vertigineux du XIX^e siècle, tendaient à secouer le joug du magistère pontifical et à révoquer en doute cette prérogative divine et dix-neuf fois séculaire, jusque-là laissée à la libre discussion. Par suite, la lumière baissait dans les esprits, en même temps que la foi et la charité divine dans les âmes ; les principes s'effaçaient à mesure que la science humaine voulait être son régulateur à elle. A ses yeux, l'Église avait pu, dans les siècles d'ignorance, être l'institutrice du genre humain, régler la marche de l'humanité, imposer sa doctrine, intervenir comme médiatrice dans les grandes questions sociales, mêler le nom et l'autorité de Dieu aux affaires humaines. Aujourd'hui, grâce au progrès, la science peut aspirer à l'indépendance et trouver dans son fond assez de lumière, de vérité et d'assurance pour se passer de Dieu et, à plus forte raison, du Pape, Son Vicaire.

Méprisant ainsi la lumière révélée et l'autorité que Dieu lui a imposée comme garde-fou, elle ne voyait pas même l'abîme vers lequel elle glissait, lorsque le successeur de Pierre eut compassion de cette pauvre égarée et résolut de l'arrêter sur la pente, qui l'entraînait. Il savait qu'une pareille décision provoquerait un redoublement de persécution, de haine, de calomnies, qu'on l'accuserait d'ignorance, d'ambition, d'obstination, d'esprit rétrograde. Que la Papauté serait regardée comme une institution vénérable qui a bien rempli son rôle, sa destinée, mais immobile et restée en arrière dans le mouvement de transformation qui a fait marcher notre siècle, et incapable de répondre, aux besoins des nouvelles aspirations des peuples ; qu'on la signalerait même comme une ennemie déclarée du progrès moderne et de l'ordre nouveau ; qu'on chercherait à étouffer sa voix par le bruit des récriminations, à vaincre sa résistance par l'abandon et le dédain, et à la faire plier sous le joug de la force. Mais le Saint-Siège ne regarde point à ce qui se fera ; il agit quand il en est temps et laisse le succès à l'assistance divine. Le temps était donc venu d'affirmer plus explicitement la prérogative d'infaillibilité et de la poser comme une barrière aux envahissements du gallicanisme qui cachait ses derniers rôlements sous le voile du libéralisme, comme dans son suprême subterfuge.

Oser écrire ce privilège dans un texte formel, envoyé, lu et commenté partout, exposé à toutes les critiques, à toutes les hostilités, destiné à supporter le choc de toutes les erreurs, de toutes les sectes, de tous les rationalismes ; et ce texte, le jeter, dit le cardinal Guibert, comme un défi au passé, car rien de tel n'avait été vu ; au présent, car rien de semblable n'aurait osé se montrer dans un siècle de doute, de négation et d'indépendance comme le nôtre ; au futur, bravant à l'avance les démentis de toutes les générations et les défiant d'opposer jamais les dénégations de l'expérience et les données de l'histoire. Une ambition humaine n'oserait hasarder une telle témérité ; il faut y voir la main et le souffle de Dieu.

Sur ces entrefaites, le 8 décembre 1869, s'assembla le concile du Vatican, et, après de longues et savantes luttes entre les ultramontains opportunistes, qui soutenaient, avec Pie IX, que l'heure était venue d'inscrire l'infaillibilité parmi les dogmes catholiques, et les libéraux ou inopportunistes, qui auraient désiré ajourner la définition, le concile prit cette décision : «C'est pourquoi, nous attachant fidèlement à la tradition qui remonte au commencement de la foi chrétienne, pour la gloire de Dieu notre Sauveur, pour l'exaltation de la religion catholique et le salut du peuple chrétien, nous enseignons et définissons, *sacro approbante concilio*, que c'est un dogme divinement révélé que le Pontife Romain, lorsqu'il parle *ex cathedra*, c'est-à-dire lorsqu'il parle remplissant la charge de pasteur et de docteur de tous les chrétiens, en vertu de sa

suprême autorité apostolique, et définit qu'une doctrine sur la foi ou les mœurs doit être tenue par l'Église universelle, jouit pleinement, par l'assistance divine qui lui a été promise dans la personne du bienheureux Pierre, de cette infailibilité dont le divin Rédempteur voulut que son Eglise fût pourvue, en définissant sa doctrine touchant la foi ou les mœurs ; et par conséquent, que de telles définitions du Pontife romain sont irréfutables par elles-mêmes, et non en vertu du consentement de l'Église. Que si quelqu'un, à Dieu ne plaise, avait la témérité de contredire à notre définition, qu'il soit anathème» (Conc. du Vat., IV^e session, 18 juillet 1870).

Jusqu'ici, certaines dissidences pouvaient se produire, et les opinions contraires s'affirmer librement, sans pécher contre la foi ; ces discussions sont closes aujourd'hui, et il n'est plus permis de douter que le Pape ne soit le docteur infailible de la vérité, et qu'il peut errer lorsqu'il enseigne l'Église. On serait hérétique si on refusait d'y croire ; on doit le croire, parce que c'est une vérité révélée par Jésus-Christ dès l'origine ; une vérité qui a été crue pratiquement par tous les siècles ; une vérité dont l'Église a vécu, et que les Pères du Vatican viennent de définir. On doit la croire de cœur, la professer de bouche, comme on croit toutes les vérités de la foi, la Trinité, l'incarnation, la présence réelle (Mgr de Ségur, *Opuscles*).

Toutefois, ces sortes de décisions n'innovent rien dans les trésors de vérité dont l'Église est dépositaire ; notre enseignement est soumis à deux lois : la loi de l'immutabilité, parce que son objet demeure éternellement le même, et la loi du progrès susceptible de développement, parce que cet objet doit être de mieux en mieux compris. Le dépôt de la révélation n'est point accru depuis les Apôtres ; mais plusieurs vérités, d'abord incertaines, obscures, ont été élucidées sous le souffle du Saint-Esprit, et ont été définies plus clairement, voilà tout. C'est ce que saint Vincent de Lérins décrit admirablement dans ce célèbre passage où, après avoir combattu avec vigueur les hérétiques, il se demande : «S'il ne doit jamais y avoir aucun progrès dans la religion. Oui certes, répond-il, il doit y en avoir un très grand. Il faudrait être l'ennemi de Dieu et des hommes pour soutenir le contraire. Mais avancer dans la foi, ce n'est pas la changer, car, pour perfectionner une chose, il faut que cette chose, demeurant toujours dans sa nature, croisse et se développe, tandis que si l'on altère son essence, il n'y a plus progrès alors, mais changement. Qu'une sainte émulation enflamme tant les particuliers que le corps entier de l'Église, que chaque siècle enchérisse sur celui qui l'a précédé, pour avancer en science, en intelligence, en goût pour les choses divines, toujours sans s'écarter des mêmes pensées, des mêmes dogmes, des mêmes croyances ! qu'il y ait dans les intelligences le même développement que dans les corps. Le corps humain, pour croître et se fortifier avec l'âge, ne laisse pas d'être toujours le même. Quelle différence entre la fleur enfantine du premier âge et la maturité de la vieillesse ? Les vieillards sont pourtant les mêmes, quant à la personne, qu'ils étaient dans l'adolescence ; il n'y a que l'extérieur et les apparences de changés. Les membres de l'enfant au berceau sont bien frêles et pourtant ils ont les mêmes principes rudimentaires et les mêmes organes que les hommes ; ils grandissent sans que leur nombre augmente, et le vieillard n'a rien de plus que l'enfant. Et cela doit être ainsi, sous peine de difformité ou de mort.

«Il en est ainsi de la religion de Jésus-Christ, et le progrès pour elle s'accomplit dans les mêmes conditions et suivant les mêmes lois. Les années la rendent plus forte et la grandissent, mais n'ajoutent rien à tout ce qui compose son être. Elle est née complète et parfaite dans ses proportions, qui peuvent croître et s'étendre sans changer» (Commonitorium, xxiii). La définition du concile du Vatican est un de ces progrès.

Il n'est donc pas vrai que ce décret ait tout changé dans les rapports existant entre le pasteur suprême et les ouailles ; qu'il soit une innovation dangereuse, une menace pour la liberté des peuples et une atteinte portée à la condition des sociétés, puisqu'il ne fait que proclamer solennellement un privilège qui a toujours été admis d'une manière formelle ou équivalente, et toujours réglé les rapports de la Papauté avec les fidèles confiés à sa sollicitude.

Non, rien n'est changé dans l'Église ; ce que l'on croyait, «ce que l'on admettait partout en pratique comme une règle invariable, a reçu une suprême confirmation et a passé dans le domaine de la foi. En dehors, rien n'est changé non plus ; l'économie extérieure de la sainte Église n'a subi aucune altération, et ses relations avec le gouvernement n'ont en aucune sorte été modifiées par une décision qui demeure dans la sphère dogmatique».

Si des émotions se sont fait sentir parmi les laïques surtout, cela tient à l'absence des connaissances théologiques, et, par suite de cette ignorance, on s'est imaginé que le concile avait transporté au Pape le privilège essentiel de la divinité, qui ne peut jamais ni tromper ni être trompée, ou une infailibilité personnelle et universelle sur toutes les questions qui lui seraient soumises, tandis qu'il ne s'agit que de l'inerrance dans le sens théologique s'exerçant en vertu des promesses divines, en des cas déterminés et dans le cercle restreint de la foi et des mœurs (Cardinal Guibert, *Mandement*).

Au surplus, ajoute M. Louis Veuillot, le dogme de l'infailibilité a bâti autour de la Papauté, autour du monde chrétien, autour de l'âme humaine un rempart contre, les envahissements et les attaques du dehors. Il a jeté le grain de sénevé dans tous les lointains et dans tous les inconnus de la terre. «Ce siècle incrédule a couvé et porté le plus grand acte capable d'étonner son intelligence et son orgueil, le plus grand acte de foi qu'ait su faire l'humanité».

Que l'infailibilité dogmatique de Pierre eut été reconnue, déclarée, proclamée explicitement et officiellement au premier concile, quand son ombre guérissait les malades, quand son excommunication était la vie, quand sa prière ressuscitait les morts et quand la parole du Christ rayonnait encore sur son front comme la présence de Dieu sur la face de Moïse, c'eût été l'aveu d'un fait actuel, et non pas un acte de foi. Mais aujourd'hui Pierre, n'est plus rien. «C'est un mortel faible et vieux, un roi sans peuple et sans soldats, c'est bien pis, c'est un insulté». Il n'est personne au monde qui fasse tant d'honneur à l'humanité, et personne qu'on laisse autant outrager. «Toute voix infâme a le droit de le siffler, toute main vile de le frapper, toute main rapace de le dépouiller. Point de vengeance contre qui veut l'accabler... C'est là Pierre aujourd'hui. Oui, et soudain l'Église, assemblée à son ordre de toutes les parties de la terre, se lève unanime, et en présence de toutes les dérisions et de toutes les menaces, se lève et lui dit : Tu es infailible» (Univers, 2 juillet 1871).

«Assurément, dit saint Hilaire, commenté par le cardinal Pie, le besoin de définir est regrettable en lui-même, parce qu'il suppose que l'erreur, ou du moins le doute est survenu. Heureuses les générations pour qui les définitions n'ont pas été nécessaires, parce que la foi parfaite des temps apostoliques les dispensait des formules écrites. Là où abondait l'esprit, la lettre était superflue : *Neque equistis littera qui spiritu abundatis*.

Pourquoi demander à la main une signature, quand la croyance nécessaire au salut est gravée dans le cœur et confessée par la bouche. Mais par suite des audaces de l'hérésie, la nécessité a introduit la pratique de définir les articles de

foi et l'obligation de souscrire à ces formulaires. Et nul n'y peut raisonnablement refuser son adhésion, car il ne saurait y avoir inconvénient à écrire ce qu'on est tenu, pour le salut, de croire et de professer» (*De synodis*, LXIII).

Ces observations si pleines de gravité répondent à tant de propos déplacés au sujet de l'opportunité du concile du Vatican. Comme s'il pouvait être indifférent au gardien du dépôt sacré et aux conducteurs des peuples, de laisser altérer la constitution de l'Église pour s'accommoder à l'esprit des constitutions précaires d'une époque qui a vu crouler tous les établissements politiques depuis qu'ils se sont isolés de la tradition chrétienne. Il en a coûté trop cher aux monarchies d'avoir laissé baisser l'autorité de la tête pour que l'Église suive l'exemple.

Elles prouvent également que loin d'avoir tait un acte d'inopportunité, le concile du Vatican, assisté du Saint-Esprit, est entré dans le vif de la situation contemporaine, et que le monde chrétien eut à sa tête un sacerdoce vraiment grand qui a pris une décision propre à étayer les murailles croulantes de l'Église et de l'autorité du Pape : *Sacerdos magnus qui in vita sua suffulsi domum, et in diebus suis corroboravi templum* (Hil.).

Pierre a été constitué le portier du ciel, dont le jugement terrestre est d'avance notifié en haut : *Cujus terrestre judicium præjudicata auctoritas sit in cælo* (Hil., *Fragm.*, V, III ; *de Synodis*, LXIII ; card. Pie, Hom. du 14 janv. 1872). Y a-t-il rien d'infailible comme un jugement enregistré dans le ciel, et conçoit-on qu'on en puisse appeler d'ici-bas d'une décision qui a force de loi là-haut !

Pic IX était donc bien autorisé à dire de la constitution du Vatican, ce que Libère disait à Constance : «Votre prudence voit qu'il n'est rien entré dans mon esprit qui ne fût digne des pensées d'un serviteur de Dieu, et que je n'ai été guidé en rien par les recherches de l'amour-propre et de l'intérêt personnel. Selon l'ordre et la règle de mes devanciers, je n'ai voulu ni ajouter, ni retrancher au Pontificat de la ville de Rome, et la foi qui a été définie, est celle qui s'est transmise par la succession des plus grands évêques : *«Secutus morem ordinemque majorum, nihil addi episcopatu urbis Romæ, nihil minui passus sum, illam fidem servans, quæ per successionem tantorum episcoporum cucurrit»*.

Ainsi la Papauté se montre dans tous les siècles, depuis sa naissance, la colonne et la gardienne de la vérité. Jésus-Christ lui a dit dans la personne de Pierre : Tu confirmeras tes frères dans la foi ; et pour les y confirmer, il faut que tu sois infailible : tu régiras les brebis et les agneaux, et pour les guider avec assurance vers la patrie, tu ne pourras ni les égarer, ni les tromper ; et afin que tu ne doutes pas de ces privilèges, je serai avec toi tous les jours jusqu'à la fin des siècles.

Qu'il est beau de contempler ce foyer lumineux de la vérité, qui, comme un soleil resplendissant jette ses rayonnements sur toutes les plages comme sur tous les siècles, et de voir les regards du monde entier tournés vers ce centre éclatant, les uns pour y puiser un rayon de vérité, un conseil salutaire, les autres pour en tirer la foudre et l'éclair contre des doctrines hétérodoxes, d'autres pour le maudire, le ricaner et l'outrager. C'est de là que sont descendus tant d'oracles qui ont maintenu la vérité, et parties tant de foudres qui ont fulminé l'hérésie, tant de solennelles décisions qui ont fixé le sens des lois morales ; de là que descend encore aujourd'hui la solution de mille problèmes sur le dogme, la morale, le culte et la discipline. C'est là que l'apostolat trouve sa mission, la règle de son enseignement ; là que se perpétue, à côté du Pape, une lignée de théologiens profonds, de jurisconsultes distingués, de diplomates, de consultants qui savent les choses divines et les choses humaines, et qui ont les intuitions du ciel et de la terre. Là que les joueurs de la pensée ont un juge, l'univers entier un père, et dans ce père le Vicaire du Christ qui parle, et tout est fini.

Si nos rationalistes, au lieu de suivre les inspirations de leur raison factice et sujette à tous les égarements, pouvaient enfin se résoudre à prendre pour guide ce grand phare du Vatican qui éclaire les esprits au milieu des obscurités de la science, et les préserve des écueils funestes où la vérité ne se trouve plus, à quelles hauteurs de vue ne s'élèveraient-ils pas avec le grand talent dont la nature les a doués et les intuitions puissantes dont ils sont capables ; mais, comme les hommes de la caverne de Platon, la lumière veut pénétrer jusqu'à eux, et ils lui ferment les yeux, de crainte d'en être éblouis ; ils aiment mieux les pâles lueurs d'un souterrain : elle veut les inonder, et ils la repoussent avec irritation et colère ; ils préfèrent la nuit au grand jour, l'erreur à la vérité, le doute à la certitude. Qu'ils comparent leurs divisions, leur agitation, leurs absurdités, leur scepticisme avec l'unité, l'assurance, les convictions inébranlables des savants catholiques qui marchent à la clarté du flambeau de la Papauté illuminant la mer orageuse de ce monde, et ils verront de quel côté sont la raison, les avantages, et de quel côté l'inconséquence et les inconvénients.

En acceptant la solution catholique, les questions les plus obscures, les plus ténébreuses, deviennent claires, lucides ; la nuit s'efface, le jour se fait, l'ordre se débrouille du chaos, pas une solution de l'Église qui ne produise une clarté immense. Qu'on lui pose un problème nouveau, une question récemment soulevée, aussitôt elle la résout, répond promptement, et avec une maturité de jugement et une supériorité de précision telle qu'on se demande si sa science est divine ou humaine.

C'est à cette action salutaire encore que nos sociétés européennes doivent cette raison nette et sûre, ce bon sens supérieur qui les distingue parmi les nations du monde, et leur donne la royauté intellectuelle, sociale et religieuse.

La Papauté a donc raison de crier et de répéter aux générations qui passent devant elle : Marchez avec moi, et ne perdez point de vue le phare du Vatican, car je suis la vérité : *Ego sum veritas*.

CHAPITRE VI : LA PAPAUTÉ EST LA VIE

ROME PAÏENNE. - ROME CHRÉTIENNE. - VIE COMMUNICATIVE. - VIE DE L'HUMANITÉ,
- DES ÉTATS, - DES FAMILLES, - DES INDIVIDUS, - DES ÉLÉMENTS INORGANIKES. - CONCLUSION.

Nous avons dit que le Vatican est plein du Christ enseignant, nous pouvons ajouter, avec non moins de raison, qu'il est plein du Christ vivifiant et fécondant, ainsi que nous allons l'établir par les considérations suivantes.

Au commencement, Dieu avait planté le paradis, où il plaça l'homme, d'arbres de toute espèce et des meilleures espèces. Une fontaine sortait de la terre et fertilisait l'Éden en l'arrosant abondamment. La fécondité coulait de toute part avec ces eaux. Partout s'élevaient des arbres couronnés de fleurs et de fruits aussi beaux à la vue qu'agréables au goût. Mais sans l'onde fertilisante, la sécheresse, l'aridité eût couvert ce lieu enchanté, et son ombrage mystérieux n'eût été qu'un lieu désert. C'est l'image de la Papauté, à l'ombre de laquelle croissent d'innombrables âmes, qui sont comme des végétaux divins que le Très-Haut a plantés. De son cœur partent d'interminables sources d'eau vive sans lesquelles la

chrétienté atrophieée périrait d'inanition et de sécheresse. Sa grande figure, fatigante pour l'impie, réjouit tout ce que les annales ecclésiastiques comptent de juste, d'honnête et de saint. «On y voit, dit le comte de Maistre, je ne sais quelle présence du Souverain-Pontife sur tous les points du monde chrétien. Il est partout, il se mêle de tout, il regarde tout, comme de tout côté on le regarde». Et Pascal avait dit : «Quel autre est connu de tous, et quel autre est reconnu de tous ? ayant le pouvoir d'influer sur le corps entier, parce qu'il tient la maîtresse branche qui afflue partout».

Comme Dieu s'est peint dans l'univers, surtout dans l'homme, Sa vivante image, Jésus-Christ se peint dans la Papauté, le large miroir de ses attributs. On peut donc dire, en commentant ces paroles : *In ipso vita erat et vita erat lux hominum*, qui nous montrent le Sauveur comme la source de la vie, de cette vie qui est la lumière des hommes, que la Papauté porte la vie en elle, et qu'elle la communique avec abondance à tout l'univers.

En avançant que la Papauté est la vie, nous voulons dire, en premier lieu, que son existence est immortelle et qu'aucune puissance ne saurait la détruire. Nous voulons dire, en second lieu, qu'elle communique à tous les chrétiens, qui sont dans sa communion, cette vie surnaturelle qui donne la connaissance de Dieu et des autres vérités de la religion ; cette vie, que donnent la joie et la paix d'une bonne conscience ; cette vie, enfin, que l'on ne trouve que dans la communion des saints.

Rome païenne, s'attribuant, dès l'origine de sa fondation, une vie immortelle, avait vaincu tous les peuples et était demeurée maîtresse de l'univers. Son enceinte était remplie de monuments, de vieux débris qui attestent et son antiquité et ses grandeurs passées. La terre est couverte des traces de son génie et des trophées de ses victoires, et l'histoire est remplie de son nom et de ses hauts faits. Mais parce que ses grandeurs n'étaient que le fruit de l'orgueil et de l'ambition, ces antiquités monumentales, tout en rappelant un grand peuple, attestent aussi que la gloire et la puissance de ses gouverneurs, qu'ils s'appelassent roi, consul, dictateur, César ou Auguste, devaient périr comme tout ce qui est humain et caduc. «Elle prétendait à l'empire et à l'éternité, disait Mgr Bertheaud. On racontait des présages glorieux en foule. L'immutabilité, la jeunesse toujours florissante lui était promise. Une pierre hautaine avait refusé d'être remuée ; une autre donnait des eaux fraîches dans un temps de sécheresse ; une tête sanglante avait été trouvée dans ses fondations ; son vrai nom, gardé mystérieusement, exprimait la force et la victoire ; elle entretenait dans ses temples un feu inextinguible, symbole de son impérissable splendeur ; enfin, pour abrégé l'énumération de tant de signes, Cybèle, la grand'mère des dieux, assise dans un char, étendait sur la cité élue sa protection puissante. Rome concluait de là qu'elle était la tête de l'univers et qu'elle durerait autant que l'humanité elle-même : ses historiens, ses poètes, ses pontifes, ses hommes d'État, tous le lui disaient : en conséquence, elle s'appelait la Ville-Eternelle». Un de ses dateurs disait que la fortune était entrée dans Rome pour ne plus la quitter, ayant dans ses mains «cette corne d'abondance si souvent chantée ; non plus remplie de fruits légers pris aux branches des arbres, mais regorgeant des trésors de toutes les terres ; versant largement la richesse des fleuves, des mers, et les veines brillantes des métaux» (*Lettre pastorale*, 1^{er} mai 1875).

Mais Rome chrétienne, la Rome nouvelle, instaurée dans le Christ par la Papauté, aura, une gloire incomparablement plus grande et une durée qui n'aura de limites que la fin des temps. Elle est inondée d'un torrent de vie intérieure et de trésors incomparables de grâce divine qui lui promettent l'immutabilité et la gloire, les plus célèbres temples antiques seront christianisés, ses vieux marbres décoreront la maison du Dieu unique, ses antiques colonnes soutiendront les nouvelles basiliques, dont les immenses coupes plongent dans les airs et semblent délier les temps et les générations, ou supporteront les statues de ses fondateurs. Elle vit maintenant d'une vie qui, se rajeunissant chaque jour, résiste à l'action des siècles, à la puissance des Césars, à tous les artifices de l'erreur, à toutes les astuces de la politique et à toutes les fureurs de l'enfer.

Rien n'est sans vie à Rome, et les pierres mêmes y ont leur langage : *Lapides clamabunt*, disait le prophète. Oui, les pierres y ont un idiome qui n'existe pas ailleurs ; dans les autres pays, elles témoignent de la caducité des choses humaines, portent dans l'âme le sentiment d'une tristesse profonde. A Rome, des voix sortent des débris du passé, inspirent des pensées consolantes, non pas toutefois sans être mêlées de quelque mélancolie ; parce que là, à côté des ruines et de la mort, il y a la résurrection et la vie ; c'est une transformation et non une destruction ; Rome antique et évanouie laisse apercevoir une Rome nouvelle perpétuellement rajeunie dans une vie toujours renaissante, dans une majesté toujours universelle. C'est pourquoi elle s'appelle Ville-Eternelle (Mgr Dupanloup). Paris, quoique capitale de l'intelligence et du génie, n'est pas la Ville-Eternelle ; Londres, quoique capitale du monde maritime et commercial, n'est pas la Ville-Eternelle ; Rome et Rome seule peut revendiquer ce nom. Comment expliquer cette merveille ? C'est qu'elle est le lieu où repose cette pierre contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais ; le siège indestructible de la Papauté, de cette institution que le Christ a favorisée du don que les Grecs appellent *energeia*, et qui la met à l'épreuve du temps et de la mort ; ce don, que nous appelons, nous, énergie intérieure, lui assure une indéfectible perpétuité et lui donne une vie exubérante et communicative qui s'épanche et s'écoule par une expansion admirable sur toutes les parties du globe sans jamais s'épuiser. La Papauté, fille de la parole du Christ et portant en elle ce premier principe de vie immortelle, a été placée à Rome comme pour rayonner de là sur toute la surface du monde et animer toutes les générations qui se succéderont jusqu'à la fin des temps. Organe et représentant du Verbe divin, le principe et la vie de tout ce qui est dans l'univers, elle en a la fécondité et les magnificences. Douée d'une vie surnaturelle qui ne saurait tomber sous l'oppression et les coups d'aucune puissance humaine, elle naît, se développe, vit et règne malgré toutes les persécutions, toutes les attaques, toutes les violences et toutes les trahisons.

Quelle faiblesse cependant, considérée au point de vue humain ! Elle fut établie par un pécheur de profession, homme pauvre, ignorant, grossier et sans influence. Humainement, il tentait une œuvre insensée, qui ne devait marquer dans l'histoire que par la honte de celui qui l'avait conçue et par la risée publique qui devait l'accueillir. De fait, les Juifs la reçurent avec jalousie, parce qu'elle venait supplanter la synagogue ; les sages de la gentilité avec haine, parce qu'elle venait contrarier leurs raisonnements et les convaincre d'ignorance et de mensonge ; les grands avec une brutale férocité, parce qu'elle venait éclipser leurs couronnes, réduire leur puissance au second rang, donner le branle aux affaires du monde en proclamant la liberté du genre humain, dont les deux tiers étaient esclaves. Mais attendez que le doigt de Dieu se soit manifesté, et quand il sera constant que l'ouvrage est achevé sans eux et malgré eux par des pécheurs, alors ils courberont, leurs fronts et viendront abriter leur primauté à l'ombre de celle de Pierre.

Effectivement, malgré les obstacles innombrables et naturellement insurmontables que devait rencontrer l'institution de la Papauté, parce qu'elle portait la vie dans ses flancs, elle s'établit, se développa rapidement sous des fleuves de sang et dans le secret des catacombes, et elle subsiste encore sous nos yeux telle que cet homme impuissant l'avait faite, pleine de vie, de jeunesse et de prospérité, sans rides et sans souillures, et cependant sa vie ordinaire à travers les siècles a été une vie de lutttes et de combats gigantesques contre les rois et contre les peuples. Attaquée tantôt par la force brutale, tantôt par la perfidie des sectaires, tantôt par une politique astucieuse, elle a survécu à tout et continué sa marche avec un calme, et une assurance que les institutions humaines ne connaissent pas. De même que Dieu, nonobstant la haine qui les poursuit et les efforts des méchants pour détruire Son existence et Sa mémoire, subsiste non seulement en Lui-même, mais encore dans l'esprit de ceux qui Le haïssent et L'outragent, de même la Papauté haïe, persécutée, honnie, menacée de ruine et de mort, poursuit tranquillement sa marche, vivant dans l'esprit de ses contradicteurs aussi bien que dans le cœur de ses fidèles enfants, car étant la vie, on ne peut pas plus se passer d'elle que les rameaux d'un arbre se passent de la sève qui leur vient de la racine par le tronc, étalant sous leurs yeux les grandeurs de sa magnificence et la puissance de sa divine vitalité. Elle vit et ne craint pas de mourir. Elle est saisie de pitié en voyant des hommes vains ou des institutions d'un jour essayer d'embarrasser sa marche, d'affaiblir sa prépondérance ou même de la renverser elle-même. Les malheureux, à peine ont-ils essayé leur misérable tentative, qu'ils ne sont plus, et l'Église, toujours ferme et vivante sur son roc impérissable, au lieu d'insulter à leurs dépouilles, verse un pleur de compassion et songe à réciter un *Miserere* sur leur tombe.

Si l'homme a été impuissant contre son institution et son développement, il ne peut pas davantage contre son existence et sa perpétuité.

La mort est une recommenceuse, a dit un illustre écrivain (M. Louis Veuillot). Elle frappe aujourd'hui, elle frappera demain, elle frappe toujours et recommence chaque jour à frapper, parce qu'elle s'attaque à des êtres individuels, qui n'ont qu'une vie passagère et d'emprunt. Mais elle respecte la Papauté, parce que, portant la vie en elle-même, elle est invulnérable, et les traits de la mort ne sauraient l'atteindre. La Papauté est le nom mystique de la vie, comme la vie est le nom terrestre de Dieu. Aussi, n'a-t-elle pas toujours à recommencer comme la mort, mais elle continue l'œuvre qu'elle a commencée à Jérusalem ; elle continue et ne recommence jamais. Comme le conquérant ne laisse ni trêve ni repos jusqu'à l'entière satisfaction de ses désirs ; comme le défricheur, qui ne veut laisser ni marais ni terres incultes dans sa propriété ; comme le semeur qui, après la moisson, vient ensemer son champ, afin qu'il continue à fournir et à produire, la Papauté crée, soutient et perfectionne son travail, et elle le renouvelle sans cesse, parce qu'étant la vie, elle sait que le temps ne l'emportera pas. Elle marche, elle avance de tout côté, elle envahit partout les domaines de la mort jusque-là inabordés. Elle les anime de la vie qu'elle porte dans ses flancs, les réjouit de ses cantiques, les revêt de ses splendeurs et s'élance à d'autres horizons plus reculés, sans jamais abandonner un pouce de ce qu'elle a conquis et de ce qu'elle possède. Qu'une révolution passe entre deux versets d'un psaume et emporte un monde, le psaume n'est pas interrompu pour cela, et toujours quelque verset ou quelque mot du psaume donne la lumière de l'événement.

Que si la persécution ou la violence la bannissent d'une contrée qu'elle a gagnée au Christ et vivifiée de Son souffle immortel, elle ne l'est pas irrévocablement, parce que si les trônes croulent, ni les rois meurent, si les dynasties sont emportées, elle demeure éternellement, et tôt ou tard, après des années, après des siècles même, elle reviendra sur ces plages sur lesquelles la mort semblait avoir étendu son linceul pour toujours, et où elle avait cru se coucher triomphante. Que de fois nos missionnaires, abordant les îles qu'ils croyaient encore sauvages et inconnues, y ont trouvé des vestiges du christianisme, tels que des croix, des monuments funèbres aux insignes du catholicisme et de la tradition plus ou moins altérée de la foi antique de leurs pères. «Les mains de Pierre, dit encore Mgr Bertheaud, sont comme une riche corbeille de bouquets et de fleurs sans cesse renaissants. Pierre effeuille, effeuille toujours, et le parfum de ses dons remplit toute la terre ; c'est toujours le printemps et l'automne». Tout dans la nature est sujet à la loi du vieillissement et à la caducité, dit un autre auteur : les plantes, les animaux, l'homme, les races, les peuples, les institutions humaines, et aussi les religions dans leurs éléments humains. La Papauté seule ne dépérit jamais et montre à toutes les époques tous les signes de la jeunesse, de l'intégrité doctrinale, morale, sociale ; la vigueur, la fécondité, l'espérance, les sentiments de l'immortalité (P. Félix, Discours à Toulouse). Elle est la seule qui ne connaisse ni l'âge ni la décadence : *Et anni ejus non deficiunt*. Sa jeunesse est toujours renouvelée, sa fécondité toujours jeune ; et dans son éternelle jeunesse et son éternelle fécondité, elle insulte à ses ennemis comme jadis le corroyeur de Tarse, le grand saint Paul, insultait à la mort par ce cri immortel : O mort, où est ton aiguillon ? où est ta victoire ? Je regarde de tout côté et je n'en vois point.

On appelle le commencement de notre ère le premier siècle de l'Église, mais elle, n'a point d'âge, différant en cela des empires qui ont leur enfance, leur virilité et leur vieillesse. Les siècles, en glissant sur elle, la perfectionnent mais ne la vieillissent pas.

Sans doute, elle est sujette à la souffrance, aux épreuves ; et la douleur morale est même son élément ; et quand Pierre souffre, les membres doivent naturellement souffrir, car on ne peut toucher à la tête sans que la douleur parcoure les membres. Personnellement, Pierre peut même mourir ; il est mortel ; mais sa mort n'est pas la mort ordinaire d'un prince ; avec le Pape, quelque chose de plus grand disparaît ; un vide immense se fait dans le monde, qui perd la plus grande autorité morale, la plus grande force qu'il possède. Pierre mort, le souvenir en est encore récent, il se passe quelque chose de semblable aux grandes scènes qui accompagnèrent la mort du Christ ; il se fait des ébranlements, des nuits, des ombres, des terreurs ; et l'on pourrait répéter avec saint Denis : Ou un Dieu souffre, ou la machine du monde se détraque : *Aut Deus patitur, aut machina mundi dissolvitur*. En effet, quand un Pape meurt, il semble qu'il disparaît, qu'il manque quelque chose au monde : le paratonnerre, le lieu de l'unité, la colonne de l'univers, la vie, le souffle de la société. C'est un état général de prostration, de découragement, d'énervement ; la foi seule domine, et l'espérance qui soutient. On voit mieux alors la place que le Pape occupait dans l'humanité. Les incroyants mêmes sont alors pris d'une sorte de stupeur, de voir disparaître celui en qui la confiance des nations reconnaît la plus haute expression du droit, de la justice et du bien. La Papauté est une chose si grande qu'elle ne semble survivre au Pape ; et pourtant le Pape meurt et laisse debout la Papauté.

Le vieillard du Vatican pourrait dire à ses persécuteurs : «Vous m'avez dépouillé de ma souveraineté temporelle, réduit à l'isolement et à la captivité du Vatican ; vous insultez le Pontificat dont la gloire défie tout reproche ; vous épiez de-

puis longtemps mon dernier souffle, comme si la Papauté pouvait mourir avec le Pape, et malgré vos ricanements, vos outrages et votre haineuse méchanceté, je reste debout sur les ruines de mon pouvoir temporel, d'où je vois disparaître un à un tous ceux qui s'étaient flattés de renverser la Papauté à jamais. Tous tombent autour de moi, et je reste immobile sur ma pierre. Où sont les Césars romains, les Césars de Byzance, les Césars germaniques, les Césars français, les Césars russes ? Où sont les Voltaire, les Cavour, les Mazzini, les Victor-Emmanuel, et tant d'autres fauteurs de l'unité italienne, qui ont conspiré contre le Siège de Pierre, ou qui sous un masque plus ou moins déguisé, ont permis que l'iniquité s'accomplît ? où sont les ministres complaisants qui ont secondé celle politique de spoliation ? où sont-ils ? La mort les a emportés, comme elle emportera les spoliateurs et les fauteurs présents et futurs, tandis que le Pontificat romain restera demain ce qu'il est aujourd'hui, plein de jeunesse, de vie, de puissance et de fécondité».

Il y a plus. Tout ce qui sort de cette vie intérieure et puissante de la Papauté, se ressent de la force et de l'immortalité du principe producteur. De là coulent toutes les énergies, toutes les saintetés, tous les talents. De saint Pierre à saint Marc, mort en 335, tous les Papes sont des saints ; il en est de même de saint Jules à saint Damase, le docteur vierge : de saint Sirice à saint Libère, dont le nom figure sur plusieurs martyrologes. Il en sort des évêques et des prêtres qui ne vivent que de sa vie, de son souffle, de ses inspirations, de ses volontés. A un signe de sa main ou de sa voix, l'univers s'agite, se dresse, combat et meurt, s'il le faut. Il en sort ces associations, ces communautés qui ressemblent à des peuples, et où des hommes énergiques, des femmes faibles de sexe, mâles de courage, sorties de tous les rangs, depuis la reine et la princesse de la cour, jusqu'à la pauvre bergère des champs, se rencontrent pour s'encourager, prier ensemble, vivre à la même table, s'aimer comme entre frères et sœurs, cherchant à retracer dans leur conduite la vie du Sauveur, leur idéal.

Jamais Rome païenne, avec sa puissance organisatrice, ne forma un corps aussi puissant, aussi serré, aussi dévoué et vaillant que cette légion pacifique qui, au moindre signe, vole partout où le chef l'appelle. Il y aura l'exil, le cachot, le cadenas, la cage de fer, la mort lente, le martyre violent, qu'importe ! L'abnégation est la mesure de son dévouement ; elle va tête baissée là où l'obéissance l'appelle. Ce qu'éprouvaient les vieux peuples, lorsque les aigles romaines s'abattaient sur leur sol, l'hérésie, l'impiété l'éprouvent devant ces humbles moines. Et les instituts pétris de cette vie indestructible que Jésus-Christ a communiquée à Son Église, ont une vie immortelle comme la Papauté leur Mère : s'ils tombent quelque part c'est que l'aliment leur manque, ou c'est pour se relever ailleurs sous une autre forme et évangéliser les fils de ceux qui les avaient condamnés au silence.

On sent encore cette vie extérieure, cette énergie constitutive, dans cette puissante organisation qui relie entre eux les membres d'un si grand corps : quand l'un souffre, l'autre souffre aussi ; quand l'un se réjouit, l'autre tressaille également. Ce que l'un veut, l'autre le veut ; et il n'est besoin que d'un signe parti du Vatican pour qu'immédiatement l'humanité s'ébranle, vibre et obéisse. C'est que la sève coule du tronc dans les membres, et d'un membre à l'autre, comme le fluide sur le fil électrique. On la sent dans cette charité sans bornes qui excitait l'admiration des païens eux-mêmes, et qui produit tant d'œuvres de miséricorde sur toute l'étendue de l'univers, principalement à Rome et en Italie.

En effet, cette vie pleine, cette vie fécondante, cette vie abondante de la Papauté est essentiellement communicative. Ce que l'âme est dans le corps et le soleil dans le monde, la Papauté l'est au sein de l'humanité. L'une est répandue par tous les membres du corps et leur communique la vie à tous. L'âme invisible et intangible habite dans le corps visible et palpable, mais elle n'est point du corps. La Papauté aussi est au milieu du monde sans être du monde. La chair déteste l'esprit sans en avoir reçu aucun outrage ; l'esprit déteste la chair parce qu'il est ennemi de l'erreur et de la volupté. Le monde persécute la Papauté, parce qu'elle combat l'erreur et les plaisirs. L'âme aime la chair qui la combat, et les membres soulevés contre elle ; la Papauté a de l'amour pour ceux qui ne lui témoignent que de la haine. L'âme prisonnière dans le corps veille à la conservation du corps avec une diligence sans bornes ; la Papauté ne travaille que pour le salut du monde, et se dévoue jusqu'au sang pour son bonheur ; c'est pour cela que le Pape est revêtu de blanc et de rouge : de blanc, comme symbole de la vie céleste qu'il représente et qu'il est chargé d'enseigner aux peuples ; de rouge, pour montrer qu'il est le bon pasteur disposé à donner sa vie pour ses ouailles. L'âme immortelle vit sous une tente mortelle, la Papauté vit au milieu de la dissolution qui l'environne et empêche la société de périr. L'âme est d'autant plus forte, plus énergique, plus fervente qu'elle est plus mortifiée ; la Papauté n'est jamais plus puissante et plus glorieuse que lorsqu'elle est persécutée.

Comme le soleil ne concentre pas en lui-même la lumière et la chaleur de ses rayons, mais les envoie généreusement à travers l'espace incommensurable, pour éclairer notre planète, échauffer la terre et la féconder en lui donnant la vie végétale, la Papauté, soleil du monde spirituel, ne garde pas non plus pour elle-même la lumière et la vie qu'elle a reçues de Jésus-Christ, mais elle fait jaillir ses irradiations de tout côté pour chasser la nuit du monde des esprits, et, en éclairant les intelligences des rayons de la vérité, elle illumine l'entendement obscurci par les ténèbres de l'ignorance, anime la volonté paralysée par la loi de la chair qui combat contre l'esprit, réchauffe le cœur glacé par le défaut de connaissance de Dieu et de la religion, et communique ainsi la vie à tous ceux qui sont en communion avec elle. Un nuage peut voiler un instant le soleil et amoindrir la force de ses rayons, mais c'est pour paraître plus pur, plus radieux, plus vivifiant ; ainsi en est-il de la Papauté : une persécution, une épreuve, comme un nuage, peut voiler un moment sa divine beauté, amoindrir passagèrement la puissance de sa vie, mais attendez, qu'un vent du ciel dissipe ce nuage, et elle sortira de la lutte plus rayonnante de gloire, plus vivante et plus vénérée qu'auparavant.

En vertu de cette mission qu'elle a reçue de son divin fondateur de communiquer la vie surnaturelle à toute créature, la Papauté vivifie l'humanité, d'abord. Mystérieuse opération qui a lieu de deux manières : par communication ou expansion, et par attraction ou retour. C'est comme un flux et reflux qui s'établit entre Rome et le peuple chrétien. Comme toutes les eaux partent de la mer et retournent dans son sein, après avoir arrosé les montagnes et les vallées, comme tout part du cœur et tout revient au cœur, de même, tout part de Rome et tout revient à Rome. La Papauté est le cœur de l'humanité, le foyer vital d'où la vie s'épanche directement à tous les membres qui composent le corps mystique de Jésus-Christ, et indirectement à ceux qui n'en font point partie. Jésus-Christ est la source première de la vie, la Papauté en est la racine, le cep dont chaque sarment, chaque rameau doit tirer sa sève vitale sous peine d'aridité et de mort. Toute branche séparée du cep se dessèche, s'étiole et n'est plus bonne alors qu'à être jetée dans le feu. Contemplons à travers les siècles, contemplons un instant la merveille de cette expansion de vie qui part du Vatican et se dilate dans le monde

entier pour revenir encore au centre d'où elle est partie. Résumons à grands traits quelques faits de l'histoire ecclésiastique.

Pierre, après avoir donné la vie à Jérusalem et aux églises de l'Orient, avait laissé, à la tête de chacune de ces églises, des hommes de science et de sainteté, capables d'y entretenir l'élan et d'y augmenter la ferveur des fidèles, et s'en était venu établir son siège à Rome, où, pendant la période trois fois séculaire des persécutions, tandis que tout le paganisme criait : Mort, mort au Pape, chef de la nouvelle religion, le Saint-Siège était déjà la vie de tout, et était comme un foyer incandescent, d'où partaient des étincelles brillantes et innombrables, qui allaient éclairer les labyrinthes de Rome souterraine, réchauffer la ferveur et la foi des chrétiens, qui y participaient aux saints mystères, et y chantaient des hymnes et des psaumes, en l'honneur du Très-Haut, et conforter les vaillants athlètes qui confessaient Jésus-Christ, devant les tribunaux, ou dans les amphithéâtres. Une bénédiction, un encouragement, envoyé par le Pape, suffisait souvent, pour confirmer ceux qui étaient chancelants, relever ceux que la violence des chevaliers était sur le point de vaincre, soutenir les forts, et combler de joie les uns et les autres.

Mais tandis que la Papauté était ainsi le soutien, la force et la vie des martyrs et des confesseurs, elle cherchait à dilater ses entrailles au loin, et à faire pénétrer la vie dans les royaumes, où planait encore le linceul de la mort. L'Orient, Rome et l'Italie étaient un théâtre trop restreint pour celle qui avait reçu mission de prêcher l'Évangile à toute créature ; il lui fallait un champ plus vaste, un champ qui n'eût d'autres bornes que celles du monde. C'est ainsi que saint Pierre choisit des hommes de cœur et d'énergie, des hommes élus de Dieu, et leur ayant imposé les mains, il leur dit : Je vous envoie ; allez, traversez les mers, transportez-vous dans cette Afrique, sur cette terre brûlante, célèbre par tant d'exploits guerriers, et portez-y cette vie puissante et énergique, qui produira les Tertullien, les Cyprien, les Fulgence, les Optat, les Augustin, etc. Passez en Espagne, et portez-y ce souffle divin, qui produira un peuple de martyrs, et une chrétienté pleine de foi, de dévouement, de fermeté et de fidélité. Et vous, Trophyme, Paul, Martial, Austremoine, Galien, Saturnin, Valière, dirigez-vous vers les Gaules : portez-y la vie, mais une vie exubérante, à cette nation chevaleresque et généreuse, qui sera l'appui, le bras, l'épée de la Papauté, et la Fille aînée de l'Église. Dispersez-vous à travers les riches contrées de ce pays, encore livré aux superstitions païennes : allez à Arles, métropole des Gaules ; à Narbonne, à Limoges, chez les Arvernes, chez les Turones, à l'Augusta Trevirorum ; chassez de ces belles régions le règne de la mort, et remplacez-le par le règne du Dieu vivant, et par la vie et le feu que le Christ a apporté sur la terre.

Saint Clément, monté sur la Chaire apostolique, un an après la mort de Pierre, imposa les mains, lui aussi, à une troupe de missionnaires, et les envoya dans les Gaules : à Paris, à Meaux, à Beauvais, au Mans, à Evreux, à Saintes, à Toul, à Chartres, et à Rouen, ville primatiale de la Neustrie, en leur disant : Allez, vous aussi, dans les Gaules ; d'autres ouvriers vous y ont devancé, et travaillent à défricher cette vigne fertile du Seigneur, Quelques-uns l'ont déjà arrosée de leur sang ; d'autres l'arroseront, mais leurs fatigues, leurs souffrances et leur sang ont engendré à la vie des milliers d'âmes, qui gisaient à l'ombre de la mort, et ont fécondé cette terre jusque-là stérile en bonnes œuvres. A votre tour, vous serez des martyrs, mais pour quelques gouttes de sang que vous verserez, et pour une vie corporelle que vous donnerez, vous enfanterez des chrétientés entières à la foi, et vous communiquerez la vie surnaturelle à de nombreuses peuplades. Et ces hérauts de l'Évangile partirent ; ils arrosèrent de leur sang les fondements de leurs églises, et donnèrent leur vie au Christ et à la France, notre patrie.

Plus tard, les Papes deviennent les sauveurs de Rome, de l'Italie et de l'Europe, du monde entier, en quelque sorte. Constantin leur avait abandonné la Ville-Eternelle, et s'était retiré dans la vieille Byzance, qui prit depuis le nom de Constantinople. Peu à peu l'Italie s'était vue délaissée de ses souverains légitimes, et était devenue un foyer de factions et de guerres civiles ; qui protégera et sauvera la vie de ces pauvres populations ? Les Papes.

Puis viennent les barbares du Nord et les barbares du Midi, qui fondent sur Rome et sur l'Italie comme sur une proie facile à dévorer. Qui arrêtera la marche triomphante de ces hordes sauvages ? qui sauvera la vie de ces peuples contre des soldats altérés de sang et répandant le carnage et la mort sur leurs pas ? C'est le Pape saint Léon qui, entouré de l'ombre de saint Pierre et de saint Paul épouvante et arrête Attila, sur les rives du Mincio ; c'est le même saint qui, quatre ans plus tard, obtint par ses prières de Genséric que Rome serait préservée de l'incendie, du meurtre et des supplices. Déjà la ville avait entendu la voix d'Alaric proclamant du milieu de ses ruines fumantes que quiconque voulait avoir la vie sauve se retirât dans l'église de Saint-Pierre, seule arche de salut dans cet affreux déluge (Bénédictins de Solesmes).

Par suite des invasions multipliées des barbares, l'Occident demeura comme une terre que l'orage et la tempête viennent de ravager, dépouillé de toutes ses institutions ; et un chaos affreux sembla succéder à sa gloire antique, tandis que l'Orient était livré à des divisions scandaleuses au sujet des questions religieuses. Une seule chose perçait au milieu de cette confusion sociale, une seule chose restait droite, c'était la Papauté pénétrant les mœurs des peuples, réparant les désastres des invasions, et s'insinuant partout dans le cadavre social comme la sève vivifiante pénètre les branches des arbres et envahit jusqu'aux extrémités des rameaux et des feuilles, ou comme la vie se communique du cœur par les artères jusqu'aux extrémités du corps humain. Elle est, disions-nous, comme l'âme du monde, vivifiant peu à peu les peuples sous l'influence de la civilisation chrétienne et leur communiquant une vie qu'ils ne connaissaient pas encore. C'est de cette influence des Souverains-Pontifes que sort l'Europe du moyen Age, notamment la France de Clovis, de Pépin, de Charlemagne et de saint Louis.

Puis un cri d'appel parti des Lieux-Saints retentit en Occident. Aussitôt le Pape lance à travers l'Europe occidentale un souffle de vie qui soulève les cœurs d'indignation, électrise les peuples d'enthousiasme, et pendant près de deux siècles on n'entend plus que ce sublime élan des croisés : Dieu le veut ! Dieu le veut ! Sauvons la vie de nos frères ; défendons le sépulcre de notre Dieu.

Et dans notre siècle, siècle d'entrain pour les missions des lointains rivages, n'est-ce pas le Pape qui envoie ces jeunes prêtres enflammés de zèle pour le salut des âmes, en leur disant comme le Sauveur à Ses Apôtres : Allez, enseignez et baptisez au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Je vous confie la vie, portez-la à ces populations encore ensevelies dans la nuit de la mort ; ressuscitez-les du tombeau où elles gisent misérablement. Et ces missionnaires de la bonne nouvelle sont partis disant un éternel adieu à leur patrie, à leur famille, à leurs biens ; ils ont sillonné l'Océan dans toutes les directions ; ils ont porté la vie partout où il y avait des âmes ; et ils sont morts à la tâche, la plupart empourpré de leur sang, et il en est surgi les vicairies de la Corée, de la Chine, du Japon, du Tong-King, et une foule de diocèses en

Amérique, en Afrique, en Océanie. C'est ainsi que l'immortelle vie de la Papauté s'épanche à travers les terres et les mers et vivifie l'humanité tout entière.

Je dis tout entière, car si elle communique la vie directement, ainsi que nous l'avons dit plus haut, aux chrétiens catholiques de l'univers, et en particulier aux nations occidentales, plus étroitement reliées à Rome par les bienfaits reçus et les services rendus, aux nations placées plus primitivement et plus immédiatement sous la juridiction totale et sous le gouvernement complet des successeurs de Pierre, sa lumière est placée si haut, ses feux sont si vifs, si pénétrants, qu'aucune contrée ne peut entièrement se dérober à son action bienfaisante, de sorte qu'elle communique de sa clarté, indirectement du moins, aux sectes séparées de sa communion et même aux infidèles, sinon par voie de prédication ou de communion, du moins par voie de contact et de transmission indirecte, et que les sectes profitent de la vie et s'éclairent de la splendeur dont Rome est le foyer.

Nous ne pouvons pas nous faire une idée de ce que serait le monde sans la Papauté ! Sans elle plus d'Église, sans Église plus de christianisme, sans christianisme plus de religion, sans religion l'injustice, l'erreur, le vice divinisé, la barbarie, l'anthropophagie sur la plus large échelle, le chaos le plus complet. Mais avec le Pape, la vérité luit, la justice règne, les règles de la morale sont maintenues, la civilisation chrétienne, l'urbanité, la vertu se communiquent d'un pays à l'autre, de peuple à peuple, d'individu à individu, en sorte que nous ne sortons pas des bornes de la vérité en affirmant que l'humanité entière se ressent de l'influence vitale de Rome.

Mais si la Papauté communique la vie au monde par un épanchement expansif continu, les peuples, de leur côté, tournent leurs regards vers Rome comme vers leur centre, vers le cœur d'où leur vient la vie, et auquel ils ont besoin de se tenir étroitement unis s'ils veulent la conserver. Ils se sentent attirés vers Rome à proportion des bienfaits qu'ils en reçoivent ; et comme l'a dit M. Paul Sauzet, «plus Rome se fait universelle, plus l'univers est disposé à se faire romain» (*Rome devant l'Europe*, 3^e éd., p. 132). Ainsi, durant les siècles de persécution, le Pape était le refuge, la force et la joie des chrétiens ; tous, du milieu des angoisses et des cris de mort qui retentissaient à leurs oreilles contre les coreligionnaires du Christ, voulaient mourir dans la communion du Pontife romain ; tous auraient tenu à faire un rempart de leurs corps au père commun, et toutes les églises du monde envoyaient à Rome la relation détaillée de la mort de leur martyrs, comme des enfants bien nés font part à leur père et à leur mère de leurs joies et de leurs tristesses. Les rapports mutuels entre la Papauté et l'univers catholique étaient déjà si bien établis lorsque la religion monta sur le trône des empereurs romains que Constantin s'aperçut bien vite, après sa conversion, qu'il circulait à Rome et dans le monde une vie bien autrement puissante que celle qui régnait dans l'empire, et qu'un courant irrésistible avait déjà envahi les populations des cités et des campagnes, et les entraînait à d'autres horizons riches d'espérances. Étonné, presque épouvanté de la majesté qui rejaillissait autour du Souverain-Pontificat et des témoignages de respect et de dévouement qu'il recevait de toutes les parties du globe, sa piété ne put tenir à côté de cette majesté, et il chercha une autre capitale, comme nous le disions tantôt.

Pendant l'invasion des barbares et les déprédations des Lombards, les peuples de l'Italie ne mirent point leur confiance dans les semi-ariens, ni dans un chef plus ou moins habile qui eût pu les sauver, mais ils se jetèrent entre les bras de la Papauté en lui disant : Sauve notre vie contre un peuple qui met tout à feu et à sang, notre indépendance contre les envahissements du despotisme et la honte de l'esclavage ; et la Papauté les sauva.

Dans les siècles suivants c'est un redoublement toujours croissant de fidélité, de témoignage, de dévouement et d'union intime. C'est le temps où la France commence à devenir l'égide et l'épée du Saint-Siège ; le temps où s'établit le patricat romain dans les personnes de Charles-Martel, de Pépin et de Charlemagne ; le temps où les rois font hommage de leurs royaumes au Pape ; le temps, en un mot, où les peuples semblaient ne vivre, et ne vivaient en effet que par le Pape et pour le Pape : et il faut avouer qu'ils voyaient mieux que nous, qu'ils avaient un sens plus droit, un jugement plus éclairé que les gouvernements de nos jours, qui redoutent, en général, l'influence des Pontifes romains, et craignent, en conséquence, de faire quelque chose pour eux. De fait, ce fut dans ce temps que la société, faisant un grand pas, pris des formes plus humaines, que les mœurs devinrent plus douces, que les États de l'Europe purent se constituer, et que les royaumes, se moulant en quelque sorte sur la politique chrétienne, purent établir entre eux ces règles de justice que l'on a appelées depuis le droit des nations ou les droits internationaux.

Ce courant réciproque entre le Pape et les catholiques est si irrésistible, si naturel, si divin, qu'il s'établit même avec les chrétientés les plus éloignées et qui ne faisaient que de naître. A peine ces peuplades lointaines ont-elles senti circuler dans leur sein cette vie divine qui les électrise et leur ouvre des horizons jusque-là inconnus, qu'elles veulent, elles aussi, se mettre en contact avec la source d'où leur vient cette vie surnaturelle.

Les *Annales de la Propagation de la Foi* nous fournissent à ce sujet des traits du plus saisissant intérêt ; nous allons en citer quelques-uns pris au hasard, en commençant par l'église de Corée dont l'histoire n'est qu'un long martyrologe. L'origine de cette vaillante église nous est inconnue. On sait que des Coréens, emmenés captifs au Japon, y confessèrent, la foi et y reçurent le baptême de sangs. Serait-elle née de quelques gouttes de ce sang, comme ces plantes qui, emportées par le vent, vont germer sur un sol où elles étaient ignorées ? Quoi qu'il en soit, elle grandit sans prêtres et dans l'isolement, connue de Dieu seul, et cultivée par le glaive des bourreaux. Nos missionnaires découvrirent enfin ce trésor caché et Pie VI en fut informé, mais il ne put que la confier à l'évêque de Pékin, beaucoup trop éloigné pour lui porter secours.

En 1811, Pie VII, alors prisonnier à Fontainebleau, reçut une pièce de soie ; quel étrange présent pour un Pape ! Il y a là quelque mystère, se dit-il. C'étaient, en effet, les pauvres catholiques de Corée, qui, pour ne point donner réveil à leurs bourreaux, avaient écrit une supplique au Pape, pour lui demander des prêtres. Ils y disaient qu'ils avaient recueilli les actes de leurs martyrs, en plusieurs volumes, mais qu'ils ne pouvaient les envoyer à cause du péril, puisque les conjonctures les obligeaient à écrire cette lettre sur la soie, afin que le porteur la pût cacher plus commodément. Ils ajoutaient : «Priant très humblement le Grand-Dieu qui s'est incarné, qui est mort en croix, qui a plus de sollicitude pour les pécheurs que pour les justes, et Votre Sainteté qui tient la place de Dieu, qui a soin de tout le monde et délivre véritablement les pécheurs, nous vous demandons les secours spirituels pour notre salut. Les noms et les mérites de nos martyrs sont écrits dans les livres de ceux qui sont morts pour la justice. Ils sont véritablement agréables à Dieu ; ils sont aimés de la

Sainte Vierge et des saints anges, ils ne seront pas moins agréables à Votre Sainteté. Par les mérites de nos martyrs, envoyez-nous les secours spirituels, que nous implorons avec mille et dix mille larmes de sang».

Pie VII entendit cette touchante requête, mais il ne put l'exaucer tout de suite. Ce fut Grégoire XVI qui envoya aux Coréens un apôtre, Mgr Brugnières, et cet apôtre mourut de chagrin et de misère, ayant attendu trois ans sur la frontière, qu'il ne parvint pas à franchir. A Mgr Brugnières, succéda Mgr Imbert, martyr, qui entra le premier en Corée, avec ses deux prêtres, MM. Maubert et Chastan, martyrisés le 21 septembre 1839¹.

Ailleurs, ce sont les insulaires de Wallis (Océanie), qui disaient à Mgr Bataillon, partant pour la France : «Ah ! du moins, emporte nos cœurs et nos vœux ; dépose aux pieds du Grand Chef nos sentiments d'amour et de respect... Dis à nos frères d'Europe que nous les aimons beaucoup ; dis-leur aussi que nous leur portons envie, non pas à cause de leur pays et de toutes les belles choses dont on nous parle tant. Nous sommes contents de notre petite île, de nos huttes et de nos vêtements de feuillage. Ce que nous leur envions, c'est le bienfait de la foi, dont un grand nombre des nôtres sont encore privés ; ce sont les nombreux moyens de salut dont ils surabondent, et qui nous manquent. Qu'ils veuillent donc nous céder des missionnaires».

Un peu plus tard, du sein de la persécution même, les chrétiens japonais tournaient leurs regards vers Rome, comme vers le centre toujours vivant d'où leur venait cette foi qui, en leur donnant la vie surnaturelle, les soutenait au milieu des vexations sanglantes qu'ils souffraient. De jeunes enfants s'adressaient au Saint-Père avec cette naïveté si admirable de candeur et de simplicité : «A vous, un enfant de quatorze ans, du nom de Dominique, élève et présente une lettre. L'enfant qui, grâce à vous, à l'évêque et aux Pères, l'an dernier, le 30^e jour de la douzième lune, reçut le baptême, la confirmation et l'eucharistie, vous adresse une prière au sujet des chrétiens du Japon, qui ont été saisis dans le village d'Oura-kami.

«Par votre protection, ces chrétiens se sont multipliés, c'est pourquoi, daignez demander à Dieu qu'ils se multiplient encore. Ceux qui ont été emprisonnés sont au nombre de soixante-sept, dont quatorze femmes. Parce que l'inquiétude s'accroît peu à peu, j'ai recours à vous». Ne croirait-on pas entendre la relation des martyrs de la primitive Église !

Écoutons encore avec quel accent de tendre pitié les chrétiens de Birmanie s'adressaient à Pie IX : «Que le Seigneur protège le grand prêtre roi !

«Au Père de tous les fidèles, qui réside à Rome, dont le nom est le plus grand, le plus élevé, le plus excellent de tous les noms de la terre ; au grand prêtre roi, ses disciples de Thounghoa (empire birman) courbent le front, pour en toucher ses pieds souverains.

«Ayant senti par la grande gloire (le prêtre) que vous avez envoyée ici pour enseigner le chemin d'or du ciel, que sur votre auguste tête, par l'œuvre des fils et des filles du démon, étaient amassées d'innombrables afflictions ; que vous êtes, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ, entre les mains de nouveaux juifs, et que, comme saint Pierre, qui souffrit beaucoup en prison, vous aussi vous souffrez ; les cœurs de vos disciples sont, comme par douleur, environnés de feu ; leurs vies s'arrêtent pour tomber et pour être tranchées ; ils sont voisins de la mort. Afin que vos afflictions s'éloignent et se séparent de vous, nous, en particulier, comme réunis ensemble, avons prié le Seigneur, espérant que par la force de nos prières, il chassera vos afflictions, et vous accordera une grande félicité.

«Nous répétons notre prière, tous les jours, sans exception ; et, comme maintenant vous êtes devenu pauvre, nous vous prions de recevoir, de vos excellentes mains, l'aumône qu'avec toutes nos forces nous avons pu recueillir. Usant de miséricorde, qu'il vous plaise de donner à nous et à nos fils le grand remède (la bénédiction), vous qui êtes le grand pontife roi». Cette adresse était écrite sur des feuilles de palmier ornées de dorures. Au frontispice, il y avait les armes pontificales, peintes avec une colombe au-dessus et deux anges de chaque côté. A la lettre était jointe une offrande de 750 fr.

Si la Papauté est la vie du monde, elle est aussi la vie des États. La prospérité des royaumes est à raison des bons ou des mauvais rapports dans lesquels ils vivent avec le Saint-Siège, et des influences salutaires qu'ils en reçoivent. Là où il y a harmonie, la société grandit en puissance, en activité, en fécondité, en gloire : c'est le souffle de l'Esprit de Dieu qui, partant de Rome, passe à travers les âmes, les anime, enfle les voiles des affaires et inaugure un règne de prospérités et de richesses. C'est la paix qui règne, la gloire qui rayonne, la puissance qui impose, la vie qui déborde de toute part ; c'est la France de Charlemagne, de saint Louis, de Henri IV, des premières années de Napoléon III. Les peuples qui se sont le plus résolument engagés dans cette voie sont devenus les plus florissants et ont marché dans les sentiers de la félicité, de la grandeur et de la civilisation la plus brillante.

Ces relations deviennent-elles difficiles, tendues, il n'y a plus d'aine, plus de vie, plus d'entrain, mais aveuglement, mépris de l'autorité, atrophie ; des abîmes se creusent et des symptômes de décadence se font sentir. C'est l'angoisse générale, la souffrance des affaires, le malaise des esprits ; c'est le temps des commotions politiques, des fluctuations morales, des défaillances gouvernementales ; c'est l'heure suprême, le signal de la ruine, le commencement de la fin. Chacun cherche le repos, et nul ne le trouve ; on appelle partout le calme, la confiance et la tranquillité, et il n'y a partout qu'agitation, défiance et trouble. On accuse le souverain, on accuse les ministres d'être les auteurs de la crise, de cette stagnation des affaires ; on inculpe la politique du gouvernement, la maladresse de l'administration ; on s'en prend à tout, excepté à la vraie cause du mal, comme ces malades qui, ne trouvant nul repos, s'en prennent à la dureté du lit, au lieu de s'en prendre à la fièvre qui les dévore.

O rois, ô peuples, ne cherchez pas d'autre cause à ce malaise que votre politique anti-romaine ; et, comme l'agonie se reconnaît au rôle de la mort, sachez que le râlement des nations, c'est l'éloignement de la Papauté. Comme les animaux du désert jettent des hurlements affreux, des cris sinistres, à l'approche de l'orage, les sociétés aussi pressentent les tempêtes des révolutions et des secousses politiques, lorsqu'un État se met en rupture avec le Saint-Siège. La période d'agonie pourra durer, parce que les maladies des nations sont naturellement plus longues que celles des individus ;

¹ M. Chastan, à qui nous sommes heureux de rendre témoignage, en passant, comme à notre compatriote, était de Marcoux, petit village aux environs de Digne. Il a été déclaré serviteur de Dieu, en 1857. Sa canonisation se poursuit actuellement. Mgr Imbert, croyant que le gouvernement n'en voulait qu'aux étrangers, leur ordonna de se livrer pour préserver le peuple, et les deux intrépides jeunes prêtres obéirent dans les vingt-quatre heures. Leur sang ne resta pas infécond. Nous avons lu la lettre qu'il écrivait à ses parents, dans ce moment critique.

mais, après un certain temps, s'il n'y a pas de retour, vient infailliblement l'anarchie, qui est le désordre dans les principes, dans les idées, dans les lois, dans l'administration, le chaos complet.

Que si à cette tension pénible succède la rupture ouverte, les actes d'hostilité, soit diplomatique, soit militaire ; si une puissance quelconque s'empare des États pontificaux ou retient le Pape captif, soit dans son propre palais, soit dans une autre forteresse, comme on l'a vu tant de fois, ce n'est pas alors une seule puissance qui souffre, mais toutes ensemble, parce que la tête étant malade, il est tout naturel que les membres, les peuples soient dans la souffrance. C'est alors un ébranlement général qui atteint le monde entier et les puissances catholiques en particulier. Examinons comment les organes du catholicisme jugent ces grandes crises et dans quel langage ils déplorent le sort des nations séparées de l'Église romaine.

Le général de Montebello, à la veille de quitter Rome, le 16 décembre 1866, avec le dernier lambeau de l'armée, alla faire ses adieux à Pie IX, qui lui dit : «Votre drapeau, en parlant de France, il y a dix-huit ans, avec la mission de défendre le Saint-Siège, a été accompagné par les voix et par les acclamations de tous les pays catholiques ; aujourd'hui il entre en France ; je souhaite qu'il y soit reçu avec les mêmes acclamations ; mais j'en doute fort.

«On m'écrit que les cœurs catholiques sont alarmés en pensant à la position difficile où se trouve le chef de la catholicité.

«On a mis dans la bouche d'un grand personnage que l'Italie était faite, mais qu'elle n'était pas entièrement achevée. A mon four, je dirai qu'elle n'est pas complètement dé faite, et que si elle existe telle qu'elle est, c'est qu'il y a encore ce morceau de terre où je suis, et où règnent la justice, l'ordre et la paix. Quand il n'existera plus, je sais que le drapeau révolutionnaire flottera au Capitole ; mais je sais aussi que la Roche Tarpéienne n'est pas loin». Lorsque Pie IX parlait ainsi, il avait été dépouillé des quatre cinquièmes de ses États, mais il possédait encore Rome et quelques pays environnants.

Saint Hilaire de Poitiers dit, en parlant du tremblement de terre qui suivit la mort du Sauveur : «La terre s'ébranle, la terre s'agite jusqu'en ses fondements, car si vaste que soit sa capacité, ses flancs n'avaient pas à recevoir un tel mort : *Movetur terra capax enim hujus mortui non erat* (in Math., 33) ; et son commentateur ajoute : Un mort qui est celui par qui toutes choses ont été faites, et pour lequel toutes les choses vivent, un mort qui est le principe et le terme de toute vie, un mort de cette taille, ni la surface, ni la profondeur de la terre ne sont assez grandes pour tailler et lui mesurer un sépulcre.

«Or Pierre est ici-bas le Vicaire, le représentant, la personne continuée du Christ. Et si l'heure de l'agonie sonne de nouveau pour le Christ dans la personne de Son Vicaire, si le chef de la chrétienté est frappé de mort civile, il y aura par la terre des commotions, des secousses, des convulsions sans pareilles ; car quelles que soient les dimensions de notre planète, elle n'a point de place pour un tel mort. Errant de ville en ville, de royaume en royaume, le pontificat romain débordera toujours le cadre qu'on voudra lui tracer.

«Dans cette organisation sociale de l'Europe et du monde chrétien qui a été l'œuvre de Dieu et des siècles, la fonction de la Papauté est celle du centre d'où tout part, du foyer d'où tout converge. Or, c'est la loi des êtres de ne pouvoir durer longtemps, ni être en repos si on les sépare de leur cause et si on les détourne de leur fin. La terre sera donc tremblante sur sa base et agitée dans ses entrailles, elle ne retrouvera pas son assiette jusqu'à ce qu'une secousse favorable ait réparé la perturbation et les désordres apportés à l'équilibre politique du monde chrétien par la disparition de son chef.

«Cette réparation viendra. Ce qu'un choc funeste a renversé, un choc meilleur le relèvera. Au surlendemain du tremblement de terre qui accompagna la mort du Christ, il y en eut un second plus fort que le premier : *Et ecce terræ motus factus est magnus* (Matth., 28, 2). C'était le sépulcre qui se déchirait, qui se brisait, qui faisait voler en éclats la pierre dont on l'avait scellé et qui rendait à la vie le mort puissant qu'elle ne pouvait retenir. Que cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant : *Quid quæritis viventem cum mortuis* ? Le Jésus qu'on a mis au sépulcre avant-hier, allez en Galilée vous le trouverez plein de vie et rayonnant de gloire. Et moi je vous dis, retournez à Rome dans quelques mois, dans quelques années et vous y trouverez la Papauté réintégrée et rayonnante de gloire» (Cardinal Pie, homélie du 14 janvier 1872).

L'histoire nous dit que tant que la France fut fidèle au Saint-Siège, elle fut la grande nation de l'épée. A l'ombre de l'égide française brillant à Rome ou dans les États pontificaux, ou à Civita-Vecchia, le Pape, pouvait se croire en sûreté et la France en paix, mais en se retirant de ces postes glorieux, la Papauté est devenue la proie de ses ennemis, la Franco le jouet de ses antagonistes et la honte de l'Europe. L'injure faite au trône pontifical atteint quiconque fait cette injure, et tous les coups portés contre lui se retournent contre leur auteur.

Il y a sur la terre un vent de mort et un fleuve de vie. Le vent de mort remue incessamment les peuples et les dessèche jusqu'à la moelle, comme les vents du désert soulèvent les sables du Sahara et dessèchent les plantes qui se trouvent sur leur passage. Il s'appelle esprit moderne ; il s'appela jadis hérésie, protestantisme.

Le fleuve de vie, c'est le Vatican, d'où il s'épanche vers les quatre extrémités du monde, comme le fleuve de l'Éden. Il remue agréablement les peuples, mais il leur donne la vie avec son onde fertilisante. Qu'on fasse le parallèle de l'état présent de certaines contrées avec l'auréole de gloire qui rayonna sur leur front aux temps où elles puisaient aux sources de la Papauté.

«Avant la chute de Sodome et de Gomorrhe, dit Chateaubriand, le pays où brillaient ces villes était comme le paradis de Dieu. Aujourd'hui, le regard attristé y découvre seulement un sol semblable au fond d'une mer depuis longtemps retirée, des plages de sel, une vase desséchée et des sables mouvants, çà et là des arbustes chétifs poussent péniblement sur une terre privée de vie ; leurs feuilles sont couvertes du sel qui les a nourries, et leur écorce a le goût, l'odeur de la fumée. Au lieu de villages, on aperçoit les ruines de quelques tours et dans la vallée passe un fleuve décoloré ; il se traîne à regret vers le lac empesté qui l'engloutit. On ne distingue son cours à travers l'arène que par les saules et les roseaux qui le bordent. L'Arabe se cache dans ces roseaux pour attaquer le voyageur et le pèlerin» (Itinéraire de Paris à Jérusalem).

C'est l'exacte image des Églises séparées de Rome par l'hérésie ou déchirées par le schisme. Catholiques, ces Églises étaient un champ fertile où tout tressaillait de fécondité. «Là où l'on admirait un Evode, disciple et imitateur de saint Pierre ; un Ignace, surnommé le Théophile, ou portant Dieu dans sa personne ; un Denis l'Aréopagite, qui pousse son vol jusqu'aux cieux ; un Basile, presque l'égal des Apôtres ; un Athanase, plus grand que toute louange ; un Grégoire

le Théologien, invincible soldat du Christ (Chrysostome), un Chrysostome, de qui on disait : Mieux vaudrait que le soleil perdît ses rayons que Bouche d'or ses paroles ; on aurait cru voir l'entrepôt de la foi pour tous les peuples» (Saint Grégoire de Naziance). Elles portaient une couronne composée de ces légions de martyrs, de ces phalanges de religieux qui, dans les moments critiques, sortaient de leurs déserts ; de ces conciles nombreux qui étaient comme des soleils levants, de ces docteurs qui brillèrent dans leur sein comme des étoiles au firmament. Le schisme, une fois consommé, toutes les sources tarissent, de même que la sève se retire au souffle d'un vent glacial. Alors ces nations si illustres n'ont plus que des vues puériles, des sophismes, des ruses, des ombres qui rappellent un passé glorieux, des ruines majestueuses qui attestent les grandeurs de l'édifice détruit. Au lieu d'un clergé éclairé, il n'y a plus qu'un clergé abâtardi, atrophié ; plus de zèle pour rien, une apathie mortelle l'a remplacé de concert avec la haine contre la vérité et le catholicisme. Elles auraient pu agir contre les Sarrasins et faire à leur égard ce que l'Occident a fait pour les barbares. La même raison fit que les moines d'Orient n'eurent plus de vitalité.

Et puisque nous sommes à parler des Sarrasins, considérez la différence qu'il y a entre la rive catholique et la rive musulmane de la Méditerranée, et vous verrez d'un côté ce qu'a fait le fleuve parti de Rome et de l'autre ce qu'a produit le vent brûlant venu de la Mecque : d'un côté le Pape, de l'autre Mahomet. Jetez les yeux baignés de larmes sur ces vastes régions, berceau du christianisme, dit Fénelon ! que sont devenues les Églises d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem de Constantinople, têtes d'autres Églises innombrables ? «C'est là que pendant tant de siècles les conciles assemblés ont étouffé les erreurs ; c'est là que régnait avec majesté la sainte discipline, modèle après lequel nous soupirons encore. Cette terre était arrosée par le sang des martyrs, elle exhalait le parfum des vierges, le désert même florissait par ses solitaires. Mais tout est ravagé sur ces montagnes découlantes de lait et de miel ; où paissaient sans crainte les troupeaux d'Israël, là maintenant sont les cavernes inaccessibles des serpents et des basilics. Que reste-t-il sur les côtes d'Afrique, où les assemblées d'évêques étaient aussi nombreuses que les conciles universels ? Je ne vois plus qu'une terre encore fumante de la foudre que Dieu y a lancée».

De l'Orient revenons en Occident, où les mêmes causes produisent les mêmes effets. Le protestantisme aussi a des temples, mais semblables à des cénotaphes, il n'a plus même ces dogmes mutilés que les réformateurs conservèrent dans leur séparation. Partout où il a pénétré, il a porté la stérilité, la sécheresse et le vide. Stérilité de bonnes œuvres, de vertus, de sainteté ; étiollement dans les esprits, sécheresse dans les âmes, vide dans le cœur.

La moindre dissidence, même avec le principe d'unité, amoindrit à proportion l'esprit et paralyse le cœur de ceux qui se laissent entraîner à des sentiments anti-romains. Quand Louis XIV inspira les articles de 1682, le clergé, dans cette dernière scission, sentit une vertu se retirer de lui ; et, parce qu'il ne communiquait plus, dans la même plénitude, avec Rome, et qu'il ne puisait plus que faiblement à l'eau vive du Vatican, il tomba dans une sorte de langueur. Trop isolé du Chef pour agir avec vigueur, il sentit descendre sur lui un obscurcissement de science, un refroidissement d'amour, et tomba dans la somnolence des voyants du XVII^e siècle. L'air céleste, l'inspiration divine manque, et le bien a peur de s'affirmer. Mais retrempe dans l'unité à l'époque de la Révolution, il est beau de le voir devant la Chambre, devant les constituants, en face de la mort ; beau avec son regard de sentinelle, ses mains fortes combattant le bon combat du Seigneur, ses pieds agiles pour mesurer tous les confins de l'univers ; beau surtout quand il élève le plus sublime concert de protestation au Saint-Père, contre ses spoliateurs, et qu'il se rallie autour de son trône, pour resserrer cette admirable unité qu'aucun siècle ne vit briller avec tant d'éclat.

Des royaumes, descendons à la famille, et nous verrons que sa vie a aussi sa source dans les entrailles de la Papauté. L'infidèle qui ne connaît ni Dieu, ni son Christ, l'hérétique qui refuse d'ouvrir les yeux à la lumière de la vérité, le schismatique qui se sépare de la communion des saints, le libre penseur qui se moque de toute religion sont comme des êtres isolés et perdus dans le monde, comme des aveugles sans guide, comme des rameaux retranchés du cep et privés de la sève vitale qui donne et entretient la vie. C'est une famille sans Dieu, sans appui, sans foi, sans espérance, sans père, qui soit comme le centre d'union des divers membres de la famille ; dès lors, quelle joie, quelle vie peut régner dans une pareille société ? C'est l'angoisse de l'abattement, le dégoût de la vie, l'étiollement de la faim, le silence de la mort. Nous verrons plus loin ce qu'il en est en Angleterre.

Mais, pour le catholique, la famille religieuse descend de la Papauté, comme un fruit vivant et salutaire vient de l'arbre qui le nourrit, en lui communiquant la sève de ses racines. Dieu, le Christ et le Pape, telle est la Trinité qui entretient le courage, l'espérance et la vie dans la maison, et qui relie cette famille à la grande et joyeuse famille du ciel. Vivre en union avec le Pape, c'est l'union de prières, l'union des bonnes œuvres ; c'est l'admirable communion des saints. Otez la Papauté, il n'y a plus de baptême, plus de solennités religieuses, plus de joies de première communion, plus de confession, plus de bénédiction du mariage, plus d'éducation chrétienne, plus de mœurs, plus d'honnêteté, plus de piété, plus de sépulture ecclésiastique, ce dernier honneur rendu à l'homme, cette suprême consolation donnée aux vivants ; enfin, plus de piété filiale, de cette vraie piété qui est inspirée, non par le sentiment naturel, mais surtout par le sentiment religieux, et que ni la misère, ni la pauvreté, ni le malheur, ni l'éloignement ne sauraient effacer. Il n'y a que les gens de bien qui se plaisent au sein de leur famille, dit Rousseau. Empruntons quelques exemples à l'hagiographie.

Saint Ambroise était frère de sainte Marcelline, neveu de sainte Solère. Saint Basile était fils de sainte Emmelie, frère de saint Grégoire de Nysse, de saint Pierre de Sebaste et de sainte Macrine. Saint Grégoire de Nazianze était fils de saint Grégoire l'Ancien et de sainte Nonne, frère de saint Césaire et de sainte Gorgonie. Saint Augustin eut sainte Monique pour mère ; saint Paulin de Nole était époux de sainte Thérésie. Au Mont-Cassin, la statue de saint Benoît repose entre celle de sainte Abondance, sa mère, et celle de sainte Scolastique, sa sœur. Ces exemples, que nous pourrions multiplier indéfiniment, montrent surabondamment ce que la vie de la Papauté exerce dans les familles sincèrement religieuses.

La Papauté est aussi la vie des individus. Le bonheur de l'homme sur la terre consiste à vivre en union avec Dieu, en paix avec sa conscience, en parfaite harmonie avec ses semblables et à mourir dans les consolations de la religion catholique et romaine. Or, pour vivre en union avec Dieu, il faut nécessairement vivre en harmonie avec son représentant sur la terre, et comme tout est mort loin de Dieu, en dehors de la Papauté aussi, il y a le silence de l'isolement, l'hiver, le froid glacial de la mort. Tous ceux qui rompent avec le Pape tombent dans l'esclavage de César, et deviennent apostats, comme l'atteste l'exemple des vieux catholiques et du clergé grec, accroupi aux pieds du sultan ou de l'autocrate russe.

Vivre en paix avec sa conscience, on ne le peut que dans l'Église catholique, la seule qui ait le pouvoir de lier et de délier les consciences, d'absoudre ou de retenir, de donner la vie surnaturelle ou de délaisser dans la nuit du péché.

En dehors de cette Église, on ne rencontre que la basse cupidité, le droit de la force, le froid égoïsme, l'amour de soi porté au suprême degré, tandis qu'avec le Pape on sent un souffle qui, partant du Vatican, électrise les cœurs, engendre les dévouements héroïques, et opère les grandes merveilles de la charité chrétienne. On connaît les rois de la terre à leur sceptre, mais pour vous, disait le Sauveur à ses Apôtres, on connaîtra que vous êtes Mes disciples à l'amour que vous aurez les uns pour les autres.

Tout au monde est plein de Pierre et du Pape ; partout, ce sont ou des méchants qui ricanent la plus haute des majestés, ou des bons qui l'aiment ; partout des livres écrits ou pour la combattre ou pour la défendre. Le ciel est plein de ceux à qui le Pape en ouvre la porte, et l'enfer de ceux à qui il la ferme ; l'un plein d'affranchis qu'il déifie, l'autre d'esclaves qu'il tient enchaînés. Rome et l'Italie sont plus rayonnantes de la gloire de Pierre, que de tout l'or qui ruisselle sur leurs marbres, et du beau soleil qui les inonde ; l'Écriture, la tradition, le droit canonique, le chant sacré, la liturgie, tous les accents, toutes les harmonies dont résonnent nos cathédrales et nos temples sont inspirés de Rome. Les traités des Pères et des docteurs, comme l'humble prière de la femme chrétienne, respirent l'influence et l'esprit de Pierre et du Pape : toute la nature, tous les éléments s'y trouvent dignement réhabilités.

Le paganisme souillait la nature, l'erreur la rejette ou la profane ; Pierre la relève, l'ennoblit, la vivifie, la sanctifie. Il prend l'air qu'il exorcise, le feu qu'il bénit, le grain de blé, l'eau et le vin qu'il transsubstantie dans l'auguste sacrifice ; il sanctifie les aliments de table qui s'incorporent en nous, et vivifie jusqu'à la poussière et la pourriture des tombeaux, lesquelles sortiront incorruptibles et glorieuses. Il prend le sol de la mer, l'huile de l'olivier, la tige de l'hysope, les fibres du chanvre et du lin, la toison de l'agneau, la cire de l'abeille, l'or, l'argent, le saphir, la topaze, l'émeraude et le diamant qu'il enchâsse sur l'ostensoir, le calice, la tiare, la mitre et les ornements sacerdotaux ; place la fleur sur ses autels, le marbre, les pierres, dans la construction de ses temples, de ses colonnes, et il purifie tout cela par les bénédictions et les exorcismes ; et la vertu qu'il communique ainsi aux choses, les rend saintes et vénérables. C'est en ce sens que tout est plein de Pierre et du Pape.

Quelle différence avec le paganisme, dans lequel les sorcières se servaient des poisons, des reptiles, de la pourriture et du sang, pour la perte et la destruction du genre humain !

La Papauté est avec le peintre, comme une lumière qui l'inspire, et lui montre des limbes lumineux que le pinceau traduit sur la toile ; avec le statuaire, le portant à la perfection, vers l'idéal parfait qu'elle place devant les yeux de son âme ; avec le musicien, lui inspirant de ravissantes harmonies, les excitant les uns et les autres à tenir l'œil ouvert aux horizons de l'éternité.

C'est ainsi que l'Église anime jusqu'au métal, à la poussière, et que les corps inorganiques mêmes deviennent sous son influence des beautés ravissantes, des chefs-d'œuvre merveilleux, et parlent sous l'imagination de l'architecte, sous le ciseau du sculpteur, sous le pinceau du peintre, sous l'habileté de l'orfèvre. Des hauteurs éthérées où elle s'inspire, chacun de ses dogmes s'incarne dans une institution, dans un symbole ; et l'autorité dogmatique se personnifie dans cette imposante hiérarchie qui de Pierre rayonne dans l'univers jusqu'au pasteur de paroisse et aux ministres qui le servent.

La morale n'est pas non plus une vaine et sèche théorie magnifiquement développée dans les livres ; c'est une réalité qui entre dans l'âme, la pénètre jusque dans ses parties les plus intimes, jusque dans les replis les plus secrets de la conscience, dans ce mystérieux sanctuaire, où malgré les répugnances de la nature, elle dompte les plus sauvages instincts, les vices les plus invétérés, et y produit des merveilles de justice, de douceur, de chasteté, de sobriété et d'abnégation : merveilles devenues si vulgaires et qui nous ont tellement habitués aux grands sacrifices des apôtres, des martyrs, des vierges, aux dévouements envers toutes les misères, aux actes héroïques, qu'on se scandalise presque qu'elle laisse subsister des passions et le mal dans l'humanité ; des rides et des imperfections dans son œuvre, si haute est l'idée qu'on se fait de sa puissance de mobilisation.

Ne dirait-on pas qu'elle ressemble à ces sources profondes qui jaillissent çà et là, alimentent les fontaines où les hommes vont se désaltérer, et donnent ensuite la vie et la fécondité aux champs qui les entourent. Il n'y a pas une idée morale, pas une vertu, pas un sacrifice, pas un acte de générosité qu'elle ne suscite ou qu'elle n'encourage.

Disons maintenant, en deux mots, comment a lieu le flux et le reflux de cette mystérieuse communication de la Papauté avec les membres disséminés sur la surface de la terre, et comment cette vie revient de ces extrémités éloignées à sa source. Rien de plus simple que cette double opération d'expansion et de retour. Saint Cyprien nous représente l'Église comme une grande sphère dont l'Évêque de Rome est le centre et la clef de voûte ; l'ordre ecclésiastique, dominé par l'épiscopat, les rayons, et les fidèles, l'immense circonférence. Ces trois grands éléments, dit l'abbé Blanc, se tiennent par le lien hiérarchique de l'autorité, qui enchaîne et soumet les fidèles aux évêques, les évêques aux Pontifes romains. C'est donc bien simple ; le Pape communique la vie aux évêques, les évêques aux pasteurs ou curés des paroisses, et les pasteurs aux fidèles ; la vie remonte à la Papauté par le même canal.

La charité est le ciment qui unit les fidèles, les évêques et les Papes, pour ne former qu'un tout, un corps un et indivisible : *Plebs una in solidam corporis unitatem concordiae glutinae copulata* (*De Unit. Eccl.*, n° 23). Et il entend bien un corps animé, dans lequel la vie descend de la source génératrice, *a matrice*, et circule de là dans toutes les parties qui le constituent. Le centre est donc pour lui non seulement un centre actif et vivant, mais le principe vital, le cœur et la tête de la société catholique ; hors de lui, rien ne vit, rien ne respire, rien ne subsiste : *Quidquid a matrice discesserit, scorsum vivere et respirare non poterit, substantiam salutis emittit* (Ibid).

Avec lui, au contraire, tout vit, tout respire, et la Papauté n'est étrangère à rien de tout ce qui se fait dans le monde. Les Papes, et avec leur approbation, les patriarches et les archevêques ont divisé la terre en diocèses, vicariats et préfectures apostoliques. Des conciles y sont tenus par leur initiative, ou avec leur approbation. Ils en ont examiné, approuvé ou rejeté les actes. Toutes les questions sur la métaphysique la plus élevée, sur les mystères les plus profonds, sur les sacrements, sur le culte, sur les indulgences et sur les mœurs ont été décidées par les Souverains-Pontifes. Ils ont fixé leur propre autorité, celle des conciles, des conclaves, des cardinaux, des évêques et des tribunaux ecclésiastiques. Ils ont enseigné aux rois et aux grands leurs devoirs et les limites de leur autorité, aux sujets, la subordination. Ils ont

marqué le rang, le privilège de chaque ordre de la hiérarchie ecclésiastique, ont porté leur attention sur les liturgies, les universités, les collèges, les séminaires et les académies ; examiné et approuvé la règle des ordres religieux de l'un et de l'autre sexe, celle des ordres militaires, des institutions de charité, et veillé à leur discipline ; ont encouragé et enrichi de grâces et d'indulgences les confréries, les corporations d'ouvriers, les pieuses pratiques, et malgré cette activité étonnante qui s'occupe de tout, ils n'ont pas laissé de veiller sur la publication des écrits, d'en signaler les erreurs, de les stigmatiser au besoin, de créer des fêtes, de s'occuper du culte des images, de la vénération des reliques, de travailler à la béatification et à la canonisation des saints innombrables, de condamner les duels, l'astrologie, la magie, l'usure, le pillage des navires, les abus du théâtre, les sociétés secrètes. On les voit tous les jours écrire aux évêques et aux rois, pour stimuler leur zèle en faveur des bonnes mœurs, et faciliter l'accomplissement des lois de l'Église, en faisant toutes les concessions compatibles avec la pureté de doctrine et l'honneur du Saint-Siège (Mounier).

Il ne suffit pas de donner la vie, il faut encore la conserver et la développer. C'est ici qu'il faut voir la Papauté agissant à l'instar d'une bonne mère qui, après avoir donné la vie à ses enfants, la conserve et la développe par des soins assidus et multipliés. Quand elle nous a enfantés à la grâce, à la vie surnaturelle par le saint baptême, elle ne nous délaisse pas ; elle sait bien que cette vie qu'elle donne, toute pleine, toute puissante, toute rayonnante qu'elle soit, réside dans un vase fragile que le moindre choc peut briser ; quelle est environnée de périls, jalouée, attaquée par des ennemis redoutables ; c'est pourquoi elle nous entoure des soins de la sollicitude la plus tendre. Elle nous offre d'abord le lait de l'enfance chrétienne, puis la nourriture plus substantielle de la confession, de la communion et de la prédication. Que serions-nous devenus après avoir reçu la vie du baptême, si elle n'avait pas constamment fait briller devant nos esprits les grandes vérités de la foi, le terrible spectacle des jugements de Dieu, la grande image du Christ, le souvenir de nos devoirs et de nos destinées, et si elle ne nous avait purifiés et fortifiés par la vertu des sacrements.

Et ici il y a cette différence que dans l'ordre de la nature, quand l'enfant a grandi et s'est développé à l'ombre de sa mère, il cherche un établissement, un moyen d'existence, de façon à n'être plus à charge à celle-ci ; et l'expérience montre qu'il peut vivre et qu'il ne vit que trop souvent, en effet, sans elle, et loin d'elle. Puis, obéissant à une loi de justice et à un devoir de piété filiale, lorsque sa mère affaiblie par l'âge et les infirmités, si elle ne peut se suffire à elle-même, et s'il est fils bien né, il lui fournira une honnête existence, soutiendra lui-même sa vie et son courage, en lui rendant les témoignages d'amour et de dévouement qu'il en avait reçus.

En ce qui concerne l'Église, à quelque âge que le chrétien soit parvenu, et quelles que soient ses richesses matérielles et spirituelles, il a toujours besoin d'elle pour continuer et accroître la vie qu'il en a reçue ; il doit même rester dans son sein, pour recevoir perpétuellement un écoulement de cette vie dont elle est la source ; et son souffle vivifiant, son esprit, ses lumières, son influence sont si essentiels à notre existence, que le jour où nous voudrions vivre sans elle, nous serions frappés de mort, tant il est important de ne pas laisser tarir la source des ardeurs généreuses et des sublimes dévouements.

Elle ne connaît pas, comme les mères selon la nature, l'âge de la décrépitude et de la vieillesse ; elle n'est sujette ni aux infirmités, ni aux affaiblissements de la vie, ni aux destructions de la mort ; mais toujours pleine de jeunesse, de vigueur et de fécondité, elle engendre continuellement et partout des enfants qu'elle nourrit du lait de sa doctrine et de la substance immortelle de la vérité, et répand ainsi en eux sa vie, qui est la vie même de Dieu, sans exiger de ses enfants autre chose que l'obéissance, la fidélité, l'amour, le respect, le dévouement. J'honorerai ceux qui m'honorent, peut-elle dire avec l'éternelle sagesse, mais ceux qui me méprisent seront sans gloire.

Ce qui déconcerte le plus nos ennemis, c'est cette étonnante vie de l'Église toujours attaquée, toujours vivante et debout, toujours invincible. Ils n'ont pu comprendre encore que le secret de cette force réside dans la charité évangélique, qui unit les fidèles en un seul corps compacte, et lui communique cette vie d'autant plus surprenante, que l'Église se meut en dehors des sympathies de la nature humaine. C'est une multitude composée d'hommes, de femmes de tous les âges, de tous les climats, de toutes les nationalités, de toutes les conditions, animée d'un même esprit ; d'amour, descendant d'en haut, qui les cimenter les uns aux autres, dans le Pape et en Jésus-Christ, avec une telle force de cohésion qu'on n'a encore pu l'entamer.

Qu'elle est donc belle la marche de la Papauté, soufflant partout la vie à l'humanité, aux royaumes, aux familles, aux individus, aux éléments même ! Ne dirait-on pas une déesse traversant la demeure des hommes, ayant un regard divin pour toutes les infortunes, une parole céleste pour toutes les douleurs, une action toute-puissante pour entretenir constamment la vie sur une terre où tout se meurt !

Sa vie est semblable à la grande vie du Christ. L'une et l'autre descendent de la source de toute paternité, de Dieu qui a la plénitude de la vie, et qui la communique à Jésus-Christ Son fils, et par lui à Pierre, Son Vicaire sur la terre. Le ciel contemple la Papauté comme la première dignité d'ici-bas ; la terre partagée en deux camps, les vrais catholiques, et une infinité de nuances et de sectes, depuis les catholiques libéraux jusqu'aux infidèles, l'admire, l'aime, la craint ou la raille et la vilipende. Mais, dédaignant les froideurs et les attaques des uns, autant qu'heureuse du dévouement des autres, elle vit et règne dans la sphère de sa faiblesse même, se perpétue au milieu des éléments de mort, qui usent les autres institutions, répand la vie à flots, et une vie si puissante que les ossements mêmes en garderont un reste dans la poussière des tombeaux. La chair sera un moment la proie de la mort, et sera dissoute à cause du péché, mais la vie renaîtra de ses ossements et des plaies des martyrs, parce qu'ayant vécu dans l'arche du salut, ils ne sont pas morts ; la vie est restée, en eux ; ils ne sont qu'endormis.

L'une et l'autre de ces vies, celle de Jésus-Christ et celle de la Papauté, sont employées pour éclairer et sauver tout homme sans acception d'âge, de condition, de pays, de race. L'une et l'autre passent en faisant le bien : Jésus-Christ, en donnant Son sang et Sa vie, en lavant nos iniquités et en nous ouvrant les portes du ciel ; la Papauté, en nous appliquant le sang de Jésus-Christ, en déliant nos consciences du nœud et des chaînes du péché, et en nous remettant sur la voie du salut et de la liberté des enfants de Dieu. L'une et l'autre, cachant les trésors d'une royauté divine sous l'humble formule de serviteur des serviteurs, *servus servorum*, ont passé par un baptême de sang et résisté victorieusement au glaive ; l'une et l'autre ont subi avec patience les outrages et les grossièretés ; l'une et l'autre ont rendu la santé et la vie à ceux qui ont tenté de les étouffer dans le sang et dans la boue.

Jetons, en terminant ce long et intéressant chapitre, jetons un rapide coup d'œil sur le magnifique spectacle qu'offrent aujourd'hui la Papauté et le monde catholique. D'un côté, le Pape, prisonnier volontaire au Vatican, abreuvé d'amertume par les doctrines révolutionnaires, exécré des sociétés secrètes, vilipendé par la presse radicale et libre penseuse de tous les pays, abandonné des gouvernements, chagriné par les lâchetés et les défections dans le camp du libéralisme ; de l'autre des félicitations, des adresses innombrables, venant de toutes les régions ; d'honorables députations accourues des pays les plus lointains ; les comités catholiques, les comités de pèlerinages qui chargent l'électricité de porter leurs hommages aux pieds du vieillard du Vatican, et d'en rapporter les bénédictions sur leurs assemblées et sur leurs pieux desseins ; des malades qui, désespérant des remèdes humains, réclament une parole d'encouragement et de confiance ; des familles qui, sous le poids de la tribulation, demandent un mot de consolation à leurs douleurs ; des évêques persécutés, chassés, exilés, qui tournent leur espoir et leurs yeux vers le Pape comme vers la source de vie et de force ; l'univers entier qui s'impose de sublimes sacrifices pour combler la cassette pontificale, vidée par la rapacité subalpine, et rétablit l'œuvre du Denier de Saint- Pierre !

Puis le Pape qui reçoit tous ces témoignages d'attachement avec une amabilité incomparable, et a les attentions les plus minutieuses pour tout, encourage chaque députation par un discours, donne une réponse aux chaleureuses adresses qui lui arrivent, une bénédiction aux malades, une consolation aux affligés, des félicitations aux persécutés, un sourire à tout le monde. Quel mouvement ! quelle vie !

C'est parce que la Papauté est le cœur et la vie de l'univers que les ennemis de Dieu et de la religion se coalisent et se ruent contre elle, ou forment des complots pour la renverser. Ils savent bien que sa ruine entraînerait du même coup celle de l'Église et la destruction de l'ordre social, de toute justice et de toute autorité. Mais c'est un terrible malade qui blesse ceux qui veulent achever sa ruine ; un terrible mort qui renaît de ses cendres, renverse ses ennemis, leur creuse des tombeaux à tous et ne laisse derrière lui que des pierres tumulaires qui témoignent de ses triomphes et de son immortalité. Les fondateurs d'empires passent et s'en vont les uns à la suite des autres, après s'être heurtés et brisés peut-être au choc des successeurs de Pierre ; mais la Papauté reste avec sa vie complète, exubérante et immortelle.

Après avoir considéré la Papauté guidant les voyageurs du temps à l'éternité, éclairant l'univers au flambeau de la vérité et communiquant la vie au monde des corps comme au monde des esprits : *Ego sum via, veritas et vita*, il nous reste à la considérer renversant les folies humaines, opérant les grandes réhabilitations dont le monde avait besoin, devenant le guide de la civilisation, la lumière des sciences et des lettres, la vie des arts et de tout ce qui rend une société prospère et civilisée.

CHAPITRE VII : LA PAPAUTÉ EST LA MÈRE DE LA CIVILISATION

L'HOMME NATURELLEMENT SOCIABLE. - CE QUE C'EST QUE LA CIVILISATION.

- PRINCIPES DE CIVILISATION. - LA CIVILISATION CHEZ LES PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ. - LE DÉCALOGUE.

L'homme n'est pas un être né pour vivre et mourir dans une caverne, ou à l'ombre ignorée d'une forêt ou d'une solitude quelconque. Dieu l'a créé naturellement sociable, en sorte que l'attraction, qui fait la loi des mondes matériels, se montre plus visible encore, plus puissante dans le monde invisible des esprits et des âmes. L'homme porte en lui-même un caractère social indélébile, indestructible ; et s'il en est qui fuient le commerce de leurs semblables, c'est ou par une suprême originalité, connue sous le nom de misanthropie, ou par un suprême amour du sacrifice et de la pénitence, comme les anachorètes, dont la vie est plus céleste que terrestre.

Tout, en effet, dit à l'homme qu'il n'est pas né pour vivre dans l'isolement : la nature de son cœur qui sent le besoin d'aimer, la source unique du genre humain, les mystérieuses circonstances de son origine, l'identité de ses inclinations, de ses sentiments, de ses facultés, de ses besoins, la parenté de son langage, la qualité de ses épreuves et de ses joies, l'instinct de la famille et des agglomérations, l'idée de patrie, les alliances des peuples, les traités de commerce, tout atteste qu'il est créé pour vivre en société.

En sortant des mains de Dieu, dit admirablement M. Roux-Lavergne, Adam était civilisé, instruit, juste, saint, parfait. Il avait une intelligence supérieure qu'envahissait le flambeau de la révélation ; un esprit qui portait en lui le génie, la science, les arts, les mœurs, les lois et les découvertes ; un cœur sans passion et tout rayonnant d'éclat et de dignité ; un corps sans infirmités ; aucun nuage menaçant ne passait sur sa tête, et la terre lui ouvrait libéralement et bénévolement son sein avec ses trésors. Servir Dieu en L'aimant, jouir du bonheur de la vie sous l'œil du Créateur, c'était la suprême félicité de nos premiers parents, la vie du ciel descendue sur la terre. C'était le règne absolu de la justice et de la vérité : la plus haute civilisation qu'il soit donné à l'homme d'atteindre ici-bas ou même de concevoir¹.

Après sa chute, Adam perdit une grande partie des prérogatives dont il jouissait dans l'état d'intégrité, mais il ne fut point dépouillé des qualités morales et intellectuelles dont Dieu avait enrichi son cœur et son âme. Il demeura, donc civilisé au moins sous le double rapport moral et intellectuel : dans sa face morale, puisque Dieu avait gravé la loi naturelle dans son cœur ; dans sa face intellectuelle, parce qu'il était doué d'une intelligence supérieure à la nôtre, disent tous les commentateurs, et d'une science dont il nous est difficile d'apprécier l'étendue, mais qui était certainement très grande. Quant à la civilisation littéraire, artistique et matérielle, nous ne pouvons rien augurer de positif, mais il est probable qu'elle n'existait alors qu'à l'état d'enfance, comme nous le verrons plus loin.

Il n'en fut pas de même des descendants du premier homme. Chez eux, à l'encontre d'Adam qui, créé dans l'état viril, avait eu Dieu pour précepteur, soit au moment de la création, soit dans les mystérieux entretiens de l'Éden, chez eux, dis-je, l'éducation, les connaissances, ne furent pas infuses, mais eurent leur enfance, leur adolescence et leur virilité.

L'homme naît au milieu de la société qui le reçoit, le nourrit et l'élève, lui communique ses idées, ses passions, ses mœurs, ses vertus et ses vices. Il porte en lui-même le germe des devoirs sociaux qui devront régler sa conduite au milieu de ses semblables ; mais il ne naît pas civilisé : il faut que quelque chose développe ces germes, les amène à leur épanouissement, c'est-à-dire à cet état de maturité proportionnée à la civilisation avec laquelle il est en contact. « Il est constant que l'homme a été ordonné par Dieu pour la société, et constitué de telle sorte que sans la société il ne pourrait

¹ Roux-Lavergne, *Histoire de la Philosophie*, liv. II, chap. 1.

se constituer d'aucune manière. Tout enfant, si on l'abandonnait à lui-même, périrait plus rapidement que la fleur dont la vie n'a que quelques heures ; devenu adolescent, manquant de jugement et d'expérience, il se tromperait souvent à son détriment, si personne n'était là pour le conduire, l'instruire, lui enseigner à établir convenablement sa vie, et le disposer à rendre aux autres ces services comme les autres lui rendent les leurs.

«Parvenu à la virilité, qu'advviendrait-il encore de lui sans les soins tutélaires de la société dont il fait partie ?» Qui lui fournirait des habits, des souliers, le morceau de pain qu'il porte à sa bouche ? «Car, que de bras il a fallu pour arriver à ce résultat, depuis le laboureur qui creuse péniblement son sillon pour lui confier la semence, jusqu'au boulanger qui convertit la farine en pain ! Tout homme a des droits ; il trouve dans la société des avocats pour le défendre, des lois pour le protéger, des magistrats pour les consacrer par leurs sentences, des soldats pour les faire respecter. Est-il ignorant, il trouve des écoles, des hommes qui, pour lui, composent des livres, d'autres qui les impriment et d'autres qui les éditent. Pour la religion, il rencontre partout des hommes qui ont renoncé à la famille, aux affaires, aux plaisirs, pour se consacrer à l'étude sacrée et au salut des âmes»¹.

La société et la civilisation, dit Bergier, ne sont pas la même chose. Quelque grossier et sauvage que soit un homme, il recherche au moins la société d'une épouse ; sa constitution, ses besoins, ses inclinations prouvent la vérité de ces paroles du Créateur : Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Mais le sentiment du besoin que nous avons de la société ne suffirait pas, car Dieu, en créant l'homme, n'a pas pu, sans se contredire, lui donner le besoin de vivre en société, sans lui imposer les obligations de la vie sociale. Avec le droit de jouir des avantages de la société, l'homme a l'obligation d'être utile à ses semblables et de leur rendre les mêmes services qu'il a droit d'exiger d'eux. C'est la civilisation.

D'autre part, en créant l'homme pour la société, Dieu le créa lui et la société perfectibles. Développer cette perfectibilité s'appelle civiliser, et le résultat s'appelle civilisation. «La civilisation, dit le P. Félix, est la culture des cœurs et l'élévation des hommes ; c'est la formation de la vie par ses phases supérieures, qui regardent le ciel, c'est en un mot l'élévation du sens moral» (*Conférences*, 1861, p. 21). C'est l'ensemble, dit M. de Hauterive, des choses propres à assurer la plus grande somme de bonheur et d'honneur. Elle est surtout le fruit de cette grande idée que tout homme, par ce titre qu'il est homme, a droit à la justice, à la liberté, à la sympathie, à la lumière, aux privilèges issus de l'Évangile et des commandements de Dieu.

«Le mot de civilisation, dit à son tour M. Roux-Lavergne, est de la fin du siècle dernier ; il appartient à la littérature révolutionnaire. Précédemment il n'y avait d'usité que le mot de *policer*, qui exprimait l'action de polir, c'est-à-dire d'adoucir les mœurs et de perfectionner l'ordre. Civilisation est venue avec la conception d'un idéal que l'humanité, prise dans son ensemble et dans ses détails, tendait, disait-on, à réaliser progressivement.

«Lorsqu'on n'avait encore ni généralisé, ni réduit en système l'idée de civiliser les peuples, l'état civilisé signifiait, en opposition à l'état de barbarie, un degré plus ou moins avancé de culture intellectuelle, dont le résultat était de multiplier dans un pays, par les sciences, par les arts, par l'industrie, les moyens de conservation, de défense, d'accroissement et surtout de raffinement pour les jouissances individuelles». L'histoire et l'expérience démontrent en effet que, sans la religion, toutes les richesses que les peuples amassent dans cette vie les corrompent et les énervent, et leur force morale décroît à mesure qu'ils passent pour plus instruits et mieux policés².

Puisque l'homme a besoin d'être civilisé, il doit y avoir, évidemment, et une science et un précepteur de la civilisation ; et cette science, comme toutes les autres, doit avoir ses principes propres et constitutifs, c'est-à-dire, ces principes qui entrent si avant dans le cœur de l'homme que rien ne les peut effacer, ni l'ignorance, ni l'âge, ni la perversité, ni le temps, ni l'erreur. Ils ne sont autre chose que cette, loi naturelle juste et sainte, «qui nous oblige, dit le P. Nouet, à fuir les choses que la lumière naturelle nous montre clairement être mauvaises en elles-mêmes, et à faire celles qu'elle nous fait paraître manifestement bonnes, et si conformes à la raison, que ce serait un mal de les omettre ou de faire le contraire. Elle est divine, parce qu'encre qu'elle soit dans l'homme, elle ne vient pas de l'homme. Il ne peut être ni sujet ni supérieur à lui-même ; Dieu même en est l'auteur. La sainteté de cette loi vient de la loi éternelle, qui est la source de toutes les bonnes lois, et la règle générale de toutes les choses bien ordonnées. Plusieurs disent : Qui est-ce qui nous montre ce qui est bon ? Seigneur, la lumière de Votre visage est gravée sur nous (Ps. 5, 4, 7). C'est elle qui nous éclaire et qui conduit nos pas dans les voies de la justice. C'est elle qui nous enseigne les premiers éléments de la vertu, qui nous avertit sitôt qu'elle aperçoit le mal, qui nous reprend lorsque nous y sommes tombés, et qui nous remplit de joie lorsque nous nous portons au bien. C'est un rayon de la sagesse de Dieu, qui par sa providence spéciale et par le souverain empire qu'il exerce sur la nature humaine, lui commande ce qui est de son bien, et lui défend ce qui est contraire à son devoir. Car comme il est la bonté et la sainteté même, il ne peut vouloir ni approuver que l'homme se dérègle et se détourne de la raison : son plaisir est qu'il se porte à l'honneur de la vertu, et à tout ce qui est bienséant à la dignité de sa nature. C'est pourquoi il lui a donné une lumière intérieure qui lui montre le bien et le mal, un maître domestique qui le gouverne ; un témoin sans reproche qui fait un fidèle rapport de tous ses déportements ; un juste incorruptible qui en fait un juste discernement, et les approuve ou les condamne à l'heure même, sans que personne puisse éluder son jugement. Car comme la loi de la nature est une image de la loi éternelle, elle en a à proportion les plus beaux traits et les plus excellents caractères. Par conséquent elle est universelle ; et quoiqu'elle ne soit pas également connue de tous, elle est néanmoins commune à tous, en tout temps, en tout lieu et en tout état ; parce qu'ayant un même esprit et une même nature, ils ont aussi une lumière toute semblable, qui est répandue dans tous les individus de la nature» (*Lectures spirituelles*, t. III, p. 11). Nous allons exposer ces principes ou axiomes invariables, universels et indestructibles.

La société naturelle a pour fondement la justice ; ou la stabilité du droit : *Juris subsistentia*. La justice ou le droit est ce qui est dû à chacun ; mais qu'est-ce qui est dû à chacun ? C'est ici qu'on voit les plus fermes politiques hésiter, se troubler, marcher à tâtons ; et quoique ces principes soient en petit nombre, ils n'ont jamais pu se mettre d'accord pour les déterminer. Les rationalistes les appellent la raison générale, les idées générales, les principes généraux des théories ; mais qu'est-ce que cette raison, ces idées, ces principes généraux ; c'est ce qu'ils ne s'entendent point à préciser. Il fallait pourtant que le droit fût fixé sous peine de ne pouvoir constituer la société et de n'avoir qu'un assemblage fortuit

¹ Lettre pastorale du card. Joachim Pecci (Léon XIII) au clergé et au peuple de Pérouse pour le Carême de 1877.

² *Histoire de la Philosophie*, liv. I, chap. 1^{er} ; Henrion, *Hist. eccl.*, t. 1^{er}, col. 219.

d'hommes avec des intérêts incohérents et opposés. Le droit est le nœud qui les met en rapport avec Dieu, avec leurs semblables, avec eux-mêmes ; leur crée une patrie, un territoire, un champ, une maison ; leur fait une conscience.

Comme la nature de l'homme ne change pas et demeure toujours la même, avec les mêmes besoins et les mêmes inclinations, les mêmes tendances, il lui faut aussi un droit immuable qui puisse la diriger à travers les siècles ; un droit incarné avec elle, qui ne puisse ni lui être arraché, ni être changé. Tout droit mobile est à la merci du plus fort et du caprice des hommes. L'immutabilité oppose une invincible résistance à la force comme au caprice ; il faut un élément qui désespère le flot secret des révolutions que le temps traîne après lui, un élément que rien ne puisse ni renverser, ni emporter, car un principe ne se renverse pas et ne s'emporte pas comme un système, une opinion ; la révolution passe, le principe reste. Tous les législateurs ont eu cet instinct de l'immutabilité, et aucun n'a pu y atteindre ; c'est-à-dire, fonder une législation solide, à l'abri de l'épreuve et du temps.

C'est que le droit est comme une émanation, un reflet de la loi éternelle, qui est immuable ; partant, il a Dieu pour auteur, et l'immutabilité que ce Dieu communique aux œuvres de Sa main. Après la justice, la stabilité est donc le principal caractère du droit comme de la loi, qui n'est autre chose que l'expression du droit. De l'avis de tous les jurisconsultes, la loi est d'abord juste et ensuite stable. L'injuste n'est pas une loi ; c'est la quadrature du cercle, une anomalie, l'absurdité. De même une loi instable n'est pas une loi, mais l'abus de la force brutale. Voyez ce que l'histoire nous apprend des anciens : Lycurgue obtint des Lacédémoniens par serment qu'ils ne changeraient pas ses lois jusqu'à son retour d'un voyage qu'il allait entreprendre, et il aimait mieux ne plus revoir sa patrie que d'y porter une cause d'instabilité dans la loi ; et malgré cet acte d'admirable patriotisme, ses lois ont moins duré que Lacédémone ; et son ombre ne s'est pas levée du tombeau pour venir protester contre le parjure de ses compatriotes. Les lois des sages de la Grèce ont péri ; chaque siècle en a emporté quelque lambeau, et s'il en est resté quelque chose, c'est ce qui tenait au droit primordial, au droit naturel.

Les Crotoniates considéraient comme digne de mort celui qui avait l'audace de proposer des modifications aux lois. On devait le conduire devant l'assemblée du peuple, la corde au cou, après avoir écouté les raisons à l'appui de sa proposition ; si elles étaient insuffisantes, les citoyens qui tenaient le bout de la corde, des deux côtés, la tiraient avec force, sur l'ordre du magistrat, jusqu'à la mort de l'imprudent qui avait osé modifier la législation. Les lois des Douze-Tables, à Rome, édictées en 430 avant Jésus-Christ, ont duré jusqu'à Auguste.

Dans l'ancienne France, les lois revêtaient le même caractère de stabilité. On ne pouvait pas les changer à volonté, même alors qu'elles devenaient gênantes. Au commencement de chaque nouveau règne, quand le roi était sur le point d'être sacré à Reims, les évêques, les grands et le peuple, par ses mandataires, lui faisaient jurer, non seulement de maintenir les franchises des villes et des provinces, mais encore le maintien des lois et de la constitution, et les rois prenaient ce serment au sérieux et se firent toujours scrupule de l'enfreindre. Il est inouï qu'un roi de France ait changé arbitrairement une loi, pour en substituer une nouvelle, accommodée à son caprice. Le régime du bon plaisir est issu de la Révolution.

De même que la nature humaine demeure à jamais invariable, il n'y a aussi qu'une seule et même race ; tous les cœurs ont été façonnés par les mêmes mains et pétris du même limon, et partant le droit naturel et primordial doit être adapté à l'Océanien, à l'Américain, à l'Afre, comme à l'Européen et à l'Asiatique : être universel, en un mot, et convenir également à toutes les nations du monde. Pour le Romain, la société, c'était Rome ; pour l'Athénien, c'était Athènes : hors de là, il n'y avait pour eux que des peuples barbares et insociables. Mais le Christ a révélé une société humaine, grande, vaste, dont l'immensité n'a pas de bornes, la durée n'a pas de fin ; une société composée du passé, du présent et de l'avenir, du ciel et de la terre. Ce qui tient à la différence de caractère, de climat, d'aptitude, de mœurs et de circonstances, n'est plus du droit primitif, mais du droit secondaire, qui est sujet aux variations mouvantes des temps et des opinions.

Mais qui posera ce droit, c'est-à-dire cette règle invariable, universelle, adaptée à tous les temps, comme à tous les lieux ? Qui fixera le droit de commandement et la limite où commence la sujétion ? Qui imposera le travail, réglera le repos et déterminera la récompense ou la punition ? Qui trouvera la route à suivre à travers le torrent des passions humaines et parmi ces milliers d'événements de tout genre qui se succèdent, sans interruption, au sein de la société ? Sera-ce des hommes que le hasard fait se rencontrer sur le bord d'un fleuve ou dans une forêt ? *Le Contrat social* l'a affirmé, mais l'histoire lui inflige le démenti que mérite une assertion si téméraire, car toute société a pour fondateur, pour père, un législateur qui pose le droit avec autorité, par la vertu de son ascendant ou de sa mission surnaturelle. Manou, chez les Indiens ; Minos, chez les Crétois ; Lycurgue, chez les Lacédémoniens ; Solon, à Sparte ; Numa Pompilius, à Rome, crurent pouvoir poser ce droit ; mais leur législation passa avec eux, ou parce que leur sagesse fut trop courte, ou parce qu'ils confondirent le droit-principe avec le droit secondaire ; leurs lois gisent aujourd'hui à terre, comme des monuments brisés d'une vertu médiocre et incapable de remplir toute la tâche qu'elle avait entreprise.

Qui est-ce donc qui pourra poser ces principes invariables et universels, puisque l'homme ne le peut, soit à cause de son ignorance, soit à cause de l'étroitesse de ses vues, soit à cause du manque d'autorité. Evidemment, il n'y a que celui qui connaît l'étendue, le besoin, les faiblesses de notre nature, qui soit au cas de dicter ces principes à la société humaine.

Dieu les posa d'abord dans le cœur de l'homme, en le créant, et lorsqu'il lui indiqua ses devoirs envers Dieu, envers ses semblables et envers lui-même. Ces principes furent sa loi primitive, et la première règle de sa vie sociale, dans les siècles voisins de la création et du déluge. Alors qu'il n'y avait d'autre société que la famille, d'autres lois que celles de la nature, du bon sens, d'autre gouvernement que celui des pères et des vieillards, la révélation primordiale, la tradition domestique, la voix de la conscience se réunissaient pour apprendre à n'adorer qu'un Dieu, et à tout subordonner à la fin ultime de l'homme ; mais, hélas ! la société prévariqua comme les individus.

Ce premier lien de société, uni à celui du sang, avait suffi jusqu'à la construction de la tour de Babel, pour cimenter les diverses branches des familles, et n'en faire qu'une grande et nombreuse association. Mais, dans les plaines de Sennaar, Dieu ayant confondu les langues et troublé les esprits, le genre humain se divisa en plusieurs sociétés distinctes déjà par le langage, par les lieux où elles se fixèrent, et bientôt par le caractère et par les habitudes. Selon M. de Bonald, la diversité des langues que Dieu avait jetée au sein du genre humain fut un puissant moyen de réunion entre les familles et de

séparation entre les sociétés, et cette diversité de langues sera depuis le plus grand obstacle à l'achèvement de l'ouvrage de l'impiété et de l'orgueil. Quant aux lieux, Dieu, volonté générale et conservatrice des sociétés humaines, dirigea ces nouveaux peuples vers les contrées qu'il voulait faire habiter, les attacha, pour ainsi dire, à la glèbe à laquelle ils se fixèrent, et les rendit serfs du pays. Il traça, entre ces sociétés, diverses limites que l'homme tentera en vain de renverser. Il n'entre pas dans notre cadre de suivre ces colonies à travers le monde, où elles devinrent la souche des grandes et des petites nationalités qui remplissent depuis les annales de l'histoire ancienne ; nous passons immédiatement à ce que fut la civilisation avant l'établissement de la Papauté.

Les hommes, ainsi réunis en sociétés, formèrent un peuple, une république ou un royaume ayant chacun ses lois, ses usages, et bientôt sa religion ; car, comme la religion, quelque indispensable qu'elle soit, est un joug que la race humaine dégénérée consent difficilement à porter, la corruption native de l'homme voulut l'approprier à ses inclinations, et amena une seconde fois sur la terre la dépravation qui, au lieu de maintenir la civilisation primordiale et d'en favoriser le progrès, en contraria, l'action régulière, et la jeta dans la voie des aberrations les plus extravagantes.

Non seulement l'homme n'avait pu poser les principes, mais il ne fut pas même capable de les conserver. Devant cette prévarication générale du genre humain, Dieu se retira derrière un nuage, et aussitôt tout s'affaissa dans l'homme ; ses lumières baissent, et perdant la vue du ciel, il se promène comme un astre errant dans le doute, ou se jette dans l'abîme comme un astre déchu, la volonté, blessée plus profondément, parce qu'elle est plus coupable, est frappée d'infirmité pour le bien, et lui-même, condamné à traîner avec elle un penchant au mal, au désordre, à la révolte, tomba de la plus haute civilisation dans la plus extrême barbarie, dans un abîme et des écarts que nous aurions de la peine à comprendre, si l'histoire n'était là pour l'attester.

Tandis que le peuple juif se soutenait et florissait avec la loi naturelle, devenue positive, et devenait le peuple le plus guerrier et le plus patriotique, les autres peuples ayant perdu la notion de Dieu et de la religion d'Adam, d'Hénoch, de Noé, des patriarches et de Moïse, s'égarèrent en prenant pour des dieux les différents êtres de la nature, et pour vrai culte les observances, les superstitions les plus abominables, et venaient échouer, en religion, devant ces trois aberrations capitales, et bien capables de faire comprendre à quels écarts peut conduire une raison qui ne marche point à la clarté de la religion divine : le fétichisme, ou religion des peuples qui dégénérèrent à l'état sauvage et adorèrent la divinité, sous les formes les plus grossières ; c'est le culte de la pierre, de l'arbre, d'une plante, des animaux et de tout ce qu'il y a de plus honteux et de plus ridicule. Le polythéisme, ou le culte des idoles, qui fut la religion des peuples mixtes, ou gens moitié barbares, moitié civilisés. Enfin, l'anthromorphisme, ou la religion des peuples qui, plus avancés en lumières, avaient des idées plus perfectionnées sur la nature et les attributs de Dieu, qu'ils adoraient sous la forme matérielle la plus pure et la plus parfaite, la forme humaine.

La croyance étant le fondement de la morale, les mœurs durent ressentir le contrecoup de ces égarements de l'esprit humain. L'homme ne se crut pas suffisamment satisfait de s'être choisi des dieux dans tout ce qui pouvait frapper ses sens, dans les astres, parmi les animaux, les plantes, les pierres, les législateurs, les conquérants, les guerriers, il avait satisfait son insatiable besoin de croire à des puissances supérieures, mais son cœur dégradé ne l'était pas ; tout dans la nature étant déifié, il fallait aussi des dieux pour ce monde intérieur. Ses pensées, ses sentiments, ses habitudes, ses goûts, ses vertus et ses vices se transformèrent en autant d'objets divins, ou furent mis sous la protection d'autant de divinités spéciales. Il y eut le dieu de la paix et le dieu de la guerre, le dieu de la continence et le dieu de la volupté, le dieu de l'amour et le dieu de la haine, le dieu des temples et le dieu des forêts, le dieu des champs et les lares du foyer domestique, le dieu des places publiques et le dieu des moissons, le dieu du départ et le dieu du retour, le dieu des jours et le dieu des mois ; tout fut dieu, excepté Dieu lui-même. Rome seule comptait trente mille dieux, selon le catalogue de Varron.

La civilisation ainsi dévoyée se faisait sentir en politique comme en religion et en morale. La famille était sans lieu, l'autorité sans prestige, la propriété sans garantie, la vie sans sécurité, les peuples sans droits internationaux. Les principes de justice, de charité, d'humanité, de pudeur, avaient fait place au règne de la force, du césarisme, du sang, de l'oppression, de l'esclavage, de la polygamie et de l'immoralité exploitée sur la plus large échelle.

Jetons un rapide coup d'œil sur les hontes accumulées au sein de l'humanité par une civilisation si abominable.

L'Égypte fut toujours regardée par les anciens comme la plus célèbre école de sagesse et de politique, comme la mère des sciences et des arts. Aussi, voyons-nous la Grèce y envoyer ses plus grands hommes, Homère, Pythagore, Platon, Lycurgue, Solon, pour y puiser les lumières de ses connaissances et l'esprit de sa civilisation. Dieu lui-même a rendu témoignage à ses lumières en louant Moïse d'avoir été instruit dans toute la science des Egyptiens. Leurs Hermès ou Mercures ne lui laissèrent presque rien ignorer de ce qui pouvait contribuer au perfectionnement de l'esprit, au bonheur et aux commodités de la vie. Pourtant ces lois et ces mœurs qui supposaient un certain degré de civilisation, n'empêchèrent pas ce peuple d'adorer Osiris ou le soleil, Isis ou la lune, Thyon, Nephtys, figurés par le crocodile et la louve, de croire à la métempsycose et de mettre au nombre de leurs fétiches, le bœuf, la génisse, le chien, le chat, l'ibis, l'ichneumon, le Nil ; et parmi les plantes, les légumes, le lotus, le poireau, les oignons ; ce qui inspira cette célèbre exclamation à l'ironique Juvénal :

O saints peuples, dont les dieux croissent dans les jardins !

O sanctas gentes quibus hæc nascuntur hortis numina !...

Les Phéniciens, ces célèbres navigateurs qui, sans autre guide que les étoiles du pôle, furent longtemps les rois de la mer, possédèrent le monopole du commerce et étendirent partout leurs relations, s'adonnèrent aussi à l'idolâtrie et tombèrent dans d'horribles superstitions, jusqu'à sacrifier des victimes humaines à leurs divinités. La prostitution publique y fut non seulement permise, mais obligatoire. Le sang des enfants et l'infamie entraient pour une grande partie dans les fêtes destinées à pleurer Adonis.

Les Babyloniens, ou Assyriens, célèbres dans les arts d'architecture, de sculpture, de filature, de teinture, dans le travail des métaux, ainsi que dans la science astronomique, que favorisaient les immenses plaines de leur pays, la constante sérénité du ciel et la tour de Babel, comme observatoire, s'adonnaient à l'astrologie, à tel point que la Chaldée passe pour avoir été le berceau de la magie, adoraient aussi le soleil, la lune, les cinq planètes : Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne, permettaient la polygamie, vendaient les plus belles filles à l'enchère et se livraient au luxe, à la mol-

lesse et à la débauche sans frein comme sans honte. La licence la plus affreuse régnait dans la famille : les femmes avaient perdu toute pudeur et les hommes tout sentiment de morale.

Chez les Bactriens, les vieux parents ainsi que les malades désespérés étaient abandonnés vivants à des chiens élevés exprès pour cela. Les Caspiens enfermaient leurs parents à l'âge de 70 ans, et les laissaient mourir de faim. Une fois morts, on les exposait sur un lit, dans un lieu retiré, puis on observait de loin ce qui se passait. Celui dont le corps était dévoré par les oiseaux, était réputé bienheureux ; s'il était dévoré par les chiens ou par les bêtes féroces, il était encore heureux, mais à un moindre degré ; mais il était réputé malheureux si aucun animal n'y touchait.

«Quand un messagère, dit Hérodote, était parvenu à un âge avancé, il était immolé avec d'autres victimes par ceux de sa nation ; après quoi, ils faisaient bouillir ensemble toutes ses chairs pour s'en régaler. Cette sorte de mort était regardée comme plus honorable que celle qui venait à la suite d'une maladie. Dans ce dernier cas, le mort était privé de l'honneur d'être sacrifié aux dieux et de servir de festin aux proches parents et intimes amis».

Les Derbiens, autres peuples de l'Asie, égorgeaient les vieillards qui avaient passé 70 ans et les plus proches parents en mangeaient la chair. Quant aux vieilles femmes, ils les étranglaient et les ensevelissaient ensuite (Gridel, *Soirées chrétiennes*, t. VII).

La monstrueuse statue d'airain du dieu Moloch était creuse et divisée en sept fourneaux dans l'un desquels on offrait des enfants en sacrifice. Chez les Syriens on voyait les parents lier leurs enfants dans des sacs et les précipiter du haut d'une montagne escarpée, en l'honneur de la déesse Junon. En Arménie, dit Strabon, les familles les plus distinguées consacrent leurs filles encore vierges à la déesse Anaïtis, et c'est une loi du pays qu'après s'être longtemps vouées au crime dans le temple de cette divinité, elles s'engagent avec un mari. Hérodote raconta les mêmes choses des filles de la Lydie et de la Babylonie. Les Thraces vendaient leurs enfants et ne veillaient pas sur les filles.

Les Perses, peuple puissant par les armes, célèbre par ses conquêtes et par le nom de ses rois, avaient cependant le supplice de l'auge, qui consistait à enfermer le patient dans une sorte de boîte, la tête, les pieds et les mains restant en dehors. On l'exposait ainsi aux rayons du soleil, aux injures de l'air et aux piqûres des insectes jusqu'à ce qu'il mourût. Ils avaient également le supplice de la cendre, qui consistait à mettre des cendres dans une tour jusqu'à une certaine hauteur ; puis, du haut de cette tour on jetait le criminel la tête la première ; on remuait ensuite, sans cesse cette cendre avec une roue, jusqu'à ce qu'il fut étouffé.

Ils adoraient l'eau, le feu, la terre, l'air et le soleil ; la polygamie y était permise, ainsi que le mariage entre frère et sœur, entre le père et la fille, entre la mère et le fils, choses qui révoltent la nature au plus haut point.

Les Grecs conservèrent quelque temps, sur la nature et les attributs de Dieu, les notions pures et sublimes que les hommes avaient emportées de l'arche ; mais, altérées par l'importation des superstitions orientales, de l'Egypte surtout, au culte d'un seul Dieu succéda le culte des astres, des éléments, d'une foule de déités, telles que Vesta, Thémis, les Grâces, Cérès, les Néréides, Minerve, Apollon, Lucain, Bacchus, Hercule, Jupiter, Neptune, Castor, Pollux, Thésée et une infinité d'autres dont l'ensemble constitue ce qu'on appelle la mythologie grecque. C'est là qu'on vit élever la première statue à Jupiter, roi des dieux comme des vices ; à Vénus, l'impudique ; à Mercure, messager de ses ignobles collègues ; à mille autres divinités protectrices de toutes les passions et coupables de tous les crimes ; à Bacchus, dieu du vin et de l'ivrognerie la plus dégoûtante ; à Eleusis, dans les mystères duquel se passaient des abominations telles qu'il était défendu d'en révéler les moindres détails.

Si de là nous passons plus au couchant à la commerçante et belliqueuse Carthage, nous la trouvons livrée principalement au culte d'Uranie, de Moloch et de Saturne, auquel on immolait des enfants des plus nobles familles, soit en les jetant dans une fournaise, soit en les enfermant dans une statue embrasée de ce dieu.

Nous pourrions parler également des Gaulois, de leurs dieux Ésus, Teutatès, des druides et des sacrifices humains qu'ils offraient dans leurs sombres forêts, mais nous nous hâtons d'arriver à la grande Rome, le centre de toutes les lumières comme de toutes les erreurs, la sentine de tous les vices et de tous les crimes imaginables et possibles ; à cet empire romain, au sein duquel la Papauté naquit, grandit et se développa, et qu'elle transforma en le pétrissant avec les diverses races barbares, qui se jetèrent sur son cadavre pour s'en partager les lambeaux, et elle en fit sortir l'empire chrétien de Charlemagne, d'Othon le Grand, les beaux siècles du moyen âge et l'éclatante civilisation qui éleva l'Europe au-dessus de toutes les autres parties de l'univers.

Or, que trouvons-nous au premier aspect dans cet empire aux pieds d'argile ? En religion, ce sont les auspices, les augures, les aruspices et les trente mille dieux dont parle Varron.

Dans l'État, c'est le césarisme, la conjuration permanente, la guerre civile, l'injustice, le meurtre, la cruauté ; Marius verse à foison le sang des nobles, Sylla celui du peuple. Avant d'entrer en campagne, les Romains ensevelissaient vivants un homme et une femme de la nation à laquelle ils allaient faire la guerre ; après la victoire ils versaient le sang des prisonniers et des esclaves. Les patriciens entretenaient des hommes mutilés pour exciter la compassion du public et se faire de meilleurs revenus. Un jour César fit présenter au peuple quinze mille prisonniers qui furent conduits au cirque, d'où pas un ne sortit vivant ; et malgré l'intérêt sauvage que devait offrir cette scène affreuse, elle ne fut pas capable d'émouvoir l'attention du dictateur, qui ne cessa de lire des lettres pendant ces jeux.

Mais rien n'étonne chez les Romains comme les combats des gladiateurs. Tacite rapporte comme une merveille que sous Claude on vit dix-neuf mille hommes s'égorger pour l'amusement de la populace romaine. Ces jeux romains dépassent l'imagination, et, comme le dit le comte Franz de Champaign, il faut que les témoignages en soient unanimes et sans nombre pour y croire. Que les Romains lettrés, conquérants, politiques, empereurs, aient été cruels, c'est le naturel de l'homme séparé de Dieu ; et les empereurs ne règnent qu'à la condition de satisfaire la bête sanguinaire. L'étonnement vient de ces troupes de victimes, comptées par dix, vingt mille qui s'entr'égorgeaient sans songer à sauver leur vie ou à la vendre cher. Dix mille hommes de cette trempe, munis d'armes, agiles, forts, adroits, auraient pu transformer l'amphithéâtre en un champ de bataille et massacrer tout ce qui s'y trouvait ; mais on ne voit pas une révolte contre les spectateurs, ni contre l'empereur, ni contre le Sénat, ni contre les princes, ni contre qui que ce soit : ils se plient au cérémonial des jeux et s'acquittent de mourir comme d'un service. Les premiers, destinés à être dévorés sans combattre, et comme pour mettre les bêtes en appétit, passaient sans vêtements entre deux files de *venatores*, qui leur donnaient cha-

cun un coup de fouet, faisaient le tour du cirque et s'arrêtaient devant l'empereur en disant : César, ceux qui vont mourir te saluent ; *Cæsar, morituri te salutant* ; et ils étaient ensuite dévorés.

Venaient ensuite les gladiateurs destinés à combattre entre eux ; ils entraient sur des chars brillants, saluaient l'empereur de la même façon, et commençaient le combat. S'ils s'attaquaient mollement, le peuple se fâchait, et les marchands de gladiateurs les forçaient, à coups de fouet, à se faire des blessures plus profondes. On ne voulait pas cependant dès l'abord des blessures mortelles qui auraient abrégé la jouissance des spectateurs. Si un gladiateur cherchait à expédier son antagoniste d'un coup, le peuple manifestait encore ses murmures par des signes de désapprobation. Le blessé devait tomber et mourir avec bonne grâce. Quelquefois il restait à genoux et demandait grâce de la vie ; le vainqueur attendait alors la sentence du peuple, qui était tantôt une sentence de grâce, tantôt une sentence de mort. Le vaincu jouait alors sa dernière scène ; on lui présentait l'épée, et son honneur exigeait qu'il prît la pointe ou qu'il la plaçât à l'endroit où il voulait être percé ; la récompense de cet acte de flatterie envers le peuple était une salve d'applaudissements qui accompagnaient son dernier soupir. Ces scènes, qui font frissonner nos cœurs civilisés sous l'action du christianisme, durèrent l'espace de cinq siècles, sur toute l'étendue de l'empire.

Les conjurés de Catilina s'engageaient à tuer leurs propres pères. Auguste, en qui semble se personnifier la plus haute civilisation païenne, ordonnait au père et au fils de s'entretuer, et le père et le fils exécutaient cet ordre barbare. Plautien, ministre de l'empereur Sévère, en mariant sa fille au fils aîné d'un monarque, fit mutiler cent Romains libres, dont quelques-uns étaient mariés et pères de famille, afin que sa fille eût à sa suite des eunuques dignes d'une reine d'Orient.

C'était assez ordinaire d'égorger cinq, six, huit, dix, vingt mille personnes de tout rang, de tout âge, de tout sexe, sur un simple soupçon de l'empereur, et les parents des victimes couvraient leurs maisons de feuillage, baisaient les mains du dieu et assistaient à ses fêtes.

Caligula nourrissait les lions des arènes de chair humaine. Titus, surnommé les *Délices du genre humain*, pour célébrer la fête de son père Vespasien, donna aux bêtes trois mille Juifs à dévorer.

Néron ayant tué sa mère d'un coup de pied au ventre, Sénèque, ce sage de Rome, écrivit, en beau style, l'apologie de ce crime, et l'empereur daigna réciter cette apologie en présence du Sénat, qui en rendit de solennelles actions de grâce, dans tous les temples de Rome. Et avec toute son inhumanité, Néron eut des temples et fut regardé comme un dieu. On prenait pour règle de la charité et de la justice cette maxime de Jules César : L'espèce humaine est une proie qui appartient au plus fort.

Aux yeux de cette génération abrutie, l'esclave n'avait point d'âme. La Grèce l'appelait un corps \$, Rome, une chose, *res*. Ce n'était qu'un outil dont on pouvait se servir sans relâche, jusqu'à ce qu'il fût usé. Et quand la caducité de l'âge ou les infirmités le rendaient impropre au travail, on le laissait mourir de faim. Ces esclaves avaient constamment les fers aux pieds, et pour toute nourriture, on leur donnait un peu de pain, d'eau et de sel ; la nuit, on les enfermait, comme des bêtes fauves, dans des souterrains presque inaérés.

En fait de mœurs, les excès dépassent les bornes ; comme spécimen, nous nous contenterons de cette révélation de Sénèque, qu'il y avait des femmes qui ne comptaient plus leurs années par les consuls, mais par le nombre de leurs maris. Néron épousa publiquement l'affranchi Pythagore, et Héliogabale célébra ses noces avec Hiéroclès.

Que d'atrocités, de barbarie, de sang, d'immondices et de honte dans ce court aperçu de la civilisation antique ! Et ce n'est là qu'une pâle lueur des scènes lubriques dont parlent les annalistes contemporains, tels que Dion, Juvénal, Tacite, Sénèque et certains Pères de l'Eglise. Notre plume, saisie d'horreur, se refuse à décrire les obscénités qui se passaient aux mystères d'Eleusis, de Priape, de Phallus, d'Youmi, de Lingam, de Cléïs, et nous pourrions ajouter de nos druides, d'où toute pudeur, toute retenue était bannie, et cela à Rome, la ville aux matrones si graves, et aux vestales si chastes ; dans l'Inde, en Egypte, en Orient, où la pudeur des femmes s'entoure de tant de précautions ! Et dire que ces cultes étaient desservis par tout ce que la jeunesse des deux sexes avait de plus virginal et de plus pur ! En lisant tout cela, la rougeur monte au front, non seulement de toute âme pudique qui garde encore quelque estime pour la chasteté, mais de toute personne, religieuse ou impie, qui a conservé le sentiment de l'honnêteté.

Là devait aboutir la science militaire de Nemrod, de Cyrus, d'Antiochus, d'Alexandre, des Scipion, de Pompée, de César, le savoir de Zoroastre, de Confucius, de Lao-Tseu, la sagesse de Minos, de Numa, de Thalès, de Pythagore, de Platon, de Socrate, l'éloquence de Phocion, de Démosthène, d'Eschine, de Périclès, de Cicéron, toute l'érudition de Tacite, de Plaute, de Tite-Live, et de tant d'autres génies de l'antiquité. Devant un pareil tableau, on ne peut que répéter avec un profond penseur de ces derniers temps : Je ne sais s'il y a dans l'univers quelque chose de plus méprisable que le genre humain hors des voies catholiques.

C'est devant cette prévarication générale et en prévision de l'abus que l'homme devait faire de sa raison et de son cœur, que Dieu se choisit une petite nation à laquelle il résolut de confier le dépôt de la révélation primitive, menacée d'une ruine complète. Je dis de la révélation, parce que, malgré l'évidence de la loi divine et naturelle, on ne peut bien connaître cette loi que par la révélation. Il lui donna une religion nationale, incorporée aux lois et à la constitution de cette petite république. Et comme la loi naturelle, manifestée primitivement, avait été oblitérée ou défigurée dans les cœurs, il la révèle de nouveau, dit saint Augustin, afin que les hommes ne puissent se plaindre qu'il leur manque rien ; et il a écrit sur les pierres du Sinaï ce qu'ils ne lisaient plus dans leur cœur : ce n'est pas que la loi ne fut écrite dans le cœur, mais ils ne voulaient pas la lire.

Il lui donna à cet effet un code composé de deux Décalogue, parties bien distinctes : l'une, immuable et universelle, regarde toute les nations du monde et toutes les générations qui se succéderont jusqu'à la fin des temps ; l'autre, variable et relative au climat, au génie de la nation, aux dangers dont elle est environnée. Armé de ce simple code, ce peuple demeure le seul à marcher dans la civilisation. La première partie n'est autre chose que le Décalogue ou abrégé de la loi naturelle, devenue positive par la promulgation écrite, qui en fut faite sur le Sinaï. Ainsi, le Décalogue est aussi ancien que le monde, à proprement parler, et la première leçon de civilisation que Dieu ait donnée.

Il est, en effet, le fondement de toutes les lois, parce qu'il renferme éminemment en lui seul toute la loi naturelle, c'est-à-dire les rapports de l'homme avec Dieu et avec ses semblables. Il fournit une somme de vérités dogmatiques et morales, suffisantes pour la constitution la plus solide. Dégagé même de tout reflet de la révélation divine, il demeure encore

le code le plus parfait. C'est la loi naturelle, formulée et rendue plus explicite par voie de révélation et de promulgation solennelle. On peut bien codifier des maximes, entasser article sur article, dans un code, il n'y a pas de morale, sans une sanction divine ; il faut que le nom de Dieu domine une législation, pour la rendre vénérable, digne du respect et de l'obéissance des peuples. Quoique la morale domine le Code français, il y aurait cependant d'importantes transformations à lui faire subir, si on voulait y transporter le christianisme intégral, c'est-à-dire l'appropriier aux doctrines du Décalogue perfectionné par l'Évangile.

Le Décalogue peut se diviser en trois parties : les trois premiers commandements déterminent les rapports de l'homme avec Dieu ; les cinq suivants les devoirs réciproques des hommes entre eux ; les deux derniers marquent plus particulièrement les devoirs de l'homme envers lui-même.

Dieu se place à la tête du Code qu'il donne aux sociétés humaines : «Je suis le Seigneur votre Dieu, et vous n'en adorez point d'autre».

Dieu défend ensuite de prendre son nom en vain ; car de même que c'est un témoignage de respect envers la divinité de l'appeler à témoin d'une vérité lorsque la nécessité l'exige, de même se servir du nom de Dieu sans nécessité, ou pour attester le mensonge, ou pour blasphémer, c'est profaner ce nom vénérable qui fait trembler le ciel et la terre.

«Gardez mon sabbat, car il est saint ; celui qui l'aura violé mourra de mort».

Dans l'œuvre de la création, Dieu avait travaillé six jours et s'était reposé le septième ; et en mémoire de ce jour, il a ordonné de consacrer le septième jour de chaque semaine à lui rendre le culte qui Lui est dû : ce qui a lieu en deux manières : en vaquant aux œuvres de piété et en s'abstenant du travail corporel¹. Il était sans doute important de conserver le souvenir de ce grand repos du Seigneur, comme profession de foi très énergique au dogme d'un seul Dieu créateur, et comme un préservatif du polythéisme et d'une foule d'autres erreurs. La profanation du dimanche amène l'introduction de l'ignorance en matière de religion : l'ignorance religieuse produit le refroidissement de la piété, le dégoût de la prière, l'envahissement de l'hérésie, de la pseudoscience. Avec le retour périodique du septième jour on rompt le courant des propagandes impies. Le grand acte d'adoration du dimanche s'élève comme un encens de tous les cœurs chrétiens, comme une effluve de foi qui ranime la ferveur, électrise les cœurs, remplit de vie la cité, les champs, l'atelier, la chaumière, le château. Les prétendus systèmes scientifiques ou économiques passent, le dimanche demeure et étouffe la négation de Dieu, créateur du ciel et de la terre.

Ce précepte, tout éloigné qu'il semble de la civilisation, y touche cependant par trois côtés d'une manière bien sensible : il réunit le peuple une fois la semaine et l'empêche ainsi de tomber dans l'état sauvage ; il fait marcher le commerce et les arts par les habits que l'homme étale ce jour-là soit en l'honneur de Dieu, soit par respect pour ses semblables.

Le précepte dominical touche encore à la civilisation, en ce que non seulement il est un devoir religieux, mais encore un devoir d'humanité fondé sur la nature même de l'homme. Dieu qui voit notre impuissance et qui sait de quelle argile nous sommes pétris² ; Dieu l'auteur et le régulateur de nos forces, connaît exactement ce que nous pouvons et ce que nous ne pouvons pas ; il sait bien qu'après six jours de travail l'homme a besoin de repos, et il le lui a prescrit de crainte qu'il ne méconnaisse la puissance de ses forces, ou de crainte que les maîtres n'abusent des forces des ouvriers, de leurs esclaves, ou même de leurs animaux.

«Il faut donner et recevoir, dit M. Ernest Hello, travailler et se reposer, ou bien il faut mourir. Le repos n'est pas seulement compatible avec le travail, il lui est absolument et rigoureusement nécessaire. Quand vous concevrez la mer avec un flux sans reflux, vous concevrez l'homme avec un travail sans repos, et quand l'arc-en-ciel sera le symbole du désespoir, le repos sera l'ennemi et le rival du travail.

«De quelque façon qu'on prenne le mot travail, la loi du repos rencontre son accomplissement nécessaire».

Le repos étant une nécessité absolue, celui qui ne se repose pas le dimanche se reposera le lundi, car il faut bien se reposer ; avec cette différence que le dimanche est le repos du sanctuaire, et le lundi est le jour que Satan s'est choisi ; et comme le lundi est le repos du cabaret, l'un rapproche l'homme de l'ange, l'autre de la brute. Le repos du dimanche rend l'homme actif, celui du lundi l'énerve ; l'un prépare l'ordre, l'économie, la joie de la famille, le calme et la paix ; l'autre prépare le désordre, la ruine, la discorde dans la famille, la dispute dans la maison et la bataille dans la rue (Ernest Hello, *Le Repos du Dimanche*).

Il est à remarquer encore que la sanction contre le profanateur du sabbat est la même que pour la violation de la loi sur le fruit défendu : *Morte morieris*. D'où il faut conclure qu'il y a une étroite connexité entre les deux délits, puisque la peine est la même. C'est une impiété de part et d'autre, un attentat à la réserve de Dieu. En certains endroits, cette réserve est nommée anathème, nom mystérieux et environné d'une terreur sacrée.

Si Dieu, de qui tout émane et vit, eut le droit de se réserver un arbre dans le paradis terrestre, pourquoi ne l'aurait-il pas de se réserver un des jours dont il est l'auteur ; et quand il se l'est réservé nul ne peut y toucher, ni homme, ni peuple, ni gouvernements.

La peine de mort est aujourd'hui abolie pour la violation du sabbat en tant que peine légale et judiciaire, mais elle ne l'est pas comme sanction ; la loi reste debout, vivante et entière, pour le bien des familles, des individus, pour la conservation de la société, et pour sa préservation contre les attentats des races contemptrices du dimanche.

Les nations ne sont pas soumises à être jugées judiciairement ; nul tribunal humain n'a le droit de les citer à sa barre ; c'est un droit qui n'appartient qu'à Dieu qui leur envoie des peines affectives, ou les fait mourir quand Il veut et quand Il Lui plaît, car, comme Il est seul juge, Il est aussi seul exécuteur de la sentence, de l'heure et de la manière. La mort frappe rapidement les individus, mais les nations meurent lentement et comme en détail. Comme elles sont guérissables, Dieu leur accorde des répit, des intermittences, des recours en grâce ; mais quand le nombre en est épuisé et que la résipiscence n'arrive pas, l'ouvrage s'accélère, les funérailles approchent, l'odeur du cadavre se propage, et la grande ini-

¹ L'obligation de consacrer quelque temps au culte extérieur et public est de droit naturel et divin ; d'observer le sabbat, est de droit positif ; d'observer le dimanche, de droit ecclésiastique.

² *Ipsse cognovit figmentum nostrum ; recordatus est quoniam pulvis sumus* (Ps. 102).

quité étant accomplie, Babylone tombe dans le gouffre. La profanation du dimanche est une des grandes iniquités qui attirent la colère de Dieu.

Tels sont les trois commandements qui établissent et règlent nos devoirs envers Dieu et constituent l'essence de la religion écrite sur la pierre et dans le cœur de l'homme. Ceux qui suivent embrassent les devoirs envers le prochain ; c'est la société politique et domestique qui ressort de la société religieuse comme le ruisseau de sa source.

«Honore ton père et ta mère». Par ces mots, il ne faut pas seulement entendre le père et la mère selon la nature, mais encore les vieillards et tous nos supérieurs en général. L'homme, l'homme de la civilisation chrétienne, dit Bergier, est le pouvoir de la société politique, la mère de la société naturelle de la famille : tout homme étant membre de ces deux sociétés, doit l'amour et l'obéissance à l'un et à l'autre. Conséquemment, celui qui se contenterait d'honorer son père et sa mère, dans le sens naturel, sans remplir ses devoirs envers la société politique, ne remplirait qu'une partie de son devoir et s'exposerait aux châtiments infligés aux infracteurs de la loi. La société politique est une grande famille, dont le roi, empereur ou président, est le père ; et si Dieu ne s'explique pas plus formellement sur ce nom de père, c'est qu'il veut que les rois soient les pères des peuples.

La maternité, chez tous les peuples, exprime le pouvoir domestique : et la femme est même plus pouvoir à mesure que le peuple est plus policé, ou, disons mieux, plus civilisé, plus christianisé.

Les assises de la société domestique, comme de l'autorité sociale, ainsi posées, le Décalogue ajoute : «Vous ne tuez point, *non occides* ; vous ne commettrez point d'impuretés, *non mœchaberis* ; vous ne déroberez point, *non fureris*». Ici le législateur prend un ton plus impératif et plus sévère, parce que, sans ces préceptes, il ne peut exister une société, un gouvernement. En effet, avec l'homicide, il n'y aurait plus d'existence physique ; avec l'adultère et la fornication, plus d'existence morale, plus de famille ; avec le vol, plus de propriété et de subsistance pour l'homme.

Nous ne sommes plus à l'âge d'or des poètes, où la terre nous ouvrait son sein d'elle-même, sans culture et sans travail, ni dans le désert où la manne tombait chaque matin pour la nourriture du peuple hébreu. La terre ne produit plus qu'à la sueur de notre front, et alors même qu'à force de travail l'homme lui arrache quelques fruits, il faut que l'industrie particulière les transforme pour les employer à notre usage. La condition du travail vient donc ajouter un nouveau titre au droit de propriété, enjoignant à la première occupation, à l'hérédité, au contrat, les sueurs de l'homme et la fatigue de ses membres, et la rend ainsi doublement propriété de son possesseur, qui la marque, en quelque sorte, de son effigie, lui imprime le sceau de sa personnalité, non seulement par le droit naturel mais encore par le droit moral acquis par le travail, dont il doit recueillir les produits pour en jouir paisiblement. Par son travail, l'homme fait donc passer quelque chose de lui-même dans les objets extérieurs ; il y met de sa pensée, de sa force, de ses peines, de sa vie, de sa substance. Et ces propriétés, auxquelles il a imprimé le sceau de sa personnalité, deviennent des accessoires, des appendices de son existence ; il peut les donner comme il donne son temps et ses peines ; les transmettre par contrat, ou par succession, comme par génération, il communique son sang à la postérité.

Après les crimes de l'homme physique, tels que l'homicide, l'adultère, le vol, Dieu défend le crime de l'homme intelligent et physique à la fois, ou le crime de la pensée qui se manifeste et se produit par la parole : «Vous ne porterez point de faux témoignage contre votre prochain ; vous ne mentirez point».

Enfin, Dieu en vient au crime de l'homme purement intelligent, c'est-à-dire aux crimes de pensée et de désir : vous ne convoiterez point le bien de votre prochain, ni sa femme, ni son serviteur, ni sa servante, ni rien qui lui appartienne. Jusqu'ici il avait défendu les crimes extérieurs qui détruisent la société politique ; ici il défend les crimes spirituels, crimes qui détruisent la société des esprits en les empêchant de se conserver dans leur perfection.

La première défense consacre dans l'homme la propriété de sa vie, de sa famille, de ses biens ; la défense des désirs ne touche pas moins à l'ordre social, car un désir est une volonté sans force, qui devient un acte si la puissance se joint à la volonté.

Tel est le droit que Moïse, l'envoyé de Dieu, pose comme base de la société et de toutes les civilisations possibles et imaginables ; droit immuable, émané de Dieu, gravé sur la pierre et dans la nature de l'homme, droit universel, parce qu'il est mesuré au besoin de la race humaine tout entière. Quelle connaissance profonde de notre nature il suppose dans le législateur ; quelle vue juste et désintéressée il suppose dans les rapports du riche et du pauvre ; quelle rare prévision dans le regard de son esprit !

Quelques mots, quelques brèves maximes, et c'en est assez pour indiquer tous les devoirs, défendre tous les crimes, tracer les limites du juste et de l'injuste, atteindre toutes les générations et embrasser l'univers entier. Évidemment, comme nous l'avons déjà dit, ces principes ne sont pas l'œuvre de l'homme dont les produits sont caducs, la sagesse courte, les institutions versatiles, sujettes au vieillissement, aux variations, à la destruction enfin, mais de Dieu qui a approprié ces principes au besoin du cœur humain ; Moïse n'en fut que l'organe et le mandataire, et quand il promulguait le Décalogue, c'étaient les rudiments du droit-principe qu'il posait par ordre divin.

Les siècles ont justifié la justesse de ces prévisions, au point que quiconque méprise cette législation, attaque la dignité, l'intelligence, la liberté, la moralité, la propriété, la santé même du peuple.

De fait, le degré de civilisation d'un peuple dépend du respect ou du mépris qu'il professe pour le Décalogue. Est-il fidèle aux principes divins renfermés dans ce Code universel de l'humanité, il sera florissant, policé, fort, bien constitué, et son nom pèsera dans la balance des nations. S'agit-il d'un peuple peu scrupuleux sur les grands devoirs qu'imposent ses commandements, il pourra prospérer quelque temps, briller même avec éclat, mais semblable à la beauté éphémère de la fleur des champs, qui brille aujourd'hui pour se faner demain et tomber sous la faux égalitaire, il sera dissipé comme la poussière du chemin, fauché par une révolution, renversé par une secousse politique ; et parce qu'il n'était pas assis sur une base solide, un coup de vent, une crise a suffi pour tout emporter, et cette société et ceux qui la soutenaient.

L'homme est un être composé d'un corps et d'une âme ; s'il ne cherche que les progrès matériels qui touchent au corps, comme le luxe des comptoirs, de la bourse, les avantages de la vapeur, de l'électricité, de l'industrie, l'organisation des armées, la conquête d'une province, la vie à bon marché, il pourra arriver à un certain degré de civilisation extérieure, mais sa grandeur ne durera pas et ne sera qu'éphémère, comme le fondement sur lequel elle est étayée. C'est en observant la loi de Dieu, **en cherchant Son Royaume**, le règne des âmes, de la justice proclamée dans le Décalogue, que les nations arrivent à la possession de tout ce qui les fait véritablement grandes.

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, sauf les Israélites, les nations avaient oublié le droit-principe et adopté une civilisation voisine de la barbarie. Le Christ, trouvant la société dans le chaos et sans droit fondamental, créa un monde nouveau et releva l'ancien par le nouveau en confiant à Pierre et à ses successeurs le droit universel, immuable, le droit-principe écrit dans le cœur des mortels, le Décalogue gravé sur les marbres du Sinaï, mais que l'homme avait insensiblement effacé de son cœur. Désormais, les nations pourront frémir, les ennemis comploter et s'agiter, nul ne sera capable d'arracher ces trésors des entrailles de l'Eglise ou d'en arrêter le rayonnement salutaire.

Les papes se trouvent donc possesseurs des seuls vrais principes de civilisation, capables de conduire les peuples au bonheur et à la prospérité qu'ils convoitent. Et en parlant ainsi, nous n'inventons point un de ces sophismes à effet, qui ne sont bons qu'à flatter l'imagination, nous disons simplement une de ces vérités devenues banales, non par un amoindrissement de raison, mais à force d'être répétées, une de ces vérités indéniables que l'on ne saurait contester sans se mettre en contradiction avec la foi et la raison, l'histoire et les faits. D'ailleurs, comme notre méthode est de ne rien avancer qui ne soit solidement établi, nous ferons la démonstration de cette thèse dans le chapitre suivant, et l'on verra plus clairement encore si nous avons raison d'appeler la Papauté la mère de la civilisation.

CHAPITRE VIII : SUITE DU MÊME SUJET

LA RELIGION. - L'AUTORITÉ. - LA RÉPRESSION. - LA MORALE. - LA PROPRIÉTÉ. - L'ÉVANGILE.
- SUPÉRIORITÉ DE LA CIVILISATION CATHOLIQUE. - L'IDÉAL DIVIN DE LA CIVILISATION.

Jésus-Christ a déposé dans le sein de l'Eglise, Son épouse, des principes indestructibles de civilisation, une semence de progrès et de prospérité qui ne s'épuisera jamais. En recevant ce dépôt des mains de l'Homme-Dieu, la Papauté ne l'accepta point pour l'enfouir dans le secret des catacombes ou le tenir caché sous le boisseau, mais pour le produire aux yeux du monde, et le rétablir là où il avait été effacé, comme un levain puissant, capable de régénérer la jeunesse des peuples, ou comme un rayon lumineux, qui devait éclairer les ténèbres du paganisme. Reprenons l'un après l'autre les droits fondamentaux écrits dans le Décalogue, et que l'Eglise est appelée à restaurer. Le premier qui se présente, c'est la religion, prescrite par les trois premiers commandements.

La religion est si nécessaire à la société que ses ennemis ont dit qu'elle avait été inventée comme une idole politique ; que d'autres ont renchéri en disant que si elle n'existait pas il faudrait l'inventer. «Une nation avec des mœurs, sans religion, a dit Régnier, serait un prodige inouï que l'on ne peut attendre du ciel, ni de l'enfer». La Bruyère ajoute : «Je voudrais voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu ; il parlerait du moins sans intérêt, mais cet homme ne se trouve point» (*Caractères*, chap. xvi).

Ce ne sont pas seulement les catholiques qui tiennent un pareil langage, mais nous le trouvons dans la bouche même des païens les plus illustres : «Qui ébranle la religion, ébranle les fondements de la société», a dit Platon (X^e liv. des Lois). «Les cités et les nations les plus pieuses furent toujours les plus sages et celles qui eurent une plus longue durée» (Platon, *Apologie de Socrate*). Plutarque dit : «Il est plus facile de bâtir une ville dans les airs que de constituer une société sans la croyance aux dieux» (*Contra Calotès*). Rousseau dit que «jamais État ne fut fondé que la religion ne lui servit de base» (*Contrat social*, liv. XIV, chap. viii) ; et Voltaire que «partout où il y a une société, la religion est absolument nécessaire» (*Traité de Tolérance*, chap. xx).

Toutes les législations des peuples antiques reposent sur la crainte des dieux. Numa, le grand législateur de Rome, fait de sa patrie une ville sainte, et le peuple romain devient le plus grand parce qu'il fut le plus religieux ; mais il décline à mesure que la religion diminue chez lui. César, encore tout jeune, s'étant permis devant le Sénat de parler contre les dieux, Cicéron et Caton se levèrent et l'accusèrent de dire des paroles funestes à la République. En temps de guerre, tout en se défendant avec le fer, les Romains priaient les dieux de ne pas les délaisser. Le pire des malheurs pour eux était d'être abandonnés des dieux.

En créant l'homme sociable, Dieu dut par conséquent mettre dans son cœur un fond de religion nécessaire pour faire un homme civilisé, c'est-à-dire le douer de ces qualités qui distinguent la bonne société, en rendant le commerce des hommes doux et attrayant ; de ces formes qui reposent sur un amour et un support mutuel, sur la justice qui rend à chacun les droits qui lui sont dus soit pour le corps, soit pour l'esprit ; sur l'humilité qui rend le pouvoir condescendant, la subordination facile, et les relations aimables ; sur la charité qui engendre et entretient les égards et les prévenances réciproques ; sur la mortification qui fait supporter patiemment les défauts d'autrui. De ces formes, en un mot, qui excitent l'attrait, le respect, la vénération, l'estime, l'amour et la dignité. C'est ce qu'on appelle la civilisation, de *civis*, citoyen, poli, ou de *civitas*, agglomération de citoyens bien élevés. Ainsi, le mot de civilisation, qui éblouit l'esprit de nos modernes politiques, enivre leur imagination, et produit à leurs yeux un mirage qui leur donne des vertiges à en perdre la tête et le sens, nouveau en lui-même, est aussi ancien que le monde quant à l'idée, comme nous le disions plus haut ; car, dans tous les temps, les hommes et les peuples ont cherché à établir entre eux des relations douces, humaines, polies, respectueuses, amicales, afin de s'entraider le long du chemin de la vie et d'adoucir les aspérités qui déchirent les pieds du pèlerin.

Il y a plus : les médecins les plus matérialistes n'ont pu nier l'influence de l'état moral, et partant de la religion sur l'état des individus, étant prouvé par l'expérience que le plus grand nombre des maladies viennent de causes morales, de vices, de passions, de chagrins, de travaux excessifs. D'où ils ont conclu que le meilleur moyen de conserver la santé, c'est la paix de l'âme, une existence heureuse et tranquille, chose qui ne saurait se trouver en dehors des lois divines. Un auteur très connu par ses ouvrages d'hygiène, le docteur Descieux, dit : «L'Eglise nous apprend que celui qui n'obéit pas à ses préceptes sera puni, tandis que celui qui les observe sera récompensé. Quant à moi, comme hygiéniste, je puis dire que celui qui suivra les préceptes de l'Eglise aura plus de chance de conserver sa santé, parce qu'il ne fera aucun excès et réprimera les passions qui la compromettent toujours»¹.

¹ Traités élémentaires d'hygiène. - Leçons d'hygiène à l'usage des enfants des écoles primaires. - Entretiens sur l'hygiène à l'usage des campagnons. - Manuel d'hygiène à l'usage des lycées.

Un peuple a autant de civilisation et de liberté qu'il a de religion ; il en a beaucoup si la religion domine, peu si la religion est impuissante. «Le gouvernement seul ne peut gouverner, disait de Maistre. C'est une maxime qui paraîtra d'autant plus incontestable qu'on la méditera davantage. Il y a donc besoin comme d'un ministre indispensable : ou de l'esclavage qui diminue le nombre des volontés agissantes dans l'État, ou de la force divine qui, par une espèce de greffe spirituelle, détruit l'âpreté matérielle de ces volontés et les met en état d'agir ensemble sans se nuire». C'est encore le refrain sempiternel, ou un gouvernement chrétien ou la dictature, ou la religion ou l'anarchie. L'expérience est là pour attester que les pierres détachées du droit-principe, du Décalogue et de l'Évangile, ou constitution apostolique, sont autant de libertés perdues pour le peuple.

Or, tout gouvernement, tout homme qui a des principes, est un gouvernement, un homme qui reconnaît Dieu, L'adore par-dessus tout, qui respecte et fait respecter Son saint Nom, Son culte, et met la religion au-dessus de tout ; un gouvernement, un homme qui aime et respecte la Papauté, la première majesté de la terre, l'autorité civile qui est la seconde majesté, la paternité qui est la troisième ; qui protège la vie des individus et n'entreprend des guerres que pour des causes justes ; qui repousse les sollicitations de l'ambition et les maximes du droit de la force ; qui garde la morale chrétienne sous sa tutelle, condamne le mariage civil et prohibe sévèrement les doctrines malsaines qui s'affichent soit dans les discours et dans les chaires, soit dans la presse, soit par les caricatures, soit dans les représentations théâtrales ; qui tient entre les mains les balances de la justice, sans distinction de parti ; accorde à chacun des droits égaux, et une égale protection ; qui reconnaît l'inaltérabilité de la magistrature judiciaire, afin de lui laisser l'indépendance sacrée dont elle a besoin dans ses décisions et ses sentences. Tels sont les principes qui dirigent les gouvernements qui ont la religion pour base. Avec eux, un pouvoir ne peut qu'être fort, prépondérant, respecté et aimé, car c'est le programme de la civilisation promulgué sur le Sinaï, et comprenant en résumé Dieu et le prochain, Dieu et le peuple, le peuple et Dieu, Dieu pour le peuple, le peuple pour Dieu : Dieu veut se donner au peuple, et le peuple a besoin de Dieu, parce que seul Il peut donner la paix et la liberté. Le pouvoir est un non sens s'il n'a pas pour but de sauvegarder la dignité de l'homme et de s'aider, dans la mesure du possible, à conduire le peuple à la félicité, en le mettant en possession de Dieu.

Ce principe est tellement évident que le démagogue Mazzini lui-même l'a mis en avant et a pris pour devise : *Dio è popolo*. Ce grand ennemi de l'Église, de l'ordre et de la paix a compris que le genre humain ne peut marcher sans cette force et sans cette lumière. Rien de plus fréquent dans l'Écriture que les rapprochements entre Dieu et le peuple, non pas le peuple riche, mais la classe pauvre.

Or, qui plus que les Papes a travaillé à la restauration de la religion dans le monde, à sa propagation à travers les nations ? qui plus qu'eux a, par conséquent, contribué plus largement à établir les principes constitutifs qui civilisent les peuples ?

Si, de la religion, nous passons à la restauration de l'autorité instituée par le quatrième commandement, nous sommes en face du même phénomène. D'un côté, disparition ou abus de l'autorité ; de l'autre zèle ardent, efforts constants pour la rétablir et la régler conformément au droit naturel et divin. Incontestablement, dit Rousseau, les gouvernements modernes doivent au christianisme leur plus solide autorité.

Le quatrième précepte du Décalogue est comme une leçon que Dieu donne aux gouvernants et aux gouvernés sous le nom de père et de fils, et qui marque leurs devoirs aux uns et aux autres. Le roi et le sujet s'unissent par un mariage qui se rapproche plus du sacrement que du contrat, dit Donoso Cortès ; le sujet contracte le devoir d'obéir avec amour, comme un fils à son père ; le roi de gouverner avec affection et douceur, comme un père envers ses enfants. Si les sujets manquent d'obéissance au roi, Dieu envoie des tyrans pour les opprimer, ou des dictateurs pour les châtier. On connaît cette histoire où Cornélius à Lapidé raconte qu'un jour un saint religieux se plaignait au Seigneur de ce qu'il avait donné à l'empire byzantin Phocas pour empereur. Dieu lui fit cette réponse instructive : Parce que Je n'en n'ai pas trouvé de pire : *Quia non inveni pejorem*. La nation s'est tellement avilie et tellement rendue coupable que si je trouvais un gouverneur qui pût l'affliger davantage, Je le lui donnerais.

Si c'est le roi qui méconnaît sa mission de justice et de modération envers ses sujets, Dieu suscite alors ces révolutions qui ébranlent les trônes et emportent les dynasties. Ainsi, Dieu envoie les tyrans pour ramener les uns à l'obéissance et au respect, et suscite les révolutions pour rappeler les autres à la douceur et à l'humanité ; en d'autres termes, il suscite les tyrans contre les peuples rebelles, et les peuples rebelles contre les tyrans.

Les trônes sont institués pour le bien des peuples et la souveraineté est un ministère entre Dieu et le peuple, entre Dieu qu'elle représente et le peuple qu'elle gouverne comme délégué de Dieu. Voilà le droit public des nations chrétiennes, l'affirmation perpétuelle de la vraie liberté, et la perpétuelle condamnation du droit des peuples à remplacer l'obéissance par la révolte, et du droit des princes à convertir le pouvoir en tyrannie. La liberté est la négation de la tyrannie et de la révolte. De là vient que les Papes, et avec eux l'Eglise, ne sont amis ni des tyrans, ni des révolutionnaires, mais de la liberté qui flotte entre les uns et les autres. Il n'y a qu'un pas, a-t-on dit, entre le Capitole et la Roche Tarpéienne, c'est-à-dire, entre le despotisme et l'anarchie : le Capitole enivre, la Roche Tarpéienne avilit ; mais entre ces deux lieux célèbres dans l'histoire profane, il y a une voie célèbre aussi ; et cette voie descend d'un côté vers les hauteurs du Vatican où siège Celui qui dit : *Ego sum via*, et de l'autre vers la voie Triomphale ou l'arc-de-triomphe de Constantin, terme des efforts et de la victoire de trente Papes. Il s'agit de faire osciller l'autorité dans ce juste milieu, et de la contenir entre ces deux lieux si rapprochés en réalité, et si distants moralement. C'est la mission de la Papauté de préserver de l'un et de l'autre écueil, et de montrer aux directeurs des peuples la voie qu'ils doivent suivre ; et aux gouvernés le cercle dans lequel doit se mouvoir leur obéissance.

D'autre part, ce commandement exerce une action heureuse sur la société en créant une protection efficace en faveur des faibles contre les forts, et une auréole de respect en faveur des rois contre les tentatives des faibles. C'est toujours l'antithèse de père et de fils ; le père qui protège le fils et lui commande, le fils qui respecte le père et se soumet à ses ordres ; l'autorité qui ordonne, le peuple qui obéit.

Ainsi, en droit, l'autorité est d'origine divine en tant qu'elle représente Dieu, et qu'elle est établie par lui sous le nom du père, et d'origine catholique puisque avant Jésus-Christ c'était la force et non la souveraineté qui gouvernait ; mais, en fait, elle naît des rapports qui unissent le fort au faible et le faible au fort, et, de ces relations découlent l'unité, l'ordre, la puissance, sans lesquels il n'y a pas de royaume, de nation possible. Par l'unité, dit Lacordaire, des milliers d'hommes di-

visés d'intérêts, de passions, de lieu, s'unissent en un centre, en une vie, en une poitrine. Par l'ordre, que la confiance seule peut produire, les relations des citoyens entre eux sont réglées et maintenues. Si quelqu'un s'avise de les troubler, la société l'arrête comme un malfaiteur, et la loi le punit. Avec la puissance et l'union, il n'est pas besoin de canons sur la frontière pour protéger la paix et la tranquillité ; les citoyens dispersés sur tous les points du royaume, depuis la grande cité jusqu'au fond du hameau perdu dans les montagnes, peuvent reposer tranquilles, insouciant de l'ennemi, et dormir en paix, parce qu'il y a dans l'intérieur une puissance qui veille, une force qui arrête, une épée qui menace.

Mais qui peut donner cette triple forme de la souveraineté ? Vingt, trente, cinquante millions d'individus respirent dans une seule poitrine qui est celle du roi ou de l'empereur, à qui ils confient leur garde, leur gloire, leur repos, leurs biens. Un roi meurt, c'est peut-être un héros, un grand roi, et la couronne passe du front de ce héros, de ce grand roi, sur celle d'un enfant, et on crie : Vive le roi ! et aussitôt le respect et la soumission se font autour de ce berceau ; et sur cette frêle et fragile vie repose l'immortalité de la nation. Qui opère cette merveille ? Est-ce la force ? est-ce la confiance ? mais le nouveau souverain n'a encore ni force, ni expérience, ni volonté, ni intelligence, et l'histoire témoigne que nul gouvernement n'est moins solide que celui du glaive. Dès que le casque domine, l'État est atteint mortellement. A Rome, du jour où le pouvoir des légions succéda au peuple-roi, on ne vit plus que des maîtres arrivant de l'Euphrate, du Rhin ou de l'Afrique, et l'empire disparut. Le peuple applaudissait toujours le nouvel élu, d'autant plus que sur son front il y avait place à l'insulte pour le lendemain. Un moment, la société ploie sous le poids de la démence et de l'enthousiasme, mais de Maistre a dit : «Faites tout ce que vous voudrez, et quand nous serons las, nous vous égorgerons».

Qu'est-ce donc qui constitue cette triple forme d'unité, d'ordre, de puissance ? C'est la vénération et l'obéissance, fruits de la religion qui apporte l'auréole de l'autorité autour de cette majesté. Mais qui produit l'obéissance et la vénération ? Il y a deux systèmes sur ce point. Le système oriental, d'après lequel l'homme ne peut pas obéir à l'homme, ni vénérer l'homme, si la dignité humaine n'est entourée d'une autorité plus haute, d'une majesté inaccessible, d'une auréole vénérable qui attire le respect et la soumission. Cette autorité inaccessible n'est autre que celle de Dieu, qui est entrée dans l'individu devenu chef d'un peuple. L'Église ne dit pas aux nations : ayez un consul, un roi, un empereur, un président ; quoique préférant la monarchie, elle demeure neutre dans la forme des gouvernements ; mais elle leur dit : dès que vous aurez assis votre magistrature, Dieu y viendra dedans et dira : vous l'avez fait mortel, moi, je le rends immortel ; vous l'avez fait petit, moi je le fais grand ; il sera Dieu et homme comme moi : homme par son origine, Dieu par ma grâce. Les païens eux-mêmes sentaient si bien cette supériorité, que pour la représenter à leur sens, ils inventèrent des monstres, moitié Dieu, moitié homme, dont parle la fable.

Dans le système occidental, l'homme consent à être gouverné ; mais il veut que celui qui gouverne soit grand, sans l'être trop ; qu'il soit puissant, mais avec mesure, laissant un espace entre la révolte et l'esclavage ou la soumission absolue. Le pouvoir, sans la religion, ne produit qu'insuffisamment l'obéissance et la vénération. Cinq cents ans s'écoulaient entre le poignard qui tue Lucrèce et celui qui tue César ; mais alors on tombe à Auguste, à Tibère, à Néron, à Héliogabale, à Dèce, à Dioclétien.

La cause de cette décadence, c'est que la religion avait baissé ; c'est qu'il n'y avait plus que l'homme sans le souffle divin, l'homme hébété par l'homme ; et alors l'homme succombe, devient ivre et se change en monstre, comme ces tigres inhumains qui se succédèrent à Rome, de Tibère au fils de Constance Chlore.

Mais il n'en est pas ainsi de la société catholique. La Papauté crée la monarchie chrétienne à son image, avec un chef unique comme moyen d'unité d'ordre et de puissance. Il n'y a rien de brusque et de violent dans son origine. Un roi succède à un autre roi, et le sacre accomplit ce que la succession ou l'élection a commencé. Le roi, dès lors, a foi en son peuple, et le peuple a foi en son souverain, qui est l'oint du Seigneur. Montesquieu a dit : «La monarchie chrétienne était une monarchie gouvernée par la fidélité, l'honneur et la liberté. Le pouvoir était à la fois divin et humain, parce que le roi était mandataire, non du peuple seulement, mais de Jésus-Christ, et la nation obéissait au Roi comme à Jésus-Christ». On conçoit qu'une pareille monarchie ait pu durer pendant de longs siècles, pour l'honneur et le bonheur de la France, et que nos pères en parlèrent avec tant de respect et de vénération qu'ils se découvraient au nom du roi, comme le chrétien se découvre au nom de Jésus-Christ.

Mais du jour où l'autorité abuse de l'obéissance et de la vénération que lui a communiquées la religion, elle se détruit d'elle-même, dissipe l'auréole qui l'environne, se creuse un cercueil et expose ses cendres à être jetées au vent. La Papauté lui dit alors : Moi, j'ai des destinées universelles ; toi, reste et deviens ce que tu peux, puisque tu veux marcher sans moi ou contre moi. En effet, les temps modernes, si funestes aux couronnes, sont sortis du divorce de la monarchie avec la Papauté (Lacordaire, 35^e conférence). Et la libre pensée, en reléguant Dieu au ciel, ou en niant son existence, a détruit la source de toute autorité, car la négation de la paternité universelle, dit Donoso Cortès, entraîne celle de la paternité domestique, comme la négation de la paternité religieuse entraîne celle de la paternité politique. Quand l'homme est sans Dieu, le sujet est sans roi, et le fils sans père.

S'aventurer sur ces abîmes, c'est renoncer à l'autorité vénérable et respectueuse d'origine divine et catholique, pour revenir ou à la force qui prime le droit, ou à cette autorité avilie où les rois ne sont plus que les serviteurs des peuples ; c'est courir ou au Capitole, ou à la Roche Tarpéienne. Avec l'autorité religieuse du Décalogue, le roi gouverne par la force du droit sur les corps et sur les esprits ; avec l'autorité païenne, il ne gouverne que par le glaive et sur les corps, et les peuples ne leur rendent qu'une obéissance extérieure et matérielle. Avec celle-là, les rois gouvernent au nom de Dieu, et les peuples obéissent comme au dépositaire d'une autorité émanée d'en haut ; doctrine qui élève et ennoblit l'homme, puisqu'il n'est plus soumis qu'au joug de l'autorité divine. Avec elle, il n'y a plus de mauvaise foi, plus de contrats d'infidélité, plus d'indocilité, ni de malversation, ni de discorde, ni de rébellion. De là encore l'admirable modestie rehaussée de majesté de ces princes grands et saints dont l'histoire nous a conservé le nom, la fierté et la noblesse qui éclatent chez les princes catholiques.

Mais quel que soit l'ascendant qu'un souverain exerce sur ses sujets, et la soumission que ceux-ci manifestent envers celui qu'ils regardent comme le représentant de la divinité sur la terre, il se rencontre parfois sur le trône et fréquemment dans la lie de la société des natures féroces et barbares qui ne craignent pas de verser le sang humain, les premiers dans des guerres et des répressions injustes, les autres dans des vengeances privées. Dieu dit aux uns et aux autres : Vous ne tuerez point, *non occides* ; et les Papes ne cessent de leur prêcher la charité mutuelle, la modération. Et quand

des duels gigantesques ont éclaté de nation à nation, on les a vus dans maintes occasions s'interposer entre les combattants, offrir et même imposer leur médiation pour arrêter les flots de sang qui coulaient.

Il est vrai, la force publique a son utilité, et c'est une utopie de penser que l'homme pourrait gouverner sans une répression extérieure et avec le seul ascendant de sa supériorité ; mais il ne faut pas d'un autre côté s'exagérer l'influence et le rôle de la force brutale. J'ai habité, disait Mgr Forcade, archevêque d'Aix, devant les membres de la Cour d'appel, «j'ai habité les pays barbares où tous les principes du droit se résument dans les supplices et le mouvement du bambou ; et là j'ai vu les crimes se multiplier sous les coups de bâton, comme les grains de blé se multiplient sous les coups du fléau qui frappe la moisson tombée. On a attribué à un homme d'Etat tyrannique cette sinistre parole : La force prime le droit. Il n'est pas de plus déplorable erreur ! Un moment vient où le bâton se brise entre les mains de ceux qui ne gouvernent qu'avec le bâton». Cette force se trouve dans le respect de la loi divine et religieuse, seule force qui brise l'iniquité (Allocution, 3 novembre 1870).

Sans chercher des exemples chez les peuples de l'autre hémisphère, n'en avons-nous pas un sous les yeux qui est patent, palpable pour les moins clairvoyants : c'est la statistique des Cours d'assises et des crimes multipliés et inouïs chez les sauvages, crimes qui augmentent à proportion qu'on s'éloigne de la religion, et que les lois contre la pénalité se multiplient aussi bien que les gendarmes et la police,

La *Gazette des Tribunaux*, qui semble se plaisir à faire l'étalage de toutes les infamies de la société, démontre un fait incontestable, savoir que presque tous les crimes, depuis la brute qui vole quasi par instinct, jusqu'à celle qui tue avec un raffinement féroce, dans ce pêle et mêle quotidien de meurtres, de vols, d'escroqueries, d'adultères, de banqueroutes, les crimes sont commis par des gens qui ignorent les lois divines. Rien n'a pu les arrêter, les convertir dans l'impétuosité de leurs passions, ni la perspective de la justice humaine, ni la vue et l'attente de l'échafaud. Les catholiques instruits sont très rares dans ces bouges. La plupart de ces méchants s'engloutissent dans un baignoire ou vont à l'échafaud sans remords, quelques-uns maudissant jusqu'à la cruelle imprévoyance de la société qui punit sans savoir prévenir les crimes.

La *Gazette* parle souvent de sauvages qui, de forfaits en forfaits, n'ont vécu que dans la rapine et le sang, n'ont appris qu'à faire adroitement les œuvres du mal, et n'ont jamais su que le mal est défendu par une justice éternelle. Un jour le prêtre est venu leur parler de Dieu dans le cachot ou sur les marches de l'échafaud, et ils sont tout étonnés de se repentir et d'espérer, et ils confessent en présence de la hache que s'ils avaient connu cette doctrine de vie et d'espérance, ils auraient autrement vécu. L'approche du supplice les convertit, et fait ce que l'attente et la menace n'avaient pu obtenir. Cette punition humaine et matérielle qu'ils connaissaient a été impuissante pour les retenir ; les uns l'ont bravée, les autres l'ont désirée comme le terme des maux de la vie, et nul ne l'a assez redoutée pour vaincre ses passions : c'est autre chose devant le prêtre qui leur parle de Dieu, de sa justice éternelle et de la double éternité qui nous attend ; alors, alors seulement, ils se repentent et conçoivent la possibilité de l'honnêteté.

Puisque le bambou et le bâton, pas plus que la prison et l'échafaud, ne peuvent ni effrayer ni changer les criminels de droit commun ; puisque le *non occides* et les moyens de répression sont impuissants pour arrêter la méchanceté du cœur humain, il faut changer de tactique et revenir aux moyens religieux et moraux qui corrigent en convertissant ; faire miroiter aux yeux de la conscience coupable l'origine divine de l'autorité, sans excepter les grandes pensées de la foi, telles que les pures délices du ciel, les tourments éternels de l'enfer, les justes jugements de Dieu, Sa miséricorde infinie qui ne cherche qu'à pardonner pour n'avoir qu'à couronner ; les crimes diminueront, la civilisation y gagnera, les âmes en profiteront et Dieu en sera glorifié.

Passons maintenant à la belle morale contenue dans le sixième commandement, le cauchemar de tant d'âmes livrées au sensualisme.

Les mêmes crimes qui attirèrent le déluge sur la terre et le feu du ciel sur quatre villes coupables ; qui arrachèrent tant de larmes de repentir au roi David, et qui ont causé tant de maux au sein de la société, existent encore parmi nous à l'état d'une recrudescence effroyable. L'atmosphère que nous respirons est saturée d'ivresse de la jouissance, et tous les échos nous répètent ce que criaient, il y a trois mille ans, les épicuriens et les sybarites de Jérusalem : Jouissons, jouissons présentement, car demain nous ne serons plus. Et ce cri nous arrive porté par tous les vents de l'orient, de l'occident, du midi, du septentrion, par l'exemple, par les théâtres, par les feuilletons, par les romans, par la caricature, par une presse immonde qui tue les cours, hébète les sociétés et use les civilisations. Mais la religion, l'Eglise vient avec son Décalogue comme antidote et dit au père : Luxurieux point ne seras de corps ni de consentement, *non mœchaberis* : vous avez votre chasteté à vous, une chasteté relative ; vous ne dépasserez pas les bornes de la licite, *non mœchaberis* ; au delà il y aurait la prévarication, il y aurait le crime ; à la mère : vous serez chaste de la chasteté qui pare le front de l'épouse chrétienne, *non mœchaberis* ; au delà, ce serait la flétrissure de votre couronne nuptiale ; au jeune homme, vous serez chaste de corps, chaste d'esprit, et d'une chasteté absolue, *non mœchaberis* ; au delà vous souilleriez votre conscience et vous glisseriez sur une pente qui mène aux abîmes ; à la jeune fille : vous serez pure, vous serez chaste ; chaste comme la colombe, pure comme le cristal, naïve comme l'enfant, candide comme l'innocence ; et quand le monde chantera à vos oreilles : sensualisme, sensualisme, vous répéterez au fond de votre cœur : pureté, pureté des anges ; enfin, à chacun selon sa condition : Vous serez chaste dans vos actions, chaste dans vos paroles, chaste dans vos yeux, chaste dans vos désirs, chaste dans vos pensées. Que d'union, que de bonheur, que de moralité, que de joie, que d'ivresse dans les familles, si cette doctrine était fidèlement observée ! Combien la civilisation gagnerait avec cette pureté de mœurs, qui est comme le thermomètre de la prospérité des peuples, des familles et des individus ! La barbarie se reconnaît, en effet, à la prépondérance du corps sur l'esprit, du sang sur la pensée ; mais quand l'esprit commence à prévaloir, c'est le règne de la civilisation qui s'annonce, le règne consacré par la paix et par le développement de la science, des lettres et des arts. Aux époques de décadence, le corps reprend le dessus, non plus le corps barbare, mais le corps poli, parfumé, pétri d'intelligence, usé de plaisirs et revenu aux instincts vils ; et alors c'est le retour à la barbarie.

Arrivons à la propriété, dont le principe a été si fortement ébranlé par les doctrines modernes, au point qu'un des coryphées du socialisme a osé écrire ces lignes : «La propriété par principe et par essence est immorale. Cette proposition est désormais acquise à la critique. Conséquemment, le code qui, en déterminant les droits du propriétaire, n'a pas réservé ceux de la morale, est un code d'immoralité ; la jurisprudence, cette prétendue science du droit, qui n'est autre chose que la collection des rubriques propriétaires, est immorale, et la justice instituée pour protéger le libre et paisible

abus de la propriété, la justice qui ordonne de prêter main-forte contre ceux qui voudront s'opposer à cet abus ; qui afflige et marque d'infamie quiconque est assez osé pour prétendre réparer les outrages de la propriété, la justice est infâme... La sanction pénale est infâme, la police infâme, le barreau et le gibet infâme, et la propriété qui embrasse toute cette série, la propriété de qui est sortie cette odieuse lignée, la propriété est infâme...

«La propriété, c'est le vol. Il ne se dit pas en mille ans deux mots comme celui-là. Je n'ai d'autre bien sur la terre que cette définition de la propriété, mais je la tiens plus précieuse que les millions de Rothschild, et j'ose dire qu'elle sera l'événement le plus considérable du gouvernement de Louis-Philippe...» (Proudhon, *Système des contradictions économicistes*, etc., 1840). Nous nous contenterons d'opposer à cette étrange théorie les paroles de la plus haute autorité qui soit au monde, celle du Pape.

«Quant à la tranquillité publique et domestique, dit Léon XIII, la sagesse catholique, appuyée sur les préceptes de la loi divine et naturelle, y pourvoie très prudemment par les idées qu'elle adopte et qu'elle enseigne sur le droit de propriété et sur le partage des biens qui sont achetés par la nécessité et pour l'utilité de la vie. Car tandis que les socialistes présentent le droit de propriété comme étant une invention humaine, répugnant à l'égalité naturelle entre les hommes, tandis que prêchant la communauté des biens, ils proclament qu'on ne saurait supporter patiemment la pauvreté, et qu'on peut impunément violer les possessions et les droits des riches, l'Église reconnaît beaucoup plus utilement et sagement que l'inégalité existe par les forces du corps et de l'esprit, et que cette inégalité existe même dans la possession des biens ; elle ordonne en outre que le droit de propriété et de domaine provenant de la nature même, soit maintenu intact et inviolé entre les mains de celui qui le possède ; car elle sait que le vol et la rapine ont été condamnés dans la loi naturelle par Dieu, l'auteur et le gardien de tout droit, au point qu'il n'est pas même permis de convoiter le bien d'autrui, et que les voleurs et les larrons sont exclus comme les adultères et les idolâtres du royaume des cieux» (Lettre encyclique, 28 décembre 1878).

Toute la civilisation semble reposer sur la propriété, car, sans elle, il n'y aurait plus ni sécurité, ni moyen de subsistance pour l'homme ; par conséquent, chercher à la détruire comme font les partisans de la démagogie socialiste et communiste, c'est vouloir ruiner la civilisation même, abaisser l'homme au-dessous de l'état sauvage, et le ramener à un état de nature qui n'en serait que la dégradation. En la soutenant à la face du monde entier, les Papes font donc une œuvre éminemment sociale et civilisatrice.

Voilà ce Décalogue dont la Papauté a été constituée dépositaire et gardienne, et qu'elle a mission de maintenir intact comme fondement du droit en général, et comme base en particulier de la religion, de la morale et de la propriété. Si le monde social chancelle et marche à tâtons, c'est qu'il s'est éloigné de ces principes divins ; c'est qu'il a oublié le Décalogue et voulu étayer la société sur des fondements vermoulus. Et ce n'est pas nous seul qui tenons ce langage, une voix plus autorisée que la nôtre l'a tenu en excellents termes, devant l'Assemblée nationale. «La religion vous manque, c'est par là que vous défaillez ; c'est par là que vous succombez ; c'est par là que vos discussions sont irritantes et interminables. Vous n'avez pas de lumière décisive ; vous êtes, nous sommes tous à nous heurter les uns contre les autres.

«Si nous nous éloignons, si nous nous retirons au désert, emportant avec nous le Décalogue, l'Évangile et la croix, vous seriez stupéfaits de vos ténèbres.

«Vous avez besoin de la loi morale. Eh bien ! je vous dis et je vous affirme qu'il n'y en a qu'une qui puisse vous sauver : c'est le Décalogue.

«S'il y a tant d'incertitudes dans vos conseils, si vous tremblez quelquefois sur vos bases, si la terre fuit sous vos pas, c'est que le Décalogue vous manque. Faites retentir aux oreilles de ce peuple et mettez dans son âme, si vous le pouvez, ces grandes paroles : Tu ne tueras point, tu ne déroberas pas, tu ne mentiras pas. Vous aurez l'ait un grand pas vers l'ordre social. Mettez dans l'âme de vos semblables et dans la vôtre le grand commandement du Décalogue : «Tu aimeras Dieu de tout ton cœur et ton prochain comme toi-même, et la paix est faite» (Mgr Dupanloup, Discours du 9 janvier 1873).

Le code mosaïque a suffi pour la période protévangélique, mais cette législation ne pouvant élever l'homme au degré de civilisation où Dieu voulait le faire monter, le Fils de Dieu fut envoyé pour donner à la société une loi complémentaire du droit naturel consigné dans le Décalogue.

L'Évangile fut la charte de l'homme nouveau, la déclaration du droit universel complété. Mais ce n'était qu'une déclaration, une parole, il fallait qu'il devînt le droit vivant, la règle fondamentale des relations sociales. C'est pourquoi Jésus-Christ remit la garde de cette constitution à la Papauté, qui se trouva ainsi en possession et des anciens éléments de civilisation et des nouveaux, et la chargea de la promulguer et de la propager dans tout l'univers. Car comme le droit naturel du Décalogue était de tous les lieux et de tous les temps, la loi évangélique aussi sera universelle et invariable dans la partie dogmatique et morale, puisqu'elle n'est que la perfection et le prolongement de la loi du Sinaï.

Par son Évangile, Jésus-Christ abrogea la partie judiciaire et cérémonielle de l'ancienne loi, mais laissa subsister dans son entier la partie essentielle, c'est-à-dire le Décalogue, qu'il perfectionna par la promulgation des conseils évangéliques, selon ces paroles de Jésus-Christ : Je suis venu non pour détruire la loi mais pour lui donner sa dernière perfection terrestre ; et selon cet autre principe de saint Thomas, que la grâce perfectionne la nature, mais ne l'enlève pas : *Gratia non tollit sed perficit naturam*.

Si l'Évangile a abrogé la loi ancienne sans l'anéantir, il n'a pas davantage détruit la liberté de faire des lois. Il n'a point passé comme un vent qui brise, renverse et déracine toutes les institutions existantes. Il a laissé à chaque cité, à chaque peuple, à chaque nation le droit de légiférer et d'établir des lois, comme faisaient les anciens Grecs et les Romains de la royauté, de la république et de l'empire ; mais il a déposé un germe, et ces lois sont engendrées par ce germe et nourries de la substance évangélique comme d'une chose innée chez les peuples ; il y a versé un baume salutaire, une eau bienfaisante, et, selon l'expression de Lacordaire, un fonds de mœurs générales, qui a tout envahi, tout fécondé, tout perfectionné. Tout ce qui vient de Dieu est marqué du double signe de l'unité et de la variété.

En effet, la civilisation est un fait qui se trouve partout : en Espagne, en Italie, en France, en Angleterre, dans les trois Amériques, en Chine, au Japon ; toutes les formes se coudoient, coexistent à côté les unes des autres ; les pouvoirs spirituels, temporels, théocratiques, aristocratiques, démocratiques, se mêlent, s'entrecroisent et produisent une variété infinie. Mais si les traits de sa physionomie extérieure sont épars et extrêmement variés, le fond est partout le même ; par-

tout le Décalogue complété par l'Évangile ; partout ces formes si diverses ont une ressemblance, un rapport, un air de famille qui saute aux yeux : voilà l'unité. Même en regardant aux civilisations qui ont précédé le christianisme, dans l'Asie, en Grèce, à Rome, on trouve, au milieu des aberrations les plus monstrueuses et les plus sauvages, qu'elles sont issues du même principe. L'Évangile, en les tirant de cette anarchie, n'a ni attenté à la liberté du genre humain, ni changé les bases de la civilisation antique, mais encore une fois elle a pénétré ce qui existait, en a montré le fort et le faible, c'est-à-dire ce qui tenait au droit-principe et ce qui était le fruit de la sagesse humaine. Il a créé une loi commune pour une infinité de peuples différents d'origine, de territoire, de mœurs, d'institutions, de tempéraments, et il leur a dit : Allez, croissez, multipliez, faites-vous votre sort, mais vous tiendrez à l'humanité par le lien du Décalogue et de la charité de la nouvelle loi, par ce droit-principe commun à toute la race humaine. Cette liberté nuira au progrès de l'Évangile ; n'importe, Dieu est respectueux observateur de la liberté de l'homme, et veut que si l'Évangile soumet les mortels sous Son joug, ce soit sans jamais les contraindre.

Cette nouvelle charte fut proclamée au-dessus du berceau du Sauveur par ces milices célestes qui chantèrent dans les airs : Gloire à Dieu et paix aux hommes de bonne volonté. C'est là que commence la société véritable, la vraie civilisation qui honore le Dieu du premier commandement du Décalogue et affranchit l'homme de l'esclavage par le deuxième qui est semblable au premier. Auparavant, il n'y avait pas eu de civilisation dans le monde, il n'y avait eu que de stériles essais, une culture humaine, des lois, des sciences et des arts qui n'avaient jamais conduit qu'aux hontes du paganisme et aux raffinements de la cruauté.

Mais il fallait promulguer cette nouvelle charte, ce nouveau droit ; c'est pourquoi Jésus dit aux apôtres : Allez, enseignez toutes les nations au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Bientôt il n'y aura plus ni Juif, ni Grec, ni Scythe, ni esclave, ni ingénieur, mais un seul et même peuple libre, ayant pour constitution le Décalogue perfectionné par l'Évangile. Tout ce que la Papauté touchera ou inspirera, portera son empreinte ; peuples, sciences, lettres et arts, seront élevés, par leurs rapports avec elle, à des hauteurs inconnues jusque-là. C'est Dieu qui a placé la société sur ce fondement, et elle y est bien assise : toute tentative humaine de la déplacer pour l'asseoir ailleurs fait perdre l'équilibre et osciller les nations. Les seuls peuples respectés, modérés et libres, les seuls gouvernements solides et forts, sont ceux où n'apparaît pas la main des hommes et dont la végétation est le fruit invisible, lent et progressif des Papes.

Et qu'on ne s'effarouche pas de pareilles affirmations, car elles ne sont point avancées témérairement ; elles découlent logiquement et naturellement des principes indéniables que nous avons si longuement établis, savoir que l'Église seule possède les principes éternels de l'ordre religieux et social, et que seule, elle a le droit de les enseigner à toutes les nations ; or celui qui ignore doit recevoir de celui qui possède, qui sait et qui est chargé d'enseigner. Pouvons la conséquence plus loin encore, car dire que l'Église a droit d'enseigner n'est pas toute la vérité, il faut ajouter et affirmer que le devoir des sociétés civiles est de recevoir de l'Église l'enseignement et la civilisation.

Les partisans du naturalisme et du rationalisme riront sans doute et se moqueront d'une pareille doctrine, eux qui prétendent expliquer humainement le fait de la civilisation dans le monde, et qui, pour se donner des apparences de raison et de logique, commencent par exclure systématiquement l'Église. Puis, se livrant à grand renfort d'imagination dans la voie des conjectures les plus hasardées, aux hypothèses les plus invraisemblables, et j'oserai dire, les plus ridicules, ils se jettent dans les incohérences et les contradictions les plus absurdes. Cependant la vérité les presse, comme la lumière chasse les ténèbres ; et quand, après avoir fait des tours et des détours, et s'être beaucoup fatigués à trouver une explication naturelle et satisfaisante qui n'existe pas, ils se voient tout à coup en face de cette Église qu'ils repoussent, comme le voyageur qui a erré toute la nuit dans des sentiers obscurs sans trouver une issue, voit enfin luire les premiers rayons du soleil qui viennent lui montrer la route qu'il avait perdue. Nous pouvons citer, comme exemple, M. Guizot, l'un des chefs de l'école rationaliste, celui qui paraît la dominer par son talent, sa vaste érudition et le grand rôle qu'il a joué chez nous. Ce grand homme d'Etat n'avait pas la foi pour son malheur, et ce défaut le faisait descendre des cimes où le plaçait son génie, et se rabaisser à des affirmations de sectaire et indignes de sa perspicacité. Emporté par ses préjugés, il ferme les yeux à la lumière qui l'éblouit, préférant enchaîner l'élan de son noble esprit plutôt que de reconnaître l'influence des Papes dans l'histoire.

Ce n'est pas nous seuls qui avons fait cette remarque sur l'auteur du *Cours de civilisation en France et en Europe*, un autre écrivain plus autorisé l'a faite avant nous ; c'est Donoso Cortés. Chose singulière, dit-il, Guizot qui a écrit de si magnifiques pages sur la civilisation en Europe, lui qui voit tout ce qui occupe un moment du temps, un lieu dans l'espace, ne voit pas ce qui déborde les espaces et les temps. Il voit ce qui est en Germanie, en France, en Espagne, etc., et ne voit pas ce qui est partout ; il voit des membres et il ne voit pas la vie qui circule dans leurs veines ; lui qui voit bien tout ce qu'il voit, ne voit pas que la civilisation forme un seul tout animé par une force invisible contre laquelle les humains ne peuvent rien. On trouve dans son livre tous les principes de la civilisation, mais il ne dit rien de la puissante unité qui constitue cette civilisation ; le principe de vie qui circule ne se trouve pas dans ce livre (*Essai sur le catholicisme*).

Ces réflexions faites, nous reprenons le fil de notre sujet et nous ajoutons qu'aucun des pays qui ont repoussé la politique romaine et rejeté la lumière de l'Évangile, n'a pu trouver un jour de prospérité réelle et participer au rajeunissement que la Papauté a produit et produira au sein des nations catholiques. Que sont devenues les florissantes civilisations d'Athènes, de Sparte, de Lacédémone, de Rome ancienne, disait le P. Lacordaire dans une de ses ravissantes conférences, tout a disparu pour ne joncher que les pages de l'histoire. Que sont devenues la Grèce, la Syrie, l'Afrique, où est la civilisation morale, intellectuelle et matérielle de ces contrées si fameuses, si riches jadis ? où est la culture de leurs champs ? Elles crouissent sous le joug musulman, et la terre même n'a pu vivre sous cet horrible joug, et elle reste sans culture et sans fertilité. Dieu leur a donné les plus beaux pays du monde et ils meurent de faim ; ce qui nous montre dans quel abîme tombent les nations qui repoussent l'Évangile. Avant Jésus-Christ, le droit universel n'était pas connu ; tous les peuples, sur un même pied d'égalité, pouvaient arriver à un degré de culture d'esprit, de rectitude de mœurs supérieure ; mais aujourd'hui que le flambeau est allumé aux yeux de toutes les nations, celui qui repousse l'Évangile est condamné à des relations d'un ordre inférieur. Comme la Papauté avait produit l'unité doctrinale au sein de la société, de même elle a rassemblé toutes les forces civilisatrices éparses auparavant dans le monde ; on ne peut plus chercher la civilisation que là. Lucrèce consultait l'oracle de Delphes, Numa conversait avec la nymphe Egorie, mais aujourd'hui

l'oracle est à Rome, à ce Vatican qui domine la ville et le monde, et quiconque ne bâtit sur ce roc, bâtit sur le sable (Lacordaire, *Conférences*, t. II, p. 279).

Si, pour le malheur de l'humanité, les nations abandonnaient la civilisation romaine pour revenir aux errements de la civilisation antique, on verrait le monde rétrograder et retomber rapidement dans cet état de honte d'où les Papes l'ont retiré. Nous pouvons même ajouter que la société giserait de nouveau dans ces bas-fonds, sans l'invincible résistance que les successeurs de Pierre ont opposée à la politique de nos modernes législateurs. Voyons, en effet, ce qui se passe de nos jours, quand on veut laisser de côté les principes romains.

On trouve en Angleterre, cette reine du commerce maritime, l'école de Bentham, qui compte de si nombreux jurisconsultes dans le pays, et pour laquelle l'utilité et l'intérêt paraissent la mesure du droit. Qu'est-ce que le droit naturel, dit le chef de cette école ? «Voyez les peines et les plaisirs, dit-il, et selon que les bassins de la balance inclineront de l'un ou de l'autre côté, la question du tort ou du droit devra être vidée (Bentham, *Déontologie*, p. 120).

En Allemagne, ce n'est plus l'idée de l'intérêt qui sert de base au droit ; chez elle le droit c'est la force, principe conforme à l'intérêt national, comme chez nos voisins d'outre-mer. Là, l'homme individuel ne mérite le respect que de l'individu, et nullement de l'État, «parce que l'État ou la nation est sa substance» (Hegel, *Hist. de la Philosophie*, t. IV, p. 202). - «Que m'importe le droit, écrit Maxime Simer. Ce que je puis acquérir par la force, je le possède et j'en jouis. Ce dont je ne puis m'emparer, j'y renonce, et je ne vais pas en manière de consolation me pavaner avec mon prétendu droit, avec mon droit imprescriptible» (*Der Tinzige und sein Tingenthum*, p. 274). Schopenhauer, fondateur de la philosophie de l'inconscient, qui a trouvé si grande faveur en Allemagne, dit : «Dans le monde de l'homme, comme dans le monde de l'animal, ce qui règne, c'est la force et non le droit. Le droit n'est que la mesure de la puissance de chacun» (*Parerga und paralipomena*, p. 303).

En France, c'est la théorie de Rousseau, unie à celle de Hegel, qui règne. Chez elle, le droit c'est l'État, qui englobe tout, la société, la famille, l'individu, la nation, l'Église. Et ce droit prévaut depuis la déclaration des droits de l'homme, transformés en droits de l'État. L'homme individuel ou social n'est plus rien : l'État, c'est-à-dire un petit nombre d'hommes attelés au char du gouvernement et imposant leurs opinions, leurs haines, leurs antipathies, leurs paradoxes, sous peine d'exclure de toute participation aux fonctions salariées ; l'État se substituant à la famille dans l'éducation, aspirant à chasser l'Église de l'extérieur pour la refouler à l'intérieur, l'exclure de l'enseignement pour s'emparer lui seul des intelligences et des volontés, est tout, le reste ne mérite pas attention (Freppel, *Discours au congrès des jurisconsultes*).

En proclamant les droits de l'homme, un mot fut retiré du Code et presque de notre langue, et depuis, les sociétés, prises de vertige, courent de destruction en destruction, de ruine en ruine. Ce mot, c'est le nom du Dieu du Décalogue, restauré par l'Évangile. On l'a rejeté depuis quatre-vingts ans ce bon vieux mot, selon l'expression de l'impie Renan, et depuis cette époque nous ne nous entendons plus ; la confusion la plus grande règne dans les lois qui meurent en naissant, dans le gouvernement qui ne sait plus où il va, dans la politique qui se meut en tâtonnant comme quelqu'un qui marche dans les ténèbres, dans les chambres livrées aux partis, dans le commerce qui est presque anéanti, et parmi le peuple, las de tant de bouleversements, d'irrésolutions et de faiblesses. C'est une Babel inconcevable, un gâchis qui fait pitié, fait monter la rougeur au front et excite l'indignation dans les âmes viriles et résolues. Là où la vraie religion ne préside pas, dit M. Roux-Lavergne, civilisation et décadence sont synonymes, parce qu'en s'éclairant et en se civilisant, les peuples mal contenus, mal disciplinés déjà par des croyances erronées, ne se sont émancipés du joug de leurs superstitions que pour être livrés par la raison humaine à l'esclavage absolu de l'orgueil et de la sensualité. C'est bien ce qui arrive sous nos yeux. Pierre, en jetant le nom du Christ à travers le monde, fut compris de ceux-là mêmes qui ignoraient l'idiome dont il se servait et fonda une civilisation nouvelle qui éclipsa toute la politique d'Athènes et de Rome, une civilisation plus belle que tous les rêves et toutes les utopies de nos économistes modernes. La Révolution a voulu enlever ce Christ du sein de la société, et le césarisme est remonté sur le trône, le peuple que l'on voyait jadis agenouillé dans les églises, invoquant Dieu et priant le Christ, est devenu révolutionnaire, exigeant, rebelle, ingouvernable, et on ne le voit plus que dans les théâtres, les cafés, les cabarets, sur les places, aux barricades ou sur les pontons, parce qu'il n'a plus de Christ. La politique n'est plus qu'un concours tumultueux d'aveuglement, de caprices, de passion, que les événements et les déceptions mutuelles viennent sans cesse aigrir, un hurlement des multitudes agitées de haine ou de peur, un grand club où les esprits se passionnent et forment des conjurations subversives.

Comment Dieu pourrait-il bénir des peuples qui voudraient s'éterniser ici-bas, faire prospérer des nations minées par le vice, vermoulues de corruption, et sourire au spectacle qu'elles offrent à la terre ? Si de tels peuples fleurissent pendant un certain nombre d'années, c'est que Dieu a des desseins sur eux ; Il les envoie parfois comme des fléaux pour châtier le monde ; comme d'autres Balaam, Il s'en sert pour étendre Sa volonté au loin, et alors Il proportionne leur existence, leur gloire et leur durée à Ses desseins. Ainsi tombèrent les Chaldéens, les Assyriens, les Phéniciens, les Perses, les Égyptiens, les Grecs, les Africains et les Gaulois sous le fer des Romains, appelés, semble-t-il, à réunir les peuples en un faisceau, à préparer la paix universelle au milieu de laquelle devait naître le Prince de la paix, et à faciliter ainsi l'établissement et la dilatation de la charité évangélique. Puis, sa mission finie, des peuples inconnus les uns aux autres tombent sur lui comme sur une proie, renversent, brisent et pulvérisent ce colosse à la poitrine d'airain, aux jambes de fer et aux pieds d'argile. Ainsi périront les peuples qui voudront se passer du Dieu du Décalogue et de l'Évangile.

Mais il ne suffisait pas de promulguer l'Évangile et de faire accepter universellement sa doctrine et ses principes, il fallait aider son action fécondante et pousser la civilisation vers le but que s'était proposé Jésus-Christ.

«Les sociétés humaines naissent, vivent et meurent sur la terre, disait Royer-Collard, là s'accomplissent leurs destinées... Mais elles ne contiennent pas l'homme tout entier. Après qu'il s'est engagé à la société, il lui reste la plus noble partie de lui-même, ces hautes facultés par lesquelles il s'élève à Dieu, à une vie future, à des biens inconnus, dans un monde invisible... Nous, personnes individuelles et identiques, véritables êtres doués de l'immortalité, nous avons une autre destinée que les États» (cité par Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*, pag. 26). Ces paroles, quoique sorties d'une bouche profane et d'un homme qui n'a pas toujours eu les mêmes sympathies pour la civilisation de l'Évangile, sont fort justes. En effet, la société moderne place la civilisation dans le développement des arts mécaniques, dans les découvertes des sciences naturelles et le progrès de l'industrie. Mais la véritable civilisation ne sera jamais que dans la perfection pratique des lois, dans le progrès des vertus publiques et privées. Tout le reste n'est que le vêtement, l'écorce qui

pourrait bien cacher la barbarie. La civilisation est plus que cela, elle est dans les âmes ; elle consiste dans cette bienveillance réciproque qui met chaque homme au service du bonheur d'autrui, conformément à cette maxime chrétienne, vous aimerez votre prochain comme vous-même ; dans l'immolation de soi-même, dans l'oubli des injures, dans l'abnégation sincère ou feinte ; en d'autres termes, dans l'humilité, la charité et la mortification.

Sur la fin du II^e siècle, Clément d'Alexandrie décrivait ainsi le vrai citoyen : Non content de prier, il se met volontiers en rapport avec les hommes ; plus il a reçu du ciel, plus il se plaît à la bienfaisance. Il donne à chacun selon ses besoins, jusqu'à s'appauvrir. Austère et rigide pour lui-même, il est bienveillant, doux, d'un abord facile, affable, patient, reconnaissant envers les autres. Il oublie les injures et ne se venge pas ; il pardonne ; il est au milieu de ses frères comme un modèle achevé de toutes les vertus, comme un modèle vénéré qui les touche. Sa magnanime patience adoucit les autres dans l'adversité ; il s'interdit en général les festins, n'hésite pas de s'y rendre si une raison de charité le demande, par exemple, une raison d'amitié pour rétablir la concorde. C'est un agriculteur divin dans la vigne du Seigneur, qui travaille, enseigne et plante. Il accepte les emplois et ne les remplit que pour le bien. Époux, il est plein de bonté et de prévenances pour son épouse ; père, il est plein de sollicitude et de bonté pour ses enfants et pour ses affaires.

Ce n'est pas seulement les catholiques qui parlent ainsi, Epictète, le chef des stoïciens du II^e siècle, disait, moins d'un siècle avant le célèbre philosophe d'Alexandrie : «Montrez-moi un homme d'une vertu vraiment stoïque, si vous en connaissez quelqu'un ? Vous en trouverez mille qui ont sans cesse les maximes stoïques sur les lèvres, où en trouverez-vous un qui les pratique ? Montrez-moi un homme malade et heureux, exilé et content, méprisé et insensible. Montrez ce phénomène que je cherche depuis longtemps : ou montrez un stoïcien qui approche du caractère qu'il devrait avoir» (*Dissert.*, lib. II, cap. XIX). Ce prodige, que le stoïcisme n'a jamais pu produire se trouve fréquemment dans le christianisme, surtout chez ceux qui le pratiquent dans sa perfection.

«Le christianisme, dit Chateaubriand, est surtout admirable pour avoir converti l'homme physique en l'homme moral. Tous les grands principes de liberté et d'égalité se rencontrent dans notre religion, mais appliqués à l'âme et au génie, et considérés sous des rapports sublimes. Les conseils de l'Évangile forment le véritable philosophe, et ses préceptes le véritable citoyen. Il n'y a pas un petit peuple chrétien chez lequel il ne soit pas plus doux de vivre que chez le peuple antique le plus fameux. Il y a une paix intérieure dans les nations modernes, un exercice continu des plus tranquilles vertus qu'on ne vît point régner au bord de l'Illus et du Tibre. Si la république de Brutus ou la monarchie d'Auguste sortaient tout à coup de la poudre, nous aurions horreur de la vie romaine ; le dernier des chrétiens honnête homme est plus moral que le premier des philosophes de l'antiquité». Balmès parle dans le même sens.

Ainsi, quand l'histoire des peuples est épuisée et qu'il n'y a plus rien à dire de la civilisation humaine, à la fin de tout brille encore la civilisation catholique, qui n'est elle-même que le germe visible d'une société future, la véritable société, et la préparation de cette éternelle société.

Aussi, au Décalogue et à l'Évangile faut-il ajouter une troisième source de civilisation plus parfaite encore, c'est-à-dire, le Christ, l'exemplaire divin manifesté dans toute la beauté de ses formes. Nous cédonc ici la parole à une des grandes figures de notre siècle d'oblitération et d'affaïssement (Card. Pecci, Léon XIII, *mandement pour le carême de 1878*). «Mais les doctrines saintes comme sont celles que l'Église enseigne à ses enfants, ne produiraient qu'un effet bien insuffisant si elles demeuraient dans la sphère de la théorie. Pour que cet effet soit complet, il faut que ces doctrines prennent corps dans un exemplaire vivant, sur lequel les hommes aient les yeux fixés pour se convaincre que ces doctrines ne sont nullement des idées qu'il suffit d'admirer avec la complaisance que l'on met à admirer un beau tableau ou un magnifique panorama, mais qu'elles sont des vérités pratiques qu'il faut absolument transformer en actes. C'est ainsi que l'entendaient les Gentils eux-mêmes, qui pensaient avec raison que les belles maximes, les sages leçons devaient rester lettre morte et être inefficaces à rendre le monde meilleur, tant qu'elles ne se seraient pas personnifiées dans un exemplaire vivant. Platon, qui avait découvert tant et de si hautes vérités, soit par son génie naturel, soit par ses recherches dans les anciennes traditions, fermement persuadé que la parole écrite ou parlée ne pouvait être utile à rien de stable et de concluant, souhaitait avec ardeur que la vérité elle-même s'incarnât et apparût visible aux yeux de tous. Cicéron, qui est non seulement un grand orateur, mais un philosophe éminent et un digne représentant de la sagesse latine parmi les Gentils, était amené par la même raison à faire les mêmes vœux. Sénèque qui, malgré tout ce qu'on peut dire sur sa vie privée, écrivit néanmoins des paroles dignes d'un chrétien, et eut probablement quelque teinture du christianisme, a parlé dans une lettre à Lucille de la nécessité d'avoir devant soi un grand et noble exemplaire qui servît de modèle pour composer sa vie, et puisque les modèles de ce genre faisaient défaut, il lui conseilla, faute de mieux, de choisir les moins imparfaits, comme Caton par exemple.

«Or cette nécessité d'un modèle vivant et parfait qu'avaient entrevu les plus puissantes intelligences de l'antiquité païenne, est satisfaite pour le croyant. Cet exemplaire qu'ils avaient invoqué et désiré en vain, l'Eglise nous le montre en mettant sous nos yeux la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Verbe du Père, image substantielle de la bonté divine, fait homme pour nous. Qu'il est beau ce magnifique exemplaire que nous donne l'Église et que l'Église a défendu contre les outrages des gnostiques, des ariens, de tous les hérétiques, jusqu'aux protestants, jusqu'aux modernes incrédules qui, par divers moyens, s'efforcent de le découronner de la divine lumière qui brille sur son front majestueux.

«Jésus est l'Homme-Dieu et, par conséquent, Il est la vertu illimitée, la perfection absolue. Il y a maintenant dix-neuf siècles que les individus, les peuples, les institutions s'efforcent de Le contempler, et toujours ils ont quelque chose à apprendre de Lui, une perfection nouvelle à Lui emprunter, comme si c'était hier seulement qu'on ait commencé à L'imiter.

«Jésus-Christ, outre qu'Il est un exemplaire divin et parfait, est en même temps le plus complet parce qu'Il se présente comme notre maître dans toutes les conditions de la vie.

«La plus grande partie du genre humain se compose de pauvres, d'ouvriers qui, à la sueur de leur front, doivent gagner leur pain, et qui arrivent à peine par leur travail à en gagner suffisamment pour eux et leur famille. C'est justement à cause d'eux que Jésus est né pauvre et qu'Il a vécu pauvrement dans l'atelier de Son père, s'occupant des modestes travaux d'un artisan. Que tous les déshérités de la fortune et tous ceux qui sont obligés de gagner leur vie par leurs bras, jettent les yeux sur ce divin modèle, dont la vue est notre plus grande consolation. Qu'ils pensent que, devant un tel idéal, la pauvreté les élève au lieu de les humilier, et leur rend cette dignité royale perdue par le premier homme, mais qui leur a été rendue et reconquise par le Christ.

«Mais si, d'une part, le Christ est le plus parfait modèle des pauvres, il est aussi, de l'autre, un modèle non moins parfait pour les grands et les rois de la terre. Jésus-Christ est roi et manifeste Sa dignité de roi par l'empire absolu qu'Il exerce sur la nature entière et sur les âmes des créatures raisonnables ; la nature s'humilie à Sa voix, elle modifie et suspend le cours des lois invariables qui la gouvernent ; les vents se taisent, les tempêtes se calment, les aliments se multiplient, les âmes mêmes les plus dures et les plus perverses sont subjuguées par Sa parole, par la fascination irrésistible de Ses regards et de Son visage. Mais cette puissance royale qu'Il possède complètement, Il s'en sert pour le salut des hommes, pour la satisfaction de leurs besoins, pour guérir les nombreuses infirmités qui les accablent, pour les éveiller du sommeil de fer de la mort, pour les affranchir de l'oppression de Satan, qui s'était emparé même de leur corps, pour les délivrer de la tyrannie encore plus dure et plus dangereuse des passions coupables qui les possèdent et des vices qui les souillent» Que ceux qui tiennent le sceptre en main s'approchent donc de Jésus pour copier son image en eux-mêmes et conformer leur vie à la sienne, et nous verrons refluer ces jours bénis où régnaient Henri de Bavière, Etienne de Hongrie, Louis de France.

«Jésus est père non par une génération charnelle, mais par la génération infiniment plus élevée qui fait naître à la vie de l'esprit. Or quel grand et sublime caractère ne faut-il pas pour modifier l'esprit des gens grossiers et en faire des hommes nouveaux ! Jésus s'applique avec une ineffable sollicitude à élever et à changer en hommes d'un esprit nouveau ces disciples grossiers qu'Il appelle autour de Lui et qu'Il prédestine à l'apostolat. Comme Il s'accommode à leurs défauts, avec quelle sagesse Il secourt leur faiblesse et les raffermir quand ils se montrent vacillants dans la foi ! Et lorsqu'il est sur le point de se séparer d'eux matériellement, et de retourner où Il était venu, avec quelle tendresse de paroles Il les recommande à Son père céleste qui est aussi le leur !»

Les hommes ont trop perdu l'habitude de considérer en Jésus, «l'ami, la force des faibles, le ferme défenseur du vrai, l'homme des grands et généreux sacrifices... Jésus apparaît véritablement comme une source de vie pour quiconque s'approche de Lui et s'efforce de mettre en pratique les belles et salutaires doctrines qu'Il a prêchées.

«Sous l'empire de cette réflexion, l'illustre et valeureux défenseur de la divinité du Verbe, le grand Athanase s'écriait : Jésus-Christ qui est éternellement immuable est venu parmi nous, afin que les hommes eussent dans la justice immuable du Verbe un modèle de vie et un principe stable de justice (Ath. *contra arianos*, 111, 13).

«Augustin exprime en d'autres termes la même pensée : il s'écrie que Jésus-Christ, dans toute Sa vie sur la terre, au milieu des hommes, dont Il a pris la nature, est la règle suprême des mœurs » (*De vera relig.*, xvi). Il ne faut pas s'étonner que les Pères de l'Église combattissent ainsi les maximes opposées, puisque nous les voyons répétées presque mot à mot par ces malheureux qui ont surgi parmi nous pour nier la divinité du Sauveur. Il suffit de citer, entre beaucoup d'autres, les paroles du plus audacieux d'entre eux, lequel, fasciné par la lumière qui entoure Jésus-Christ, était obligé de saluer en lui : Celui qui eut une détermination personnelle très fixe, laquelle dépassa en intensité celle de tout autre créature, à tel point qu'elle dirige encore aujourd'hui les destinées de l'humanité. Plus loin, il entonne pour ainsi dire un hymne en disant : Tu assisteras de la paix divine aux conséquences incalculables que les actes apportent avec eux.

«Pendant des milliers d'années le monde voudra rechercher en toi l'exemplaire sur lequel il voudra conformer sa vie troublée par nos contradictions. Tu seras l'étendard autour duquel se livreront les batailles les plus acharnées ; mille fois plus vivant, mille fois plus aimé que durant ton passage sur la terre, tu deviendras la pierre angulaire de l'humanité, à tel point qu'enlever ton nom au monde serait véritablement ébranler ses fondements» (Renan, *Vie de Jésus*, p. 46 et 126).

Tels sont les principes que Dieu a posés pour le gouvernement de la société et dont Il a confié la garde et l'interprétation à la Papauté. Toute société qui s'appuiera sur ces principes de religion, d'autorité, de morale et de propriété, sera une société ferme, florissante et prospère qui atteindra, de progrès en progrès, sinon la perfection qui n'est pas de ce monde, du moins le sommet de la civilisation humaine tel que l'atteignirent les jésuites dans le Paraguay et le Mexique. Au contraire, toute société qui fera litière de ces assises fondamentales, sera une société condamnée au dépérissement, sujette à de perpétuelles oscillations, exposée à être renversée par le premier coup de rafale, comme un édifice assis sur le sable mouvant. C'est ce que montrent nos modernes politiciens en voulant gouverner d'après les théories de 89, qui sont la négation de ces principes tutélaires. Ils forgent constitution sur constitution, démolissent toujours, sans jamais rien reconstituer, se consomment en de stériles essais, ne peuvent se fixer nulle part, comme la roue de la fortune à laquelle ils se sont attachés ; tiennent les peuples en suspens, sans lendemain, sinon en perspective de commotions périodiques qui attestent le vice du système politique et gouvernemental. On sème les vents, faut-il s'étonner de recueillir la tempête !

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, et le prochain comme vous-même¹. Ce précepte résume les grandes lignes de la plus sublime des civilisations : union avec Dieu et paix avec les membres qui constituent la grande famille humaine. Il est la force et le ciment de l'Église catholique ; il produirait les mêmes effets dans la société civile si les législateurs le méditaient sérieusement, et s'ils travaillaient à l'introduire en pratique parmi les nations.

CHAPITRE IX : LA PAPAUTÉ EST LA NOURRICE DE LA CIVILISATION

RÉHABILITATIONS. - DIEU. - LA SOCIÉTÉ. - LA FAMILLE. - L'HOMME.

Le devoir de mère ne se borne pas aux limites de la gestation et des douleurs de l'enfantement. En suscitant cette magnifique civilisation du Décalogue et de l'Évangile dans le monde, la Papauté ne la jeta point comme un cadavre mort-né traîné aux gémonies, mais comme une âme animée d'un souffle de vie puissant et immortel que le mauvais vouloir des hommes et des gouvernements pourra entraver, mais jamais éteindre, parce qu'il jaillit d'un foyer inextinguible, contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront point. Il lui restait donc à remplir les offices de nourrice et de maîtresse de la civilisation ; ce dont nous parlerons dans les deux chapitres qu'on va lire.

¹ Math., cap. xxii. La règle est là et non ailleurs : l'Église, dans son amour pour le bien-être des peuples, la montre aux yeux des gouvernements, les sollicitant à s'y conformer. Heureuses les nations assez sages pour prêter l'oreille à cette invitation bienveillante, et assez résolues pour marcher de concert avec le pouvoir dépositaire de ces principes !

Comme nourrice, la Papauté avait à former, à élever cette fille à demi-céleste, qu'on appelle la civilisation catholique ; à faire son éducation au milieu d'éléments absolument hostiles ; à la nourrir d'un lait divin qui engendre la douceur, la modération, la charité, en surnaturalisant les vertus humaines et civiques ; à lui donner, en un mot, une constitution qui la mît à l'épreuve du temps et des attaques formidables dont elle serait assaillie.

Elle lui apprend à bégayer les premiers mots de sa langue, à connaître les premiers éléments de sa religion, éclaire les premiers rayonnements de son intelligence, guide ses premiers pas et la soutient de ses inspirations et de ses conseils. Cette princesse admirable fait son entrée dans le monde, étayée sur les principes du Décalogue, qui sont comme les gros ossements du corps humain et comme la grosse charpente de l'édifice social, et sur les enseignements de l'Évangile, qui forment les linéaments innombrables et complémentaires de cette grande organisation.

Cette restauration ne fut l'œuvre ni d'un jour, ni d'un Pape, ni d'une génération, mais le travail des siècles, d'une longue succession de Pontifes romains et d'efforts persévérants. La Papauté ne s'inquiète pas de moissonner aujourd'hui ce qu'elle a semé hier, et de tirer le lendemain les conséquences des principes qu'elle a posés la veille ; elle les tirera dans les siècles, au jour, à l'heure marqués par le doigt de Dieu : la semence est jetée, la moisson viendra en son temps. Elle a ses aises dans les siècles : elle marche lentement comme les dieux d'Homère, et, comme l'a dit Guizot, elle travaille avec la lime et non à coups de hache. Elle a mis du temps pour régénérer le monde, elle y a réussi néanmoins (Guizot, Hist. De la civilisation en Europe, 1^{er} leçon).

Mais pour se faire une juste idée des difficultés gigantesques qu'elle dut rencontrer pour battre en brèche la civilisation antique, envahir toutes les classes de la société, et se faire universellement accepter, il est nécessaire que nous rappelions sommairement dans quel état se trouvait alors le monde.

On était à la floraison d'Auguste. Tous les peuples sauvages ou policés étaient devenus tributaires du même despote : les arts, le commerce, les conquêtes, les communications établies avaient enfin disposé les peuples à fraterniser et à se confondre dans un seul et même empire. Mais la rupture qui avait eu lieu entre Dieu et l'homme, la disparition de la vérité du sein de la société rendaient toute civilisation impossible entre les mortels : il fallait que l'élément divin reparût au milieu de l'humanité pour y ressusciter l'élément civilisateur que Dieu y avait semé à l'aurore du monde, redonner à la société une égalité qui avait disparu, une liberté dégénérée en esclavage, une fraternité qui permit aux hommes d'échanger encore un baiser de paix, rendre à la famille un père, une mère, des frères, des sœurs, des enfants, relever l'homme à la hauteur de sa dignité. Malheureusement, on allait à Néron et à une suite de tigres inhumains, issus de la civilisation païenne, dont l'agonie venait de sonner avec la naissance du Christ. Que pouvait humainement la Papauté, comprimée par la persécution sanglante, ou reléguée dans un lointain exil, ou noyée dans le sang des arènes, ou cachée à travers les montagnes ou dans les sablières romaines ? Que pouvait l'Église, sortant à peine des mains de son fondateur et n'étant encore qu'à l'état de synthèse ? Pourtant elle ne reste pas inactive et ne recule pas devant la tâche qui lui est faite. Simultanément elle se dilate au dehors et se développe au dedans sous l'influence du feu divin qui l'embrase, et un beau jour elle existe ; elle montre son front radieux à la face du soleil ; on la voit apparaître à la cour, au forum, au Sénat, au barreau, dans l'armée, chez le peuple des villes et de la campagne. Le monde la considère avec étonnement et ne sait ni d'où elle vient, ni comment elle s'est introduite. Pourtant, quand on y regarde de près, on voit la main d'en haut ; on y reconnaît le cachet de la Providence et la puissante action des Papes.

Les ennemis mêmes de la religion sont ici d'accord avec nous à attribuer à l'Église le mouvement civilisateur qui soufflait alors à travers le monde. Victor Hugo, ce brillant poète, qui a consacré son talent au service d'une cause indigne de son génie, a dit : «Une religion spiritualiste, supplantant le paganisme matériel et extérieur, se glisse au cœur de la société antique, la tue, et dans ce cadavre d'une civilisation décrépite, dépose le germe d'une civilisation moderne». En effet, la poésie avait dit son dernier mot, l'Olympe était envahi par les ombres sanglantes des Césars ; le monde, dégoûté des excès du sensualisme, aspirait vaguement aux expiations ; le judaïsme avait produit les Esséniens, et le stoïcisme avait fait crier à Brutus que la vertu n'est qu'un nom, et Caton n'avait trouvé rien de plus beau à faire que de se déchirer les entrailles en protestant contre la fortune de César. Le suicide fut le dernier remède de cette civilisation sceptique de l'antiquité, qui finissait avec le dernier excès de rage de Caton. Tout l'ancien monde était mort avec elle, lorsque Jésus-Christ ordonna au monde de revivre ; et un travail de résurrection s'opéra sur les mœurs, dans les sciences, sur les monuments, sur les arts, sur tous les usages antiques.

A la vue du sang chrétien qui empourprait toutes les places de Rome et toutes les arènes du monde, sous la menace du glaive continuellement suspendu sous la pression incessante des monstres sanguinaires qui se succédaient sur le trône impérial, la Papauté se vit obligée de descendre dans les catacombes et de voiler son front aux yeux des profanes. Mais, dans les desseins de Dieu, cette retraite était nécessaire, soit pour se recueillir, comme à la veille d'une grande entreprise, soit pour disposer des armes, en prévision des formidables luttes prédites par le Maître, poser des principes inébranlables, donner à l'œuvre le temps de jeter des racines en rapport avec la grandeur de l'édifice à élever. De fait, ce temps fut utilisé à fortifier le corps naissant de la nouvelle société, à lui donner des muscles et des membres capables de supporter les fatigues, de lutter contre le choc des passions humaines, et, pour parler sans ambages, à imprégner les âmes de la sève de la doctrine évangélique, y verser le lait divin de la morale chrétienne, et la nourriture plus substantielle de la discipline ecclésiastique ; tout autant de points qui durent merveilleusement seconder la mission civilisatrice de l'Église.

Entre autres réformes, la Papauté sentait qu'il y avait quatre grandes réhabilitations à entreprendre au sein de l'humanité : la réhabilitation de Dieu, la réhabilitation de la société, la réhabilitation de la famille, la réhabilitation de l'homme.

D'institution divine, la Papauté avait en soi une immense force surnaturelle qui n'était soumise ni au temps ni aux lieux, exerçait sur toutes choses et sur toutes les parties de la société une action profondément cachée, mystérieuse, surhumaine. Dans la confusion des éléments sociaux, elle portait dans ses entrailles de quoi donner à tous ces éléments une vertu qu'ils ne pouvaient recevoir que d'elle, tandis que, seule impénétrable à la confusion, elle conserve sans altération son identité.

Sur Dieu, elle avait à restituer son unité contre le polythéisme, sa sainteté contre les infâmes déités du paganisme, sa puissance et sa grandeur contre le culte des idoles et du fétichisme, ses perfections contre les divagations de la philosophie, son existence contre le scepticisme qui avait envahi jusqu'aux plus hautes classes ; son autorité méconnue dans la

personne des rois. Rien de plus souvent répété dans les Écritures que c'est Dieu qui fait et défait les nations, qui les élève et les humilie, qui les récompense de leurs vertus par la prospérité ou qui les punit de leurs vices par des calamités, qui leur donne la paix ou la guerre, met à leur tête des sages ou des insensés, des pères ou des tyrans, des Théodose ou des Phocas.

En enseignant que toute puissance vient de Dieu, elle restaure l'autorité contre les entreprises des révolutionnaires de tous les temps ; réprime le despotisme et l'arbitraire en réglant la puissance selon les règles de la justice et de la charité, en montrant que les rois sont des pères et les sujets des fils et des frères. «Or, si la puissance vient de Dieu, elle doit refléter la majesté divine pour apparaître respectable et la bonté de Dieu pour devenir acceptable et douce à ceux qui lui sont soumis. Quiconque donc a dans ses mains les rênes du pouvoir, que ce soit un individu ou une puissance morale, qu'il tienne ses fonctions de l'élection ou de la naissance, dans un État démocratique ou dans un État monarchique, ne doit pas rechercher dans le pouvoir la satisfaction de son ambition et le vain orgueil d'être au-dessus de tous, mais au contraire le moyen de servir ses frères, comme le Fils de Dieu qui n'est pas venu pour se faire servir, mais pour servir les autres (Marc, x, 45). Brèves maximes, mais dans lesquelles toutefois est renfermée la transformation du pouvoir la plus heureuse et la plus consolante qu'on puisse désirer.

«Les rois des nations avaient étrangement abusé du pouvoir ; leurs convoitises n'avaient pas de bornes, et ils les assouvissaient en dévorant la substance des peuples et les fruits de leurs sueurs ; leurs volontés faisaient loi, et malheur à qui songeait à s'en affranchir. Non contents de cela, ils prétendaient se faire donner des titres fastueux, lesquels, comparés à la réalité, n'étaient que de solennelles et cruelles ironies.

«Tout autre est le pouvoir qui ressort des enseignements chrétiens : il est modeste, laborieux, attentif à favoriser le bien, retenu par l'idée qu'au jugement dernier des châtements sont réservés à celui qui aura mal gouverné. Il est impossible de ne pas le voir ; on se sent le cœur dilaté devant une image aussi noble de l'autorité, et l'obéissance qu'elle réclame et qui est indispensable à l'ordre et au progrès de la société, perd toute amertume et devient facile et douce.

«Aux enseignements qui sont donnés sur le pouvoir, correspondent ceux qui concernent les personnes soumises à ce pouvoir. Si la puissance tire de Dieu sa raison d'être, sa majesté, sa sollicitude à procurer tout bien, il est impossible de croire qu'on puisse se révolter contre elle, car ce serait se révolter contre Dieu. L'obéissance du sujet doit être franche, loyale et provenir d'un sentiment intime et non de la crainte servile des châtements ; elle doit apporter avec elle la preuve de sa sincérité et faire accepter volontiers les sacrifices réclamés par celui qui tient en main le pouvoir pour remplir son ministère».

Mais si la subordination est indispensable, la liberté ne l'est pas moins. «Assurément, l'Église n'approuve pas les fauteurs de désordres, les ennemis systématiques de l'autorité ; mais l'obéissance qu'elle inculque trouve une forte compensation dans la transformation du pouvoir qui, devenu chrétien, et dépouillé des vieilles et honteuses inclinations vers l'ambition et la tyrannie, revêt le caractère d'un ministère paternel et rencontre ses limites dans la justice des commandements. Si l'on franchit ces limites en envahissant le domaine de la conscience, on rencontre dans l'homme une voix qui répond avec les apôtres : «Il faut avant tout obéir à Dieu. Les sujets lâches et tremblant par des craintes basses ne sont point élevés dans les bras de l'Église, mais ils naissent en dehors d'elle, au milieu des sociétés qui ne reconnaissent d'autre droit extérieur que celui de la force brutale.

«Tertullien remarquait déjà de son temps que les premiers chrétiens payaient les impôts avec la même fidélité qu'ils mettaient à observer le précepte qui défend de voler (*Apologét.*). Mais ces hommes ignoraient l'art honteux de se plier aux caprices injustes des Césars. Devant ceux qui faisaient pâlir les rois, leurs visages ne pâlissaient pas, et pendant que les autres s'agenouillaient, eux savaient se tenir debout, et mourir pour soutenir les droits de la conscience. Il est douloureux d'entendre accuser l'Eglise d'entraver les progrès de la civilisation, alors que la liberté est comme une fleur qui pousse spontanément dans une société que dirige l'esprit de l'Église catholique. Quand, en effet, la main du chef de l'État s'alourdit sur les sujets et que les franchises publiques courent des dangers extrêmes, quand la libre action des hommes est entravée, quand l'impiété victorieuse brise les liens sacrés de la religion, quand la conscience se pervertit, étouffée par les passions, quand les crimes se multiplient, alors le pouvoir, devenu suspect, et ne trouvant pas sa défense dans la vertu de ses administrés, la cherche dans les armes, dans les gardes nombreuses, dans une police aux yeux d'Argus».

Après avoir tracé aux rois les limites dans lesquelles doit s'exercer leur pouvoir, et aux sujets les devoirs de subordination envers leurs souverains, l'Eglise avait à tracer à tous les devoirs réciproques des hommes entre eux. «Qui donc, reprend le cardinal Pecci, pourrait nier que le fruit de la vraie civilisation doive être l'amélioration des mœurs, l'ennoblement et la purification des âmes, la courtoisie des manières, la douceur et la générosité des relations privées, domestiques, politiques et civiles ?» Plus loin : «Aucun des aspects sous lesquels on peut considérer l'homme, soit isolé, soit comme membre des associations diverses, n'a été négligé, et sur chacun de ces points les enseignements de l'Église produisent sans cesse les germes des plus précieuses améliorations morales».

Or, comment s'y prend l'Église pour remettre l'ordre dans la société, si ce n'est en suivant les principes du Décalogue et la morale de l'Evangile ? Elle met en avant des enseignements «qui rendraient la société heureuse, même dans l'ordre du temps, si les hommes y conformaient leur vie. A ceux qui se laissent aller aux attractions des sens, il est rappelé qu'on doit s'interdire même un regard et une mauvaise pensée, un mauvais désir. En suivant ces principes, on verra disparaître, avec les mœurs obscènes, les corps frêles, dépourvus de vigueur, les âmes dépravées, sans ailes pour s'élever ; et vous aurez à la place des générations florissantes, de bons soldats pour la frontière, des peuples chastes qui, n'étant pas amollis par les séductions de la chair, vivent de la vie de l'esprit, de l'élan de la pensée vers la vérité» (Card. Pecci, mandement pour le carême 1878).

A l'homme vindicatif qui voudrait user de la peine du talion, comme sous l'ancienne loi, qui dit dent pour dent, œil pour œil, elle dit d'aimer ses ennemis, de leur faire du bien, de présenter la joue à celui qui vous frappe, de ne pas juger le prochain, de se renoncer, de se mortifier, etc. La grande loi de l'Evangile, c'est de pardonner, à l'exemple du Sauveur qui, élevé en croix, pardonne à Ses bourreaux et prie pour eux ; qui pardonne à Madeleine, parce que, si elle a beaucoup péché, elle a beaucoup aimé. Le monde entraîne dans l'abîme les imprudents qui le servent et imprime un stigmate déshonorant sur le front de ceux qui tombent ; mais l'Evangile en a pitié et les relève par le repentir.

A l'homme dévoré de la soif de l'or, elle dit : que l'avarice est un esclavage et qu'on ne peut servir en même temps Dieu et Mammon ; elle combat ainsi la passion des richesses qui enlève le discernement et prépare les crimes. La société n'aura plus dans son sein ces hommes cruels qui commettent les rapines, les fraudes, les vols, les ruines lamentables.

A l'orgueilleux, elle ordonne d'abaisser sa superbe, d'emprunter à l'enfant sa simplicité ingénue, pour entrer dans le royaume du ciel. Qu'on suive ces conseils et l'on verra disparaître cet esprit de contradiction qui ne laisse rien aboutir, engendre les querelles et la ténacité des opinions personnelles. Quelle politique pourrait produire ces merveilleux effets et fournir des remèdes contre toutes les mauvaises inclinations ?

Elle pose un fondement durable pour établir et maintenir ces relations sociales et les rendre profitables à la vraie civilisation. Nulle société ne peut exister sans l'amour qui est le lien entre les membres divers qui la composent. Mais autre est l'amour des païens et des sectes qui se sont soustraites à l'Église, autre la charité inspirée par le christianisme et que la grâce de Jésus-Christ répand dans les cœurs. «Le plus noble amour qui puisse surgir en dehors du christianisme est toujours accompagné de l'intérêt, qui recherche ses propres avantages avant ceux d'autrui ; du reste, il se renferme toujours dans une sphère très limitée, et, sauf des cas très rares, il a horreur du sacrifice. Les amis s'aiment à raison des qualités intrinsèques, qui sont les talents, l'aménité, la science, ou des qualités extrinsèques, telles que la richesse, l'élégance ou la jovialité ; mais entre les diverses classes sociales il y avait un abîme qui empêchait tout commerce d'affection, et généralement on nourrissait contre ceux qui n'appartenaient pas à la cité ou la *gent* une haine profonde et le désir barbare de les réduire en servitude à la première occasion.

«Vous savez comment la morale chrétienne a totalement changé cette théorie de rapports mutuels. L'amour se réchauffe dans une fournaise beaucoup plus ardente, les hommes allant au-devant les uns des autres n'apportèrent plus avec eux des sentiments de cruauté et commencèrent à s'aimer mutuellement, selon l'exemple de Dieu (Jean, XIII, 34)». Or, Dieu prend soin de Ses créatures indistinctement, depuis les plus nobles jusqu'aux plus infimes ; il nous a aimés jusqu'à donner Son Fils pour notre salut, et Il aime non seulement ceux qui L'adorent, mais encore ceux qui Le blasphèment et se révoltent contre Lui. Et ce Fils, non content d'être si prodigue de Son amour, ajoute le sacrifice de Son sang et de Sa vie pour nous réhabiliter aux yeux de Dieu Son Père.

Or, qu'a gagné l'homme dans cet idéal sublime et réel que l'Église propose à notre imitation, dans cette morale dont elle est dépositaire ? Il a gagné de mieux respecter les droits du pauvre, de savoir pardonner de sanglants outrages reçus, de voir les vengeances diminuées ou rendues impossibles, l'équité amenée à mitiger les rigueurs du droit, d'accepter joyeusement les fatigues et les privations, afin de pourvoir à l'adoucissement de la condition du pauvre, de l'ouvrier, de l'orphelin, du vieillard. Que l'on compare les résultats obtenus par ces politiques qui veulent mettre une civilisation antichrétienne à la place de celle qui s'est élevée à une incomparable hauteur par l'action et les travaux des Papes. Faites la différence entre leurs belles théories et la pratique, et vous verrez que la civilisation, loin de progresser, recule et perd à mesure qu'elle s'éloigne davantage des doctrines romaines. Sont-elles un indice de l'adoucissement des caractères cette envie et cette haine qui envahissent chaque jour davantage le cœur du pauvre contre les riches, de l'ouvrier contre le patron, de l'artisan contre le capitaliste ; ces cris de vengeance, ces frémissements de tigre, ces menaces de mort qui accumulent tant de ruines dans nos villes ; ces lueurs d'incendie qui éclairent nos rues, nos places et nos monuments ; ces duels qui se succèdent entre particuliers et entre les nations, avec une déplorable fréquence (Card. Pecci, mandement pour le carême 1878).

De la famille civile, passons à la famille domestique, où l'Église avait de grandes réhabilitations à faire. D'après la constitution primordiale de la famille, le père a droit à l'autorité et exerce une sorte de pouvoir royal dans le cercle de ses attributions. La mère et l'enfant sont sous sa dépendance. Aussi longtemps que cette loi primitive ne fut pas violée, ces deux êtres faibles ne trouvèrent que protection et salut dans cet état de sujétion. Mais à mesure que la simplicité des mœurs disparaissait du sein de la famille et de la société, la paternité devenait la tyrannie, la dignité de la femme dégénérait en avilissement, et l'enfant n'était plus qu'un être, voire même un animal, sur lequel le père avait droit de vie et de mort.

La Papauté comprit que sa plus belle mission était de relever la famille de la dégradation où elle était déchue et de rétablir les vrais rapports qui doivent exister entre ses divers membres, pour en faire les éléments constitutifs de la nouvelle société.

La société divine est composée de trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Le Père est le principe générateur de tout ; le Fils est consubstantiel et égal à Son Père ; le Père et le Fils produisent le Saint-Esprit et Lui communiquent toutes les perfections qu'ils possèdent eux-mêmes. Tel est l'idéal de la société domestique, composée aussi de trois personnes, le père, la mère et l'enfant : Adam, chef du genre humain ; Eve, formée de la chair et de la substance d'Adam, pour être sa compagne ; Caïn et Abel, qui procèdent de l'un et de l'autre. Abel, Adam, Eve sont une même chose, dit Donoso Cortès : Adam est le père, Eve la mère, Abel le fils ; les trois ne constituent qu'une famille, qu'une seule nature humaine. Ainsi, le mystère même de la Trinité nous détermine le caractère et les lois de la famille. D'autre part, l'idée de la paternité comme fondement de la famille n'a pu tomber d'elle-même dans l'entendement humain ; car entre le père et le fils, la nature ne distinguerait que la priorité et la force, et n'y verrait pas un droit. Mais la priorité et la force ne sauraient constituer le droit de paternité ; elles constitueraient plutôt un droit de servitude, et ce nom qui s'appelle père n'aurait d'autre signification que celle de maître, et celle de fils n'annoncerait que celle d'esclave. Cette doctrine est confirmée par l'histoire, qui nous montre que chez les nations où ne régnaient plus les grandes traditions bibliques, la paternité se transforma en une affreuse tyrannie. La paternité vient de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit saint Paul : *Ex quo omnis paternitas in cœlis et in terra nominatur*, Eph., 3 (Donoso Cortes, *Essai...*, liv. I) ; et quiconque s'écarte de cette source aboutit nécessairement ou au despotisme ou à l'imbécillité. La paternité s'étant dévoyée de sa vraie mission, il fallait lui rendre son véritable caractère en fixant l'autorité du père, tout en la prémunissant contre la tyrannie.

Après avoir réhabilité l'autorité du père sur ses véritables bases, il s'agissait de relever la mère de l'état d'abaissement où l'avait réduite le paganisme, et de la réhabiliter dans la haute dignité que mérite son doux et bienfaisant apostolat.

Cela fait, il fallait songer à l'enfant, cette troisième personne de la trinité domestique. Mais le paganisme était impuissant à opérer cette triple réintégration, puisqu'il était lui-même l'auteur et la cause de cette dégradation de la famille. En effet, le matérialisme étant la loi suprême chez les sociétés de la Grèce et de Rome, était appliqué avec une logique ef-

frayante. Le but le plus élevé du mariage étant à ses yeux de donner des citoyens à l'État, dès lors il appartenait à celui-ci de régler tout ce qui concerne le mariage et la génération des enfants, régler les conditions d'âge et d'individus, n'élever que des corps robustes ; par voie de conséquence, déterminer l'âge où les époux peuvent commencer ou finir de donner des citoyens. L'État ne pouvant accepter indistinctement toute production, ni tout ce qui naît, il était défendu d'élever des enfants mal conformés ; l'avortement et l'abandon étaient permis, ainsi que la destruction de tous ceux qui étaient de trop. Telle était la doctrine d'Aristote chez les Grecs.

La société romaine ne valait pas mieux. La loi des *Douze-Tables* permettait de tuer l'enfant mal conformé et donnait au père le droit de vie et de mort, ce dont il usait largement et sans scrupule. Disposer ainsi de sa postérité s'appelait, selon Tacite, limiter le nombre de ses enfants : *Liberorum numerum finire* (Germ., 19). Dans un autre endroit, le même analyste remarque avec surprise que chez les Juifs il n'était pas permis de donner la mort aux enfants qui viennent de naître (*Hist. cap. v*).

Aux Indes, on prenait les enfants dix mois après leur naissance et on les jugeait publiquement. Si leur figure était légitime, ils vivaient, sinon ils étaient voués à la mort. Cela fait horreur. Mais que pouvait-on attendre de mœurs consacrées par l'exemple des dieux, accréditées par les maximes des sages, et autorisées par la conduite des souverains. De fait, l'exemple de Saturne qui avait dévoré ses enfants, de Jupiter adultère, de Junon infidèle, de Vénus prostituée, était peu propre à faire respecter la vie des enfants, la sainteté du lit nuptial et la pureté des mœurs. Cette réforme était réservée à la morale évangélique, et il appartenait à la Papauté de remédier à tous ces maux et de fermer cette affreuse plaie sociale.

La difficulté était d'imaginer un moyen de parvenir à ce but. Toujours sous l'assistance de Celui qui lui a promis sa présence jusqu'à la fin des siècles, elle ne chercha pas longtemps. Comme elle trouvait dans la Trinité divine le modèle de la trinité domestique, elle y trouva également le plan de réforme qu'elle avait à exécuter. De même qu'il y a en Dieu l'unité, l'indissolubilité et la sainteté, de même le principal fondement de la famille, c'est aussi l'unité du mariage opposée à la polygamie, son indissolubilité opposée au divorce, sa sainteté opposée au sensualisme. Cette doctrine lui suffit pour opérer la triple réhabilitation qu'elle avait en vue.

Dieu envoya un léger sommeil à Adam et lui tira une côte dont il se servit pour lui former une épouse, puis il l'éveilla en lui présentant la compagne de sa vie, l'os de ses os, selon l'expression génésiaque (Gen., II, 23, 24). Dieu ajouta : C'est pourquoi le mari quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils ne feront qu'un dans une même chair : *Et erunt duo in carne una*. « Cette union de l'homme et de la femme, dit Léon XIII, afin qu'elle réponde mieux aux très sages conseils de Dieu, elle s'offrit dès ce temps-là avec deux propriétés principales et nobles entre toutes, qui furent comme profondément imprimées et gravées, à savoir l'unité et la perpétuité ».

Si l'on étudie le cœur de l'homme, on arrive aux mêmes conclusions. L'affection la plus chère est celle qui unit l'homme à sa légitime compagne. On aime à deux, mais on n'aime point ou que faiblement à trois : notre amour est exclusif. Là est le fondement de l'unité matrimoniale.

L'affection produit naturellement l'indissolubilité, car l'amour véritable ne calcule point le jour où il n'aimera plus ; le caractère inné de l'amour fort et sincère comme de tout sérieux attachement est d'aimer toujours et de ne point mettre de bornes à l'intensité de son affection. Saint Paul ajoute que l'homme ne sépare point ce que Dieu a joint. Là repose l'indissolubilité du mariage.

Le mariage est donc saint dans son origine, saint dans son institution, saint dans son but.

Sortant de la Bible et du cœur de l'homme pour passer dans les sillons de l'histoire, nous trouvons dès la première page que la famille ne tarda pas de perdre ce triple caractère de sa première institution.

Lamech, le premier, porta atteinte à l'unité matrimoniale en épousant deux femmes simultanément, et son exemple, suivi par la génération des géants, passa même chez les Juifs, ainsi que nous le lisons dans l'histoire des patriarches. Dieu toléra chez eux, par condescendance, la polygamie et le divorce, à cause de la dégradation originelle. Mais cet abus devint tel chez les Gentils que, pour ne citer que l'exemple des Mèdes, ils étaient tenus par la loi d'avoir sept femmes, et l'on regardait chez eux avec mépris la femme qui avait moins de cinq maris.

Le divorce fut la conséquence logique de la polygamie et de la polyandrie. Dans l'antiquité païenne et l'antiquité biblique même, il n'y avait pas de sacrement, mais la religion intervenait néanmoins pour cimenter l'union des époux. Chez les Hébreux, ainsi que le montre l'épisode de Tobie, la bénédiction nuptiale était un attribut de la paternité. Dans la période primitive de Rome, au temps de son âge austère et poétique, temps des chastes héroïnes, des femmes fortes de la légende romaine, le mariage n'était pas un contrat profane et privé, mais un rite religieux et sacerdotal accompagné des solennités liturgiques de la *confarreatio* qui avaient pour effet de faire passer l'épouse sous la domination de son mari, *in manu mariti*. Aussi le mariage portait-il le nom de noces, *nuptiar*, dont l'étymologie est *nubere*, se voiler, se couvrir d'un voile comme symbole de la pudeur.

Toutefois, le mariage sacerdotal n'était en usage que chez la *gent* patricienne ou aristocratique, les plébéiens s'étaient toujours mariés par simple contrat privé. Et comme l'alliance des deux ordres était proscrite par la loi des *Douze-Tables*, la *confarreatio* se perpétuait sans altération chez la caste patricienne.

Mais un plébiscite sorti d'un de ces orages qui se formaient dans la ville et grondaient sur le mont Aventin ou sur le Janicule, au IV^e siècle de Rome, vint abaisser ces barrières par la loi *Canubia*, et permettre les alliances entre les deux ordres. Dès lors la *confarreatio* perdit peu à peu du terrain, le mariage civil prévalut rapidement et fut bientôt assimilé à un contrat *réel*, qui ne reçoit sa perfection que par la tradition ou livraison de quelque chose, et ici ce quelque chose qui devait être livré, c'était la femme ; la tradition de sa personne était de rigueur, et le mari acquérait la propriété au bout d'un an de possession continue, comme il eût fait d'un meuble, d'un animal domestique, d'une chose, et la femme était acquise par prescription : *Velut annua possessione usu capiebatur*. L'unique ressource qui lui restait, ressource imaginée par les légistes, c'était d'interrompre par une absence de trois nuits la redoutable prescription maritale. C'était pour la femme le dernier terme de l'abaissement.

Tant que dura le mariage religieux, c'est-à-dire pendant les cinq premiers siècles de la Ville, la répudiation fut inouïe, mais une fois réduit au simple contrat civil, il aboutit en droite ligne au divorce. C'était logique, car un pacte purement civil et formé seulement par l'accord de deux volontés, pouvait être dénoué par le changement de ces deux volontés : *Obliga-*

liones quæ consensu contrahuntur contraria voluntati dissolvuntur (Inst., lib. III, tit. 30, part. 4). Dès lors, il y eut le divorce *bonæ gratiæ* ou provenant d'un consentement mutuel, et le divorce où, sous un prétexte quelconque, ou même sans prétexte, le conjoint qui voulait rompre notifiait à l'autre son acte de répudiation, appelé *libellum repudii*.

Quelle injustice pour un être qui mérite des égards à tant de titres ! Elle vient jeune et belle dans la maison de son mari, et quand elle est flétrie par l'âge, les labeurs, ou l'infirmité, on la répudie comme un meuble inutile. Les satiriques latins représentent l'esclave insultant à sa maîtresse de la veille, de n'être pas même esclave comme lui.

Ainsi que le divorce est la conséquence de la polygamie et de la polyandrie, le concubinage et la prostitution sont la conséquence du divorce. Rien ne peut plus préserver la pudeur du foyer, et la multiplicité des changements de femme ou de mari passe toute croyance depuis les marches du trône jusqu'à la mansarde du plébéen. Plus haut, nous avons vu Sénèque, disant que les femmes comptaient les années de leur mariage, non par celles des consuls, mais par le nombre de leurs maris¹. Avec cette longue carrière d'aventures, les époux deviennent nomades, délaissent le foyer, les enfants, au point qu'il n'y a plus ni famille, ni vie domestique. «Il est à peine nécessaire de dire combien est pernicieux en soi le divorce. Il rend, dit Léon XIII, les pactes matrimoniaux révocables ; il détruit l'affection mutuelle ; fournit de dangereux stimulants à l'infidélité ; nuit à la protection et à l'éducation des enfants ; il est une occasion de dissolution des sociétés domestiques ; répand des germes de discorde entre les familles ; amoindrit et déprime la dignité de la femme, qui se trouve exposée, après avoir servi aux passions de l'homme, à paraître délaissée. Et comme il n'y a rien de plus puissant pour détruire les familles et briser la force des États que la corruption des mœurs, on voit aisément qu'il n'y a rien de plus contraire à la prospérité des familles et des États que le divorce qui naît de la perversité des mœurs des peuples et qui, l'expérience l'atteste, ouvre la porte à des habitudes plus vicieuses encore dans la vie privée et publique» (Lettre Encyclique du 10 février 1880).

De fait, la sainteté du mariage fut tellement oubliée par suite de la loi du divorce, qu'Auguste fut obligé de publier la fameuse loi *Papia poppea* qui déclarait illégitime l'alliance qu'un enfant de race sénatoriale contractait avec les classes inférieures, et décrétait des peines contre les célibataires et contre les personnes mariées qui n'avaient pas d'enfants. Constantin abolit cette loi et rendit ainsi hommage au principe chrétien en rendant au mariage sa liberté et sa dignité.

A cette loi qui obligeait au mariage, les hommes opposaient la difficulté de trouver des épouses chastes, tant le désordre avait envahi la société romaine ; et Auguste donna la loi *Julia adulteriis* destinée à faire fleurir la chasteté parmi les dames romaines. Les uns l'appelèrent la loi de *Pudicitia*, d'autres la loi de *Stupro*. Mais que pouvait contre les adultères une loi qui disait que ce n'était point un adultère que de persuader à la femme d'un autre de divorcer et de l'épouser ; que la liaison coupable avec la femme d'autrui n'est un adultère qu'autant qu'il s'agit d'une femme honnête ; mais que de vulgaires distractions avec des femmes d'auberge ou de boutique, ou d'une classe inférieure, en un mot, ne constituent pas un adultère. Aussi, malgré d'honorables tentatives de réaction contre ce torrent destructeur de la société, cette loi n'aboutit qu'à limiter les causes de répudiation ; en sorte que le *libellum repudii* n'en demeura pas moins le fléau des familles, la logique inévitable, l'aboutissement du mariage civil.

C'est ainsi que la femme tomba au dernier degré de l'avilissement ; que l'homme accumula contre elle toutes les duretés, jusqu'à la rendre captive, la couvrir d'un voile ou d'un sac, la reléguer dans le coin le plus caché de la maison et la mettre au rang d'un vil esclave. L'instruction lui fut ravie et avec elle tous les plaisirs purs de l'esprit ; elle fut prise en mariage sous forme d'achat et de vente, et regardée comme incapable de succéder, de tester et de garder une tutelle. La lecture des diverses législations païennes est une révélation perpétuelle de l'ignominie de la femme. A la mort de son mari, elle était obligée de suivre son cadavre et de s'ensevelir avec lui, ou de subir la crémation comme lui (Phil. Serret, avocat à la Cour impériale, *Monde*, 24 décembre 1865).

L'unité, l'indissolubilité, la sainteté exclues de la société domestique, le père devint un despote, l'enfant une victime, la femme une esclave, ainsi que les historiens nous le représentent chez les Scythes, les Syriens, les Phéniciens, les Arméniens, les Égyptiens ; chez les Huns, les Vandales, les Hérules, les Goths et aujourd'hui encore dans tout l'Orient, en Afrique, en Amérique, en Océanie, en un mot, chez tous les peuples où le christianisme n'a point pénétré, et même chez ceux qui après l'avoir reçu se sont séparés de la Papauté par l'hérésie ou par le schisme, comme nous le voyons en Grèce, en Russie, en Angleterre. Voilà le mariage du paganisme ; voici maintenant celui du catholicisme.

Pour réhabiliter la famille, l'Église avait donc à rappeler le mariage à sa première institution, en commençant par l'unité. «C'est ce que nous voyons ouvertement déclaré et confirmé dans l'Évangile par la divine autorité de Jésus-Christ, qui affirma aux juifs et aux apôtres que le mariage, par son institution même, devait avoir lieu seulement entre deux êtres, l'homme et la femme ; que des deux il devait se faire comme une seule chair, et, que le lien nuptial était, par la volonté de Dieu si intimement et fermement noué, qu'il ne pouvait être ni rompu, ni relâché par quelqu'un d'entre les hommes : L'homme adhérera à la femme et ils seront deux dans une même chair. C'est pourquoi ils ne sont déjà plus deux, mais une seule chair. Ce que donc Dieu a uni que l'homme ne le sépare point» (Math, xix, 5, 6) (Lettre Encyclique du 10 fév. 1880).

Après l'unité, il fallait lui rendre son indissolubilité. Or, reprend Léon XIII, «les apôtres nous ont appris que l'unité et la fixité perpétuelle qui était requise à l'origine du mariage, Jésus-Christ a voulu qu'elle fût sainte et qu'on ne la violât en aucun temps. A ceux qui sont unis par le mariage, dit encore saint Paul, je dis, ou plutôt ce n'est pas moi, c'est le Seigneur, que la femme ne doit pas s'éloigner de son mari, que si elle s'en retire, qu'elle reste sans se marier, ou qu'elle se réconcilie avec son mari (I Cor., vii, 10-11). Et encore : «La femme est liée à la loi tant que vit son mari ; que si son mari vient à mourir, elle est libre» (Ibid., v, 39)

Le droit romain christianisé fait à son tour du mariage un contrat sacré, formé sous les auspices de la religion, indissoluble dans sa durée, immortel dans ses effets. La polygamie opprime la femme, le divorce la rabaisse, le concubinage la dégrade. «L'indissolubilité du lien, dit M. Paul Sauzet, si fermement proclamée, si chèrement achetée par l'inflexible cou-

¹ Lampride raconte que sous Alexandre Sévère, le trésor municipal pourvoyait en faveur des gouverneurs, à toutes les choses que comporte une installation luxueuse, comme argenterie, voitures, chevaux, serviteurs, riches habits, voire même une concubine, si le gouverneur n'est pas marié, comme chose faisant partie de l'ameublement officiel.

rage de l'Église et de ses pontifes suprêmes put seule réhabiliter la femme, relever les mœurs et préparer le retour de la civilisation» (Rome devant l'Europe, p. 120).

L'unité, l'indissolubilité unies à la sainteté avaient sans doute rendu le mariage une chose sainte et honorable dès le principe de son institution, mais sous la loi de grâce ces trois caractères ne suffisaient plus ; Jésus-Christ voulut que le mariage de l'humanité régénérée fût élevé à la dignité de sacrement et qu'il fût le symbole de son union avec l'Église ; c'est pourquoi il ordonne aux personnes mariées de tendre non pas seulement à la propagation du genre humain, mais à l'enfantement du peuple de l'Église, d'un peuple de concitoyens de saints et de serviteurs de Dieu, afin qu'un peuple fût procréé et élevé pour le culte et la religion du vrai Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ (Cat. Rom., cap. VIII). Ici nous rencontrons encore l'admirable doctrine du Pape Léon XIII consignée dans l'Encyclique précitée : «Ce qui a été décrété et établi, dit-il, par l'autorité de Dieu sur les mariages, les apôtres, messagers des lois divines, l'ont confié en termes plus explicites et plus clairs encore, à la tradition et aux lettres. Or il faut rappeler ce que, fidèles à l'enseignement des apôtres, les Saints-Pères, les conciles et la tradition universelle de l'Église nous ont toujours appris (Trid., sess. XXIV, cap. I, *Reform. matrim.*), à savoir, que Notre-Seigneur Jésus-Christ a élevé le mariage à la dignité de sacrement ; qu'il a fait en même temps que les époux, entourés et fortifiés par la grâce céleste, fruit de ses mérites, puissent acquérir la sainteté dans le mariage même, et qu'en ce mariage rendu conforme au modèle de Son mariage mystique avec l'Église, il a rendu plus parfait l'amour qui vient de la nature, et il a serré plus étroitement par le lien de l'amour divin la société de l'homme et de la femme qui est de sa nature individuelle. Maris, dit saint Paul, aimez vos femmes comme Jésus-Christ a aimé l'Église et s'est livré lui-même pour elle afin de la sanctifier. Les maris doivent aimer leurs femmes comme leurs propres corps... car jamais personne n'a haï sa chair ; mais la nourrit et la soigne comme le Christ l'Eglise, parce que nous sommes les membres de son corps, formés de sa chair et de ses os. C'est pourquoi l'homme laissera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et ils seront deux dans une seule chair. Ce sacrement est grand ; je dis dans le Christ et dans l'Église» (Ad Eph.)

Ce passage de saint Paul que nous venons de citer fournit matière à une autre intéressante réflexion étroitement liée à notre sujet. Nous sommes, dit l'Apôtre, les membres du corps de Jésus-Christ, formés de Sa chair et de Ses os. Voilà l'homme rappelé au respect de lui-même et rendu ange, en un sens, comme au jour de sa création ; l'homme devenu un autre Jésus-Christ qui, en revêtant la chair humaine l'a divinisée par l'Incarnation. Il était convenable dès lors que le mariage fût élevé à la hauteur d'un sacrement.

Restait la femme, qui avait plus abondamment participé à la chute du genre humain et qui partant était plus coupable et plus dégradée. Un anathème spécial pesait sur son sexe depuis la fatale pomme du paradis terrestre ; il fallait que la femme, principal instrument de la ruine, le devînt du salut ; que, messagère coupable du démon pour porter la mort à l'homme, elle devint la bienfaitrice messagère de Dieu pour porter la vie au sein de l'humanité. Tout le monde le savait, toutes les traditions anciennes la plaçaient à la tête du mal, il fallait que toutes les générations nouvelles la proclamassent à la tête du bien. Marie, le plus parfait, le plus puissant de tous les êtres après Dieu, Marie ennoblit, sanctifie, relève la femme comme Jésus-Christ élève, ennoblit, déifie l'homme.

L'Incarnation s'opère et le monde est restauré et sauvé, restauré par l'Homme-Dieu, sauvé par le fruit d'une femme, et l'anathème qui pesait sur elle depuis quatre mille ans est lavé ; la femme réhabilitée paraît à la tête de tout bien, et redevient ce qu'elle aurait toujours dû être, l'aide, la compagne, l'ange de l'homme. Le père et la mère rendus à leur état primitif, l'enfant se trouvait par là même sauvé et redevenait l'ange et le chéri du foyer, l'être digne de tous les respects, de tous les soins et de tous les égards.

D'après cette belle doctrine, «les devoirs de chacun des époux sont nettement définis, leurs droits exactement décrits», continue la même Encyclique. «Ainsi, il est nécessaire qu'ils soient toujours dans la disposition de comprendre qu'ils se doivent mutuellement le plus grand amour, une foi constante, une aide prompte et assidue. Le mari est la tête de la famille et le chef de la femme : pour celle-ci, parce qu'elle est la chair de sa chair et l'os de ses os, il faut qu'elle soit soumise à son mari et qu'elle lui obéisse, non à la manière d'une esclave, mais d'une compagne, c'est-à-dire, de manière que ni l'honnêteté, ni la dignité ne manquent à l'obéissance ainsi rendue. Dans celui qui commande comme dans celui qui obéit, comme ils rappellent tous deux, l'un l'image du Christ, l'autre celle de l'Église, que la divine charité soit toujours présente afin de régler le devoir... Pour ce qui regarde les enfants, ils doivent être soumis à leurs parents, leur obéir et leur rendre honneur par conscience ; en retour, il faut que les parents appliquent toutes leurs pensées et tous leurs soins à protéger leurs enfants et surtout à les élever dans la vertu».

Sans doute, l'opprobre de la femme ne cessa pas tout d'un coup ; néanmoins, là où l'Évangile pénétra, sa condition s'améliora sensiblement dès le premier jour ; mais il fallait du temps pour amener cette réhabilitation à sa floraison complète.

Les Césars théologiens de Byzance, guidés par la lumière de l'Évangile, secondèrent puissamment les Papes dans cette œuvre de justice, mais parce que leur droit était resté dans l'ornière du mariage civil, leurs efforts ne réussirent qu'à demi. Mais au moyen âge, dit l'abbé Blanc, tout change : «un vaste courant de vie nouvelle balaya le méphitisme de ces lois byzantines». C'est sans doute ce qui a fait que M. Guizot, toujours préoccupé de donner des explications rationalistes et naturelles au progrès de la civilisation, attribue la réhabilitation de la femme à la famille féodale. Dans la famille patriarcale, dit-il, la femme jouissait d'une juste et grande considération, mais elle n'était rien à côté de celle qu'elle acquit sous le régime de la féodalité. «C'est au développement, à la prépondérance des mœurs domestiques qu'elles ont dû surtout ce changement, ce progrès de leur situation...» Un peu plus loin : «C'est dans les progrès, dans la prépondérance des mœurs domestiques que l'importance des femmes en Europe a pris sa source, et la prépondérance des mœurs domestiques est devenue de très bonne heure un caractère essentiel du régime féodal» *Hist. de la Civilisation en Europe*, p. 107.

L'illustre écrivain aurait pu trouver ailleurs des raisons plus plausibles de la considération et de l'influence de la femme chrétienne dans la société. Quand on lit, dans les annales de l'Église, les noms de la Vierge Marie, l'honneur, la gloire, la reine de l'humanité ; les noms des Elisabeth, Perpétue, Félicité, Symphorose, Cécile, Agnès, Martine, Agathe, Françoise Romaine, Hélène, Paule, Léta, Monique, Macrine, Nonne, Emmélie, Pulchérie, Clotilde ; quand on voit un saint Grégoire le Grand représenter sa mère coiffée d'une mitre, pour signifier l'apostolat qu'elle avait exercé pendant sa vie, on peut

croire qu'il y avait avant la période féodale des femmes modèles dignes de toute notre considération et valant les plus nobles matrones du moyen âge, sans toutefois mépriser ces grandes et vertueuses chrétiennes qui ont vécu à l'abri des tours crénelées de la demeure seigneuriale, ou qui ont laissé une mémoire bénie au sein des serfs-colons ou manants fixés au bas de la colline dominée par le château. Nous ne voulons pas dire que les mœurs féodales n'aient contribué à élever le rôle de la femme chrétienne, mais que sa réhabilitation date de plus loin. Au reste, si l'influence de la femme s'est accrue par la résidence seigneuriale, à qui le doit-on ? N'est-ce pas à cette foi vive, à ces habitudes fortement catholiques dont les Papes avaient su pétrir les générations du moyen âge ?

Ce qu'il y a d'indubitable, c'est que, tandis qu'en dehors «de la lumière bienfaisante que Jésus-Christ et l'Église ont répandue sur l'union conjugale, les destinées de la femme furent toujours sombres et malheureuses, dans l'Église elles ont toujours été heureuses et prospères. Dans l'Évangile, le mariage a été ramené à ses premiers principes ; il a été formé sur le type du lien tressé par la main de Dieu ; agrandi et élevé à la dignité même de sacrement, il est devenu comme une vivante image des noces célébrées par Jésus-Christ avec Son Église. Le mariage, après de longues ignominies, apparaît couronné d'un diadème royal (Nath., XIX, 6 ; Eph., III, 2). Or, le mariage ainsi transformé ne pouvait que devenir une source d'insignes avantages pour la civilisation elle-même, attendu qu'ainsi honoré, il devait nécessairement emprunter les mérites qui éclatent dans les noces mystiques du Fils de Dieu avec son Église» (Card. Pecci, mandement pour le carême 1878).

L'abbé Blanc résume ainsi cette question. Dans la constitution primitive de la famille, le père réunissait en lui l'autorité paternelle et le pouvoir royal ; la femme et l'enfant étaient complètement dans sa dépendance. Durant bien des siècles, deux êtres faibles ne trouvèrent dans cette constitution qu'une protection salutaire, mais lorsque la simplicité des premières mœurs eut fait place au luxe et à la licence, le chef de la famille en devint le tyran ; la femme avilie se dégrada à proportion, et avec elle la société domestique tomba dans l'état le plus déplorable. La plus belle et la plus douce mission du christianisme dans la société humaine, fut de relever la famille et de rétablir les vrais rapports entre ses membres. Prenant le mal à sa source, il déclara le mariage saint et inviolable et abolit le divorce, sans ôter à l'homme la prépondérance de l'autorité, puisque Dieu l'avait revêtu de l'autorité domestique. La femme cessa d'être regardée comme son esclave, l'instrument de ses plaisirs, le jouet de ses caprices et devint une douce et noble compagne, une coadjutrice, une amie, qu'il devait aimer comme Jésus-Christ aime Son Église. Cette réhabilitation de la femme est regardée comme tellement fondamentale, que le premier père moraliste Clément d'Alexandrie, crut devoir la proclamer en tête du premier traité qui ait été fait dans l'Église, sur les devoirs chrétiens. Il insiste surtout sur le point capital, l'égalité chrétienne de la femme, et lui consacre un chapitre qui porte ce titre : Que le Verbe est le pédagogue des hommes et des femmes également, *ex æquo*. Toutes choses sont semblables pour l'homme et pour la femme, dit-il, *omnia similia*, au point que le nom d'homme, *homo*, est le nom commun à l'un et à l'autre (*Poed.*, liv. I, cap. IV).

Ces idées devinrent la règle des premiers fidèles. La femme reprit toute sa dignité comme épouse et comme mère ; l'union, la fidélité, la paix rentrèrent dans l'intérieur domestique, enfin le mariage chrétien offrait, au milieu d'une société où la famille tombait en ruine, un spectacle qui ravissait Tertullien et était digne de son pinceau : «Comment pourrai-je, s'écrie-t-il, raconter le bonheur d'une union que l'Église prépare et bénit ! Voyez quel joug suave dans le mariage de deux fidèles qui ont la même espérance, la même règle, le même culte. Ce sont deux frères, deux serviteurs de Dieu qui n'ont qu'un cœur, qu'une âme... Ils prient et se prosternent ensemble ; ils jeûnent ensemble ; ils s'éclairent et s'animent mutuellement. Ils se rendent ensemble à l'église et à la table du Seigneur ; ils partagent leurs douleurs comme leurs joies, ne se cachent rien et ne s'évitent jamais ; jamais à charge l'un à l'autre, ils s'aiment cordialement dans leurs maladies et leurs besoins. Ils font l'aumône avec liberté..., chantent ensemble des psaumes et des hymnes ; c'est à qui chantera le mieux les louanges de Dieu. Témoin de ce spectacle, Jésus-Christ donne la paix à de tels époux, Il vient habiter au milieu d'eux et Sa présence met en fuite le démon» (Blanc, *Précis hist.*, t. I, p. 761).

Ainsi qu'il a été dit, ce travail de réhabilitation se fit graduellement, non pas du côté de l'Église qui, dès le berceau du christianisme, considéra la femme comme la compagne de l'homme, *ex æquo*, disions-nous tantôt, et comme une autre image de Dieu digne de tous les égards, mais du côté de la société qui n'accepte les réformes que peu à peu, avec une sorte de méfiance, ne se rendant qu'à l'évidence et devant la force des choses : il fallut des siècles pour lui faire adopter le principe divin du mariage. Au moyen âge, dit encore l'abbé Blanc, «l'Église travaille avec une persévérance et une sollicitude inénarrables à ennoblir l'union conjugale, à sanctifier le foyer, à défendre la famille chrétienne. Dans le mariage, le sacrement domine et enveloppe le contrat. Il ne l'absorba pas, il se l'assimila comme une partie et un élément intégrant et essentiel de lui-même, et par cette assimilation fit du lien conjugal une chaîne surhumaine et indissoluble.

«Oui, sans doute ; il a fallu une rupture profonde avec la tradition romaine ; il a fallu l'Église catholique toute-puissante, une nouvelle race d'hommes ; il a fallu le moyen âge, en un mot, pour faire du mariage autre chose que les noces de la chair, pour le faire chevaleresque, survivant à la jeunesse flétrie, à la fortune naufragée, fidèle jusqu'à la mort. L'Église a accompli cette tâche au moyen âge, l'a accomplie en combattant ; elle a implanté dans un sol rebelle, et implanté pour toujours, le principe de l'indissolubilité du mariage» (Blanc, *Précis hist.*, t. I, p. 761). De Maistre conclut : «La femme est donc plus que l'homme redevable au christianisme : c'est de lui qu'elle tient toute sa dignité. La femme chrétienne est vraiment un être surnaturel, puisqu'elle est soulevée et maintenue par lui à un état qui ne lui est pas naturel». Et cette gloire de la femme réhabilitée par le mariage chrétien rejaillit sur le mari et l'ennoblit à proportion, selon cet autre passage du même auteur que «le moyen le plus efficace de perfectionner l'homme c'est d'ennoblir et d'exalter la femme ; c'est à quoi le christianisme seul travaille sans relâche avec un succès infaillible, susceptible seulement de plus ou de moins, suivant le genre et la multiplicité des obstacles qui peuvent contrarier son action. Mais ce pouvoir immense et sacré du christianisme est nul dès qu'il n'est pas concentré dans une main unique qui l'exerce et le fait valoir. Il en est du christianisme disséminé sur le globe, comme d'une nation qui n'a d'existence, d'action, de considération, de nom même qu'en vertu de la souveraineté qui la représente et lui donne une personnalité morale parmi les peuples».

La Révolution de 89, emportée par un délire dont nous ressentons encore les effets, voulut faire reculer le mariage à ce que l'avait réduit le paganisme, et en attaquer l'indissolubilité en rétablissant le divorce ; mais le mariage sacramentel était déjà trop enraciné dans nos mœurs ; le sang de nos artères nous a été transmis par trop d'épouses fidèles, par une trop longue suite de mères et d'aïeules chrétiennes, pour nous dresser contre cette loi. Jésus-Christ a élevé le mariage à

la dignité de sacrement, par conséquent, il est un signe sacré qui confère la grâce «et offre l'image des noces mystiques du Christ avec l'Église. Or, la forme et la figure de ces noces est représentée par le lien de cette souveraine union par lequel l'homme et la femme sont attachés l'un à l'autre, et qui n'est autre que le mariage lui-même. Il résulte de là que toute union légitime entre chrétiens est en soi et par soi sacrement et qu'il n'y a rien de plus contraire à la vérité que de faire du sacrement une sorte de cérémonie additionnelle, ou de propriété étrangère qui peut être disjointe et séparée du contrat au gré des hommes» (Léon XIII, Lettre Encyclique du 10 fév. 1880).

La Révolution n'arriva pas au divorce d'un bond. La Constituante posa seulement le principe du mariage civil, arracha à l'Église les archives de la famille chrétienne ; et, faisant abstraction du sacrement, le mariage dut être célébré par tous les habitants sans distinction devant l'officier de l'état civil, c'est-à-dire, qu'elle imposa violemment aux masses catholiques la sécularisation, en terme de juriste ; c'était l'égalité, et non la liberté. La Convention tira la conséquence du principe : en France comme à Rome et à Byzance, le divorce devait sortir du mariage civil, et il en sortit effectivement avec la logique brutale que connaît la Révolution. Le divorce libre, effronté, fut décrété le 25 septembre 1792. «Comme la source et l'origine de la famille et de la société humaine tout entière résident dans le mariage, ils ne peuvent souffrir en aucune façon qu'il soit soumis à la juridiction de l'Église ; bien plus, ils s'efforcent de le faire déchoir de toute sainteté et de le faire entrer dans la petite sphère de ces choses qui ont été instituées par l'autorité des hommes et sont régies et administrées par le droit civil des peuples.

«De là, il devait nécessairement arriver qu'ils attribuassent aux chefs de l'État tous droits sur les mariages et qu'ils déclarassent que l'Église n'en a aucun, attendu que si elle a exercé autrefois un pouvoir de ce genre, c'a été, d'après eux, par l'indulgence ou contre le droit des princes. Mais, disent-ils, il est temps que ceux qui gouvernent l'État revendiquent fortement leurs droits et s'appliquent à régler selon leur volonté tout ce qui concerne la matière du mariage» (Léon XIII, Lettre Encyclique du 10 fév. 1880).

De là sont venus les mariages civils, ces lois votées sur des causes matrimoniales réservées à l'Église, ces sentences judiciaires sur les contrats conjugaux, au point de ne plus tenir aucun compte ni du divin pouvoir de l'Église, ni des lois de prévoyance et dont ont vécu si longtemps les nations auxquelles était parvenue, avec la sagesse chrétienne, la lumière de la civilisation».

La Convention ajouta même à ces avilissements une autre turpitude inouïe chez les Romains : Robespierre, par un décret du 12 brumaire an II, mit de pair la bâtardise et la filiation légitime quant aux droits à l'héritage paternel. «La Révolution, dit M. Sauzet, avait renversé les maximes qui font la base éternelle des sociétés civilisées. La digue brisée avait ouvert libre carrière à la licence des lois comme à celle des mœurs. On avait fait d'un consentement éphémère et révoquant le seul fondement du mariage, une logique impitoyable et du divorce le droit commun de la France, éleva les enfants naturels au niveau des enfants légitimes et finit par récompenser les filles-mères» (*Rome devant l'Europe*, p. 180). C'était logique ; un contrat exclusivement naturel ne saurait être indissoluble. Mais on avait compté sans le pays. Quelques couples seulement, excentriques et clairsemés, se dévouèrent au divorce avec plus de courage et de civisme que de succès, et durent renoncer à se faire accepter par la société honnête. La loi du divorce traversa cependant toute la durée de l'empire, presque en se mourant. Enfin, pour la félicité de la famille, pour l'honneur des épouses et des mères, ce fut une des gloires de la Restauration de nous délivrer de ce funeste chancre social, et d'expurger le code d'une pareille souillure.

Oui, le mariage est ou essentiellement religieux ou il n'est pas. L'un des chefs de la libre pensée et du radicalisme, M. Louis Blanc, disait en 1879, dans une conférence qu'il fit à Avignon sur le divorce, en parlant du mariage civil : «Les époux paraissent devant un monsieur ordinairement vêtu de noir, qui, après avoir psalmodié un article du code, leur demande d'un ton machinal, s'il leur plaît d'être mariés. On répond oui. Cela fait, trois ou quatre noms sont inscrits sur un registre et voilà le mariage conclu civilement». Ainsi se font ces unions qui n'ont d'autres limites que la vie. «Oh ! que les anciens étaient plus sages que nous ! Chez les Romains, on avait recours à tout le prestige des cérémonies symboliques pour donner au mariage un caractère de dignité». C'est un des coryphées de l'impiété qui parle ainsi ; sa parole ne doit pas être reniée par les frères et amis. Mais passons au concert des voix catholiques.

«Si le sacrement de mariage, disait Mgr Berthoud, évêque de Tulle, ne soutenait pas le contrat de mariage, comme le Verbe soutient l'humanité, où aboutirait notre nature, laissée à ses corruptions et à ses défaillances ?» C'est la pureté, c'est la sainteté du mariage catholique qui a envahi la législation civile comme la lumière envahit l'ombre par une diffusion naturelle.

«Comme le mariage a Dieu pour auteur et a été dès le principe comme une ombre de l'Incarnation du Verbe de Dieu, dit encore le Pape Léon XIII, il y a par cela même en lui quelque chose de sacré et de religieux, non surajouté, mais inné, et qui n'est pas l'effet de conventions humaines, mais l'œuvre primitive de la nature.

«C'est pourquoi Innocent III (cap. VIII, de *Divort.*) et Honorius III (cap. XI, de *Transact.*), nos prédécesseurs, ont pu à raison et sans témérité affirmer que le sacrement de mariage existe chez les fidèles et chez les infidèles. Nous en attestons les monuments mêmes de l'antiquité, les mœurs et institutions des peuples qui étaient le plus rapprochés de la condition humaine et se distinguaient par une notion plus parfaite du droit et de l'équité ; il est constant que chez tous ces peuples, par l'effet d'une disposition habituelle et antérieure des esprits, l'idée du mariage se présentait sous la forme d'une association étroite avec la religion et les choses saintes. Aussi était-il d'usage chez eux que les noces ne se célébraient point sans les cérémonies de leur culte, l'autorité des pontifes et le ministère des prêtres ; tant avaient de force, même dans les âmes privées de la doctrine céleste, la nature des choses, le souvenir des origines et la conscience du genre humain ! Comme le mariage donc est de son essence, de sa nature et de sa propension même sacré, il est nécessaire qu'il soit réglé et gouverné non par le pouvoir des princes, mais par la divine autorité de l'Église, qui seule a le magistère des choses sacrées» (Ibid.).

Grâce à la réhabilitation de la famille par le mariage chrétien, le père redevient vraiment père dans sa famille et le roi du petit État domestique, le protecteur et non le despote des deux êtres faibles qu'il a sous sa dépendance.

La femme, redevenue noble et inséparable compagne de l'homme, est de nouveau entourée des égards qui lui sont dus ; elle respecte sa dignité, est fidèle à sa foi et à ses serments, aime les douceurs du foyer domestique, ne craint ni les lois de la fécondité ni les charges de la maternité ; elle ouvre dans son cœur les sources intarissables de l'amour ma-

ternel ; et ce sentiment, le plus fort, le plus saint, le plus légitime qui soit dans la nature, protège la vie de l'enfant, assure la gloire de la famille et prépare le bonheur de la société.

Le fils trouve dans l'obéissance la piété filiale, le respect, les égards de l'Enfant Jésus envers Ses parents, et dans cet Enfant divin le modèle accompli de ce qu'il doit à son père, à sa mère. Cette vie de parfaite soumission jusqu'à l'âge de trente ans lui est une éloquente leçon qui lui révèle, d'une part, une loi fondamentale qui oblige tout homme à recevoir avant de transmettre, et qui, d'autre part, condamne hautement l'émancipation prématurée qui est aujourd'hui le fléau de notre société. C'est la famille de Nazareth, composée du juste Joseph, type du père chrétien, de l'auguste Marie, sublime modèle de la femme régénérée, et du saint Enfant Jésus, l'idéal du pieux enfant. Ainsi, rien n'est oublié et la réhabilitation est complète (Gridel, *Soirées chrét.*, t. VII). On voit quel pas en arrière ferait la société si elle revenait au mariage civil. La sécularisation du mariage, en le mettant au niveau des autres contrats, détruit derechef ce caractère divin ainsi que l'harmonie et la tranquillité dans les familles. L'État, de son côté, a tout à perdre en faisant disparaître de la famille ce qui lui donne, avec l'arome chrétien, et le mystère sacramentel, la pureté et partant la fécondité.

Les époux, disait Léon XIII, n'étant encore que cardinal, ne doivent pas se laisser allécher par les attractions des sens, ni par les éblouissements trompeurs de l'or, mais ils doivent regarder et rechercher plus haut, dans la vertu, la stabilité et la douceur de la vie commune.

L'épouse chrétienne ne doit laisser aucune place aux affections étrangères, apporter résolument dans cette société le trésor de ses grâces et de ses forces. Alors, «les fleurs d'une tendre fidélité recouvrent le lit nuptial, en éloignent les discordes et les trahisons criminelles, qui souillent la pureté du sang et allument sur les visages d'implacables colères». Qu'on nous donne de pareilles unions, et les enfants qui en sortiront porteront gravées dans leur cœur les maximes de la justice, seront accoutumés à la discipline, à respecter l'autorité et les lois. Là se formeront des caractères énergiques et fermes, à l'épreuve des vents et des doctrines changeantes, qui apporteront dans la société l'humanité des sentiments, la loyauté des relations et de la parole. Et l'on veut transformer cette société conjugale en un misérable contrat civil ; on vocifère contre le *Syllabus* parce qu'il condamne ceux qui blâment le contrat religieux élevé à la dignité de sacrement ! N'est-ce pas un attentat porté contre un des premiers principes de la civilisation ? La civilisation n'est-elle pas empoisonnée quand le mariage, dépouillé de sa majesté religieuse, est abandonné aux caprices de gens qui, sous prétexte de liberté et de l'instabilité de la nature, viennent nous parler, avec un cynisme révoltant, d'accouplements temporaires et de jouissances ? Dans ces conditions, que deviennent les enfants privés du regard maternel ? Ou ils risquent de périr avant le temps comme des fleurs que ne vivifient pas les rayons du soleil, ou ils croîtront sans direction comme des plantes exotiques qui ne tiennent à aucune patrie (Card. Pecci, *Soirées chrét.*, t. VII).

Après la réintégration de la famille venait celle de l'individu, qui est un composé d'une âme et d'un corps. L'indestructible croyance à l'immortalité de l'âme avait été tellement altérée par les philosophes de l'antiquité qu'il ne restait qu'un souvenir vague et isolé du dogme primitif. Les notions véritables avaient fait place aux fables des poètes qui n'excitaient plus que la risée et le dédain, ou à des systèmes philosophiques qui n'avaient pour appui que le doute et des phrases vides de sens.

L'Eglise ne pouvait relever une croyance plus douce et plus consolante que celle de l'immortalité, aussi fût-elle accueillie avec un enthousiasme, une joie qu'il serait impossible de reproduire. Dès lors, les premiers chrétiens ne virent plus dans la vie qu'un temps d'épreuve et de pèlerinage, et dans les hommes que des voyageurs, *viatores*. La mort fut pour le corps un sommeil, *dormitio* ; les morts, des hommes endormis, *dormientes* ; et le cimetière où ils reposaient, un dortoir, *dormitorium*. Pour l'âme, la mort devint le terme heureux d'un long et pénible voyage, l'aurore d'un beau jour sans nuage et sans déclin, et le passage à une vie éternelle et bienheureuse ; ce qu'ils exprimaient admirablement en appelant le trépas, le jour de la naissance, *dies natalis* ou *natalitia*. La mort, perdant ainsi son aspect lugubre et effrayant du non-être, ils la voyaient approcher sans crainte, la saluaient avec amour et la bravaient sans pâlir devant les juges et sur les chevalets.

Mais pour un dogme si sublime, la croyance et les mots ne suffisent pas ; il faut des actes extérieurs : et l'Eglise, qui a le secret de proportionner le culte à la croyance, sut trouver les cérémonies les plus touchantes pour nourrir notre foi des espérances de l'immortalité. Les funérailles se faisaient avec des torches et des cierges allumés, étaient accompagnées du chant des psaumes et de l'Alléluia, ce qui donnait à la cérémonie un air de fête et de triomphe ; tout en un mot y respirait la joie et l'espérance, joie douce qui enlevait aux larmes de la nature ce qu'elles avaient d'amer.

Ensuite, bien que le mort se fût endormi dans la paix du Seigneur, les chrétiens n'oubliaient pas néanmoins qu'il pouvait être redevable à la justice divine, c'est pourquoi ils priaient pour le repos de son âme, et ils offraient le sacrifice à son intention. Après le sacrifice, dit l'auteur de la *Hiérarchie ecclésiastique*, le pontife s'avancait et donnait le baiser de paix au mort, et après lui à tous les assistants. Ce dernier et touchant adieu était suivi d'une dernière onction qui marquait le terme du combat ; puis on lui administrait l'Eucharistie qui demeurait ensevelie avec lui, afin qu'on sût que ce n'était pas un cadavre, mais un vase saint qui avait renfermé l'image de Dieu, un temple où Jésus-Christ et le Saint-Esprit avaient fait leur demeure. Après cela, on recouvrait le cercueil des emblèmes de l'immortalité : tantôt c'était la palme de la victoire, tantôt une couronne d'immortelles, tantôt l'ancre d'espérance, tantôt un poisson, figure du Christ, qui emporte les âmes saintes sur les rivages de l'éternité, après les avoir lavées dans les eaux du baptême.

Ainsi, pendant les premiers siècles du christianisme, l'Eglise touche à tous les éléments les plus féconds en résultats civilisateurs ; elle essaye de toutes les combinaisons propres à faire prospérer les peuples, à les rendre heureux et pacifiques sur la terre.

On voit combien les populations seraient calmes et paisibles avec ces principes tutélaires que la Papauté inculque dans la vie des États, des familles et des individus, et combien elles sont obligées à la reconnaissance, au respect, à l'amour envers cette grande bienfaitrice qui n'a d'yeux que pour le bonheur de l'humanité.

Ayant inspiré à l'homme le sentiment de sa noblesse et de sa grandeur en lui rendant la foi à l'immortalité de son âme, avec l'idée de l'éternelle espérance, il restait à civiliser son esprit et à améliorer la condition de son corps ; l'Eglise ne reculera pas devant cette double tâche, comme nous allons le voir dans une série de chapitres où nous montrerons la Papauté civilisant l'esprit par la science, les lettres et les arts, améliorant le sort matériel de l'homme par le développement de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, honorant et surnaturalisant le travail qui seul peut les faire progresser, et

donnant même l'exemple par ces mains qui ont défriché les forêts de l'Europe et les ont transformées en vastes domaines qui font la prospérité des populations.

CHAPITRE X : LA PAPAUTÉ MAÎTRESSE DE LA CIVILISATION

LE PROGRÈS. - ÉPOQUE DES PERSÉCUTIONS. - PÉRIODE DE CONSTANTIN. - UNION DES DEUX POUVOIRS.
- LÉGISLATION CHRISTIANISÉE. - LES BARBARES. - LA MONARCHIE CHRÉTIENNE. - CONCILES. - MOINES.

L'œuvre de la nourrice achevée, commence celle de la maîtresse, chargée de la culture et du développement. Ici le travail de la civilisation ne se fait plus partout uniformément, mais selon les circonstances au milieu desquelles se trouvent les pionniers de l'Évangile. A Rome, par exemple, centre de l'empire et du paganisme, où l'on ne pouvait se montrer en plein jour, les Papes durent se borner à un travail intérieur et à pénétrer la société chrétienne par voie d'envahissement secret, comme la sève qui envahit les racines de l'arbre et pénètre ensuite dans toutes les directions jusqu'aux rameaux les plus éloignés du tronc, tandis qu'ailleurs elle descend dans les intelligences et les cœurs par voie de rayonnement, à l'instar des rayons de soleil qui pénètrent dans l'intérieur d'une maison. D'autre part, Rome étant le centre et le foyer de la nouvelle religion, devait s'organiser en vue des luttes présentes et futures, et de la grandeur de l'œuvre dont elle était chargée.

La civilisation n'est pas, en effet, un fleuve dont on descend le cours en se laissant aller à la dérive ; elle est, au contraire, un torrent difficile que l'homme ne saurait remonter par les seules forces de la nature et les lumières de la raison ; il lui faut de plus le secours de Celui de qui dépend tout don parfait. En d'autres termes, la nature physique, intellectuelle et morale est sans doute une grande puissance, mais son œuvre est caduque et ses efforts sont souvent stériles si elle ne travaille sous la direction de l'autorité que le Christ a mise à la tête de Son Église. Rome accueille avec empressement tout progrès véritable, répand ses bénédictions sur les fruits de la terre comme sur ceux de l'intelligence, rend au travail sa noblesse morale et primitive, en le déclarant obligatoire pour tous, et en mettant la bêche aux mains du prêtre et du moine, alors que le front des esclaves seul se courbait sur la terre ; mais elle tient que quiconque travaille en dehors d'elle, en civilisation comme dans les sciences et les lettres, ne saurait posséder la vérité tout entière, ni avancer bien avant sans s'égarer. L'histoire, tant ancienne que moderne, atteste, en effet, qu'à côté d'une vérité ou d'une belle maxime humanitaire, les auteurs rationalistes glissent souvent la plus grossière des erreurs ou la plus dégoûtante des théories politiques.

Il y a plus ; non seulement l'Église accepte le progrès avec enthousiasme, mais encore, le progrès lui-même est en soi, dit l'abbé Vidal, une idée chrétienne, que le catholicisme seul réalise. Ni le paganisme, ni la philosophie antique, ni Mahomet, ni les doctrines humanitaires, ne pouvaient changer en mieux le sort moral et intellectuel du monde ; le christianisme renouela tout, restaura tout, comme un roi fait restaurer un palais qu'il vient habiter. Aussi, en prenant possession du monde, il sentit si bien sa vie immortelle et civilisatrice, qu'il s'écria, selon l'Apôtre : Vous êtes en Jésus-Christ une nouvelle créature ; tout ce qui était vieux est passé, tout est devenu nouveau ; résultat immense dû tout entier au christianisme qui exige un progrès continu vers la perfection morale. Selon la pensée de Mgr Dupanloup, « il y a le progrès révolutionnaire de la boule qui roule toujours en tout sens et ne se fixe jamais, et il y a l'immobilité de la borne qui jamais ne bouge : la Papauté ne veut ni de l'un ni de l'autre.

« Il y a aussi l'immobilité du soleil, fixé au centre du monde, qui anime tout, qui éclaire tout, et autour duquel s'accomplissent tous les mouvements, autour duquel le monde marche sans que la lumière reste jamais en arrière ; quoi qu'on en dise, voilà l'image du christianisme » (*Le Pape et le Congrès*, 1859). Qu'on jette un regard scrutateur au fond de tous les progrès que l'humanité a vu se réaliser depuis dix-huit siècles, et l'on apercevra invariablement, derrière le rideau, sinon au premier rang, la grande figure des Pontifes romains.

La Papauté vient donc rompre les liens de l'homme, placer l'humanité au-dessus des ruines du monde ancien et lui imprimer un élan irrésistible de perfectionnement. A partir de ce jour, l'homme nouveau se dégage des bandelettes qui l'enveloppaient ; ne le cherchez plus parmi les morts, il est vivant : il se lève, il monte, il s'élance sous l'impulsion divine, reine de l'Église. « Dès son origine, disait Mgr Patrice (évêque de Marseille), nous la voyons consacrer ses forces à l'affranchissement des peuples. Elle enseigne sur la liberté, sur l'égalité, sur les droits des hommes, une doctrine que ni la république d'Athènes, ni celle de Rome n'avaient connue. Elle apporte à toutes les classes opprimées, aux pauvres, aux ouvriers, aux esclaves, des bienfaits dont ni Solon, ni Lycurgue n'avaient eu l'idée ».

C'est surtout à l'œuvre qu'il faut voir cette majestueuse ouvrière de la civilisation. Nous allons la suivre pas à pas à travers les sillons de l'histoire, et par un phénomène des plus étonnants, nous verrons les peuples monter ou descendre, selon qu'ils seront dociles ou rebelles aux leçons de la Papauté. Dans tout ce qu'elle fonde et partout où elle touche, soit par elle-même, soit par les évêques ses mandataires, elle y grave cette empreinte, ce sceau de la divinité qui distingue ses œuvres des autres institutions humaines. Nous diviserons cette marche ascendante de la civilisation en cinq périodes : la première comprendra les trois premiers siècles ; la deuxième, de Constantin à l'invasion des barbares ; la troisième, des barbares à Charlemagne, la quatrième, de Charlemagne au protestantisme ; la cinquième, de la réforme à nos jours.

Pendant la première période, la Papauté agit comme Dieu, par une influence silencieuse, lente, mais forte et invincible. C'est le temps des persécutions. Elle se dilate au dehors malgré la vigilance des empereurs romains et de leurs proconsuls, et au dedans sous l'ardeur de la flamme qui l'anime et de l'inspiration qui la dirige. Dans ces jours de deuil et de sang, elle ne resta donc point oisive ; elle s'occupa activement à jeter les fondements de sa doctrine, à préciser ses dogmes dans un symbole, comme dans leur expression la plus synthétique, se préparant ainsi aux grandes luttes intellectuelles des IV^e et V^e siècles ; à définir sa morale contre les gnostiques et les manichéens qui voulaient la corrompre ; à former sa hiérarchie, qui couvrait déjà le monde entier dès le premier siècle ; à façonner son culte et à préparer ses lois, qui supposent de nombreux disciples que l'histoire nous montre appartenant à toutes les classes de la société, à l'armée, au barreau, à la cour, à la magistrature, et répandant partout la bonne odeur des vertus chrétiennes.

De fait, les empereurs n'avaient pas de sujets plus soumis et plus obéissants que les chrétiens. Les apologistes l'affirmèrent à la face de l'univers entier, et il n'y eut personne pour les démentir. Toutefois, ils avaient leur société à part et

formaient dans leur sphère religieuse, non seulement une société spirituelle, mais encore une vraie société civile, ayant son gouvernement, ses lois, ses tribunaux, ses juges et sa pénalité.

Fidèles aux prescriptions apostoliques, ils soumettaient leurs différends à des arbitres d'abord, choisis parmi les fidèles. Ce moyen ne suffisant pas, le Pape établit des tribunaux et des juges qui furent pris entre les évêques et qui constituèrent une sorte de gouvernement civil dans l'Église même.

L'auteur des *Constitutions apostoliques* signale ce gouvernement, décrit les attributions et les qualités de l'évêque comme juge, la manière de procéder aux enquêtes, de constater la moralité des témoins, prescrit le lundi comme jour d'audience, donne pour assesseurs à l'évêque ses prêtres et ses diacres, et recommande d'user d'abord de tous les moyens de conciliation. Enfin, s'adressant aux fidèles, il leur dit : Regardez vos évêques comme vos magistrats et vos rois ; payez-leur tribut en cette qualité, car vous devez les nourrir de vos biens eux et les gens de leur maison.

Les jugements épiscopaux n'étaient pas en dernier ressort, et le mécontent avait toujours droit d'en appeler au métropolitain, ou au synode ou au Souverain-Pontife. Des prêtres, ou même des diacres prononçaient dans les affaires de peu d'importance.

Les lois suivies dans les procédures n'étaient autres que celles de l'Évangile, qui renferme éminemment la loi naturelle, et les constitutions apostoliques, devenues les premiers éléments du droit canonique. Les évêques jugeaient aussi d'après la loi civile, dans ce sens qu'ils condamnaient les infracteurs des lois justes, les désobéissances aux princes, le refus de payer l'impôt. Pour faire exécuter les lois de l'Église et les ordonnances épiscopales, le Pape et les évêques n'avaient pas de force armée ; toute leur puissance coercitive consistait, pour les clercs, dans la déposition, et, pour tout le monde, dans l'excommunication et la pénitence publique. C'était là tout le Code pénal. Mais la foi vive qui animait ces premiers chrétiens leur rendait cette pénalité plus insupportable que les tortures et plus dure que la mort ; la privation de l'Eucharistie et l'exclusion des saintes assemblées étaient pour eux la plus rigoureuse de toutes les peines, et nul sacrifice, nulle humiliation ne les effrayait quand il s'agissait de recouvrer des droits qu'une misérable lâcheté leur avait fait perdre.

La foi était le nerf de cette société primitive et la charité en était le lien et le caractère le plus divin, puisque c'est à cette marque que Jésus avait dit qu'on reconnaîtrait Ses disciples. Tout en effet portait l'empreinte de la charité chez cette race de héros chrétiens ; les pensées, les paroles, les actes, les mœurs, les habitudes domestiques, les rapports mutuels. On n'entendait que les noms de frère et de sœur, et on ne se saluait que par le saint baiser : c'était le spectacle de l'ancienne société au berceau du genre humain. Tout y était en commun ; et les membres, quelque nombreux qu'ils fussent, et à quelque condition qu'ils appartenissent, n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, et se plaisaient à apporter aux pieds des apôtres tout ce qu'ils possédaient (Act., II, 44). Sans troubler les conditions, il y avait ainsi entre eux une heureuse communauté de biens, naissant de la bienfaisance des riches et de la reconnaissance du pauvre. Cette fraternité éclatait surtout aux agapes, repas communs qui se prenaient ou en actions de grâces après le festin eucharistique, ou en l'honneur des martyrs, et alors c'était un banquet de joie et de réjouissance, ou en mémoire des défunts, et alors ils avaient le caractère d'une aumône et de la prière. Là s'asseyaient indistinctement le riche et le pauvre, le roturier et le bourgeois, le plébéien et le patricien ; et la même table servait à resserrer de plus en plus les liens de la fraternité chrétienne, dont nos utopistes modernes cherchent depuis longtemps en vain le règne. Comme le Maître, ils commencèrent à prêcher d'exemple avant d'enseigner cette sublime civilisation qui devait régénérer le monde.

À côté de cette civilisation nouvelle qui s'élaborait dans l'obscurité du secret et le silence de la retraite, il y en avait une autre qui se montrait à ciel ouvert et sous la menace du glaive. Pierre avait envoyé les premiers évêques en Orient, en Italie, en Espagne, en Afrique, dans les Gaules ; et ces évêques, en arrivant dans ces pays où régnaient les ténèbres les plus épaisses et la barbarie la plus complète, avaient pour mission de convertir les âmes, de les gagner au Christ et de les baptiser après leur avoir donné une instruction convenable. Or, cette instruction, qui semblait n'avoir pour fin que le salut des hommes, influait merveilleusement sur la vie sociale de ces néophytes, en les rendant plus doux, plus affables, plus humbles, plus soumis, plus chastes, plus probes. En effet, par la profession même de la doctrine chrétienne, ils s'engageaient, les supérieurs, à gouverner avec justice, modération et douceur, les inférieurs, à obéir avec affection et docilité, les uns et les autres, à vivre purement, à s'aimer mutuellement, à s'entr'aider, à s'entre-saluer, à respecter la vie, la liberté, les biens, la réputation d'autrui et la sainteté du lit nuptial ; en un mot, à remplacer les mœurs païennes ou barbares par la pureté, l'humilité, la charité, l'obéissance, la justice, vertus qui constituent l'essence de la plus brillante des civilisations, et sans lesquelles la politesse ne serait qu'un leurre. Christianiser, c'est civiliser ; c'est *policer*, dans la plus haute acception du mot, puisque c'est introduire la vie du Sauveur au sein de la société. Par cela même, dit l'abbé Vidal, que l'Église tend à former Jésus-Christ dans les hommes, elle est, malgré ses vicissitudes, essentiellement civilisatrice. Et comment ne le serait-elle pas, puisque Jésus-Christ, par Ses grandeurs, est le type du vrai et du beau ; par Ses humiliations volontaires, le type des vertus les plus héroïques ; et par Ses mérites, le principe le plus agissant de tout bien ? La combinaison des deux éléments, divin et humain, que possède l'Église, produit donc sur la terre un double effet : la sanctification de l'homme ou son incorporation à Jésus-Christ, et la civilisation (Discours sur la raison de l'existence perpétuelle de l'Église). Font-ils autre chose les pionniers de l'Évangile que porter les peuples à imiter le Christ, le grand idéal de la civilisation ?

Prenons pour exemple la France, ce royaume qu'un grand Pape appelait le plus beau royaume après celui du ciel, et retraçons à grands traits le rôle civilisateur que la Papauté y a exercé par elle-même ou par les évêques, ses lieutenants et ses représentants. Nous choisissons de préférence notre pays, soit parce qu'il nous touche de plus près, soit parce que les documents sont plus nombreux pour nous que ceux des autres nations, soit parce que c'est, après l'Italie, le royaume où la main des Papes et des évêques se fait le plus sentir, soit enfin parce que l'opinion européenne représente la France comme le pays où éclate la civilisation la plus complète, comme la nation la plus communicative. Ce que nous dirons de notre patrie en particulier, on pourra l'entendre, d'ailleurs, de tous les autres peuples du monde où la croix a pénétré.

Un de nos frères égarés d'outre-Manche a dit ce mot devenu banal à force d'être répété, que les évêques ont fait le royaume de France (Gibbon, *Hist. de la décadence*, t. VIII, chap. xxxviii). Et M. de Maistre, renchérissant sur cette pensée, a ajouté avec un admirable à-propos que les évêques ont construit la monarchie française comme les abeilles cons-

truisent une ruche (*Du Pape*, Disc, prélim). Ailleurs, élargissant le cercle de sa pensée, il ajoute cet autre passage que nous compléterons plus loin : «Les Papes ont élevé la jeunesse des monarchies européennes. Ils l'ont faite au pied de la lettre comme Fénelon fit le duc de Bourgogne».

Que firent, en effet, ces hommes apostoliques envoyés en Gaule par Pierre, par Clément et par leurs successeurs sur le siège romain ? que firent-ils à Arles, à Narbonne, à Limoges, à Toulouse, à Paris, à Rouen et en cent autres endroits ? A Rome, le centre de l'empire, et où les yeux de la police étaient si nombreux, le travail de civilisation, disions-nous plus haut, se faisait dans le secret des catacombes, et les ouvriers de la civilisation ne pénétraient dans la cité et au sein des diverses administrations qu'à travers mille périls, et avec des précautions infinies, sans lesquelles leur mission fut devenue absolument stérile ; mais, loin de Rome, les choses se passaient autrement. En vérité, les espions et une active surveillance ne manquaient pas ; pourtant, les apôtres de la civilisation chrétienne prêchaient publiquement, renversaient les idoles et les temples païens, et en élevaient d'autres à la place : leurs noms, leurs personnes, le lieu de leur résidence étaient connus ; et quand un gouverneur ou un proconsul arrivait dans une localité, il ne lui était pas difficile de mettre la main sur le chef de la nouvelle religion et sur ceux qui montraient quelque zèle à la propager. Ils jetaient ainsi courageusement les premiers jalons de la civilisation et envahissaient les âmes de ce souffle mystérieux qui les transformait. Souvent ils arrosaient de leur sang cette terre confiée à leur apostolat, et en laissaient la moisson à d'autres ; mais la semence était jetée ; la récolte fut abondante.

Ils vinrent, dit Mgr Freppel, ouvrir des sillons de lumière au milieu des ténèbres qui enveloppaient notre pays ; établir de loin en loin des centres de prière et des chaires autour desquelles se pressaient les populations de la vieille Gaule : et là, ils leur enseignaient cette foi qu'ils avaient puisée au pied du roc du Vatican, cette morale qui commande au supérieur la douceur du père, au fils la douceur de l'enfant ; cette morale si bien appropriée à la nature humaine que sans elle il ne saurait y avoir de société : cette morale qui défend l'homicide, l'adultère, le vol, le faux témoignage, et atteint jusqu'aux puissances de l'âme, aux pensées, aux désirs, à la volonté (Discours pour le sacre de Mgr Sébaux, évêque d'Angoulême).

Toutefois, qu'on ne se figure pas ces nobles ouvriers de la civilisation comme des préteurs intolérants, qui font exécuter leurs ordres par le sabre et l'épée ; leur conduite leur était tracée d'avance par celui-là même qui est le Père commun des fidèles, par le Pape, qui leur a dit en les envoyant : Vous serez bons jusqu'à l'excès, termes jusqu'à répandre votre sang et donner votre vie pour Jésus-Christ, patients jusqu'aux confins de la pusillanimité, modérés jusqu'aux dernières limites de l'honneur, tolérants jusqu'à ce point où au delà vous trouveriez la prévarication : vous serez pasteurs, vous serez frères, vous serez pères ; car ce n'est ni par la force, ni par la contrainte, ni par l'intimidation que se propage et s'enseigne la doctrine du Christ, mais par la persuasion et la charité.

La parole de ces hérauts de l'Évangile ne devait point, rester stérile sur la terre de France, et leur sang ne devait point arroser en vain une nation si dévouée et si chevaleresque. Il fut effectivement le germe de cette grandeur nationale et chrétienne qui devait faire de notre patrie l'épée du Saint-Siège et l'apôtre de la civilisation universelle, comme nous le verrons par la suite.

Ainsi naquit et se développa le fœtus de la civilisation chrétienne : partie, dans l'obscurité du secret, partie, au grand jour et à la face des populations entières. Mais quelque fort et bien organisé qu'ait été ce premier essai, ce ne pouvait être qu'une organisation transitoire et de circonstance ; la mission du christianisme ne pouvait demeurer restreinte dans le cercle qui l'enlaçait et l'empêchait de prendre son essor sur les ailes de la liberté.

Ce cercle étroit se rompit enfin avec la conversion de Constantin le Grand. Alors l'Église avait jeté ses premiers jalons de gouvernement dans la Rome souterraine, formé sa hiérarchie, son code, sa doctrine, une organisation admirable dont la foi était la base, l'espérance la sanction, la charité le lien, et elle était en mesure d'étendre son action religieuse et sociale et de faire passer la foi des mœurs individuelles dans les mœurs publiques. La Papauté, sortant alors du labyrinthe des catacombes, comme un soleil d'Orient qui se lève pour fournir sa carrière, comme une princesse ravissante qui, après être restée longtemps enfermée dans son palais, se montre enfin aux regards du public, comme une vierge pleine de jeunesse, de beauté, de gloire et de vertu, qui tire pour la première fois le voile sous lequel elle abrite la pudeur de son front et la modestie de ses yeux, enfin, comme une fleur de mai qui éclot à l'aurore d'un beau jour, montre tout à coup ses pétales brillants et répand de tout côté le parfum qu'elle renferme, la Papauté, dis-je, sortant ainsi de son état latent et anormal où elle vivait depuis trois cents ans, montra tout à coup, à la face du monde stupéfait, son front majestueux éclipsant jusqu'à la majesté des Césars.

Constantin, converti, fut lui-même étonné de rencontrer au sein de l'empire, dans ses flancs même, une société vaste comme le monde, nombreuse comme les étoiles du firmament : spectacle d'autant plus magnifique que cette société s'était formée non seulement sans appui ni protection, mais encore malgré l'opposition violente des puissances temporelles. Ce monarque providentiel, qui prenait plaisir à s'appeler l'évêque du dehors, à cause des services qu'il rendait et qu'il était résolu de rendre à l'Église, en la soutenant par des lois favorables et par la force des armes au besoin, comprit qu'il devait tenir compte de cette puissante association qu'il voyait parmi les chrétiens, et fit, par politique autant que par bienveillance, cette loi étonnante déjà imbue de l'esprit du christianisme et du souffle des Papes, cette loi, dis-je, que rapportent Eusèbe et Sozomène et qui reconnaissait aux évêques une judicature suprême et impériale, les exemptant de la juridiction laïque et donnant à leurs jugements autant d'effet et de force qu'à ceux de l'empereur. Les évêques ne pouvaient être jugés que par leurs pairs et les prêtres par leurs supérieurs hiérarchiques. Ces privilèges ne proviennent donc pas, comme l'ont prétendu les ennemis de la cour pontificale, d'une augmentation de pouvoirs usurpés pendant la période obscure du moyen âge, mais seulement des dispositions de haute convenance dont Constantin était animé, et comme d'un reste de juridiction primitive. Par ce moyen, la Providence ne voulait pas seulement laisser l'épiscopat et surtout la Papauté ornés de la couronne de leur dignité, mais imprégner de l'esprit chrétien la législation défectueuse qui régeait la société civile.

De fait, jusqu'ici la Papauté n'avait agi sur la société civile que par des influences morales et comme par voie d'envahissement, et de rayonnement. «La vie céleste des chrétiens, dit l'abbé Blanc, leurs mœurs pures et austères, leur désintéressement, leur charité, leur courage surhumain, que trois siècles de persécutions n'ont pu abattre, leur doctrine et leurs maximes, enfin leur discipline admirable, tout cet ensemble avait fait une impression profonde sur l'opinion et prépa-

ré la révolution sociale qui s'accomplit au IV^e siècle». C'était ainsi que la Papauté jetait les bases de la civilisation et se préparait au grand mouvement social qui allait s'opérer et qui n'attendait que la victoire de Constantin. C'est ici comme le terme des origines chrétiennes et un nouveau point de départ pour les formes sociales qui se substituaient aux formes transitoires de la première ferveur.

Mais avant d'entrer dans cette nouvelle voie de civilisation qui allait renouveler la face du monde et toutes les constitutions des peuples, il y eut, remarquent tous les historiens, un moment d'arrêt et une sorte de prostration, comme il arrive à toutes les époques de transformation. Au civil, la violente dictature des empereurs se relâchait et faisait place à une législation plus humaine, en se rapprochant davantage de la loi naturelle et évangélique. Au religieux, la ferveur apostolique diminuait et fléchissait devant l'invasion des richesses et de l'esprit séculier, favorisé par la liberté donnée au christianisme et par les douceurs de la paix. Tout s'en va, tout s'évanouit comme pour faire place à la nouvelle couche sociale, mais en réalité pour prendre des formes plus stables, un état plus normal. Là commence proprement le grand travail de civilisation catholique. Le feu sacré semble s'échapper en partie des âmes, non pas qu'il abandonne l'Église, mais pour se répandre dans le corps social.

Pour rendre son œuvre civilisatrice prompte, sûre et pacifique en même temps, la Papauté avait un double travail à opérer. Semblable aux ouvriers de Jérusalem qui tenaient d'une main l'épée pour repousser l'ennemi, et de l'autre la truelle pour avancer la construction des remparts, elle a à se livrer simultanément à un travail négatif et positif. Par le premier, elle travaille à ruiner les institutions du paganisme, à chasser les dieux des nations, à soustraire la société à leur pernicieuse influence et à exclure peu à peu les erreurs, le sensualisme et les superstitions qui avaient envahi l'humanité. Par le second, elle commence à édifier la nouvelle société sur les ruines de l'ancienne et ébauche cette civilisation chrétienne qui devait lui assurer la prépondérance sur les royaumes et les États, l'établir arbitre entre les rois, protectrice des droits opprimés, et tutrice de la justice et des consciences. Elle inaugure ainsi cette œuvre régénératrice qu'elle était appelée à perfectionner par son exemple, par sa doctrine et par son action incessante.

Quoique forte d'elle-même, elle ne dédaigne pas néanmoins le concours du pouvoir civil, principalement dans le travail négatif. Les deux pouvoirs en s'harmonisant durent naturellement se rapprocher à raison des avantages réciproques qu'ils pouvaient se communiquer : le pouvoir temporel trouvait dans son union avec l'Église cette puissance morale que ne donnent ni les yeux de la police, ni la force des armes, ni le nombre des soldats ; et réciproquement, le pouvoir spirituel puisait dans le pouvoir temporel un précieux appui pour son œuvre de civilisation, une puissante protection pour faire respecter ses droits imprescriptibles.

Dans les calamités, dans les révolutions, dans l'anarchie et la guerre civile, la société appelle instinctivement un homme d'énergie et lui dit : Sauve-moi : je ne t'impose pas de condition. Maîtrise le monstre par les moyens que tu pourras, mais sauve-moi ; c'est tout ce que je demande. Et ce souverain improvisé prend en main le pouvoir dictatorial, abat, renverse, anéantit les ennemis de l'ordre. Mais sa mission n'est pas finie, car le salut d'un peuple ne consiste pas seulement à accumuler les ruines ; il faut aussi restaurer, ramener l'ordre, relever la confiance : et alors, si le dictateur, armé d'un pouvoir sans bornes pour réprimer l'anarchie, continue à user de l'épée, sans prendre conseil de la force morale, il arrive directement au despotisme ; et cette puissance désordonnée, après quelques jours d'ivresse et d'illusions, s'affaisse, tombe et croule sous le poids de l'impopularité de ces mêmes gens qui l'acclamaient naguère comme un sauveur, et qui le chassent maintenant parce qu'il n'a pas su allier la puissance souveraine à la puissance morale et religieuse, et qu'il a voulu gouverner en dehors de l'Église. Mais si la puissance matérielle sait faire alliance avec la puissance spirituelle et marcher sous sa bienfaisante influence, elle relève les lois, fait fleurir la justice, se fait bénir des honnêtes gens, de la partie saine de la société, réédifie la hiérarchie, se consolide et inaugure un règne de paix, de sécurité, d'ordre et de prospérité. Tel est le fruit de l'alliance de l'Église avec le pouvoir séculier : celui-ci aime, protège l'Église et la seconde dans ses entreprises, et l'Église consolide les États, les tronc et les dynasties par l'influence de son autorité morale, s'associe aux efforts du pouvoir civil pour faire fleurir la société, et met tout son empressement à le seconder dans les mesures qu'il prend pour la répression du mal et le progrès du bien. La grande puissance morale, dont jouit la Papauté peut seule donner une idée des avantages que les princes trouvent à vivre en paix et en bonne harmonie avec les successeurs de Pierre. Dans le cas présent, Constantin était trop clairvoyant pour ne pas comprendre le relief que l'alliance de l'Église pouvait donner à son gouvernement, et trop juste pour refuser son concours à un pouvoir qui éclipsait le sien par le côté moral.

De son côté, l'Église trouve dans l'appui des chefs des peuples et dans son union avec eux des avantages inappréciables pour vaincre les résistances qu'elle rencontre dans l'exécution de ses desseins, sans toutefois excéder les règles de la sagesse. Le christianisme avait vaincu en lassant les bourreaux : triomphant avec Constantin et ayant le pouvoir en main par l'entente qui régnait entre les deux puissances, il pouvait librement régler l'usage de la victoire. Les écrivains hostiles aux Papes, voulant faire prendre le change, assurent que le paganisme fut opprimé à son tour et que les chrétiens usèrent de représailles. Mais l'histoire atteste qu'ils n'abusèrent nullement de leur position victorieuse. Il est vrai, ils profitèrent des bonnes dispositions de Constantin pour accélérer le progrès du christianisme, et ils auraient eu grand tort de ne pas le faire ; mais, encore une fois, ils en usèrent avec modération, ainsi que le constatent les monuments historiques. Par ses premières ordonnances, Constantin répara tous les dommages causés aux églises et aux particuliers durant la persécution ; exempta les clercs des charges publiques, affranchit les terres de l'Église de l'impôt et donna de grandes sommes ou revenus aux églises pour les frais du culte et l'entretien de ses ministres. Il ordonna le repos du dimanche dans tout l'empire, dispensa du service militaire en ce saint jour, afin que les soldats pussent vaquer librement à leurs devoirs religieux, et fit fermer les tribunaux. Il abolit les peines fiscales portées par Auguste contre les célibataires et les personnes mariées qui n'avaient pas d'enfants, rendant ainsi hommage au principe chrétien sur la continence, et à la liberté du mariage. Il abolit également le supplice de la croix pour les esclaves, et l'usage barbare de leur briser les jambes. Quoi de plus juste et de plus humain ? Certes, ce n'est point là user de représailles !

Quant à l'idolâtrie, il essaya d'abord d'en détourner ses sujets par la raison. Voyant l'inutilité de ce moyen, il en vint aux prohibitions et défendit ce que le paganisme avait de plus dangereux et de plus immoral, c'est-à-dire, les opérations occultes. Plus tard, il n'hésita pas de faire arracher les statues de certains temples, d'y prohiber les sacrifices ; il en fit même abattre plusieurs, désignés comme des écoles de crime : Schola quœdam nequitiae, dit Eusèbe. Mais il laissa à

chacun la liberté la plus illimitée de suivre la religion qui lui plaisait, suivant en cela l'inspiration des évêques et des prêtres dont il s'était entouré, et la belle conduite de l'Église qui abhorre la contrainte et pousse l'esprit de tolérance jusqu'à se faire accuser d'imprudence et de prévarication de la part de ses ennemis, comme on le voit, sinon par l'histoire de l'époque où nous sommes, du moins par des faits postérieurs aussi nombreux qu'admirables de modération.

Ainsi, saint Grégoire le Grand, en envoyant le moine Mellitus pour conduire de nouveaux missionnaires à saint Augustin de Cantorbéry, lui disait : Quand vous serez arrivé près d'Augustin, dites-lui : Les temples des idoles ne doivent pas être détruits, mais les idoles seulement. Qu'on fasse de l'eau bénite, qu'ils en soient arrosés, qu'on y élève ensuite des autels et qu'on y place des reliques. Il faut les faire passer d'un culte à l'autre, afin que le peuple, ne voyant pas abattre ses temples, se convertisse plus aisément et s'assemble plus volontiers dans les lieux qu'il connaît. Comme ils ont l'habitude d'immoler des bœufs au démon, il faut remplacer ces usages par d'autres analogues. Par exemple, le jour de la Dédicace de l'Église, le peuple pourra se faire des huttes de feuillage autour de ces temples et célébrer la fête par un banquet fraternel. Ils n'immoleront pas au démon, mais ils tueront pour alimenter leur banquet et se nourrir en glorifiant Dieu. Impossible de tout retrancher à la fois à des sauvages ; ce n'est que peu à peu que l'on atteint le terme du voyage, ou le sommet de la montagne. Ce fait et ces instructions montrent à la fois la sagesse et le ménagement des Papes envers les néophytes, et ce que valent les diatribes de ceux qui accusent l'Église d'intolérance, soit à l'occasion de Constantin, soit à une autre époque quelconque de l'histoire ecclésiastique.

Tout en sévissant contre l'idolâtrie, Constantin n'oublia point ce qu'il devait à la société civile. Afin de détruire l'usage barbare d'exposer les enfants qui naissaient débiles ou qui devenaient à charge, il ordonna, par un décret qui devait être gravé sur des tables d'airain ou sur la toile, pour en mieux faire concevoir l'importance, de pourvoir aux dépens du fisc à la nourriture et à l'éducation des enfants que le père déclarerait ne pouvoir élever. Par rapport aux esclaves, Constantin enleva aux maîtres le droit de vie et de mort et imposa des bornes aux peines jusque-là arbitraires dont ils pouvaient les punir. Il en favorisa l'émancipation autant que la prudence et les circonstances le permettaient ; commua en une détention les supplices qu'on faisait subir au débiteur du fisc ; proscrivit l'usage de marquer au front ceux qui étaient condamnés aux mines ; défendit de frapper les animaux avec des bâtons noueux ; supprima les spectacles de gladiateurs, pour lesquels les Romains étaient si passionnés ; prescrivit d'abréger les détentions préventives et de les rendre aussi douces et supportables que possible. Il fit aussi des ordonnances protectrices des biens de la femme, des faibles, tels que veuves, pupilles, infirmes, contre le crédit et l'influence des riches ; protégea les plaideurs pauvres contre les honoraires trop élevés des avocats, les cultivateurs contre les corvées, les biens des absents contre la prescription, les navires échoués contre les exigences du fisc, enfin tous les citoyens contre les malversations des hommes en charge.

La réforme des mœurs, dépendant moins des efforts du législateur, était par là même plus difficile et plus délicate, et Constantin dut se contenter de remettre en honneur les principes par des dispositions préparatoires. Ne pouvant abolir le divorce, il en restreignit à des cas très rares, si rares que ce fut une espèce d'abrogation. Il défendit d'avoir une concubine durant le mariage et pourvut à la dignité du mariage, de la famille et des mœurs publiques par d'autres lois toutes marquées au coin de l'inspiration chrétienne. En effet, si Constantin signa, et dicta même ces ordonnances réformatrices qui sont un progrès immense sur la civilisation antique, il n'en fut pas l'auteur. Elles sont si profondément empreintes de l'esprit chrétien, qu'un prince qui sortait à peine du paganisme, où il avait pris toutes ses habitudes, était évidemment incapable de les créer et de les rédiger sur ce pied : « En devenant chrétien, il n'avait pu tout à coup se pénétrer à ce point d'un esprit tout nouveau, ni devenir l'interprète aussi parfait des vues intimes de l'Église, dont il recevait les premières leçons. Cette législation si chrétienne dans tous ses détails, et si sagement conçue dans tout son ensemble et son développement, fut donc l'œuvre du christianisme, non seulement par son influence si puissante sur le législateur, mais encore par l'organe même de ses évêques. Constantin, en effet, depuis le jour où il se déclara chrétien, s'entoura constamment d'évêques, dont il fit ses plus intimes conseillers. Ils devinrent ses véritables précepteurs, et il reçut leurs enseignements avec une docilité qui supposait en lui un grand amour pour la justice et une parfaite droiture de cœur. Ce furent ces précieuses qualités, jointes à une grande piété, qui rendirent Constantin fidèle à sa sublime mission et lui firent mériter le surnom de Grand que les siècles lui ont décerné » (Blanc, t. II, p. 101 et suiv.).

Une fois assurée du concours de la puissance temporelle dans le travail négatif, la Papauté s'occupa du travail positif, qui réclamait une sollicitude ni moins longue ni moins constante. Déjà dans les siècles précédents, et malgré les cruelles persécutions qui n'avaient cessé de sévir, il y avait eu beaucoup de points de contact entre la vieille société païenne et le christianisme, et, sans le soupçonner, celle-là s'était pour ainsi dire familiarisée avec celui-ci et s'était préparée à recevoir son action et à accepter les institutions émanées des Papes ou des évêques. Sous Constantin, comme nous venons de le voir, le Pape et les évêques admis à sa Cour ne se contentaient plus de lui inspirer des ordonnances chrétiennes et de lui demander son appui contre l'ancien paganisme ; ce moyen, excellent en soi, avait l'inconvénient d'être précaire et de dépendre du temps et des dispositions d'un individu. Comme leur mission était de travailler pour les siècles et de fonder une civilisation durable et à l'abri des révolutions, ils durent pénétrer toutes les branches des institutions sociales, envahir la législation, les mœurs, les coutumes, les livres, les sciences, les lettres, les arts, afin de tout transformer d'après les idées chrétiennes.

Après avoir envahi les lois de son esprit, l'Église chercha à en persuader la pratique par l'exemple. Le grand principe de la législation pontificale, c'est la bonté, l'autorité paternelle en haut, le dévouement, l'obéissance et le respect en bas, car la prospérité et la gloire d'un peuple proviennent moins de ses victoires et de ses conquêtes que de la bonne entente entre les supérieurs et les inférieurs. Les princes des nations dominant en maîtres, disait le Sauveur à ses apôtres, il n'en sera pas de même de vous ; vous n'en serez que les serviteurs. L'autorité séculière, si dure lorsque cette parole fut prononcée, a été dès lors ramenée à sa notion primitive. Elle était la domination sur les corps, elle est devenue un service au profit des âmes, et pour empêcher les princes de s'écarter de cette condition nouvelle, Jésus-Christ a laissé dans la Papauté un type permanent du meilleur des gouvernements : gouvernement spirituel en son essence, temporel par accident, comme la puissance accordée à l'humanité du Sauveur. « Effacez ce peuple gouverné par le premier de tous les serviteurs, et le signe visible de la noble servitude du commandement disparaît ; de ministres des nations les princes redeviennent leurs maîtres. Otez cette royauté des âmes, personnifiée dans le Pape, la matière prend le dessus et, à la

place de l'honorable soumission des esprits, si glorieuse aux chefs des sociétés chrétiennes, vous n'avez plus que l'abjecte domination du corps» (Mgr de Dreux-Brézé, évêque de Moulins, inst. part. 1858).

Elle donne envers Jésus-Christ, son chef, l'exemple du dévouement sans bornes et de l'obéissance la plus fidèle : elle montre la bonté du père par les égards et la prévoyance qu'elle a pour ses enfants ; la tendresse d'une mère, par la condescendance envers sa famille et par la charité avec laquelle elle se prodigue pour elle.

Elle montre d'un autre côté, par les principes qu'elle inculque dans les cœurs, avec quelle fidélité et quelle soumission ses enfants obéissent à ses préceptes et même à ses conseils ; elle prouve par son exemple que la religion vaut mieux que la police la mieux organisée et que l'armée la plus vaillante. Un peuple fidèle aux croyances religieuses n'a pas besoin de contrainte, sa conscience lui tient lieu de loi. En Jésus-Christ, dit saint Paul, il n'y a ni Juif, ni Gentil, ni Grec, ni barbare, nous sommes tous par lui un seul corps et une même famille ; et malgré cette grande diversité de race, de langues, de pays, d'usages, tous obéissent avec une incomparable fidélité au Pape leur chef.

Envahir la législation par les idées nouvelles n'était qu'une partie du travail positif que l'Église avait mission d'exécuter ; restait le point capital, c'est-à-dire de remplacer les idées païennes par la doctrine chrétienne ; de faire accepter ces dogmes sublimes qui éblouissent les yeux de la raison ; de faire aimer une morale sévère qui met un frein aux inclinations les plus violentes du cœur humain : c'était là, certes, une dure tâche.

Il est vrai que, depuis trois siècles le christianisme n'avait cessé de pénétrer les populations par voie d'envahissement, comme le levain envahit la pâte ; et que Tertullien avait pu écrire à Marc-Aurèle, sur le déclin du II^e siècle, que si les chrétiens se retiraient avec l'Évangile et leurs livres, il serait effrayé de la solitude qui se ferait dans l'empire, et qu'il ne resterait que les temples et les idoles. Mais une récente persécution, qui avait encore ensanglanté les premières années du IV^e siècle, venait de montrer que le démon n'avait pas encore dit son dernier mot, et que si les progrès du christianisme avaient été grands par le passé, le paganisme n'était pas néanmoins entièrement enseveli. Il s'agissait donc de lui donner le coup de grâce.

La foi était montée sur le trône avec la croix ; il fallait maintenant changer les masses, car si le peuple n'est vertueux, si les bonnes mœurs et la religion ne fleurissent chez lui et n'y maintiennent, avec l'habitude du travail, l'honnêteté de la vie, le respect de l'autorité et l'esprit de dévouement à la patrie, le crédit, la richesse, les forces de terre et de mer ne sont rien ou ne sont que choses très secondaires.

Cette révolution religieuse fut l'œuvre des Pères et des Docteurs du IV^e siècle, qui attiraient les populations autour de leur chaire par l'éloquence de leur parole, ou qui composèrent ces admirables traités qui ont servi de base, après l'Écriture, à la théologie catholique. Si l'invasion des barbares n'était venue paralyser l'effet de leur parole et de leurs écrits, ils eussent formé un peuple vraiment civilisé, car, quoi qu'en disent les incrédules, il n'y a de civilisation possible qu'avec le Décalogue et l'Évangile, et ceux-là seuls peuvent être civilisés qui connaissent à fond ces deux monuments de la religion et qui les mettent en pratique. Le philosophe Bayle ayant osé soutenir que les chrétiens sont incapables de former un État qui pût subsister, Montesquieu lui répondit : «Pourquoi non ? ce seraient des citoyens infiniment éclairés sur leurs devoirs, et qui auraient un très grand zèle pour les remplir. Ils sentiraient très bien les droits de la défense naturelle. Plus ils croiraient devoir à la religion, plus ils penseraient devoir à la patrie. Les principes du christianisme bien gravés dans leurs cœurs seraient infiniment plus forts que le faux honneur des monarchies, les vertus humaines des républiques et la crainte servile des États despotiques» (*Esprit des lois*, liv. XXIX, chap. vi).

La Papauté avait à peine, par ses conseils, ses exemples et ses instructions, pénétré la nouvelle société, que nous la voyons se mettre, à l'heure opportune, à la tête des grands mouvements de l'esprit humain pour le diriger dans la voie du progrès, le redresser dans ses égarements et le confirmer dans ses efforts vers le bien.

Elle introduit alors l'arôme qui empêche les esprits et les âmes de se corrompre, adoucit les haines du prolétaire en guérissant le riche de sa dureté. Ayant une profonde connaissance de la vie, et douée des conceptions politiques les plus prévoyantes, elle sait modérer l'un et encourager l'autre, et, à la rigueur, fléchir ou briser la puissance des Césars, et commander la subordination et l'obéissance aux classes inférieures. Déjà, elle est par elle-même une puissance, et une puissance d'autant plus grande qu'elle est indestructible ; mais qu'elle gronde comme le tonnerre pour foudroyer les rebelles, ou qu'elle conjure et sollicite avec une douceur inaltérable, il y a toujours l'aménité des formes, la tendresse de la mère, la verge fleurie d'Aaron.

Il résulta de l'union des deux pouvoirs et de cette influence de l'Église dans la régénération du monde une double législation qui s'unissait par une parenté très étroite puisqu'elle avait les mêmes principes pour base, la loi naturelle, et le même but dans sa forme : régler les rapports des hommes entre eux et les conduire ainsi au bonheur, à la jouissance de Dieu, la fin ultime de tout. L'une, fondée sur le droit primordial, mais considérablement modifiée par l'esprit nouveau, et rappelant partout la vie morale, l'équité naturelle, les vraies notions de la religion, porta le nom de droit canonique. L'autre, fondée sur l'ancien droit romain, mais récemment empreint des principes chrétiens, et transformé sous leur influence, deviendra le code théodosien et justinien.

Ces deux codes, c'est-à-dire, le code ecclésiastique et le code romain¹, élaborés, le premier, par l'Église seule, le deuxième, sous son inspiration, ses conseils et son influence, sont la plus haute expression du droit naturel et ont élevé les nations qui les ont adoptés à un degré de gloire et de prospérité qu'elles n'eussent jamais connu. Notre France sait ce qu'il lui en coûte de sang, de révolutions et de désastres depuis tantôt un siècle qu'elle a renié ses traditions. On parle avec admiration du code qui la régit : il conserve en effet l'empreinte de l'homme de génie dont il porte le nom, et des célèbres jurisconsultes qui le rédigèrent ; on en admire surtout la clarté et l'ordre ; mais ce qui fait la valeur et la grandeur durable d'un code, dit M. Sauzet, ce n'est ni la symétrie des chapitres, ni la correction du texte ; c'est la sagesse de ses préceptes. Tous les codes paient tribut à l'imperfection des institutions humaines ; le Décalogue seul échappe à cette loi.

¹ Le droit canonique comprend trois vol. in-f°. Le 1^{er} vol. comprend le Décret de Gratien ; le 2^e, les Décrétales publiées par saint Raymond de Pennafort, sous Grégoire IX ; le 3^e le *Sexte*, les *Clémentines* et les *Extravagantes*.

Le code justinien se divise aussi en trois parties ; 1° Le *Digeste* ou *Pandecte* ou recueil des meilleures décisions des anciens jurisconsultes, publié en 529 ; 2° les *Institutes*, autre recueil tiré de la même source et mis sous forme d'éléments du droit, à l'usage des jeunes gens ; 3° les *Novelles* ou recueil des lois de Justinien.

Dans tout code, il y a deux parties distinctes : l'une native et permanente, qui est commune à tous les temps, à tous les lieux ; c'est ce que nous avons appelé plus haut droit-principe ou droit naturel ; l'autre, accidentelle, mobile, constitue le droit secondaire. La première est gravée dans les cœurs et est l'application de cette équité naturelle antérieure aux constitutions politiques les plus anciennes ; c'est le code de la raison qui survit à toutes les révolutions, domine tous les climats, se formule dans toutes les langues, et régit plus ou moins tous les peuples du monde.

Mais si ces lois-principes ne sont pas d'invention humaine, la gloire de chaque nation est d'en avoir mieux éclairé le texte, pénétré l'esprit, développé les conséquences ; et toutes sont d'autant plus parfaites qu'elles se rapprochent plus du type primitif et divin, et qu'elles descendent plus logiquement des flancs de la loi même. A ce titre, non seulement le droit romain l'emporte sur les autres, mais il fut porté à un degré de perfection si haut qu'il a été appelé la raison écrite, ou dernière et parfaite expression de la loi universelle. Ainsi que nous l'avons vu, c'est le fruit de la haute et douce lumière de l'Évangile et des idées chrétiennes ; c'est le droit romain christianisé par les Papes, les évêques et les prêtres qui avaient libre entrée ou qui résidaient à la Cour de Constantin, le droit éclairé et perfectionné par les Pères de l'Église des IV^e et V^e siècles. Quel étrange phénomène ! l'empire est en décadence ; or, ce n'est pas quand un empire décline qu'il se distingue par la sagesse et la justice de ses lois ; c'est pourtant pendant cette période de décadence que s'élabore et atteint sa dernière perfection ce code incomparable dont la hauteur et la profondeur du texte déconcertent les plus grands jurisconsultes ! Encore une fois, c'est qu'il y a, derrière ce phénomène, l'Évangile et le christianisme qui pénètrent le code et le transforment en un droit nouveau (Paul Sauzet, Rome devant l'Europe, p. 160 et suiv.). Désormais, ce droit justinien ne se perdra plus, pas plus que l'Église dont il émane ; et dans la nuit des âges barbares, il ne cessera d'apparaître, tant en Orient qu'en Occident, comme une fibre d'or au milieu des décombres d'une montagne écroulée, d'un édifice en ruines, à travers les empreintes implacables de la force. En Occident, il ne cesse d'être le droit usuel dans le Midi, où domine l'élément gallo-romain, tandis qu'au Nord on voit poindre le droit ripuaire et le droit salien qui se christianisent à leur tour et se combinent avec le droit justinien, qui devient insensiblement le code universel et demeure comme le fondement de la haute législation des sociétés modernes.

Les Papes travaillaient encore à cette œuvre de régénération lorsque le ciel se chargea de nouveaux nuages, annonçant des crises formidables.

Les païens étaient vaincus, et l'empire en décadence se précipitait rapidement vers sa ruine et recevait à son tour le châtiment qu'il avait mérité par tant de turpitudes, d'outrages, de cruautés, commis contre la morale, contre Dieu et contre l'humanité. La plupart des chrétiens qui avaient persévéré dans leur première ferveur avaient été décimés par la violente persécution dioclétienne, ou s'étaient retirés du monde dans la solitude, ou s'étaient enfermés dans les monastères. Il fallait à l'Église d'autres peuples, d'autres races, des hommes neufs, sans culture, préparés à recevoir la vérité et disposés à se courber sous le joug de l'Évangile.

La Providence retenait ces peuples au delà des frontières romaines, et à l'heure voulue, ils commencent à se remuer au fond de leurs forêts et viennent se ruer sur le faible empire romain comme une bête fauve sur sa proie. Le colosse au poitrail d'airain, aux jambes de fer, aux pieds d'argile, n'avait plus, au V^e siècle, qu'une vie factice, une base vermoulue, et il acheva d'expirer sous Augustule. Odoacre, et après lui, le grand Théodoric, régnèrent sur l'Italie avec tant d'humanité qu'ils firent oublier aux vaincus qu'ils obéissaient à des rois barbares.

Pour donner un peu d'ordre au récit et mettre en pleine lumière le rôle de l'Église et des évêques pendant cette époque obscure, nous le considérerons d'abord pendant l'invasion.

Le flot de la barbarie et le flot du césarisme étant venus se heurter, il n'y avait qu'une autorité morale qui pût intervenir entre ces luttes violentes, en se constituant défenseur des uns, sauvant leurs cités et leurs personnes et détournant le torrent dévastateur, et en modérant les autres par des paroles de douceur et par le spectacle du dévouement le plus héroïque.

Que ne firent pas, en effet, les Papes pour sauver Rome, l'Italie et l'Europe, désarmant par leur seule majesté et l'ascendant de leur nom la fureur des chefs les plus violents, tels qu'Attila, Genséric, Alaric. De leur côté, les évêques s'interposèrent partout entre les vaincus et les vainqueurs, adoucissant d'une main la férocité des uns, et de l'autre les souffrances qu'ils rencontraient. Tantôt ils apparaissent dans le camp des barbares et se mettent en travers de leurs hordes pour empêcher le meurtre et le pillage ; tantôt ils mettent fin à des exactions iniques ou font restituer des villes ou des provinces à leurs légitimes maîtres. Ici, c'est saint Auteur, évêque de Metz, qui partage la captivité de son troupeau, dont il obtient la délivrance ; là, c'est l'évêque d'Auch, saint Orient, qui plaide auprès d'Aétius, la cause de la malheureuse Aquitaine. Ailleurs, saint Germain d'Auxerre sauve la vieille Armorique de la fureur des Alains ; saint Loup arrête Attila aux portes de Troyes ; saint Aignan l'éloigné des murs d'Orléans ; Sidoine Apollinaire dispute l'Auvergne aux Wisigoths ; Ebbon de Sens délivre par ses prières plus encore que par son courage sa ville épiscopale, assiégée par les Sarrasins, autres barbares venus de l'Afrique ; saint Exupère sauve Toulouse par ses supplications, comme Nisibe fut jadis, sous Sapor, sauvée par les prières de saint Jacques, son évêque, et comme plus tard Gauzelin de Paris préserva la capitale du pillage des Normands. Cernés de tout côté, les peuples n'avaient de recours contre l'oppression que dans le dévouement sans bornes de l'épiscopat, d'espérance que dans les vertus dont il donnait l'exemple et de confiance que dans sa protection.

Après l'invasion, l'Église fut encore là pour plaider la cause des vaincus et des vainqueurs, adoucir la férocité des uns, relever le courage des autres au point de les faire habiter ensemble et d'établir entre eux un commencement de fraternité et de sympathie auxquelles la religion devait mettre le sceau avec le temps. Elle bénit les armes du soldat, panse les plaies des victimes, sanctifie par une même foi ce sang composé d'éléments divers ; en forme un seul peuple dont elle s'empare par amour, le convertit comme une mère prend son fils indocile pour le rendre meilleur. Rois et peuples sentaient qu'ils allaient périr sans l'intervention de cette puissance mystique qu'ils ne connaissaient pas, mais que l'instinct du salut joint au sentiment de la reconnaissance, leur fit aimer, chérir et respecter. «Spectacle vraiment grand, s'écrie le bénédictin D. Pitra ! Deux forces divines se disputent le monde : les barbares et l'Église ; les barbares pour perdre, l'Église pour sauver ; les barbares tuent et détruisent, l'Église relève et vivifie ; aux barbares la mission d'expiation et de vengeance, à l'Église la mission de salut et de civilisation, et à Dieu l'honneur de ces grandes choses» (Vie de saint Léger, introd.).

Le premier lien social établi, l'Église devint intermédiaire entre les conquérants qui veulent fonder et les vaincus dont il fallait protéger et défendre les droits. Placés souvent sur les marches du trône, les évêques traitent en faveur de la vieille société romaine, gagnent les bonnes grâces des chefs et sauvent les droits de l'humanité et de la justice, en fléchissant les exigences du vainqueur. On leur faisait même fréquemment l'honneur de dicter les conditions.

Quand les guerriers se furent fait la part du lion, et qu'ils furent installés, commença l'œuvre de la christianisation et de la civilisation en même temps.

L'invasion avait été le signal d'une perturbation universelle dont on se fait difficilement une idée. Tout fut déplacé et bouleversé, hommes, pouvoir, institutions, richesses, possessions ; on dirait une immense fermentation de tous les éléments de la civilisation nouvelle. Au milieu de ce vaste bouleversement et de cette fusion générale des races barbares avec les Romains et les Gaulois, il fallait une force de cohésion, un lien puissant pour assembler ces débris épars et sauver le monde occidental. Cet élément ne pouvait se trouver dans l'ordre civil, qui était alors sans conviction, ni doctrine, ni législation, puisqu'il n'existait plus. L'Église seule, immobile, dominant ce chaos pour en débrouiller les bons éléments des mauvais et les combiner, pouvait se présenter, faire entendre sa voix sur les ruines, repousser le mal, rallier le bien, et faire sortir une civilisation neuve et durable. Elle se trouvait de nouveau en face d'une grande table rase qui n'attendait qu'une main puissante pour recevoir l'empreinte d'éléments d'ordre et de civilisation. L'Église, qui prête l'oreille à tous les gémissements et qui a l'œil ouvert à tous les besoins, ne demandait pas mieux que d'initier ces nouveaux venus aux mœurs douces et policées du christianisme, de les pétrir de cette sève vivifiante qui a sa source à Rome et de ce lait substantiel qui engendre les grandes âmes et les nations chevaleresques : entreprise immense où la foi et la charité auront à lutter longtemps pour adoucir ces natures incultes, façonner et mouler leurs habitudes sur le Décalogue et les conseils évangéliques.

Les écrivains hostiles aux Papes insultent l'Église à ce sujet, noircissent son œuvre et méprisent ses efforts : mais la trace de ses bienfaits dans cette ère d'épreuve est trop empreinte dans nos mœurs et les monuments en sont trop nombreux pour qu'une plume puisse les effacer. L'un d'entre eux, qui eut parfois ses moments d'impartialité et de justice, n'a pu s'empêcher cependant de rendre hommage à la vérité et à l'Église romaine sur cette question.

«Aussi, dit le calviniste Guizot, cette puissance fut-elle acceptée dès les premiers moments et ne cessa-t-elle de croître. C'était aux évêques que s'adressaient les provinces, les cités, toute la population romaine, pour traiter avec les barbares ; ils passaient leur vie à correspondre, à négocier, à voyager, seuls actifs et capables de se faire entendre dans les intérêts soit de l'Église, soit du pays. C'était à eux aussi que recouraient les barbares pour rédiger leurs propres lois, conduire les affaires importantes, donner enfin à leur domination quelque ombre de régularité. Une bande de guerriers errants venait-elle assiéger une ville, ou dévaster une contrée, tantôt l'évêque paraissait seul sur les remparts, revêtu des ornements pontificaux, et après avoir étonné les barbares par son tranquille courage, il traitait avec eux de leur retraite ; tantôt il faisait construire dans son diocèse une espèce de fort où se réfugiaient les habitants des campagnes, quand on pouvait craindre que l'asile même des églises ne fût pas respecté. Une querelle s'élevait-elle entre le roi et les leudes, les évêques servaient de médiateurs. De jour en jour leur activité s'ouvrait quelque carrière nouvelle, et leur pouvoir recevait quelque sanction. Des progrès si étendus et si rapides ne sont point l'œuvre de la seule ambition des hommes qui en profitent, ni de la simple volonté de ceux qui les acceptent ; il faut y reconnaître la force de la nécessité¹ ; ou mieux encore l'assistance que Jésus-Christ a promise à Son Église.

Cette grande influence du clergé fit plus qu'adoucir ces natures sauvages et fusionner ensemble tant de races diverses par le sang, par la langue, par le pays et par les mœurs ; une foule de ces guerriers qui ne respiraient que le sang devinrent pacifiques, humains, et demandèrent à être admis dans les rangs de ce clergé qu'ils admiraient. Les Gaulois fraternisent peu à peu avec les Francs et obtiennent du chef des bénéfices, des emplois avec le titre de leudes ; les Francs, de leur côté, se mêlent aux Gallo-Romains, contractent une amitié réciproque qui engendre une réaction continue du vaincu sur le vainqueur, et ces races juxtaposées finissent par se comprendre et par vivre dans une parfaite harmonie.

Que de mal l'Église a ainsi empêché ! Qui peut calculer ce que ces barbares, enivrés de sang humain, auraient fait au milieu de l'anarchie et de la confusion, s'ils avaient été abandonnés à l'arbitraire et à leurs inclinations sauvages ? Mais le clergé se présente avec l'ascendant de la vertu, de la science et de la religion, proteste contre la force des uns, proclame l'obéissance des autres et donne à tous l'exemple de la douceur, de la justice et du sacrifice. Là est le secret de l'influence qu'il exerça sur les races barbares, et de la puissance dont il jouit sur les peuples occidentaux. On voit dès lors les évêques assister aux assemblées générales de la nation, parler aux rois avec une noble indépendance, présider leurs conseils, décider la paix et la guerre. En un mot, il arriva dans les Gaules et dans les Espagnes pour les évêques ce qui arriva à Rome et en Italie pour les Papes, la confiance des princes et la reconnaissance des peuples récompensèrent les efforts et les bienfaits du clergé.

En même temps que les Papes et les évêques luttèrent contre les barbares, ils avaient à combattre un ennemi d'un autre genre, mais non moins funeste ; nous voulons parler du semi-arianisme dont la plupart de ces barbares étaient infectés. Après avoir adouci les mœurs, les évêques cherchèrent donc à guérir leurs esprits en les éclairant des lumières de l'Église romaine et en leur inspirant la vraie foi : sans cela, l'Occident, demeuré à demi-converti, aurait conservé la froideur et la haine contre ses bienfaiteurs, comme cela est arrivé aux Vandales d'Afrique qui ne se montrèrent pas accessibles aux doctrines romaines et continuèrent leurs actes d'atrocité contre cette glorieuse Église des Cyprien, des Fulgence et des Augustin, jusqu'à extinction presque complète ; ou du moins, il serait abâtardi, atrophié, à demi-barbare comme les peuples d'Orient où l'hérésie s'est perpétuée.

A partir de cette époque, l'histoire des barbares devient inséparable de celle de l'Église et des progrès de la civilisation européenne. Quand le clergé eut suffisamment disposé le terrain et que les barbares furent reconnus dignes de se gouverner, Dieu suscita le grand Clovis, le toucha de Sa grâce dans une circonstance mémorable, le conduisit aux pieds de saint Remy, qui le baptisa et reçut de Rome avis de verser l'huile sainte sur la tête de l'élu du Seigneur et de le sacrer roi de France. Ce fut l'origine des monarchies chrétiennes, notamment de la monarchie française.

¹ *Essais sur l'histoire de France*. On trouve les mêmes aveux dans son cours de civilisation.

La Papauté ne s'occupe pas de la forme des gouvernements : qu'ils soient monarchies ou républiques, que le chef porte un nom ou un autre, peu lui importe. Elle les laisse tous venir, s'établir, s'élever, passer et tomber ; mais elle ne dit pas que le peuple est souverain, du moins à la façon de la gent démagogique, parce qu'elle ne dit pas de non-sens. Jurieu flattant le souverain multitude, Bossuet lui répondit : Loin que le peuple soit souverain en cet État, il n'y a pas même de peuple en cet État. Un peuple n'existe que s'il est constitué, et il n'est constitué que s'il a un magistrat régulier ; mais, s'il n'est pas souverain, il a du moins le droit à ce que la souveraineté s'exerce entièrement pour lui. Il a toujours le droit d'être gouverné selon les principes de la justice, de la vérité et d'une liberté bien réglée.

De tous les gouvernements elle préfère cependant la monarchie, puisqu'elle lui a donné sa consécration solennelle et qu'elle fait voir par son propre exemple que cette forme est le modèle le plus parfait, le plus propice à la civilisation et à la tranquillité des peuples. Avec elle, en effet, la religion est mieux enseignée, l'autorité mieux respectée, les passions politiques mieux contenues, le peuple mieux gouverné. Dans la royauté visible de Son représentant sur la terre, Jésus-Christ, dit Mgr de Dreux-Brézé, nous a donné l'image «et comme le sacrement de la royauté, le type du meilleur gouvernement ; par là, sans le compromettre, il modère la puissance des princes exposée à monter trop haut et à se perdre ; par là, sans la diminuer, il protège la dépendance des peuples menacée de descendre trop bas et de s'avilir» (Inst. part., 1858). Mais tout en étant favorable à la monarchie, elle ne définit pas quelle est cette monarchie ; est-elle absolue ou constitutionnelle ? pas un mot à ce sujet dans sa longue histoire, pas même dans le *Syllabus*, où l'on trouve simplement la condamnation du pouvoir qui se fait Dieu, ou qui lèse le droit du peuple en lésant celui de Dieu.

La religion et la monarchie sont même si intimement liées entre elles qu'elles semblent indestructibles l'une sans l'autre. Aussi, nos révolutionnaires ne s'y sont pas mépris ; car tout leur programme semble se réduire à ce dilemme irrésistible : dépapaliser l'Europe et le monde pour les démonarchiser et les démonarchiser pour les déchristianiser.

Au surplus, quoique l'Église puisse, à la rigueur, subsister sans la monarchie, il n'en est pas moins vrai que jusqu'à présent la monarchie n'a pas cessé d'être la meilleure des formes de gouvernement. Quoi d'étonnant dès lors de voir les Papes pencher naturellement vers cette forme et de défendre encore le principe monarchique alors même qu'une monarchie, prise de vertige, abandonne l'Église ou se tourne contre elle.

La Papauté est intelligente et sage : depuis dix-huit siècles qu'elle règne, elle a appris à connaître le cœur humain, ses faiblesses et ses tendances. Elle tient à sa grandeur et à sa liberté. Or, puisqu'avec sa sagesse séculaire et lumineuse, elle préfère le gouvernement monarchique, il faut qu'elle y voit sa gloire, son avantage et la meilleure des garanties, après la protection divine qui lui a été promise. S'il y avait une autre forme plus simple, plus propre pour assurer la liberté, réprimer le mal, accroître le bien, protéger la faiblesse et la justice ; une forme qui put offrir une sécurité plus grande, une paix inaltérable, elle n'aurait pas mis dix-huit siècles à la trouver et ne se serait point attardée à maintenir cette nation pétrie de ses mains, alors même qu'elle est devenue apostate en changeant sa première forme et en reniant sa principale destinée, qui était de protéger la religion et son Pontife suprême.

Que la création et le but des monarchies chrétiennes aient été de favoriser la religion et de protéger les grands principes sociaux, c'est ce qu'atteste le comte Joseph de Maistre dans le passage suivant : «Du moment, dit-il, où les nouvelles souverainetés commencèrent à s'établir, l'Église, par la bouche des Papes, ne cessa de faire entendre aux peuples ces paroles : C'est par moi que les rois règnent ; et aux rois : Ne jugez pas afin que vous ne soyez pas jugés ; pour établir à la fois et l'origine divine de la souveraineté et le droit divin des peuples». (De Maistre, *Du Pape*).

Ailleurs : «Mais comment l'Église aurait-elle pu faire plier la monarchie, si la monarchie elle-même n'avait été préparée, assouplie, je suis prêt à dire édulcorée, par les Papes» (Ibid.).

Ailleurs encore : Les Papes ont élevé la jeunesse des monarchies européennes. Ils l'ont faite au pied de la lettre comme Fénelon fit le duc de Bourgogne. Il s'agissait de part et d'autre d'extirper d'un grand caractère un élément féroce qui aurait tout gâté. Tout ce qui gêne l'homme le fortifie. Il ne peut obéir sans se perfectionner ; et par cela seul qu'il se surmonte, il est meilleur... Il est arrivé à la monarchie ce qui arrive à un individu bien élevé. L'effort continu de l'Église dirigé par la souveraineté pontificale en a fait ce qu'on n'avait jamais vu et ce qu'on ne verra jamais, partout où cette autorité sera méconnue. Insensiblement et sans menace, sans lois, sans combats, sans violence et sans résistance, la grande charte européenne fut proclamée, non sur le vil papier ou par la voix des crieurs publics, mais dans tous les cœurs européens, alors tous catholiques. Les rois abdiquent le pouvoir de juger par eux-mêmes et les peuples en retour déclarent les rois infailibles et inviolables.

«Telle est la loi fondamentale de la monarchie européenne et c'est l'ouvrage des Papes ; merveille inouïe contraire à la nature de l'homme naturel, contraire à tous les faits historiques, dont nul homme dans les temps antiques n'avait même rêvé la possibilité et dont le caractère divin le plus saillant est d'être devenue vulgaire.

«Les peuples qui n'ont pas senti ou assez senti la main du Souverain-Pontife n'auront jamais cette monarchie. C'est en vain qu'ils s'agiteront sous un souverain arbitraire, c'est en vain qu'ils s'élanceront sur les traces des nations ennoblies, ignorant qu'avant de faire des lois pour un peuple, il faut faire un peuple pour les lois. Tous les efforts seront non seulement vains mais funestes ; nouveaux Ixions, ils irriteront Dieu, et n'embrasseront qu'un nuage. Pour être admis au banquet européen, pour être rendu digne de ce sceptre admirable qui n'a jamais suffi qu'aux nations préparées, pour arriver enfin à ce but si ridiculement indiqué par une philosophie impuissante, toutes les routes sont fausses, excepté celle qui nous a conduits.

«Quant aux nations qui sont demeurées sous la main des Souverains-Pontifes assez pour recevoir l'impression sainte, mais qui l'ont malheureusement abandonnée, elles serviront encore de preuve à la grande vérité que j'expose ; mais cette preuve sera d'un genre opposé. Chez les premiers, le peuple n'obtiendra jamais ses droits ; chez les seconds, le souverain perdra les siens, et de là naîtra le retour.

«Toute nation soustraite à l'influence du Saint-Siège sera portée invinciblement ou vers la servitude ou vers la révolte» (Ibid., liv. II, chap. IV).

Rien de plus naturel, après cela, que de voir saint Vaast et saint Remy, légat du Siège apostolique dans les Gaules, assister au berceau de la monarchie française, en devenir les premiers précepteurs et les principaux conseillers. «Défends l'Église, disaient-ils à Clovis, c'est-à-dire maintiens-la dans sa liberté, sans cesse attaquée par l'esprit et par les passions du monde, et protège les pauvres ; car, le monde, lorsqu'il n'aime pas Dieu, il méprise et hait les pauvres, et

l'esclavage paraît partout d'où Dieu se retire». Pendant que ces deux illustres prélats travaillaient ainsi à achever l'instruction de leurs néophytes, saint Césaire d'Arles employait son zèle et son éloquence à civiliser les Wisigoths et les Ostrogoths, qui s'étaient tour à tour emparés de la Provence ; saint Avit de Vienne arrachait les Bourguignons à l'arianisme et inspirait à Sigismond, roi de Bourgogne, une telle horreur d'un infanticide qu'il avait commis, que ce prince alla se condamner à une longue pénitence dans le monastère de Saint-Maurice.

Ainsi qu'on le voit, les deux principaux acteurs du drame, sont, au temporel, les barbares, au spirituel, les Papes et les évêques. Ceux-ci grandissent et se fortifient au milieu des secousses violentes qui ensevelissent les vieilles dynasties des Burgundes, des Ostrogoths et des Wisigoths, pour faire surgir celles des Arabes, des Lombards et des Francs, et il ne reste plus de l'ancienne société que le despotisme, et de la nouvelle que le christianisme, qui va continuer avec une nouvelle ardeur sa mission civilisatrice.

Mais ce n'était pas assez pour les rois très chrétiens de recevoir de loin en loin des avis et des conseils de la part des évêques ; désormais, quand ils voudront imposer un frein aux emportements de la barbarie, ou établir l'ordre et la régularité dans le royaume, ou décréter des réformes utiles, ou préparer une ère de prospérité à leurs sujets, ils introduiront des évêques dans la cour, afin de les avoir toujours à côté comme leurs meilleurs conseillers et leurs intimes mentors ; ils auront recours à ces hommes de Dieu, à ces voyants d'Israël, auraient dit les Hébreux. Ils s'inspireront de leurs lumières et de leur sagacité, et les intérêts des peuples n'auront pas de défenseurs plus intelligents, d'avocats plus zélés que les ministres de la religion. Après avoir été intermédiaires d'abord entre la société gallo-romaine et la nation franque, il était juste qu'ils le fussent entre les souverains et le peuple. Il n'était pas moins raisonnable que ceux qui jouissaient de l'autorité la plus respectée et la plus éclairée siégeassent parmi les leudes ou seigneurs du royaume dans l'ordre de l'aristocratie.

Depuis, à côté de la majesté royale, on voit constamment apparaître la majesté d'un évêque, d'un abbé ou d'un religieux, comme l'image de la lumière qui éclaire au milieu des ténèbres de la barbarie, comme l'idéal de la clémence et de la mansuétude au sein d'une société qui ne sait encore ni pardonner une injure, ni souffrir une rivalité. C'est ainsi que le roi Clotaire I^{er} trouve dans le catéchiste de son père, saint Vaast, devenu depuis évêque d'Arras, un censeur inflexible de ses vices ; que Théodebert d'Austrasie renonce à ses habitudes criminelles devant les sévères réprimandes de saint Nicet de Trèves ; que saint Germain de Paris multiplie ses remontrances pour détourner Brunehaut de ses luttes fratricides, et que saint Prétextat, de Rouen, paie de sa vie son énergique opposition aux cruautés de Frédégonde.

Si, peu à peu, l'arbitraire et la violence font place aux sentiments d'humanité et de justice, c'est qu'auprès de Clotaire II, de Dagobert I^{er} et de leurs successeurs, il y a des conseillers et des ministres tels que saint Arnould de Metz, saint Éloi de Noyon, saint Ouen de Rouen, saint Léger d'Autun, saint Sigebert de Paris, devenu impopulaire par les menées d'Ébroïn ; saint Rigobert de Reims, saint Cloud de Metz, saint Romain de Rouen, saint Didier de Cahors, saint Fazon, saint Goéric, saint Adon, saint Arnaud, saint Grégoire de Tours, le père de l'histoire de l'Église de France, qui rendit des services immenses à l'Église de la Touraine, aux rois, à la France, pour l'affermissement complet du christianisme dans le pays.

Chose remarquable ! Au VI^e siècle, presque tous les sièges épiscopaux étaient occupés par des saints ; et nous pouvons ajouter aux noms qu'on vient de lire, saint Remy de Bourges, saint Prisque de Lyon, saint Évence de Vienne, saint Artème de Sens, saint Siagrius d'Autun, saint Flavius de Chalon-sur-Saône, saint Dalmace de Rodez, saint Venant de Viviers, saint Hesperius de Metz, saint Grégoire de Langres, saint Loup de Lyon, saint Léonce de Bordeaux, saint Salvien d'Alby, saint Félix de Nantes, etc. Ce sont ces hommes, plus célestes que terrestres, qui, par leur infatigable activité et l'ascendant de leur sainteté, ont changé en vertus les vices de nos ancêtres, ont façonné l'âme de la France en la pliant aux préceptes de l'Évangile, lui ont inspiré ce noble élan, cette passion du sacrifice, ce tempérament chevaleresque qui l'a rendue la nation aux grands dévouements.

Comme on le voit, c'est une étude intéressante et profitable que de suivre l'action de l'Église durant la période des rois mérovingiens. Sans son intervention tout aurait été livré au caprice de la force, car plus les notions de justice s'effacent, plus la tyrannie monte. Plus, au contraire, la religion se montre avec ses institutions, son dogme et sa morale, plus le pouvoir devient modéré, juste et compatissant envers le déshérité et l'orphelin social. Elle brise le despotisme en fermant le ciel à l'oppressur, et forge des armes morales en plaçant la crainte des jugements de Dieu dans les cœurs. Elle saisit la volonté humaine dans l'intention même, et l'arrête par le repentir. Si le repentir amène le prévaricateur aux prêtres, il n'y aura de pardon possible qu'après la réparation de l'injustice ou l'exomologèse, en style du vieux droit canonique. En vertu de ce code de pénalité ecclésiastique, le meurtrier était séparé pendant quarante jours des chrétiens, pieds nus, sans linge, vivant au pain et à l'eau, condamné à trois ans de jeûne et de pénitence, privé de porter les armes, mais il était réconcilié au bout de sept ans. C'était dur, moins dur cependant que les mines et le bagne ; et pourtant, il faut avouer qu'avec de pareilles procédures on avançait plus dans l'œuvre de la correction des mœurs et de la préservation qu'avec les sévérités de notre police, nos établissements pénitentiaires et l'échafaud.

Par cette conduite pleine d'humanité, l'Église sauve le droit, convertit les barbares, les civilise, en fait le plus grand peuple du monde, et inaugure une époque très glorieuse au point de vue chrétien et social. C'est à partir d'Anastase II (496), et surtout entre les pontificats des trois premiers Grégoire, c'est-à-dire de 590 à 731, que la Papauté préside à cette œuvre de salut, la dirige par ses instructions, ses légats, ses missionnaires. Elle est partout, au pied des autels, dans les chaires, au saint tribunal, à la cour, dans les synodes, aux plaids, aux champs de mai, dans les camps, dans les villes, à la campagne, rien ne lui échappe. C'est le temps où les familles monastiques se multiplient sous la protection de nos rois, et les libéralités des grands du royaume, et jamais depuis les martyrs on ne vit pareille pléiade de saints, si merveilleuse moisson de justes.

Sous les premiers rois, les évêques furent chargés officiellement et par la loi de surveiller les tribunaux et de corriger les erreurs des juges. L'assemblée nationale de Paris, en 614, comme toutes celles de cet âge, fut composée presque uniquement d'évêques, ce qui lui donnait le caractère d'un concile plutôt que d'un plaid et d'une assemblée de grands du royaume. La présence du roi et des leudes dans ces réunions ne signifiait autre chose sinon que le bras séculier vient en aide au clergé et que l'épée doit faire respecter ceux qui sont chargés d'un ministère de paix et de conciliation. Les évêques profitent de leur ascendant, non point dans leur intérêt et pour se hisser au pouvoir, comme disent les écrivains

de l'école libérale, mais bien pour modifier les coutumes, transformer la législation encore demi-sauvage des Francs. En même temps, saint Arnould et le bienheureux Pépin de Landen opéraient conjointement la même réforme en Austrasie.

Tout en faisant preuve de désintéressement et de douceur, les évêques savaient aussi être fermes et sévères envers les souverains eux-mêmes : «O roi très précieux, écrivait un évêque à Clovis II, fils de Dagobert, vous devez repasser fréquemment les Saintes Écritures pour y apprendre l'histoire des anciens rois qui furent agréables au Seigneur... Ils prêtèrent toujours un cœur attentif aux avertissements des prophètes : de même, très glorieux seigneur, il faut aussi que vous écoutiez les évêques. Puis, apaisez doucement les clameurs du peuple et corrigez sévèrement les mauvais juges. Gardez à une seule épouse la foi nuptiale... Gouvernez ce qui reste de la race des Francs, je veux dire leurs fils, non avec la dureté d'un tyran, mais avec l'affection d'un père». Heureuse Gaule tant qu'elle fut fidèle à ces sages avis !

Si les grands étaient infidèles à leurs devoirs, ils savaient se montrer censeurs impitoyables, et au besoin devenir de nobles victimes. Pépin d'Héristal avait délaissé Plectrude, sa femme légitime, pour Alpaïde, sa concubine, la mère de Charles-Martel. Saint Lambert, évêque de Maëstricht, l'un des plus illustres apôtres du VII^e siècle, ne craignit pas de parler au duc d'Austrasie avec une sainte énergie et de lui reprocher son crime. Dodo, frère d'Alpaïde, fit tuer le saint au moment qu'il faisait sa prière.

Les canons du concile de Soissons, en 755, sous Pépin, témoignent de la sollicitude des évêques en faveur de toutes les classes de la société, principalement de ceux qui n'avaient d'autre protection que la justice de la religion. Les grands du royaume y assistent, mais les évêques font tout ; interviennent dans le gouvernement de la monarchie continuent à modifier, à perfectionner les lois, créant des ordonnances qui tracent aux rois, aux comtes, aux clercs, aux fidèles leurs devoirs respectifs sans acception de rang. L'assemblée ne perd pas son temps en chicanes, ne met pas une ligne de démarcation entre le temporel et le spirituel ; elle se sent dominée par l'ascendant du savoir et de la vertu des ministres de Dieu et elle accepte un frein si utile avec une juste reconnaissance. On ne pensait point alors à parquer l'Église dans son temple, mais les forces spirituelles et temporelles étaient constamment unies pour le bien de l'un et de l'autre pouvoir,

A côté des assemblées nationales, jetons un coup d'œil sur ces conciles nombreux qui se tinrent soit avant, soit pendant, soit après la période mérovingienne, et qu'on a appelés à juste titre les vrais conseils de la nation. C'est au sein de ces illustres assemblées, où siégeaient les plus brillantes lumières du clergé, à Arles, à Angers, à Vannes, à Poitiers, à Tours, à Orange, à Vaison, à Orléans, à Reims, à Narbonne, à Toulouse, à Lutèce, à Soissons, etc., c'est à ces grandes écoles de droit et de morale, dans leurs canons ou règlements disciplinaires que toutes les classes de la société puisaient la notion du devoir, l'honnêteté des mœurs, l'esprit de soumission, les principes de justice, d'ordre, d'humanité ; toutes ces leçons, qui ont servi de base aux relations sociales, à la formation du code chrétien, aux liens de la famille et à la sûreté des individus. «Il suffit, dit Chateaubriand, d'ouvrir au hasard les conciles, le droit canonique, les bulles et les rescrits de Rome, pour se convaincre que nos anciennes lois, recueillies dans les capitulaires de Charlemagne, dans les formules de Marculfe, dans les ordonnances des rois de France, ont emprunté une foule de règlements à l'Église, ou plutôt qu'elles ont été rédigées en partie par de savants prêtres ou des assemblées ecclésiastiques» (Génie..., liv. V, chap. X).

Notre travail serait incomplet si nous omettions dans cette nomenclature des ouvriers de la civilisation une autre milice qui contribua singulièrement elle aussi à policer les barbares en les christianisant, nous voulons parler des moines. Tandis que de leurs monastères sortaient presque toutes ces grandes et saintes figures qui occupaient la Chaire apostolique et les sièges épiscopaux, ceux qui continuaient la vie cénobitique se répandaient, les uns dans les campagnes, instruisant et transformant ces natures abruptes venues des forêts de la Germanie, adoucissant leurs mœurs par la prédication et les conseils, leur apprenant l'art de se vêtir, de se nourrir, de bâtir des maisons, de travailler la terre ; les autres sauvaient une foule de livres et d'œuvres artistiques d'une destruction certaine, copiaient et multipliaient les manuscrits et conservaient ainsi des trésors inappréciables aux sciences, aux lettres et aux arts. Nous nous contentons de signaler ici ces services seulement d'une manière sommaire, ayant à y revenir ultérieurement avec plus de détail.

Telles furent les causes préparatoires de l'éclatante civilisation qui rayonna sur l'Occident, à la fin du VIII^e siècle et au commencement du IX^e, et qui inaugura le glorieux règne de Charlemagne dont nous allons parler.

CHAPITRE XI SUITE DU MÊME SUJET

QUATRIÈME ÉPOQUE. - CHARLEMAGNE. - JUGEMENT DE DIEU. - TRÊVE DE DIEU. - CROISADES. - SUGER. - CARDINAL DE CHAM-PAGNE. - CARDINAL D'AMBOISE. - CINQUIÈME ÉPOQUE : PROTESTANTISME. - RICHELIEU. - MAZARIN. - XIMENÈS. - MISSIONS.

Si les nations occidentales naissent et grandissent sous l'influence des grands et saints Pontifes romains, il n'en était point ainsi de l'Orient, qui cherchait à secouer leur joug. Tandis qu'en Occident, les barbares se civilisaient sous l'action des Papes et des évêques, en Orient, d'où nous était venue la lumière de la civilisation, les peuples rentraient dans les ténèbres de la barbarie, ainsi que l'écrivait Grégoire II à un empereur de Constantinople : «Chose étonnante ! Les barbares de l'Occident qui ont les yeux sur notre humilité s'adoucissent et deviennent humains ; tandis que vous qui nous faites la guerre, vous devenez barbares». C'est le spectacle d'une société civilisée qui court à grands pas vers la mort, et qui, en nous donnant son admirable code, rédigé par Théodose, Justinien et leurs jurisconsultes, semble se dépouiller de son dernier fleuron de gloire, pour en gratifier l'Occident. De fait, à partir de cette époque, l'empire byzantin perd l'art de s'améliorer, l'Église et le peuple deviennent esclaves par habitude, incapables d'une découverte, d'un ouvrage tant soit peu remarquable. Livrés à des controverses sans profit pour la science et la civilisation, ce n'est plus qu'un amas d'eaux corrompues qu'aucun vent ne vient épurer, un cadavre sans vie, un théâtre perpétuel de guerres, de tumultes, de révoltes, de révolutions et de crimes. Maurice et ses cinq enfants sont tués ; Phocas est assassiné ; Constantin empoisonné par l'impératrice Martine, à qui on arrache la langue ; on coupe le nez à son fils Héracléonas ; Constantin fait égorger son frère ; Constantin Pogonat fait crever les yeux à ses deux frères ; Justinien II, son fils, est surpris, mutilé, enchaîné par Léonce au moment où il va faire égorger les principaux citoyens. Léonce subit à son tour le même traitement. Justinien rétabli se venge sur la vie de ses ennemis et périt enfin sous la main des bourreaux. Philippe Bardanes est détrôné et condamné à perdre les yeux. C'est, on le voit, une histoire de brigands et de bandits, de véritables barbares.

La Papauté comprend qu'il faut s'affranchir entièrement du patronage de si tristes souverains et qu'il n'y a rien à gagner avec des empereurs qui se croient théologiens, juste ce qu'il faut pour embrouiller les questions, favoriser les hérétiques et entraver l'action des pontifes romains et des évêques orthodoxes. Elle voit d'autre part les Francs, purs d'hérésie, formés par des saints et par des évêques revêtus de l'investiture pontificale ; c'est vers eux qu'elle tourne ses regards pour en faire les défenseurs de l'Église et les porte-drapeau de la civilisation chrétienne ; ses démarches seront comprises, car ce n'est pas en vain que les Papes avaient inséré dans la liturgie de ces siècles de foi : « O Dieu tout-puissant et éternel qui avez établi l'empire des Francs pour être par le monde l'instrument de Votre divine volonté, le glaive et le bouclier de Votre Église, nous Vous en prions, prévenez toujours et en tout lieu de Votre céleste lumière les fils suppliants des Francs, afin qu'ils voient toujours efficacement ce qu'il faut faire pour Votre règne en ce monde et que, pour faire ainsi qu'ils ont vu, ils soient jusqu'à la fin fortifiés de charité et de courage » (D. Pitra, tiré de missel du IX^e siècle). C'est alors que le pape Grégoire III jeta les yeux sur Charles-Martel pour lui conférer le titre de patrice romain, dignité qui conférait la charge de défenseur titulaire de l'Église romaine. C'était vers l'an 741. Etienne II conféra cette même dignité à Pépin l'an 754, ainsi qu'à ses deux fils Charles et Carloman. Adrien I^{er} la confirma plus tard à Charles, plus connu sous le nom de Charlemagne.

Toute l'histoire s'accorde à dire que ce magnanime prince, préparé par Adrien I^{er}, sacré par le grand Léon III, est l'œuvre politique des évêques et surtout de la Papauté qui le tira du chaos barbare et le pétrit de ses mains : « Le règne seul de Charlemagne, dit Voltaire, eut une lueur de politesse qui fut probablement le fruit du voyage à Rome ».

Il n'est pas possible en effet qu'un empereur touche à ce centre de l'unité véritable et qu'il approche du vénérable Pontife, successeur de saint Pierre, sans qu'il ressente quelque-une de ces émotions qui attirent l'âme, captivent le cœur et dominent toute une vie.

Si Charlemagne fut l'œuvre des Papes, il fut aussi celle des évêques, car on voit alors apparaître à la Cour soit comme promoteurs, soit comme auxiliaires de la réforme sociale, des hommes d'élite tels que saint Chrodegand qui, de référendaire et de chancelier de France, de ministre de Charles-Martel, fut élevé sur le siège de Metz, tout en demeurant à la cour, car, Pépin, connaissant la sagesse de ses conseils, ne consentit à son sacre qu'à la condition qu'il continuerait les fonctions de ministre. C'est lui que Pépin députa vers Astolphe, roi des Lombards, pour le conjurer, au nom des saints apôtres, de rendre au Siège apostolique les places qu'il lui avait enlevées, et de ne point assujettir les Romains à des superstitions incompatibles avec leur conscience et leurs lois. C'est à l'école de ce grand évêque que Charlemagne passa toutes les années de sa jeunesse.

On y voit également Adalbert et Wala, abbés du Bec, Leidrade et Agobard de Lyon, Nébridius de Narbonne, Benoît d'Aniane, Théodulphe d'Orléans, Adon de Vienne, grandes et nobles figures qui vont revivre au siècle suivant dans les Hincmar et les Gerbert de Reims, dans les Fulbert et les Yves de Chartres.

Éclairé de la lumière apostolique et pénétré des inspirations qu'il ne cessait de puiser dans les conseils des hommes de Dieu qui l'entouraient, Charlemagne forma le projet d'établir un empire universel, semblable à celui du Christ, moins les promesses divines. Ce rêve, cet idéal d'une domination générale, possible en lui-même, mais irréalisable en fait, il parut un instant l'avoir trouvé dans ce Saint-Empire, dont toutes les leçons des siècles et toutes les altérations de l'histoire n'ont pu effacer la gloire et le souvenir. Sans contredit, c'est l'ère la plus glorieuse de notre histoire nationale, des *Gesta Dei per Francos*.

Son camp était moins une réunion de guerriers qu'un temple ayant pour voûte l'immensité des cieux, pour autel les armures de ses soldats, pour sol la terre nue, pour abri la grâce de Dieu ou le feuillage d'un hêtre touffu ou d'un chêne séculaire. On y voyait des pontifes, des prêtres, des clercs, des messes, des communions générales, des saluts, des processions, des sermons et des chants harmonieux ; vrai moyen d'avoir d'intrépides guerriers, d'indomptables héros qui bravaient sans pâlir les fatigues, les dangers et la mort. Et quand ses armes, toujours victorieuses, avaient soumis une nation, il n'envoyait pas des préteurs pour lui river les fers, ou des proconsuls impitoyables pour y exercer des exactions et des duretés, mais des évêques pour éclairer les peuples, défendre leurs droits, protéger leur liberté, adoucir leurs mœurs en leur inspirant l'amour et le goût des vertus chrétiennes. De là le beau titre de conquérant convertisseur donné à ce grand génie qui, sans la religion n'eût été qu'un Attila ou un Alaric. Ainsi, il est indiscutable que ce fut la Papauté et les évêques qui tirent Charles le Grand, comme ils feront plus tard Louis de Passy, autre gloire de la civilisation catholique.

Malgré les progrès obtenus et le grand éclat que le règne de Charlemagne venait de jeter sur la civilisation, cependant l'Église n'avait encore pu donner aux mœurs individuelles, cette douceur, cette charité qui fait le fond de la civilisation chrétienne. Un reste de barbarie restait au fond de ces natures de fer, et ce n'est qu'à force de patience, de temps et d'efforts persévérants qu'elle put les polir et les façonner en les rapprochant de la morale évangélique. Il n'est pas dans ces époques tourmentées et obscures de notre histoire, une œuvre de quelque importance à laquelle les Papes et les évêques n'aient mis la main ; pas un progrès moral et même matériel dont ils n'aient pris l'initiative ou qu'ils n'aient favorisé de toute leur influence ; une haine qu'ils n'aient adoucie, un différend, qu'ils n'aient terminé. C'est à eux qu'on doit l'extinction des usages barbares appelés Jugements de Dieu, tels que l'épreuve de la croix, du fer rouge, de l'eau bouillante, de l'eau froide et du duel. Agobard de Lyon, à la tête du concile d'Attigny, s'éleva fortement contre ces pratiques superstitieuses et barbares, et les fit remplacer par la loi des Francs qui admet la preuve par témoin : « Il est indigne de la bonté de Dieu, disait-il, qu'il puisse avoir besoin de meurtres pour révéler la vérité ». De ces coutumes, le duel seul a persisté, malgré les foudres et les censures des Pontifes romains, comme si l'homme pouvait disposer d'une vie qu'il tient uniquement de Dieu. Il faut observer cependant que ces usages n'étaient pas suivis partout avec la même rigueur, car il y avait une grande différence entre les lois des Wisigoths, issues en grande partie des conciles de Tolède, et les autres lois barbares. Impossible de les comparer sans être frappé de l'immense supériorité de l'Église en matière de législation, de justice, en ce qui intéresse la recherche de la vérité et la destinée des hommes (Guizot, *Hist. de la civil. en Europe*, p. 166).

Mais cette amélioration ne se fit que lentement et graduellement, comme on va s'en convaincre. La preuve par témoin fut d'abord admise au lieu des jugements de Dieu. Les témoins s'appelaient en style du temps *conjuratores*, parce qu'ils prêtaient serment. L'accusé arrivait devant le *mâl* ou tribunal des juges, avec cinq, dix, vingt, cinquante, cent témoins à décharge. L'accusateur ou l'offensé amenait aussi les siens, en nombre indéterminé. C'étaient là toutes les procédures.

Mais comme leur moralité était justement suspecte, car, dit saint Grégoire de Tours, la ruse, le mensonge, le manque de foi faisaient le caractère distinctif de ces peuples, et il est probable qu'ils étaient devant les tribunaux comme dans leur vie de chaque jour, ces dépositions, quelque écrasantes qu'elles fussent, ne suffisaient pas toujours pour faire condamner ou acquitter un individu. L'Église lui substitua un deuxième essai de légalité qui s'appelait composition. En principe, celui qui était lésé pouvait refuser la composition, mais non encore recourir à la vengeance, car la loi intervenait de rechef et disait : Vous voulez vous venger par la guerre ou le duel, vous le pouvez, mais vous le ferez selon certaines formes. C'était le combat judiciaire substitué à la composition, et comme troisième essai de légalité.

Cependant, au sein même de la paix, les races barbares étaient toujours en armes ; tantôt sur l'offensive, tantôt sur la défensive, soit à cause des guerres perpétuelles qui régnaient entre les seigneurs, soit par amour du pillage, soit parce que tout le monde ne voulait pas obtempérer au règlement de la composition et du combat judiciaire. Alors parut la paix de Dieu, par laquelle les conciles décrétèrent une paix de cinq ans ; mais le moyen étant trop radical ne fut pas salulaire.

Devant l'inefficacité de ces mesures, les évêques s'assemblent en concile à Elne, en Roussillon, l'an 1027 (la trêve passa par plusieurs phases qui ont donné lieu à diverses dates, variant de 1027 à 1045) et imposent la *tregua Dei*, ou convention par laquelle toute hostilité entre les seigneurs était défendue depuis le mercredi soir jusqu'au lundi matin de chaque semaine, en mémoire des jours où se sont accomplis les mystères de la Passion, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ. «Les Papes, dit Balmès, poursuivaient avec ardeur l'œuvre commencée, la sanctionnaient du nom de leur autorité, propageaient l'observance de la trêve de Dieu au moyen de leur influence alors universelle et puissante sur toute l'Europe. Bien que la trêve ne fût en apparence qu'un témoignage de respect donné à la religion par les passions qui, en sa faveur, consentaient à suspendre leurs violences, c'était au fond le triomphe du droit sur le fait et l'un des plus admirables artifices qu'on ait mis en usage pour adoucir les mœurs d'un peuple barbare. L'homme qui, durant quatre jours de la semaine, et pendant de longues espaces de temps, se voyait obligé de suspendre l'exercice de sa force, s'inclinait nécessairement à des mœurs plus douces ; il devait finir par renoncer entièrement à la force. Ce qui est difficile ce n'est pas de convaincre l'homme qu'il agit mal, mais de lui faire perdre l'habitude d'agir mal ; or, nous savons que toute habitude s'engendre par la répétition des actes, et se perd dès qu'on a obtenu de faire cesser les actes pendant un certain temps. Ceux qui ont regardé l'intervention de l'autorité ecclésiastique dans les affaires civiles comme une usurpation du pouvoir public, devraient bien nous dire s'il est possible d'usurper ce qui n'existe point ; si un pouvoir qui se trouve dans l'incapacité d'exercer ses propres attributions peut raisonnablement se plaindre de voir passer ses attributions aux mains de celui qui a l'intelligence et la force d'en tirer parti. A cette époque le pouvoir public ne se plaignait nullement de ces usurpations ; elles étaient naturelles, nécessaires ; elles se trouvaient amenées par la force des événements, elles résultaient de la situation des choses. Certes, il serait étonnant de voir de nos jours les évêques s'occuper de la sécurité des chemins, publier des édits contre les incendiaires, contre les voleurs, contre ceux qui coupent les oliviers : mais au temps dont nous parlons, cette manière d'agir était naturelle, je dirai plus, elle était nécessaire. Grâce à ces soins de l'Église, à cette sollicitude incessante, si légèrement incriminée dans la suite, on put jeter les fondements de cet édifice social qui nous abrite aujourd'hui ; on put consommer une réorganisation qui serait restée impossible sans l'influence religieuse, sans l'action de l'autorité ecclésiastique» (*Le protestantisme comparé au catholicisme*, cité par Henrion, t. XIX, col. 382).

De concile en concile, trois siècles durant, ces démonstrations pacifiques auront pour effet d'empêcher le retour des peuples à la barbarie. Les Raymond de Toulouse et les Guillaume de Poitiers, seigneurs d'une conduite scandaleuse, qui pillaient les abbayes et les monastères pour payer leurs plaisirs et se faisaient un jeu du rapt et de l'adultère, trouveront dans les évêques des hommes capables de leur résister et de les ramener à des mœurs plus pures. L'évêque de Poitiers, dit M. Villemain, réprimanda Guillaume dans l'église et commença contre lui la formule d'excommunication. Le comte tire son épée et s'apprête à frapper le prélat. L'évêque demande un moment de répit, et d'une voix forte, achève l'anathème : Frappe maintenant, dit-il, je suis prêt : Non, dit le comte, je ne veux pas maintenant, parce que je vous enverrais en paradis. Guillaume revint à de meilleurs sentiments, résolut d'expier ses fautes et partit pour la croisade en 1101. Ainsi, les comtes, comme les rois, pouvaient un moment abuser de la force, mais en leur imposant une réparation aussi éclatante que le crime, les évêques et les légats pontificaux sauvaient la civilisation dans l'esprit des masses, frappées par le spectacle de ces expiations publiques.

On crie beaucoup contre la féodalité et le despotisme des seigneurs, mais que serait devenue la notion même du droit et de l'équité si, à côté de la forteresse ou du château féodal, il n'y avait eu ou une abbaye peuplée de saints, ou une maison épiscopale, ou toute autre voix libre et indépendante qui put se faire entendre pour arrêter le meurtre et flétrir l'oppression ? Que serait devenue la famille chrétienne et avec elle la société française, si l'anathème, parti des conciles nationaux, et sanctionné à Rome, n'était venu venger jusque sur le trône des rois les lois de la pudeur et de la sainteté du mariage. Si Grégoire V n'eut excommunié Robert dans un concile de Rome (998), à cause de son mariage incestueux avec Berthe. Saint Pierre Damien rapporte qu'en punition de ce mariage défendu, cette femme accoucha d'un monstre, Dieu voulant ainsi manifester Sa colère contre cette alliance incestueuse. Si les évêques du concile d'Autun, en 1094, de celui de Clermont, en 1095, sous la présidence d'Urbain II, et les quatre-vingts évêques ou abbés de celui de Poitiers, en 1100, n'avaient frappé l'adultère dans la personne de Philippe, qui avait pris une autre femme du vivant de son épouse légitime. Si Philippe-Auguste n'avait trouvé devant le légat pontifical et dans les pères du concile de Dijon, en 1199, une barrière à son caprice scandaleux, à l'occasion de son troisième mariage avec Agnès de Méran, du vivant de sa seconde femme, Ingelburge, princesse de Danemark.

C'est en se montrant ainsi gardiens inflexibles de la morale, en avertissant les peuples que l'Évangile n'oblige pas moins les rois que les sujets, les riches que les pauvres ; en s'interposant pour calmer les différends et en prêchant partout la concorde et l'union qu'ils sont parvenus à construire la France comme les abeilles construisent une ruche. «Réprimer, contenir dans de certaines bornes les passions des rois, dont les scandales peuvent corrompre des nations entières ; obliger les souverains à accepter les saintes lois du mariage, les saintes lois de la société domestique, base de la société civile, c'était là une chose non moins utile, non moins nécessaire à l'Europe, à l'humanité entière, que d'aller défendre l'Europe et l'humanité contre les Turcs. Que servait-il d'aller combattre les Turcs d'Asie, si un Philippe de France ou un Henri d'Allemagne implantaient les mœurs des Turcs en Europe» (Rohrbacher, *Hist. de l'Église*, t. XIV, p. 540).

Les peuples, de leur côté, répondaient à ces efforts de la Papauté et des évêques qui n'en étaient que les organes, et qui n'agissaient qu'en son nom et conformément à ses instructions. En témoignage de leur confiance, ils plaçaient la protection de leurs droits dans les mains de ceux-là mêmes qui leur enseignaient leurs devoirs et qui se constituaient partout leurs amis et leurs zélés défenseurs.

L'Occident s'était ainsi peu à peu habitué à des mœurs plus douces lorsque s'ouvrit l'ère des croisades, ces gigantesques entreprises des Papes qui, malgré leur insuccès apparent, ont jeté sur l'Europe et le monde entier un éclat de civilisation qui fait le plus grand honneur à l'Église. Elles exercèrent l'effet le plus heureux sur les populations en effaçant les derniers restes de barbarie, sur les seigneurs en les forçant à la paix intérieure, sur toute l'Europe, dit l'abbé Blanc, en lui donnant l'unité politique par la fusion des peuples et par une communauté de vues et d'intérêts sur le commerce et l'industrie, en établissant des communications fréquentes et régulières non seulement entre l'Orient et l'Occident, mais entre tous les peuples du monde, sur les lettres et les arts en mettant nos pères en contact avec les chefs-d'œuvre littéraires et artistiques des Grecs. Quoi qu'il en soit, c'est à la suite de ces expéditions que les Universités atteignent l'apogée de leur gloire et que l'Europe vit surgir ou terminer ces magnifiques cathédrales qui semblent se ressentir de cet élan de foi qui avait soulevé l'âme des croisés, et de ce mouvement prodigieux qui se fait en Europe durant les XII^e et XIII^e siècles.

Comme on vit les Papes, les évêques et les abbés interposer leur autorité et leur ascendant pour maintenir la paix et l'union entre les descendants de Charlemagne, sauver la nationalité française par leur énergique résistance aux prétentions des rois de Germanie, on les voit au XI^e siècle continuer leurs conseils à la jeune dynastie que la France venait de se donner pour de longs siècles, et dont il nous reste un rejeton si illustre dans le comte de Chambord.

Pendant l'espace de près d'un siècle, la Chaire apostolique est occupée uniquement par des Français, choisis ou parmi les plus illustres membres de l'épiscopat ou à l'ombre d'un cloître. Quelle infatigable activité ces Papes n'emploient-ils pas pour sauver la civilisation contre les envahissements de la simonie et de l'incontinence, et contre les empiétements du civil sur le religieux par les investitures, source de tant de maux ! Quel zèle pour rendre à leur patrie la paix et la prospérité !

Passant maintenant de l'application pratique sur le terrain politique, le lecteur verra avec intérêt à quelle pureté de sentiment et à quelle hauteur de vue ont atteint les hommes d'Etat formés au sein et dans les principes du clergé catholique, et combien les gouvernements ont eu à se féliciter d'avoir admis des hommes d'église au timon des affaires ou suivi des conseils et des lumières descendus des hauteurs vaticanes.

Celui qui ouvre la phalange et qui tient le premier rang dans l'ordre du temps, comme de la célébrité et du génie politiques, c'est Suger, abbé de Saint-Denis, l'âme des règnes de Louis le Gros et de Louis le Jeune, et qui contribua tant à l'œuvre populaire de l'affranchissement des communes et à l'amélioration de la condition du servage. Pendant que Louis le Jeune, sourd aux conseils de son fidèle ministre qui lui déconseillait la croisade, entreprenait cette funeste expédition changée en désastre, Suger, laissé comme régent de France, maintenait l'ordre et la paix dans le royaume, réparait les châteaux forts, les places de guerre, mettait les frontières à l'abri de toute incursion, et faisait tenir des conciles à Paris et à Reims, tous les deux présidés par le pape Eugène III. Tant que vécut l'abbé de Saint-Denis, le royaume fut florissant et prospère, nonobstant le caractère léger et imprévoyant du roi, mais à peine était-il descendu dans la tombe, que Louis VII commit la faute la plus impolitique que jamais roi de France ait commise : je veux parler du renvoi de son épouse Éléonore d'Aquitaine ; divorce qui enleva à la France la moitié de ses États et fut l'origine des longues et fatales guerres qui amenèrent depuis l'Anglais au sein du royaume.

Philippe-Auguste appelle à sa Cour le cardinal de Champagne, son oncle ; et c'est alors que commença le beau règne sous lequel la France devait reprendre aux Anglais la Normandie, le Maine, l'Anjou, le Poitou, la Touraine, l'Auvergne, l'Artois, la Picardie, une partie du Berri, une foule de châteaux, abattre la puissance des Plantagenets et rétablir la subordination des vassaux. En même temps, et malgré les sommes absorbées par des guerres incessantes, se construisent les halles pour la vente des denrées ; le cimetière des Innocents est entouré de murs ; les boues infectes de la capitale disparaissent sous un pavé de grandes pierres carrées, des remparts embrassant tous les faubourgs de Paris mettent la ville à l'abri d'un coup de main. Des mesures semblables sont prises dans toutes les villes, et les brigands, dit Cottercaux, mercenaires du roi d'Angleterre, sont vaincus et expulsés du royaume.

Après l'illustre cardinal de Champagne, viennent se mêler aux splendeurs des règnes de Louis VIII et de saint Louis les Foulque de Toulouse, les Maurice, les Eudes de Sully, les Philippe Berruyer, archevêque de Bourges, les Guillaume d'Auvergne ou de Paris, qui donna la croix au pieux roi, les Vincent de Beauvais, les Thomas et les Bonaventure.

Ici se placent deux siècles de honte et d'abaissement pour notre patrie : c'est le règne des légistes qui chassent les évêques, les religieux de la Cour, et mettent la loi et l'omnipotence royale au-dessus de Dieu, mais aussi c'est le temps des Papes demi-captifs à Avignon, des Anglais au cœur du royaume, des Vêpres siciliennes, des guerres civiles, de désastres sur terre et sur mer, de la pragmatique de Bourges, du concile demi-schismatique de Bâle, et d'autres humiliations pour l'Église et pour la France.

Mais, quoique exclus du gouvernement, les évêques ne se désintéressaient point du sort de la France. Pendant la guerre de cent ans, on les voit se réunir en concile à Arras, et chercher à étouffer cette lutte fratricide ; et après les désastres, ne les voit-on pas passer et repasser sans cesse du camp à la Cour et de la Cour au camp pour essayer de mettre un terme à cette division sanglante ?

Mais à peine voyons-nous un évêque reprendre la direction des affaires du royaume qu'aussitôt la gloire et la prospérité reparaissent à l'horizon. Nous rencontrons ici le cardinal George d'Amboise, dont la sagesse et la fermeté valurent au règne de Louis XII de pouvoir être compté parmi les plus prospères. Quoique archevêque de Rouen, il résida à la Cour, devint l'âme du royaume et mérita d'être associé à Louis dans les bénédictions de son peuple.

Louis fut appelé le Père du peuple, titre qui demeura comme un magnifique témoignage de la sagesse du souverain et de son ministre. Ils avaient délivré les laboureurs des violences et des rapines des gens de guerre, enrichi les gens de ville par une administration paternelle et changé l'aspect de la France.

Louis XII partant pour la campagne d'Italie, confia à son ministre l'intérieur du royaume ; et il le dirigea à la grande satisfaction du riche et du pauvre. Il fut l'auteur d'excellentes réformes et diminua sensiblement les charges de l'impôt. A

son retour de la première expédition, Louis trouva la France beaucoup plus prospère qu'à son départ. Les routiers s'étaient dispersés, les guerres civiles avaient disparu, la régularité des impôts était établie, la protection du faible inaugurée, le bon ordre maintenu par une administration vigilante et éclairée. Par suite de la prospérité ramenée par une politique si sage, la population s'accrut rapidement, les cités grandirent, les faubourgs se multiplièrent, les hameaux surgirent au désert, les campagnes se peuplèrent et fleurirent. L'essor des arts s'annonça par l'élégance des maisons, le luxe des meubles et la richesse des habits.

Après la conquête du Milanais, le maréchal Trivulce eut la chance de la perdre par ses rigueurs, et d'Amboise fut appelé à Milan pour réparer les fautes du maréchal. Il réorganisa la conquête et traita les vaincus avec tant de douceur que Milan oublia ses anciens maîtres et baisa cette main paternelle qui les gouvernait presque en caressant. Il ne tint pas à lui si la conquête ne fut pas durable.

Gênes avait offensé la France, et Louis XII entre en vainqueur dans ses murs, l'épée nue sur la cuisse, la colère dans les yeux pour venger l'honneur de la nation. Il rencontre d'abord trente anciens revêtus de deuil, la tête rasée, qui se jettent à ses pieds en pleurant de tristesse et de repentir, et implorant miséricorde pour eux et pour leurs concitoyens. Arrivé près de la cathédrale, une troupe de femmes et d'enfants vêtus de blanc, portant des rameaux d'olivier, le supplient à genoux de pardonner à la ville. D'Amboise obtient un sursis de huit jours, pendant lequel il prêche la clémence au roi et le fait pencher du côté du pardon. Les jours écoulés, il y eut une grande assemblée, au milieu de laquelle, Louis, entouré de son ministre, des princes, des seigneurs et des généraux de sa Cour, siégeait sur un trône élevé et brillant. Devant le trône étaient les notables prosternés et tête nue, ne sachant encore s'il descendrait ou une parole de colère ou une sentence de pardon. Louis consulte le cardinal d'Amboise, et, après quelques moments d'un silence anxieux et solennel, un orateur annonce aux Génois que le roi leur fait grâce de la vie, quoiqu'ils eussent mérité la mort.

En France, le bien-être se fait sentir dans toutes les classes, et le peuple, peu accoutumé à ce qu'on prît souci de lui, est touché de cette sollicitude et entoure le cardinal de la reconnaissance la plus touchante. La confiance qu'on lui portait était si grande que, dans les embarras et les crises, le peuple disait : Laissez, laissez, laissez faire George. Étant tombé malade à Lyon, il recommanda au roi, qui était venu le visiter, les mesures politiques qui lui paraissaient opportunes, et le roi s'en alla ensuite, dit la chronique, «faisant grandes lamentations et ayant larmes aux yeux». Il reçut les derniers sacrements avec une piété exemplaire et mourut en prononçant le premier mot du Symbole de Nicée, après avoir rendu des services inappréciables aux arts, aux lettres et à la politique. C'est alors seulement que Louis XII se brouilla avec le Pape et se jeta dans la voie qui mène aux abîmes.

Puis, c'est le cardinal de Tournon, aussi habile à servir les intérêts de François I^{er} qu'à réparer ses fautes. Le cardinal Duprat, au nom duquel est attaché le concordat qui règle encore les rapports de l'Église et de l'État en France.

Ce serait ici le lieu de parler de l'influence que la Renaissance exerça sur la civilisation, et de la part que les Papes prirent à ce mouvement littéraire et artistique, mais cette question trouvera sa place ailleurs.

Nous voici enfin à la cinquième et dernière époque, marquée par l'avènement du protestantisme. C'est l'apogée de la civilisation du moyen âge, et comme un sommet à deux versants. D'un côté, c'est la civilisation ascendante qui monte, monte sur les ailes de la Papauté, nonobstant des ferments de révolte qui se font sentir çà et là dans les esprits et les cœurs, et qui s'attachent pour ainsi dire à ses flancs, afin de paralyser son ardeur et ses succès. Nous parlons de la révolte de la raison contre la foi, dont les premiers symptômes remontent à Bérenger, Roscelin, Abailard, Gilbert de la Porrée, et qui a pu sommeiller parfois, mais sans disparaître complètement ; la révolte de la volonté contre la morale, personnifiée dans cette foule de sectes manichéennes qui pullulent pendant le moyen âge, et qui, condamnées ici sous un nom, reparaissent ailleurs sous un autre nom ; de la révolte des grands contre l'autorité des Papes, du mépris de l'excommunication, des attentats de Philippe le Bel, du schisme d'Occident, de la pragmatique de Bourges, du concile de Bâle, de l'avalanche des auteurs classiques amenée par la chute de l'empire d'Orient. Ce n'est pas encore la haine et l'ostracisme de la Papauté et des évêques, mais un ébranlement de l'opinion, un commencement de suspicion, de révolte même contre l'autorité du Vicaire de Jésus-Christ.

De l'autre côte du versant, c'est la société apostate qui renonce à ces ascensions persévérantes où la conduisait la Papauté, et renie les sentiers de gloire et de progrès pour se jeter sur la pente qui mène droit au chaos et à l'anarchie. L'histoire dit avec quelle fermeté et quelle vigueur apostoliques les Papes luttèrent et contre ces ferments qui paralysaient leur zèle pour le bien de la société, et contre ces pygmées qui ont voulu exclure les Papes et le clergé de l'œuvre de la civilisation et faire marcher le monde sur d'autres roues.

Toutefois, ce furent les petits États qui donnèrent le branle et enrayèrent les gouvernements sur cette voie qui, à force d'amoindrir l'autorité, devait aboutir au cataclysme de 89. Sauf l'Angleterre, victime des passions de son roi, les grandes puissances restèrent encore longtemps fidèles aux principes traditionnels, continuèrent à marcher avec le Pape et à choisir leurs principaux ministres parmi le clergé ; c'était comme les dernières lueurs d'une lumière expirante. C'est ainsi que nous voyons à la Cour de France, sous les règnes de Henri II, François II, Charles IX et Henri III, le cardinal Charles de Lorraine, aussi illustre par son éloquence que par l'excellence de ses conseils. Il trouva l'État endetté de quarante-six millions, somme énorme pour l'époque, et le peuple écrasé d'impôts, et avant un an, il avait remis le budget en équilibre et accordait déjà une diminution considérable de tailles. Le cardinal Duperron, qui nous donna Henri IV, le cardinal d'Osset, qui prépara la réconciliation de Henri IV avec le Siège apostolique et son absolution qu'il obtint de Clément VIII. Il sut allier en lui la politique et la probité, la gloire et la modestie, les emplois lucratifs et le désintéressement. Ses lettres passent pour un chef-d'œuvre de politique.

Nous arrivons au cardinal Richelieu, dont la grande figure nous apparaît entre un passé qu'il restaure et les grandeurs d'un avenir qu'il prépare. Premier ministre de Louis XIII, il anéantit les grands seigneurs, si puissants sous les derniers Valois que Henri IV lui-même avait dû les ménager ; abaissa la maison d'Autriche, omnipotente depuis Charles-Quint. En abattant tous ces divers intéressés, il constitua l'unité de la France, éleva sa puissance au premier rang et la rendit redoutable à toute l'Europe. Devenu surintendant du commerce et de la navigation, il sut ranimer l'ardeur des négociants, presque éteinte depuis les guerres de religion ; des compagnies se formèrent avec le concours des maisons les plus opulentes et même du premier ministre. La France lui doit ses premiers établissements aux Antilles et ses premiers comptoirs dans les Indes Orientales. Elle lui doit aussi sa puissance militaire, les premiers essais d'une marine d'État et

d'une colonisation, le progrès du commerce et une légitime influence au dehors, la soumission des protestants et celle de la noblesse. Les seigneurs des provinces, héritiers de la féodalité, furent si bien domptés par Richelieu, que ce grand ministre put, sous prétexte d'économiser des frais de garnison, démanteler toute la France sans résistance, tous ces châteaux, forts, ces tours dont les ruines couvrent encore les collines voisines des fleuves et des chemins. Louis XIII, apprenant sa mort, arrivée le 4 décembre 1642, s'écria : Voilà un grand politique mort.

Et ce cardinal Mazarin qui donne à la France l'Alsace et négocie la réunion du Roussillon, de l'Artois, avec quatorze villes de la Flandre et du Hainaut ! Colbert, qui fit tant de grandes choses, s'était formé à l'école de Richelieu et de Mazarin. Et le cardinal Fleury, dont Frédéric II a pu dire qu'il avait su rendre à la France une prospérité intérieure qu'elle n'avait plus connue depuis un siècle. Un autre a dit que tout ce qui se fit de grand et de patriotique sous Louis XV fut fait sous le ministère de deux prêtres, Dubois et Fleury. Avec les deux laïques, le duc de Bourbon et Choiseul, vinrent les humiliations et les défaites. Louis, la France et l'Europe purent faire la comparaison.

Ce sont ces hommes qui ont élevé la France si haut et qui lui ont communiqué cette influence qu'elle exerça au XVII^e et au XVIII^e siècles. Au XVII^e, elle agit sur l'Europe par son gouvernement ; au XVIII^e, c'est la société française qui rayonne sur les autres. D'abord, c'est Louis XIV et sa Cour, puis la France et ses opinions qui dominent, même pendant la guerre de trente ans et la révolution d'Angleterre, où les Allemands et les Anglais ont joué un plus grand rôle que nous. Au XVIII^e, il y a des gouvernements plus forts ; Frédéric II, Catherine II, Marie-Thérèse ont plus d'influence et d'activité que Louis XV, mais c'est la France qui reste en tête de la civilisation européenne, ou par son action politique, ou par son développement intellectuel.

Vraiment, quand on considère de tels services se répétant d'âge en âge, et que tous les plus beaux règnes de notre histoire sont liés à une grande figure sortie de l'Église, on ne peut que répéter hautement que ce sont les évêques qui ont civilisé la France et qui l'ont faite grande et prospère ; et quand ils ont été exclus des conseils des rois, la société a baissé de niveau et a glissé vers l'abîme, la paix s'est enfuie et avec elle la sécurité et la prospérité. C'est précisément ce qui est arrivé dans les circonstances dont nous parlons.

En effet, c'est le temps des plus beaux triomphes de Voltaire et de la tourbe des incrédules qu'il traînait à sa remorque ; le temps où la Papauté n'était plus que l'infâme qu'il fallait écraser à jamais. Mais les injures déversées contre le successeur de Pierre, représentant du principe d'autorité, avaient leur contrecoup sur les têtes couronnées, en rendant moins respectable cette auréole souveraine qui entoure la majesté des rois. Jusque-là on avait pu se plaindre de tel ou tel souverain, mais personne n'en voulait à la royauté : à cette époque les doctrines subversives que vomissaient en même temps Voltaire et Rousseau, jointes aux scandales de la cour, au despotisme des parlements, à la désorganisation des finances, achèvent la déconsidération royale.

Quel homme de génie sera capable d'arrêter la société sur la pente où elle glisse. A la Cour, se succèdent des hommes d'État qui ne sont pas sans talent, mais qui sont dominés par le courant de l'opinion ; un pieux roi, qui ressemble en tout à saint Louis, hors le courage et la fermeté de caractère, est incapable de contenir le torrent qui entraîne tout ; la Papauté a été tellement vilipendée que sa voix n'est plus entendue ou n'a plus qu'un faible et impuissant écho ; les évêques, qui avaient fait la gloire du royaume, ne sont plus au gouvernail ; tout a été sécularisé, laïcisé, et la catastrophe éclate enfin pour le malheur de notre patrie et de l'Europe entière. Et quatre-vingts ans de commotions politiques n'ont pu rasseoir la société sur les bases pacifiques que lui avaient données nos rois très chrétiens dans les temps où ils ne dédaignaient pas de s'inspirer des lumières de Rome et de rechercher le précieux concours des évêques. Pourquoi la société du XVIII^e siècle a-t-elle sombré ? Pourquoi celle du XIX^e siècle ne retrouve-t-elle pas son assiette ? Le Père Lacordaire va nous le dire : c'est que Jésus-Christ était sorti de la société du XVIII^e siècle et que nous l'avons tenu éloigné de la nôtre. Incertaine de son avenir, elle a touché depuis quatre-vingt-dix ans à tous les sommets de la puissance et de la gloire, et à toutes les profondeurs de l'abaissement et de la faiblesse. Qu'on nous rende le Christ, qu'on lui redonne la place qui lui appartient dans nos institutions, dans notre code, dans nos mœurs, dans nos écoles, dans nos familles, dans notre vie sociale, et la France secouera le joug qui l'écrase, redeviendra glorieuse et marchera de nouveau à la tête de la civilisation.

Que si de la France nous jetons, un regard sur les autres nations de l'Europe, nous trouverons qu'elles aussi doivent à l'Église leur civilisation et les plus belles époques de leurs annales.

En Espagne, c'est le cardinal Ximénès, né en 1437, dans la Castille, humble religieux franciscain, professeur à l'Université de Salamanque, archevêque de Tolède en 1493, cardinal, premier ministre de la reine Isabelle, femme la plus illustre et la plus remarquable de la péninsule ibérique, tant par la grandeur de son caractère que par la célébrité de son règne. Le cardinal Albéroni, archevêque de Séville, qui disait en partant pour l'exil : « L'Espagne est un cadavre que j'avais ressuscité ; à mon départ, il s'est recouché dans le tombeau ».

On voit dans les Pays-Bas le cardinal de Granville ; Wolsey en Angleterre ; Commendon et Possevin en Allemagne ; en Suisse, le cardinal de Sion, Mathieu Schinner ; à Rome surtout, est-il un trône sur lequel se soient assis plus d'hommes de génie ? Léon et Grégoire le Grand, Grégoire VII, Grégoire IX, Léon IV, Alexandre III, Innocent III, Nicolas V, Paul III, Paul V, Jules II, Sixte-Quint, Pie VI, VII, IX, Grégoire XVI ; les cardinaux Abborno, Consalvi, Caprara, Antonelli, et tant d'autres dont la liste remplirait un volume.

Si l'on veut avoir une idée encore plus complète des étonnants effets produits par les institutions religieuses que la Papauté met en mouvement pour civiliser les peuples, il faut parcourir l'histoire des diverses missions, particulièrement de l'Amérique, et comparer les heureux résultats qu'elles ont obtenus, avec l'impuissance et l'insuccès des premiers conquérants et aventuriers du Nouveau-Monde.

Il est aujourd'hui établi que les naturels de l'Amérique auraient été détruits sans les moines, comme le sont ceux de l'Amérique du Nord par les États-Unis et ceux de l'Australie par les Anglais. L'ambition des conquérants, leur avidité, leur avarice, leur despotisme les portèrent à réduire les sauvages en esclavage et à leur imposer des travaux au-dessus de leurs forces, d'où résultaient des épidémies terribles qui moissonnaient ces populations indigènes avec une rapidité effrayante.

On trouva parmi ces tribus, même les plus civilisées, des êtres faibles d'intelligence, peu portés à élever des enfants, adonnés à l'oisiveté, à la tristesse, à l'inertie, à l'anthropophagie, sans arts, sans propriétés. La femme, comme chez les

antiques païens, était regardée comme un être inférieur et soumis au travail, l'enfant défectueux, le vieillard, l'infirme étaient mis à mort. La chasse, la pêche, la guerre faisaient leurs occupations ; la vengeance était leur passion dominante ; c'était, en un mot, le pendant des barbares du moyen âge. Les Espagnols voulurent soumettre ces peuplades par la force, mais leurs armes étaient trop faibles pour obtenir même une apparence de soumission. Les missionnaires, en pénétrant chez ces tribus exaspérées, n'employèrent que la persuasion, et prièrent les chefs espagnols de ne point les accompagner avec des troupes. En prêchant l'Évangile, ils éclairèrent ces intelligences incultes, adoucirent leurs habitudes, éteignirent les haines et les discordes, là où les conquérants avaient déjà paru, changèrent en sujets dévoués au roi d'Espagne ces barbares qui étaient sur le point de renverser la monarchie espagnole américaine ; et là où ils les devancèrent, ils formèrent ces gouvernements monastiques qui font encore l'admiration de nos politiques et du monde entier. Avec la religion, le Paraguay devint un paradis sur terre, comme sans elle l'Éden deviendrait sauvage. Aussi, les différents États de l'Amérique regardaient-ils les ecclésiastiques comme les vrais fondateurs de leur société. Et l'un de ces ecclésiastiques ne craignait pas d'écrire au roi d'Espagne : «La conquête par laquelle Votre Majesté a réduit le Nouveau-Monde à son obéissance, est plus due aux ouvriers de l'Évangile qu'aux soldats et à la force des âmes».

On peut lire dans le cardinal Baluffi ce que la Papauté a fait dans cette œuvre de civilisation américaine. Il montre les Papes encourageant les franciscains, les merciens, les dominicains, les jésuites à se rendre en Amérique, ordonnant de traiter les indigènes comme des hommes, de n'employer que la persuasion, respectant leur liberté et leurs biens, défendant de les vendre, de les donner, de les échanger, recommandant de ne pas les séparer de leurs femmes et de leurs enfants. Au moment de leur suppression, les jésuites connaissaient plus de soixante idiomes américains dans lesquels ils parlaient et ils écrivaient ; partout où la religion s'établit, ils ouvrirent des écoles de belles-lettres et de beaux-arts (*L'America in tempo spagnuola riguardata sotto l'aspetto religioso*, Ancône 1844, 2 vol.). On peut voir aussi dans l'intéressante *Histoire de Christophe Colomb*, par Roselli de Lorgues, la grande part que les Papes eurent dans la découverte de l'Amérique.

Aujourd'hui comme toujours, la presse s'occupe beaucoup du progrès des sciences et du développement matériel de la société, passant sous le plus grand silence les expéditions pacifiques des missionnaires catholiques qui vont jusque dans les contrées les plus lointaines frayer une voie à la civilisation. Quelle entreprise plus palpitante d'intérêt et plus digne d'éloge cependant ! Un apôtre part, seul ou accompagné de quelques prêtres, frères ou sœurs ; et la petite caravane pénètre dans des pays que jamais n'a foulé le pied du voyageur : à Cordofou, dans la Nigritie, dans le cœur de l'Afrique, chez les anthropophages de la Polynésie, de la Mélanésie ou de la Micronésie. Sans armes, sans ressources, à des milliers de lieues de leur pays, ils affrontent tous les dangers, toutes les douleurs avec une simple croix, la seule arme permise et protectrice dans ces solitudes ou forêts inabordables. Ni déserts, ni montagnes, ni fleuves, ni mers, ni sables brûlants ne les arrêtent.

Et que vont-ils faire dans ces pays ? ils vont instruire les ignorants, les tirer de la barbarie, adoucir leurs mœurs, en faire des hommes raisonnables en les civilisant par l'Évangile. Le physicien, le chimiste qui a fait une invention, l'astronome qui a découvert un nouvel astre, le savant qui a résolu un problème jusque-là insoluble sent le besoin d'en faire part au public, le missionnaire, lui aussi, sent dans son cœur une idée, une vertu, une amélioration morale ; il éprouve le besoin de la communiquer à ses frères, et il part.

Son premier travail est de rétablir le Décalogue dans ces cœurs où ont été oblitérés jusqu'aux sentiments de la nature, de prêcher l'Évangile, d'annoncer Jésus-Christ, de baptiser en Son Nom et d'imprimer Son type divin dans les âmes. Puis, il bâtit des églises, fonde des écoles, des hospices, des orphelinats, des asiles et ne laisse aucune douleur en oubli. Il apprend au sauvage à se vêtir, à se nourrir, à se construire des cabanes, à semer, à travailler, à se créer un bien-être matériel, en un mot, tous les arts usuels. C'est un embryon de civilisation qui se développera avec le temps et l'instruction religieuse et profane ; plus tard, si la croix y vit et s'y conserve, il y aura un peuple policé, industriel dans les arts, habile dans les sciences ; on y admirera de grandes et belles villes, des mœurs élégantes, des institutions libérales. Un monde nouveau sera sorti du désert, et les missionnaires de l'Église romaine auront enfanté ces merveilles. Cent fois il a été constaté qu'en devenant chrétiens, les sauvages deviennent civilisés, Français, Anglais, Espagnols ; mais tant qu'ils ne le sont pas, ils demeurent foncièrement sauvages. Une question qui occupe actuellement beaucoup les esprits, c'est la civilisation de l'Afrique équatoriale, seule contrée qui n'ait pas encore reçu les lumières de l'Évangile. Eh bien, parlons de ces pays.

Cette grande Afrique inexplorée, immense, déserte, située au milieu des mers, dit M. Arthur Loth, n'a rien appris depuis que les donatistes, les vandales et les mahométans l'ont foulée sous leur cothurne, sinon qu'elle est par excellence la terre de la barbarie et de l'esclavage. Le commerce l'a enrichie de comptoirs, la civilisation européenne l'a enveloppée d'établissements sur toutes les côtes : Alger, Tanger, Tunis, Alexandrie, Maroc, la Gambie, le Sénégal, le Cap, ont leur commerce. Le centre avait été jusqu'à présent plongé dans l'inconnu. De hardis explorateurs y ont été en curieux et en ont rapporté des impressions de voyage, des documents pour la science, des récits pleins de charmes et d'intérêt que les lecteurs se disputent. C'est tout ce qu'ils savent et peuvent faire : les desseins humains n'aboutissent pas plus loin.

A-t-on pensé de civiliser ces pays, y a-t-on envoyé des colonies civilisatrices ! a-t-on vu partir quelque caravane dévouée ? Eh, oui, on en a vu ; mais ce sont des missionnaires catholiques, des envoyés à qui le Pape a dit : Allez, je vous envoie, apportez toutes les lumières, toutes les libertés à ces peuples inconnus, ensevelis dans les ténèbres et voués à la servitude ; portez-leur la liberté des âmes contre le péché, la liberté des corps contre l'esclavage, la liberté de conscience contre les persécuteurs, et ils sont partis avec leur bréviaire et la croix, le drapeau de la civilisation universelle. Ils sont allés, non pour constater des faits et apporter d'intéressantes descriptions des oasis qu'ils rencontrent, mais comme civilisateurs et fondateurs. Ceux-ci ne passeront pas ; ils resteront dans le pays le temps nécessaire pour y semer et faire enraciner le germe évangélique, et quand la mort les appellera à une vie meilleure, ils y laisseront la civilisation chrétienne fondée et d'autres eux-mêmes qui continueront et achèveront leur œuvre.

C'est l'histoire de l'établissement du christianisme en Europe, en Asie, en Amérique, qui recommence sans cesse. Les envoyés de l'Église sont d'abord aux prises avec la barbarie qu'ils combattent, qu'ils domptent, qu'ils adoucissent et qu'ils civilisent. Ils n'ont pas ici à lutter avec les gouvernements et les légistes de la libre pensée, mais avec l'homme à l'état demi-sauvage : son action n'en est que plus efficace parce qu'il n'y a pas la résistance au Saint-Esprit.

Le premier mal qui attire leur attention, c'est l'esclavage, cause de la cruelle souffrance, de la corruption, de la dégradation, de la dissolution de la famille et des inconvénients qui en sont la suite.

Nos législateurs et nos hommes d'État suppriment bruyamment l'esclavage de loin, proclament volontiers la liberté du genre humain, mais y en a-t-il un qui soit disposé à donner sa vie pour cette cause ? Ils abolissent de loin, mollement étendus sur leurs fauteuils, mais, qui se dévoue pour porter le bienfait de la civilisation et de l'affranchissement ? C'est le missionnaire catholique. Un jour ce sera le prêtre qui aura détruit l'esclavage, la servitude dans ces pays, et alors le libéralisme s'en fera honneur et en contestera la gloire à l'Église.

Ils agiront lentement, sagement, équitablement, et ne feront pas comme ces législateurs empressés qui décrètent d'enthousiasme et à distance, sans précautions ni prévoyance, au détriment du propriétaire, des mœurs, des libertés même. L'histoire de l'Afrique centrale ressemble à celle de l'Europe civilisée lentement, graduellement, par l'action bienfaisante du christianisme, qui a fait passer sans secousse ni commotions sociales, de l'esclavage au colonat, du colonat au servage, du servage à l'affranchissement, de l'affranchissement à la liberté. C'est la civilisation régulière du catholicisme, et celle-là dure (*Univers*, 23 juillet 1879).

Qu'on envoie à la place de ces missionnaires des maîtres d'école, sous la protection des consuls, avec toutes les commodités du voyage, l'alphabet en main, pourvus de modèles de calligraphie, que vont-ils faire ? que vont-ils devenir ? n'ont-ils pas les instruments nécessaires du progrès et de la civilisation ? Ils laisseront les peuplades comme ils les ont trouvées, ignorantes, sauvages, grossières et féroces. Mais que le missionnaire arrive, qu'il s'avance avec la croix et l'Évangile en main et qu'il dise : «Frères, je vous annonce un Dieu que vous ne connaissez pas. Lui seul est le vrai Dieu ; l'ami du riche et du pauvre, du savant et de l'ignorant ; c'est votre Dieu à tous». Les premiers hérauts de cette nouvelle doctrine seront peut-être massacrés, mais d'autres leur succéderont et à coup sûr, il surgira de leur sang une église et une école, et la civilisation sera fondée. Ainsi se sont constituées les sociétés de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud, du Nord de l'Europe, de la Cochinchine, du Japon, de l'Australie, de la Nouvelle-Calédonie, des îles de la Société et de tant d'autres lieux qu'il serait superflu d'énumérer. Ainsi s'établira la civilisation de l'Afrique équatoriale.

Comme on le voit, c'est l'Église, et l'Église seule qui a fondé les sociétés modernes et du moyen âge ; elle qui les guide dans la voie de la vraie civilisation ; elle qui est la vérité hors de laquelle il n'y a qu'esclavage, ignorance et barbarie ; elle qui entretient la vie dans les peuples en leur inspirant des sentiments d'humanité, de douceur, de sacrifice, de dévouement et de charité.

Ce fait de l'aptitude de l'Église à civiliser les peuples est si indéniable qu'un des coryphées de la démagogie n'a pu s'empêcher de jeter cette apostrophe à ceux de son bord : «Oh ! combien le catholicisme s'est montré plus prudent et comme il nous a surpassé tous, saint-simoniens, républicains, universitaires, économistes, dans la connaissance de l'homme et de la société ? Le prêtre sait que notre vie n'est qu'un voyage et que notre perfectionnement ne peut se réaliser ici-bas, et il se contente d'ébaucher sur la terre une éducation qui doit trouver son complément dans le ciel. L'homme que la religion a formé, content de savoir, de faire et d'obtenir ce qui suffit à sa destinée terrestre, ne peut jamais devenir un embarras pour le gouvernement : il en serait plutôt le martyr ! O religion bien-aimée ! faut-il qu'une bourgeoisie qui a tant besoin de toi te méconnaisse !» (Proudhon, *Système des contradictions économiques* t. I, c. III, p. 234, 2^e éd.).

Mais où donc la Papauté puise le secret de cette vertu civilisatrice que nulle autre puissance ne saurait lui disputer ? Elle la trouve premièrement, dans la mission divine qu'elle a reçue d'enseigner les nations de l'univers, de les baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, de les faire entrer dans le bercail de l'Église pour les christianiser et les polir de manière à les rendre aptes à la construction de l'édifice céleste. Quoique les Papes n'aient reçu l'infailibilité dans le gouvernement temporel des hommes et de la société, néanmoins il y a une telle corrélation entre le gouvernement spirituel et le gouvernement temporel, qu'ils ont dû recevoir, pour régir les peuples, des lumières plus abondantes que celles qui sont accordées aux autres souverains. C'est pourquoi, partout où pénètre l'influence de Rome, nous voyons les usages se modifier, des habitudes plus douces s'établir et la législation devenir plus parfaite à proportion de l'influence des Papes et des évêques.

Elle le trouve, en second lieu, dans la sublimité, la douceur et la puissance de sa morale. Quelle incomparable morale, en effet, que celle du Décalogue et de l'Évangile ! Elle ne veut pas faire seulement d'honnêtes gens, mais des frères, des hommes vivant d'une vie surnaturelle, d'une vie assez admirable pour paraître angélique, et assez faible pour nous humilier encore ; d'une vie de foi qui divinise les actions, d'espérance qui les transforme, de charité qui les enflamme. Montrez un saint et vous aurez le type de la civilisation ! Quel charme plus attrayant que la douceur de ces hommes aux lèvres pleines de promesses, aux mains regorgeant de présents, au cœur débordant d'amour et de désintéressement ! A cette voix, les mœurs s'améliorent, les natures les plus incultes s'adoucissent, les rebelles apprennent la subordination, les guerres fratricides cessent, la justice est mieux observée et les peuples sont plus gouvernables.

Si la morale de l'Église rend les peuples plus dociles, elle sait aussi subjuguier les rois en les rendant plus justes et meilleurs. Elle apaise doucement beaucoup de ferments humains, oblige les princes à des vertus, à des soucis, à des craintes qui protègent puissamment les peuples, et leur répète que tout rois qu'ils sont, ils devront rendre à Dieu compte de leur administration.

Prenons pour exemple le grand roi Louis XIV, ce roi si absolu et aux passions si vives ; mais prenons-le avec ses vices et ses vertus. Qu'on ne se figure pas Louis XIV comme un de ces libres penseurs d'aujourd'hui, élevés dans l'atmosphère de l'incrédulité, mais comme un roi d'une foi ferme et qui est pénétré de la crainte des jugements de Dieu ; comme un roi orthodoxe du plus grand peuple catholique, qui faisait sa principale gloire de n'avoir jamais été gouverné par un prince hérétique.

Et s'il avait la foi et une conscience, il avait aussi un confesseur qui parlait avec une rare énergie, prononçait la censure au for intérieur et refusait au roi les sacrements comme à un simple mortel, s'il s'en montrait indigne. Il n'hésitait pas de lui dire qu'il commettait une injustice quand il s'écarterait des règles de l'équité, et de lui reprocher ses vices quand sa conduite était digne de blâme. Chacun sait que sous le règne suivant une de ces sentences valut l'ordre d'exil à un ordre religieux célèbre : un de ses membres avait dit au roi, comme Nathan à David : *Tu es ille vir* ; ou comme Jean-Baptiste à Hérode : *Non licet*.

Il y avait en outre le conseil des prêtres ou de conscience, comme il y a encore un Conseil d'État et d'instruction publique ; et toutes les mesures que prenait le roi étaient, avant tout, examinées au point de vue de la conscience : telle guerre, tel impôt, telle punition, telle nomination est-elle conforme à la justice ? On ne cherchait point, à exhumé de vieux textes de lois tombées en désuétude, ou à leur donner des interprétations alambiquées qui ne laissent plus un article du Code intact.

Venaient ensuite les prédicateurs de la cour, chargés de faire entendre la parole de Dieu aux grandes époques de l'année ; et ils parlaient avec toute l'indépendance de leur ministère redoutable. Quel orateur de l'opposition dira jamais à un prince ce que Bourdaloue, Fléchier, Mascaron, Massillon disaient au grand roi devant toute sa cour, et alors dans tout l'éclat de sa puissance ! quelle charte renferme les garanties que Fénelon exigeait dans son opusculé : *Direction pour la conscience d'un roi* ! Qu'on se représente la voix de Bossuet montrant à Louis XIV Saül rejeté pour ses infidélités, Achab détruit pour son impiété, Salomon perdu par l'amour des femmes, Nabuchodonosor changé en bête à cause de son fol orgueil, Jézabel dévorée par les chiens à cause de ses vices et de ses exactions, Antiochus l'Illustre rongé tout vivant par la vermine à cause de sa cupidité et de ses sacrilèges profanations, Jérôboam éternellement noté d'infamie à cause de sa révolte, et l'on aura une idée de l'influence des évêques sur le cœur des rois et partant sur la marche de la civilisation. Dans notre siècle incrédule, un prince pourra mépriser ces choses, mais il s'en va, emporté par le vent de la mort ; la réalité, la religion demeure debout et la Papauté honorée.

Qu'on se représente encore Fénelon disant au même Louis XIV : «Sire, depuis environ trente ans, vos principaux ministres ont ébranlé et renversé toutes les anciennes maximes de l'Etat, pour faire monter jusqu'au comble votre autorité qui est devenue la leur parce qu'elle était dans leurs mains. On a poussé vos revenus et vos dépenses jusqu'à l'infini. On a causé depuis vingt ans des guerres sanglantes... Vos peuples, que vous devriez aimer comme vos enfants, meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée ; les villes et la campagne se dépeuplent ; tous les métiers languissent et ne nourrissent plus les ouvriers». Voilà le prêtre ami du peuple ; voilà l'usage qu'il fait de son autorité et de son influence. Il serait à désirer que nos gouvernements rappelassent autour d'eux des prêtres comme Suger, Richelieu, Bossuet, Fénelon ; non seulement ils ne nuiraient pas à la société, mais ils lui seraient très utiles, car ils agissent et parlent comme ne sauraient le faire des laïques. S'il y avait maintenant un prêtre au timon des affaires, il prendrait la défense du peuple, du pauvre et de l'ouvrier plus que ces philanthropes égoïstes qui le trompent et l'abreuvent de chimères et de leurre. Il montrerait le danger d'une mauvaise politique, chercherait à améliorer le sort du malheureux, à alléger la cherté des vivres, l'énormité des impôts et les redevances de toute espèce dont le peuple est accablé, grâce au gouvernement révolutionnaire et à l'ostracisme du clergé. C'est depuis que les évêques ne sont plus au conseil des rois que les peuples souffrent, sont écrasés d'impôts, de guerres injustes, sanglantes et sans raison d'être ; pourquoi le gouvernement des prêtres vaudrait-il moins que celui des avocats dont la France pullule et dont elle se trouve si mal. Certes, je n'écris point ceci par l'envie de ramener le prêtre dans le conseil des rois, mais pour établir un parallèle dont les moins clairvoyants peuvent apercevoir le contraste et les rapports.

Que résulte-t-il en effet de ce parallèle historique, sinon que quand le prêtre, la religion, le Pape disparaît d'un pays, c'est la barbarie qui reparaît à l'horizon avec ses habitudes sombres, ses vengeances farouches, ses instincts de la bête humaine. Enlevez la Papauté, dit M. L. Veuillot, on retombe au niveau de la brute, aux lois de l'instinct. La brute est incapable de rien construire, mais de démolir ; incapable de raisonner et de répondre aux docteurs. Il est vrai, cette brute pourrait vivre et vit dans une atmosphère loin de la Papauté, parce que celle-ci la gêne, l'oblige à garder certaine décence, un dehors de probité ; la Papauté lui fait honte en découvrant l'absurde malice. Voilà pour la théorie. Dans l'ordre moral, la Papauté soutient un ordre qui exclut la brute et lui ôte l'espoir de gouverner (*Parfums de Rome*).

Ramenez le clergé, à mesure que l'Église obtient plus de soumission, dit M. Mounier, les mœurs s'améliorent, des lumières nouvelles se répandent sur les individus, sur les familles, sur les corporations et sur toutes les branches du gouvernement. Partout plus de justice, plus d'amour, plus de respect, plus de conscience. On sait qu'en obéissant à la voix de l'Église et du Pape, c'est à Dieu qu'on obéit, et l'on obéit au fond de la conscience avant d'avoir le temps d'obéir effectivement.

Que si l'Église ne fait à la société tout le bien qu'elle désirerait lui faire, c'est la faute des princes et des gouvernements qui l'en ont empêchée et qui l'empêchent encore par les exclusions, les entraves, les obstacles de toute sorte qu'ils mettent à ses efforts. Comme le soleil illumine le monde entier de la clarté de ses rayons, le féconde de sa chaleur bienfaisante, ainsi la Papauté mesura, dès le principe, de son regard, non pas seulement Rome, l'Italie et l'Europe, mais encore l'Asie, l'Afrique et toutes les autres contrées connues ou à connaître, et y jeta à flots des rayons de civilisation qui transformèrent l'humanité en la christianisant. Au lieu de lui en savoir gré et de continuer à se conduire au flambeau de sa lumière, toutes les législations semblent s'être donné le mot pour appliquer la loi des suspects à l'Église, jalouser ses succès et son invincible persévérance à viser le bien du peuple.

Pendant longtemps l'influence directrice appartient toute aux Papes, et pendant longtemps il n'y eut pas d'autre école pour la culture de la civilisation et de l'esprit, comme pour la culture du sol ; et c'est pendant ces siècles-là qu'ils débrouillaient le chaos de la barbarie, défrichaient les forêts, élaboraient les belles constitutions qui ont fait la gloire et la prospérité du moyen âge et qu'ils communiquaient aux sciences, aux lettres et aux arts la merveilleuse impulsion qui les a élevés si haut. C'est donc avec beaucoup de raison que De Maistre a dit : le Pape est le grand demiurge de la civilisation. Au fond du tableau, derrière le voile, dans ce chaos, on voit toujours le Pape et les évêques.

Une certaine école raille ces affirmations comme égoïstes à l'excès et par trop candides. A ceux qui penseraient ainsi, nous leur dirons : prenez l'histoire et lisez ; elle rend témoignage de toutes ces assertions, si extravagantes qu'elles vous paraissent. Vouloir les contredire, c'est se mettre en opposition avec tous les documents historiques ; vouloir expliquer le fait de la civilisation autrement, c'est s'alambiquer dans les sentiers inextricables du rationalisme, d'où l'on ne peut sortir qu'en forçant la vérité et par des raisonnements tout à fait gratuits.

Pourquoi les catholiques ne pourraient-ils pas à leur tour railler un petit peu les négations du libéralisme, en lui répondant : Faites la preuve de vos dénégations et montrez vos titres. Qu'avez-vous fait depuis un siècle que vous avez mis le clergé à la porte du gouvernement ? Vous avez su renverser l'œuvre de l'Église et de la vieille monarchie créée et élevée par les Papes ; vous avez amoncelé ruine sur ruine, et maintenant montrez vos fondations, où sont vos institutions, vos

créations ? Je ne vois rien, sinon des essais stériles, voire même des révolutions sanglantes qui reviennent périodiquement et qui vous montrent l'impossibilité où vous êtes de ne rien fonder de solide en dehors de l'Église et de la Papauté ; voilà bien ce qui résulte de votre histoire depuis que vous êtes au char de l'État ; et c'est cette stérilité, cette impuissance même de rien fonder qui nous fournit la preuve la plus patente de la doctrine que nous venons d'exposer.

CHAPITRE XII : LA PAPAUTÉ ET LA SCIENCE

LE SYMBOLE. - LA THÉOLOGIE. - LES ÉCOLES. - SAINT JUSTIN. - CLÉMENT D'ALEXANDRIE. - AMMONIUS. - ORIGÈNE.

La Papauté est la mère, la nourrice et l'ouvrière de la civilisation sociale ; mais la marche de cette civilisation sociale ne saurait se concevoir sans le progrès simultané de la civilisation intellectuelle. Quand elles vont l'une sans l'autre, dit un célèbre publiciste, un sentiment pénible s'empare des esprits. L'amélioration semble précaire, inexplicable, illégitime, anormale, et on est en droit de lui demander ses principes et son but. Qu'il éclate un grand développement de prospérité matérielle et qu'aucun progrès intellectuel ne l'accompagne, on s'inquiète, on suspecte l'avenir : c'est un bel arbre sans fruits, un soleil qui n'échauffe pas et ne féconde pas. En Angleterre, par exemple, la civilisation vers le perfectionnement social est une amélioration extérieure et matérielle. Les intérêts sociaux et matériels y tiennent plus de part que les principes de civilisation intellectuelle. La nation paraît plus grande que l'homme individuel. Ses grands philosophes, Bacon, Locke, les Écossais appartiennent à l'école pratique ; ils s'inquiètent surtout du positif, se distinguent par le goût du sens pratique. Aussi a-t-elle fondé des lois et des mœurs, des colonies et des comptoirs ; mais, du côté des âmes et des intelligences, elle a fait des sectes, des enthousiastes, sans penser à agrandir l'horizon de l'esprit humain. Il n'est pas jusqu'à ses croyances religieuses, altérées par l'anglicanisme, qui n'aient produit la pratique. Le même caractère se fait remarquer dans sa langue, qui emprunte des mots à tous les idiomes, et vise à l'utilité beaucoup plus qu'à l'élégance.

En Allemagne, c'est le contraire qui a lieu. Si la brutalité de ses mœurs fut longtemps proverbiale en Europe, le mouvement intellectuel y est prodigieux. En Italie, il y a un peu de l'un et de l'autre, mais si peu, que sa civilisation n'a été ni spéculative, ni pratique. Il faut en dire autant de l'Espagne. Mais la France a été éminemment l'une et l'autre (Guizot, *Hist. de la Civilisation en France* t. 1, p. 9 et sv). Comment expliquer ce double rayon de lumière qui resplendit sur le front de notre patrie plutôt que chez une autre nation ? Est-ce parce qu'elle est douée d'un génie plus expansif, plus communicatif et plus intelligent que les autres peuples ? Celui-là seul peut résoudre ce problème qui a pétri les nations du limon qu'il a voulu, et qui les tient entre ses mains pour leur donner la forme et le lustre qu'il lui plaît. Nous croyons, nous, qu'elle le doit à ses longues et constantes relations avec les Papes, au baptême catholique et romain qu'elle reçut à son berceau, à l'influence que les évêques exercèrent à la cour et à son éducation essentiellement théologique. Quand un arbre est bien cultivé, bien enraciné dans un bon terrain, il peut grandir à l'aise et porter des fruits abondants et exquis.

Nous passons, sans autre préambule, à la civilisation intellectuelle, qui a pour objet la connaissance de la vérité. La vérité ne se crée pas, ne se fait pas, elle existe : on la recherche dans ses profondeurs, et on la démontre une fois connue ; chercher donc la vérité, la démontrer, la développer jusqu'à ce qu'elle luise dans toute la splendeur de son éclat, tel est le but et l'occupation de la science et de la civilisation intellectuelle.

Or, la vérité a une triple forme, selon l'objet auquel elle se rapporte : elle est dogmatique, et alors elle est la connaissance de Dieu, de ses perfections et de ses œuvres ; ou morale, et elle est la connaissance de l'homme en lui-même et de ses rapports avec Dieu et avec ses semblables ; ou scientifique, et elle est la connaissance des choses endormies dans le sein de l'intelligence humaine, ou acquises par l'étude et la réflexion.

Quant aux vérités dogmatiques et aux vérités morales, elles sont le privilège exclusif de la Papauté ou de l'Église (en ce sens qu'elle seule possède la vérité complète), qui a reçu seule le don d'infaillibilité, avec la mission expresse d'enseigner et de propager ces vérités dans l'univers entier.

C'est la théologie proprement dite, la science des sciences, le pourquoi de toutes les questions. Les Apôtres en jettent les premiers fondements dans les quatre Évangiles, dans les autres livres du Nouveau Testament et dans le Credo.

La science, comme la vérité, avait fait naufrage, et la Papauté fut chargée par son divin fondateur de la restaurer sur ses véritables bases. Elle dut donc, pour remplir sa mission, se mettre à la tête du mouvement scientifique, élargissant la somme des connaissances humaines, illuminant tous les horizons, comme elle est à la tête du mouvement civilisateur, lui imprimant une puissante impulsion. C'est pourquoi elle se présente d'abord avec une synthèse succincte où l'autorité seule paraît à l'exclusion de la raison. En effet, le symbole du dogme catholique renferme toutes les vérités chrétiennes sous son enveloppe mystérieuse et obscure. Les vérités y sont réduites à des formules immuables : tout y est certain, sacré et divin, mais il n'y a rien de scientifique en lui-même, ou plutôt ces articles surpassent tellement la science humaine, que les Apôtres, qui avaient reçu, comme les astres du ciel, la mission d'éclairer le monde, ne l'ont élaboré et arrêté qu'après avoir eu reçu l'esprit de lumière, et avec lui la science infuse. Il est si au-dessus de notre esprit, dans sa simplicité, sa rectitude et sa brièveté que tous les génies de la Grèce et du monde n'auraient pu l'inventer. Le propre du génie comme de la science humaine n'est pas de découvrir la vérité dogmatique, mais de l'exposer, de la développer, de la mettre en évidence et de la faire triompher.

Après avoir établi cette synthèse de vérité, de quelles armes se servent les Apôtres pour la faire accepter ? Il n'y a encore ni théologie ni autre science qui puisse venir à leur secours ; ils emploient l'affirmation surnaturelle, c'est-à-dire la prophétie, le miracle, le martyre. Dieu seul parle, Lui seul a la parole, Lui seul pouvait l'avoir, parce que la force humaine ne peut absolument rien dans cet ordre de choses. C'est le premier degré de la science catholique, mais toutes les autres sciences y sont comme à l'état latent ; les en faire surgir, comme l'étincelle qui dort au sein de la pierre, sera la mission de la théologie et de la philosophie, sa servante, selon que les explications seront prises dans la révélation, qui est la théologie la plus sublime, ou empruntées à la raison, base de la philosophie.

Quel est le rang de la théologie dans la hiérarchie des sciences ? se demande saint Thomas, et il répond : Celui qui convient à une reine. Elle est de plus haute lignée que les autres : celles-ci sont filles de l'esprit humain, celle-là par son origine, tient au Père des lumières. Comme elle s'alimente à un foyer étincelant qui dépasse les bornes de la raison, le lien qui lui rattache les sciences humaines et les place sous sa dépendance, mais dépendance pleine de noblesse et de

fécondité, et respectant une légitime liberté, ne va qu'à régler le développement et à concourir sûrement au triomphe de la vérité.

Un des commentateurs du saint docteur dit que la théologie est la science du prêtre, la science des saints, des bienheureux et des compréhenseurs qui vivent de la vie et de la vue de Dieu dans l'éclat de la gloire ; un rayon de Dieu qui nous découvre Sa majesté et Ses grandeurs ; une science aussi stable et ferme dans ses principes que Dieu est immuable et permanent dans la substance de Son être et la vérité de Son existence ; science émanée des sources éternelles de la première et souveraine vérité ; science plus sublime et plus haute que toutes les sciences qui relèvent de l'empire de la raison ; science vierge et mère qui donne l'être à la foi, nourrit l'espérance, forme et perfectionne l'amour de la suprême dilection ; ce que saint Augustin exprimait en ces termes : *Huic scientiæ attribuitur illud quo fides saluberrima gignitur, nutritur, defenditur, roboratur* (De Hauteville, La Théologie angélique, quest. I, art. 11).

Nous cédonc ici la parole, non pas à un des grands théologiens dont s'honore la science ecclésiastique, mais à un des plus illustres diplomates de notre siècle, dont le nom revient quelquefois sous notre plume.

Proudhon avait dit ; «Il est surprenant qu'au fond de notre politique nous trouvions toujours la théologie». Qu'y a-t-il là d'extraordinaire, répond M. Donoso Cortes, puisque la théologie est la science de Dieu, l'océan qui embrasse toutes les sciences, comme Dieu embrasse toutes choses.

Si tout vient de Dieu, et Dieu est en tout, la science qui donne la raison ultime de tout ne peut être que la science de Dieu ; or, la théologie est cette science vaste, profonde et lumineuse qui résout tous les problèmes et donne la raison dernière de tout : étant la science de Dieu, elle est la science du Christ, la solution de toutes les questions. Ce qui montre comment là où la foi diminue, la vérité diminue en proportion et comment l'obscurité envahit les horizons intellectuels. La diminution de foi et la diminution de vérité amènent une obscurité qui peut égarer l'esprit, sans diminuer l'intelligence. Dieu retire la vérité aux intelligences coupables, mais il leur laisse la vie, ce qui nous explique ces siècles d'une haute culture intellectuelle, et pourtant ignorants et incrédules. Mais parce que ces siècles ne sont pas illuminés de la clarté du Christ, ils laissent dans l'histoire des traces éblouissantes qui sont comme la splendeur de feux lointains dont la clarté n'illumine qu'une zone fort restreinte. Ce n'est pas la douce et pure lumière du ciel, mais une flamme passagère produite par une matière impure.

Pour posséder la vérité politique et la vérité sociale, il faut connaître Dieu ; or, celui-là seul Le connaît qui entend et croit ce que Dieu affirme de Lui-même dans la théologie. Toute affirmation relative à la politique ou à la société suppose une affirmation relative à Dieu, et la théologie étant la science des affirmations divines, toute vérité politique ou sociale se résout en vérité théologique. La théologie, comme science de Dieu, est donc une science universelle, la science des sciences qui explique tout. La science politique et sociale, aussi bien que les autres, ne sont que comme des classifications. Elles sont à la théologie ce que l'art est au maçon, au charpentier, à l'architecte. Elles préparent les matériaux : dont la théologie élève son monument ; monument qui n'est autre chose que le plan divin du monde. Toute science qui n'embrasse ce plan divin est partielle ; tels sont les mathématiques, la physique, la chimie, l'astronomie, etc. ; sciences auxquelles la raison divine échappe. La théologie est tout cela : elle donne le pourquoi et le comment de tout, le principe et la fin de tout, puisqu'elle seule enseigne ce que nous pouvons savoir de Dieu et du monde par la lumière naturelle et par la révélation. Seule, elle a la connaissance de la cause première de tout, et de la fin de tout ; connaissance sans laquelle il n'y a pas de science proprement dite, car tout reste inexpliqué ou inexplicable.

Toutefois, cette science se divise en trois branches : la théologie dogmatique ou spéculative, qui nous apprend ce qu'il faut croire ; la théologie morale ou opérative, qui nous apprend ce qu'il faut faire ; la théologie mystique, qui nous fait voler sur les ailes de la prière par laquelle Dieu et l'homme se trouvent unis par les flammes de l'amour divin (*Essai sur le Catholicisme*, passim).

Ainsi raisonnait ce grand homme d'État, l'un des politiques les plus perspicaces et les plus profonds de notre époque, parce qu'il était homme de principes, de théologie, et qu'il voyait Dieu, la religion, le Christ et la conscience dans les grandes questions qui agitaient le monde. Si nos politiques et nos philosophes étudiaient sérieusement les questions économiques du jour à la clarté théologique où s'inspirait le célèbre ambassadeur espagnol, ils comprendraient qu'au XIX^e siècle comme à toute autre époque, il n'y a de politique stable que dans le christianisme, parce que là seulement réside la solution des questions qui préoccupent les grandes âmes. Telle est l'importance et la supériorité de la théologie.

Quoique définitivement réglée dans l'Écriture et la Tradition, la théologie suivra pourtant, selon la pensée de l'Apôtre (Eph., IV, 2), la loi de croissance commune à tout ce qui vit dans le temps. Elle aura aussi son idiome ; et comme les autres sciences, elle se forme progressivement, bégaye, comme l'enfant, puis s'enrichit de mots, se développe et se fixe. Le christianisme ne fournit que les mots employés dans les livres inspirés ; il fallait ou forger les autres et s'exposer naturellement à des expressions incorrectes, inexactes, comme on en voit chez les premiers théologiens, tels que saint Justin, saint Irénée, Clément d'Alexandrie, Origène, ou les emprunter à la philosophie profane, et les appliquer à la doctrine catholique en les christianisant.

Platon avait senti quelque chose de la vie qui animait les dogmes antiques ; il les avait peu ou mal compris, parce qu'il les tenait d'une source incomplète ou altérée ; mais il en reçut l'influence vivifiante, parla en chrétien dans maints endroits et dut, en grande partie, à cette influence le rang qu'il occupe au-dessus des autres philosophes de l'antiquité : c'est là qu'il apprit cette langue sublime de l'enthousiasme qu'il fait parler à la philosophie. Si Platon lui pauvre en fait d'invention, en théories originales, il est ainsi devenu le roi des philosophes. Le fond appartient, aux autres, la forme seule est à lui. Il prépara la théologie chrétienne, comme plus tard Aristote la théologie scolastique. On ne trouvera plus étonnant, après cela, que saint Justin, qui s'était pendant longtemps nourri de la philosophie platonicienne, emprunte les expressions, la langue de son ancien maître, et qu'il fasse passer ces locutions dans l'idiome théologique, en les christianisant ; ce qui le lit accuser de platonisme.

Ces bégayements primitifs de la langue théologique constituent le deuxième degré de la science religieuse et marque, en déterminant le sens orthodoxe de chaque dogme, le premier pas de la raison chrétienne, ou la théologie. Sa certitude, essentiellement historique, tient de la certitude surnaturelle, étant fondée sur la révélation écrite ou orale ; en tant que fruit de l'étude, de la réflexion, des recherches, de la science, en un mot, elle est humaine et faillible ; c'est pourquoi elle demeure sous la tutelle et le contrôle de la Papauté en ce qui concerne ses propositions et sa doctrine.

Mais s'il était du ressort des Papes de surveiller et de contrôler l'enfance et le développement de la théologie, il était également de leur devoir de créer et de susciter des écoles qui fussent comme des foyers lumineux destinés soit à répandre la science théologique dans toute sa pureté, soit à former des hommes capables de défendre le christianisme contre les attaques du paganisme et de l'hérésie. Ces institutions étant un des moyens les plus puissants pour propager et asseoir une doctrine, remontent certainement aux temps apostoliques, et durent avoir la sanction de Pierre même, plus spécialement chargé d'enseigner ses frères. L'enseignement est impossible sans école où se préparent les prédicateurs, les théologiens, les catéchistes, les polémistes, etc. L'école est une annexe indispensable de la Chaire de Pierre, comme de tous les sièges épiscopaux, et de tous les presbytères du monde catholique.

Les Apôtres, dit l'abbé Blanc, si soigneux d'instruire les fidèles par la voix de la prédication, ne pouvaient donc oublier le point capital de l'enseignement. Ils étaient en présence de deux puissances, la vérité divine et la raison humaine : la première est descendue du ciel dans les ombres du temps et s'est portée à la rencontre de la raison pour l'aider, combattre ses résistances, s'imposer en sa foi et lui ouvrir des horizons inexplorés. Celle-ci, se repliant sur la vérité divine pour y trouver sa sûreté, une lumière, un guide au milieu des obscurités d'ici-bas, et enrichir son domaine, se mit sous la direction et le préceptorat de ceux qui avaient mission d'enseigner. Telle fut l'origine des écoles apostoliques. Saint Paul, qui avait si bien instruit Timothée, lui recommande de choisir à son tour des hommes fidèles, qui soient capables d'instruire les autres (II Tim., II, 2). Mosheim (*De rebus Christ.*, 1^e s^æculo) voit dans ce texte l'origine apostolique des écoles épiscopales. Nul doute que les autres Apôtres ne fissent, comme saint Paul. La Tradition parle des nombreux disciples de saint Jean à Ephèse. Les successeurs des Apôtres, placés sur les grands sièges, donnèrent à ces écoles des formes plus stables et plus régulières. Saint Polycarpe forma un grand nombre d'hommes apostoliques dans sa maison épiscopale, ainsi que saint Irénée nous l'apprend.

Après les Apôtres et leurs disciples, les écoles continuent à se fonder et à rendre de grands services à l'Eglise. Une des plus célèbres fut celle qui fut établie à Rome par saint Justin, dont Eusèbe dit qu'outre les grands hommes qui éclairaient le siècle, le nom de Justin surpassait tout par son éclat. Il rappelle l'amateur sincère de la vraie philosophie, homme admirable, vrai philosophe. Photius dit que saint Justin avait une plus profonde connaissance de la philosophie chrétienne que de la philosophie profane ; qu'il était homme d'une grande érudition, connaissant l'histoire, les lois et les prophètes. Il brille au premier rang des docteurs qui, guidés par la foi, unie aux arguments de la sagesse humaine, prouvèrent qu'il n'y a qu'un Dieu parfait, créateur, et que tout subsiste par Sa sagesse. Cet illustre philosophe, après s'être pénétré du vide des systèmes de l'antiquité, s'attache à la foi catholique de toute son ardeur, justifie les chrétiens de toutes les calomnies dont on les chargeait, les défend devant les empereurs, à qui il montre l'accord de la raison et de la foi ; l'harmonie qu'il y a entre le christianisme et les idées des philosophes païens.

L'ensemble des points effleurés par Justin et ses imitateurs forme, dit l'abbé Blanc, le premier corps de théologie catholique. Née, au fur et à mesure que les besoins se font sentir, que ne présente encore que le traité de la religion contre les Juifs et les païens, et celui de l'Eglise, destiné à prouver contre les hérétiques la divinité de l'Eglise et de son enseignement ; les autres articles ne sont touchés que subsidiairement. Il suit, dans son raisonnement, les règles de foi posées par l'Ecriture et la Tradition.

Il montre l'unité et la catholicité existant dès le II^e siècle chez les barbares et les nomades qui habitent sur les chariots et sous les tentes, indique déjà la hiérarchie ecclésiastique, le président qui consacre, le diacre qui administre et distribue, les fidèles qui reçoivent. On a de lui trois ouvrages : son *Apologie*, une *Exhortation aux Grecs*, et le livre *De Monarchia* ou de l'unité de Dieu, contre la dualité des gnostiques et des manichéens.

Saint Justin jette les premiers linéaments du *Traité de la Religion*, et commence le *Traité de l'Eglise*, que saint Irénée continue, sans le compléter encore. Tertullien écrit celui de la *Trinité*, et confirme celui de la *Religion*, de concert avec Quadrat, Aristide, Hermias et Athénagore. Clément d'Alexandrie jettera les premiers jalons de la théologie morale, et Origène constituera la théologie mystique.

Théodore le Lecteur nous apprend qu'il y avait à Édesse une autre école appelée persique, qui devint, plus tard, le foyer du nestorianisme, et que l'empereur Zenon fut obligé de détruire, pour cette raison. Elle fut rétablie, un peu plus tard, à Nisibe. Assémani (bibliothèque nationale, t. III) parle des écoles de Séleucie, de Bérythe, de Constantinople, et d'autres écoles orientales, où l'on enseignait publiquement la théologie ; mais elles se corrompirent aussi durant le V^e siècle, et devinrent des sources empoisonnées de monophysisme, à Alexandrie, et de nestorianisme, en Syrie. Saint Athanase est disciple de saint Alexandre, saint Chrysostome, de saint Méléce, saint Cyrille d'Alexandrie, de Théophile, son oncle ; saint Ambroise, saint Augustin, saint Fulgence, saint Martin avaient des écoles épiscopales. Au delà de la mer, il y avait la célèbre école de Carthage, surnommée la Muse d'Afrique ; celle de Sicca, et d'autres où s'étaient formés Tertullien, Minutius Félix, saint Cyprien, Arnobe, Lactance, saint Optat, saint Fulgence, saint Augustin, le plus célèbre de tous.

Dans les Gaules, le premier empressement des évêques, après avoir bâti une église, avait été d'établir à côté des écoles, pour y cultiver la science et les lettres, et former un clergé indigène. C'est ce que font encore aujourd'hui nos missionnaires, dans les contrées lointaines, à l'aide des subsides de la Propagation de la Foi. Ainsi se formèrent les célèbres écoles d'Arles, de Poitiers, de Tours, de Chartres, de Vienne, de Reims, de Noyon, de Metz, etc. Et ce fut dans ces écoles épiscopales, à l'ombre des premières cathédrales, que se fit l'instruction primitive du pays, à une époque où, en dehors du clergé, il n'y avait ni science, ni lumière d'aucune sorte.

L'objet principal de ces écoles était de former des hommes à la prédication, et des professeurs pour enseigner le dogme, la morale et les autres détails de la vie chrétienne. On y expliquait l'Ecriture Sainte, les règles du saint ministère ; en un mot, c'était un séminaire ouvert à tous les fidèles désireux d'approfondir l'étude de la religion. Eusèbe appelle celle d'Alexandrie, dont nous parlerons bientôt, *Fidelium schola*.

Mais quoique le principal but de ces écoles fût la théologie, pour former des ministres, et préparer des défenseurs à l'Eglise, contre ses ennemis, il fallait produire aussi des apologistes et des controversistes, qui connussent les systèmes des hérétiques et des philosophes, les fables du paganisme, pour les réfuter. Il y avait, au sein du paganisme, des raisonneurs qui attaquaient l'Eglise ; il fallait répondre, se défendre, convaincre ces sophistes d'erreur. La raison catholique entre alors en lice, et se dispose au combat, armée non seulement des preuves fournies par la raison chrétienne, mais

encore des arguments tirés des entrailles de la philosophie païenne. Nous voyons, en effet, saint Irénée, élevé à l'école de Smyrne, très habile dans la connaissance des systèmes gnostiques et de la théologie païenne. Il y eut même des écoles spécialement consacrées à la science de la controverse ; celle de saint Justin était de ce genre. Or, cette étude, toute religieuse, dans son but, devenait profane, dans son objet, en élargissant le cercle des connaissances, et en obligeant, à une érudition païenne ; en sorte que ces premiers docteurs se trouvaient en contact avec les philosophes païens ou hérétiques.

Ces écoles théologiques et philosophiques, en même temps, durent naturellement s'élever en face des savantes écoles du paganisme, en Syrie, en Grèce, à Antioche, à Athènes, si célèbre par ses anciennes académies. Ces écoles ne ressortent pas de la constitution de l'Eglise, mais des circonstances, et nulle part les circonstances n'étaient aussi favorables qu'à Alexandrie, où florissaient toutes les écoles grecques et orientales. Toutes les idées, toutes les opinions, tous les systèmes y étaient représentés ; c'était comme un gymnase de l'esprit humain (Blanc, Précis, t. I). Le musée que les Ptolémées avaient établi dans cette ville, et que les empereurs romains y avaient maintenu, offrait aux études profanes des ressources de tout genre, attirait de tous côtés, les hommes studieux, et faisait de cette école le foyer de toutes les sciences, et particulièrement de la philosophie. C'est là que s'était opéré le syncrétisme des systèmes de l'Inde et de la Grèce, qui donna naissance au gnosticisme païen, et produisit un mouvement intellectuel prodigieux. Il fallait être à la hauteur des conjonctures, répondre à ce mouvement, s'en emparer même, produire une impression profonde, au milieu de la confusion qui régnait dans l'enseignement de cette école. Le résultat répondit aux espérances qu'on en avait conçues ; les hommes les plus sérieux, les esprits les plus solides, comme les plus sensés, frappés de la nouveauté de ces écoles, et de la supériorité de leurs leçons, quittèrent le camp adverse, et passèrent du côté des chrétiens. Saint Pantène et Clément d'Alexandrie furent du nombre. Comme cette école d'Alexandrie est de beaucoup la plus célèbre de toutes, et la plus importante par le rôle qu'elle a joué, nous allons entrer dans quelques détails, soit sur son origine et son histoire, soit sur les hommes qui la dirigèrent, et sur les doctrines qui y furent enseignées.

Alexandrie étant comme le boulevard où régnait le plus grand mouvement commercial et intellectuel de tout l'Orient, saint Pierre voulut en faire un des principaux sièges épiscopaux, et y envoya Marc, son disciple, pour y fonder une église, surveiller la marche de la philosophie, et y établir une école de catéchèses, dans le but de contrebalancer l'enseignement profane. De cette école, établie d'abord pour l'instruction des catéchumènes, et devenue ensuite une espèce d'académie religieuse, sortirent un grand nombre d'illustres docteurs, qui servirent également la religion par leurs vertus et par leurs lumières. Les plus illustres, dont l'histoire nous ait conservé le nom, sont saint Pantène, qui dirigeait l'école, vers l'an 180, Clément, qui en prit la direction, vers l'an 189, et Origène, qui la porta à son apogée, vers l'an 210.

L'illustre saint Pantène était Sicilien d'origine et professeur de la philosophie stoïcienne, *præceptis institisque stoicæ philosophiæ primum nutritus*. Aussi habile dans la science profane que dans les Écritures qu'il avait étudiées sous les disciples des Apôtres, sa réputation de savant et de saint avait retenti jusque dans l'Inde. Son humilité le fit toujours tenir caché en Egypte, mais Dieu releva enfin sur le chandelier, pour éclairer ceux qui étaient appelés au festin, pour nous servir des expressions de son disciple Clément l'Alexandrin. Tiré de sa retraite, pour diriger l'école d'Alexandrie, «cette véritable abeille de Sicile parcourait avec joie tous les prés spirituels et recueillant avec soin toutes les fleurs des écrits des prophètes et des Apôtres, elle formait, dans les âmes de ceux qui l'écoutaient, comme dans une ruche sacrée, des rayons très purs, non de miel, mais de connaissances et de lumières».

Mais celui qui donna le plus d'éclat et de célébrité à cette école, ce fut Clément d'Alexandrie, qui succéda à saint Pantène, vers l'an 189, comme nous venons de le dire, et fut l'une des plus pures gloires de cette époque. Comme Dieu avait tiré saint Justin des flancs du platonisme, où l'on donnait tout à l'idée, et saint Irénée, disciple de saint Polycarpe, du sein du traditionalisme, où l'on donnait tout à la révélation, pour former la théologie dogmatique, il attira Clément du sein du stoïcisme, où l'on donnait tout aux mœurs, afin qu'en sa qualité de moraliste, il ouvrit la voie à la théologie morale, tâche qu'il remplit avec un admirable succès, et au moment opportun où l'Eglise en avait le plus grand besoin, car le fleuve des passions, refoulé par les digues que la loi du Christ était venu poser à la concupiscence, cherchait à rompre les barrières, et à inonder les champs du christianisme. La vocation de Clément fut de rétablir, contre Carpocrate, Épiphane, Valentin, etc., les règles de la morale chrétienne, méconnues par eux.

Il divisa sa matière en trois degrés. Le premier degré, représentant la vie purgative, est contenu dans son livre *Exhortatio ad Græcos*, où il fait ressortir la fausseté des maximes païennes, l'inanité, l'inéptie et le ridicule du culte idolâtre, pour en expurger ceux à qui il s'adresse. Le deuxième degré, représentant la vie illuminative, est développé dans son *Pédagogue*, ou *Préceptes de la vie commune*. Il trace, dans ce résumé de sa morale, les premiers éléments de la vie, les premiers principes de spiritualité qui conviennent à de faibles enfants du catéchuménat. Sous le pseudonyme de *Pédagogue* il entend le Verbe divin instruisant l'humanité, qui est dans l'enfance spirituelle, ce Verbe, qui est le Milieu par excellence, ou par appropriation, comme disent les théologiens, le moyen terme de la Trinité, de l'homme et de Dieu. Le troisième degré, répondant à la vie unitive, et confinant au quietisme, en certains endroits, est développé dans les *Stromates* ou *Mélanges* appropriés aux fidèles, qui sont arrivés à un degré supérieur de force, de perfection, de virilité spirituelle. C'est un essai de théologie morale et de philosophie chrétienne, dont la pensée est plus d'une fois obscure et enveloppée, à cause de la loi du secret. Il y trace les premiers linéaments à la théologie mystique et ouvre la voie scientifique, dans laquelle devaient marcher depuis les Pères et les docteurs, appelés à donner une si grande impulsion à la théologie. Il y marque l'ensemble de la vie chrétienne, à partir du plus humble degré, jusqu'à la vie contemplative et unitive, telle que la comprenaient les vierges et les ascètes des deux sexes qui, voués, dans la solitude, à la prière, à la méditation, présentaient le côté le plus divin du christianisme.

Saint Jérôme appréciait si favorablement l'illustre Alexandrin, comme philosophe, qu'il disait en parlant de lui : «Que peut-on y trouver d'inculte ? Qu'y a-t-il qui ne provienne des entrailles de la philosophie ?» Ailleurs, parlant de son grand savoir, il ajoute : «Clément laissa, sur une incroyable variété de sujets, une quantité d'ouvrages on ne peut plus utiles, soit pour l'histoire de la philosophie, soit pour l'art et l'exercice de la dialectique, soit pour établir la concorde entre la foi et la raison»

Ces paroles du solitaire de Bethléem disent assez que Clément ne se borna point au côté divin de la philosophie. Jusque-là, l'enseignement avait été théologique et traditionnel, mais un mouvement scientifique s'était manifesté, avons-

nous dit plus haut, dans l'école des catéchèses d'Alexandrie, dès avant Clément ; cependant ses devanciers n'avaient fait qu'indiquer cette voie d'une manière orale. Clément fait un deuxième pas, innove sur ses prédécesseurs en dénonçant ce mouvement par écrit, appelle la science, s'en empare, l'introduit dans le sein du christianisme pour la régénérer, et en inaugure ainsi le troisième degré dans ce que nous appelons la philosophie chrétienne.

La philosophie chrétienne est l'expression la plus haute de la raison ; elle éclaire le dogme et l'environne de l'éclat de l'évidence métaphysique, comme nous l'apprend saint Thomas. «La science de la foi, écrit-il, ne considère les êtres créés qu'en tant qu'ils réfléchissent une image imparfaite de la divinité ; la philosophie humaine les considère dans les manières d'être, qui leur sont propres. La philosophie se propose l'investigation des causes secondes et spéciales, le fidèle médite la cause première. Dans l'enseignement philosophique, on part de la connaissance des créatures pour arriver à Dieu, qui est le terme. Dans l'enseignement de la foi, on commence par la notion de Dieu, et, découvrant en Lui l'ordre universel dont Il est le centre, on finit par la connaissance des créatures. Cette seconde méthode est plus parfaite, parce qu'elle assimile l'intelligence humaine à l'intelligence divine qui, se contemplant, contemple en soi toutes choses. Et cependant la science des théologiens peut emprunter parfois aux travaux des philosophes, non pour son besoin, mais pour entourer de plus de clartés les dogmes qu'elle présente à notre croyance» (Saint Thomas, cité par Am. Gabourd, *Histoire de France*, t. VI, p. 278). Le saint docteur marque aussi dans ce passage, avec la clarté qu'il sait apporter dans toutes les questions qu'il touche, les traits caractéristiques de la théologie qui part de Dieu et va aux créatures ; et de la philosophie qui part des créatures et remonte à Dieu. De là cette célèbre maxime de Bacon, que beaucoup de science ramène à Dieu ; et qu'un peu de science détourne de lui ; et cet autre mot de Joseph de Maistre : «La science est une espèce d'acide qui dissout tout les métaux, excepté l'or. La science et la foi ne s'allient jamais hors de l'unité».

Mais tout en rendant les dogmes plus accessibles à l'intelligence, la certitude de la philosophie étant toute rationnelle, ses enseignements sont très exposés à l'erreur, et ses affirmations très sujettes au doute. De là pour les philosophes la nécessité de fixer les yeux de leur esprit vers le Vatican, afin de comparer leur doctrine aux enseignements qui descendent de ces hauteurs ; de demeurer sous la surveillance de l'autorité ecclésiastique, tout en gardant une complète liberté, car son magistère s'étend sur la philosophie comme sur la théologie.

Mais si l'Église surveille la science, elle ne la craint pas ; au contraire, elle lui donne la main, l'encourage et en poursuit le progrès avec une invincible persévérance. Clément dépasse les limites du mouvement théologique et se livre à l'élan de la philosophie chrétienne ; rien de plus juste ; il en avait le droit. A son tour la Papauté, ne pouvant se désintéresser en face de cette nouveauté, surveille l'enseignement qui allait en surgir ; c'est aussi son droit : mais comme elle n'avait pas prescrit à Clément l'initiative de sa démarche, dans l'intérêt de la science, elle lui en laisse la plus grande latitude, aussi bien que la responsabilité. Nous allons exposer le programme du savant Alexandrin.

La philosophie grecque était sans doute l'arsenal du paganisme et de toutes les erreurs qui avaient paru dans le monde, mais il y avait aussi du bon et du vrai, et c'est ce que Clément voulut recueillir.

Il vit que la philosophie chrétienne développée, offrait de grands avantages pour la foi, et qu'elle occuperait une place éminente dans l'opinion s'il parvenait à la faire adopter, ou même seulement à la faire étudier par les païens. Il donna le nom d'éclectisme à ce mouvement ou méthode, où il présente le christianisme comme tendant la main à la philosophie grecque, qu'il appelle une préparation à l'Évangile ; la relevant de ses ruines, l'accueillant dans son sein, du moins quant à ses parcelles de vérité, la perfectionnant, l'adoptant comme un moyen de corroborer la philosophie chrétienne en en faisant ressortir la supériorité. Il appelle la philosophie grecque, non un système, mais l'ensemble des vérités, des parcelles disséminées, çà et là. Cette philosophie n'existe pas chez les Grecs comme corps, mais comme système. En ce sens, il n'y avait pas de philosophie grecque, mais autant de philosophies que de philosophes. La philosophie grecque vraie, c'est celle qui a pour objet la recherche et l'étude de la vérité ; l'autre n'est qu'une fiction, un chaos.

Considérée comme philosophie inquisitive et non intuitive, elle embrasse les sciences naturelles, les arts, la géométrie, la médecine, la musique, la grammaire, surtout la dialectique, qui est l'art de rechercher le vrai. Il appelle ces sciences *clementares*, *disciplinaries*, *encyclicæ*, comme préparant et conduisant l'esprit à la vérité ; ou vraie philosophie. Cette branche de la philosophie est de l'ordre naturel, et ne fait partie de la science chrétienne qui a son fondement dans la révélation, que comme partie intégrante, indispensable, tout comme les éléments sont indispensables à toute science.

Nous pouvons même ajouter que cette raison naturelle, inquisitive appartient depuis à l'Église, en tant qu'elle a été retrempee dans la lumière évangélique, et qu'avant de s'en servir, l'Église voulut la régénérer et la purifier en la christianisant. Elle a passé dans son crible comme une montre ou tout autre outil qui, après avoir passé entre les mains de divers ouvriers, est remis au maître qui y donne la dernière main et le rend apte au ministère ou service pour lequel il a été confectionné. L'esprit du christianisme est un esprit de méthode, parce que c'est un esprit d'ordre et de logique. Jésus-Christ étant la raison éternelle, le *logos* par excellence, nulle part, comme dans l'Église on ne trouve une raison plus forte, une logique plus infaillible. Aussi, s'est-elle emparée de toutes les conquêtes de la raison et de la philosophie antique, a façonné sa méthode par l'exercice, l'a soumise aux règles de la scolastique qui est la gymnastique de l'esprit humain, lui a donné cette souplesse et cette vigueur qui l'ont rendue toute puissante, et terrible aux adversaires de la vérité catholique.

Mais ce n'est pas de cette sorte de philosophie qu'il s'agissait aux yeux du docte Alexandrin ; celle qu'il avait en vue, était la philosophie intuitive qui comprend la métaphysique et la morale : celle, en un mot, au sein de laquelle régnait la confusion la plus grande. Elle comprenait les philosophies de Platon, de Pythagore, de Socrate, de Thalès, de Zenon, d'Épicure, d'Aristote, c'est-à-dire autant de philosophies qu'il y avait eu d'écoles ou d'hommes de génie capables de formuler un ensemble de doctrine ; et chacune d'elles représentait non pas la philosophie, mais un système philosophique composé d'éléments discordants. Ce fut en cet état que Clément la prit pour la tirer du chaos, en extraire tout ce qu'il y avait de bon et en former cet éclectisme dont nous avons parlé. Les apologistes avaient prélué à ce système, lorsqu'ils disaient avec saint Justin que chaque école n'offrait que quelques parcelles de vérité, parce qu'aucune ne possédait le Verbe parfait et complet dans le Christ. En montrant aux Grecs la vérité disséminée chez leurs philosophes, mais pure et entière dans la doctrine du Christ, les apologistes posaient le principe de l'éclectisme. Ce fut le point de départ de Clément d'Alexandrie de ne voir la philosophie dans aucune école grecque, mais dans leur agrégation. «Je n'appelle pas philosophie, dit-il, la philosophie de Platon, de Zenon ou d'Épicure, etc., mais le choix de tout ce qu'il y a de bon en chacune de ces philosophies : *Hoc totum selectum dico philosophiam*». «Nous appelons philosophie, dit-il, encore ailleurs,

les sentiments de diverses écoles, *in unaquaque hæresi*, conformes à la vérité et à la loi morale, et recueillis avec discernement en un seul tout : *Decreta in unam coacta electionem*» (Lib. VI). Or, ces parcelles de vérité, Clément les montre comme des lambeaux détachés de la théologie du Verbe éternel, comme des emprunts, des vols faits aux livres de Moïse et des prophètes, notamment les parcelles qui sont dans Platon, qu'il appelle, un philosophe issu des Hébreux, *ex Hæbreis philosophus Plato*. Il y avait donc chez les Grecs une philosophie, mais une philosophie distincte de celle des écoles, et composée de fragments qui, réunis en corps, contenaient les vérités traditionnelles révélées primitivement et conservées dans les livres des Hébreux, d'où les philosophes Pythagore et Platon principalement les ont tirées.

Le désir d'éclairer les païens et de préparer leur conversion ne suffisait pas, il fallait trouver une méthode qui conduisît à cette fin sans offusquer les regards des profanes. Clément conçut une pensée digne de son génie et de son zèle, pensée si grande, que d'aucuns l'ont considérée comme présomptueuse et téméraire. Mais il faut convenir aussi qu'il était en position de la proposer et de la faire adopter dans toute son étendue. Il avait été élevé dans la philosophie grecque, à l'école de Zenon, dont il conserva toujours un peu de la sévérité, tempérée toutefois par l'esprit chrétien. Même après sa conversion, il était engoué pour cette philosophie stoïcienne jusqu'à dire qu'elle a été pour les Grecs ce que la loi fut pour les Juifs, qu'elle fut une préparation à la loi évangélique, que la justification des Grecs est attachée à la philosophie comme celle des Juifs à la loi. De plus, il était au centre même de l'enseignement profane, dont il connaissait le fort et le faible, dans cette ville qui était le point central du développement intellectuel et des vérités disséminées dans les différentes écoles de l'Orient, là où s'était opéré jadis le syncrétisme, le rapprochement, la fusion entre les deux systèmes gréco-oriental.

Il s'agissait de tenter, entre la philosophie grecque et le christianisme, ce qui avait été fait sous les Ptolémées, en montrant par la voie de l'éclectisme les nombreux rapports qu'il y a entre l'une et l'autre. La difficulté était de trouver un critérium ou point de départ commun, d'où l'on pourrait arriver, de déduction en déduction, à une entente. L'obstacle n'était pas du côté du chrétien, qui possède, dans la synthèse de son symbole et dans l'Écriture, tout ce que la vérité profane possède de vérités disséminées, mais du côté des Grecs, très prévenus contre la doctrine chrétienne. Ne pouvant choisir pour critérium ni l'Écriture ni le Symbole, il ne restait que le parti de se rejeter sur la raison, et en quelque sorte dans la nuit et le doute du paganisme. La difficulté était grande, le génie l'aplanit et suppléa au manque d'éléments en imaginant le plan que voici :

Sa première idée était de comparer les divers systèmes de philosophie grecque avec la doctrine chrétienne. Il espérait, par ce rapprochement, que ces systèmes obscurs, contradictoires, de la Grèce, tomberaient en face de l'enseignement clair et précis de l'Église, et que les flots de lumière que celle-ci jetterait au sein de l'obscurité des systèmes orientaux suffiraient à en démasquer la fausseté et à en démontrer l'inanité, en même temps que la supériorité de la sagesse évangélique ressortirait de ce parallèle accablant. La conséquence immédiate était d'ériger l'enseignement chrétien en règle suprême des systèmes et d'en faire la pierre de touche pour discerner le vrai du faux, l'or pur du plomb vil. En admettant cette méthode, il était évident que tout ce qui serait reconnu conforme à la doctrine de l'Église serait pris comme vérité, et tout ce qui serait reconnu difforme serait rejeté comme erreur. Par ce moyen, les nombreuses vérités dispersées dans des systèmes disparates et bizarres trouvaient dans le christianisme leur place naturelle, et concouraient à la divine harmonie de la vérité complète. Il donna à ce premier principe le nom de critérium dogmatique.

Venait ensuite le critérium de raison ou secondaire. Les dogmes primitifs, mais erronés de l'existence de Dieu, de la création, de la providence, de l'origine de l'homme, du principe du bien et du mal, constituaient le fond de la philosophie grecque et des points communs sur lesquels la philosophie humaine, la raison, s'était longuement exercée. Clément prit ces dogmes, les illumina au reflet de la lumière évangélique, et ce qui était obscur et enveloppé dans le chaos parut clair sous les irradiations des vérités chrétiennes, qui avaient depuis longtemps envahi les écoles païennes. Si celles-ci étaient incapables de les établir, elles ne pouvaient du moins résister devant les preuves démonstratives fournies par la dialectique. Cette démonstration transpirait partout, au sein et au dehors de l'Église, dans les interrogatoires des confesseurs, dans les apologies, dans les écoles chrétiennes, qui tendaient à devenir publiques. Et ces rayonnements de lumière exerçaient une influence d'autant plus efficace que la raison grecque était plus obscure et plus faible. Inconsciemment elle subissait cette influence, comme l'enfant subit l'ascendant du père, le malade celui du médecin, le disciple celui du maître ; elle se trouvait ainsi déjà sensiblement régénérée, christianisée et disposée partant à accepter cette doctrine qui jetait un si grand jour dans le chaos de ses pensées, et à se mettre et demeurer sous le contrôle de l'enseignement chrétien, à raison de sa supériorité. C'était faire subir indirectement le critérium dogmatique sans effrayer la raison.

En troisième lieu, une fois convertis, il était évident qu'il serait loisible aux Grecs de garder le manteau philosophique, ainsi que les idées de leur philosophie régénérée et rappelée dans le sentier de la vérité pure par l'éclectisme. De son côté, le chrétien profitait des rayons de lumière épars dans les systèmes des diverses écoles grecques, de leurs arguments, de leurs méthodes, qui jetaient de nouvelles clartés dans les enseignements de la doctrine chrétienne, élargissaient l'horizon scientifique et contribuaient si puissamment au développement théologique, métaphysique et moral. Pouvaient-ils rebuter cette dialectique qui protège non seulement les parcelles de vérité, mais qui abrite sous son manteau la vérité complète du Christianisme, et sera un jour l'arme invincible et victorieuse de la théologie. C'était un élément terrestre déposé par la raison humaine dans les livres grecs ; l'Église s'en empara, le régénéra sous le souffle évangélique, et s'en servit utilement pour son usage.

Ce plan avait encore l'avantage d'attirer au christianisme les esprits droits, éclairés et sincères. Ils reconnaissaient, dit l'abbé Blanc dans son *Précis d'Histoire ecclésiastique*, d'où nous avons extrait la substance de cet aperçu sur l'école d'Alexandrie, «ils reconnaissaient la vérité, soit par la seule lumière naturelle qui les illuminait, soit de plus par le reflet de la lumière évangélique qui brillait de toute part ; ils avouaient ces vérités, il les recevaient dans leur entendement avec le cortège de leurs preuves antiques ; leur raison s'enlaçait en quelque sorte dans cet ensemble, et se trouvait ainsi naturellement entraînée avec l'ensemble infime dans le corps complet et si lumineux des doctrines chrétiennes». Ainsi, Clément, en considérant la philosophie grecque comme préparation à la foi, présentait le christianisme comme tendant la main à cette philosophie, la relevant du fond d'un scepticisme écœurant, l'accueillant dans son sein, et l'adoptant comme une des bases et l'un des premiers éléments de la philosophie chrétienne.

Clément indique la voie, prépare la théorie à double face, c'est-à-dire profane et chrétienne, mais n'a pas le plaisir d'en faire l'essai pratique, parce que le catéchuménat, étant essentiellement théologique et chrétien, ne permettait pas de poursuivre un tel programme. Il en légua l'initiative à son disciple Ammonius Saccas, qui s'annonça comme le restaurateur de l'antique philosophie. Il fallait une extrême circonspection de sa part, car il se trouvait en face d'un double élément, l'élément profane et païen, qui reproduit les vérités disséminées, et l'élément chrétien, en tant que ces vérités devaient trouver entrée dans le Symbole. Pour ne pas effaroucher les esprits, il fallait dissimuler dans l'ombre le côté chrétien, et ne laisser paraître que le côté profane et philosophique. Ne pouvant exécuter un pareil plan dans une école de catéchèse, il fonda un lycée ou cours spécial séculier, libre, sans programme avoué, sans air de propagande. Cette école devait être le rendez-vous de tous les esprits, sans distinction de religion, de parti, et comprendre l'ensemble de toutes les vérités.

Ce système ne pouvait être qu'incomplet, comparé au Symbole, mais il l'emportait infiniment sur tous les systèmes grecs : 1° par son fond, qui donnait la solution de toutes les grandes questions que la Grèce avait si longtemps traitées sans pouvoir les résoudre ; 2° par sa forme lumineuse, ferme et procédant sous l'influence de la raison chrétienne. Quoiqu'il en soit, cette méthode répondit si bien au besoin de l'opinion publique et des esprits, fatigués du scepticisme, et instinctivement portés vers tout ce qui pourrait les en tirer, qu'il se fit un concours immense autour de la chaire d'Ammonius : on y voyait confondus, les chrétiens et les païens de toutes les écoles comme de toutes les couleurs. C'était bien là le rêve que Clément avait entrevu, la préparation au christianisme par la philosophie, et Ammonius ne fait que réaliser avec une science immense le plan de son maître. Malheureusement, le succès ne couronna point de si beaux commencements et ne répondit point aux excellentes intentions des fondateurs. Clément avait indiqué les connaissances élémentaires comme point de départ, puis l'ensemble des vérités disséminées, le Symbole chrétien, et enfin la philosophie divine, ou la gnose qui devait résulter de l'harmonie de la loi et de la raison. Ammonius remplit la première partie du programme, mais il échoua dans la deuxième ; son néoplatonisme ou syncrétisme, en voulant concilier la mythologie et l'Évangile, réunir la paille et le bon grain, établit dans son école deux courants, l'un chrétien, l'autre païen ; c'étaient comme deux tendances qui n'attendaient que deux hommes capables d'entraîner les esprits vers deux pôles opposés. Nous avons nommé Origène et Plotin.

Pour les chrétiens, la vraie philosophie, c'est l'Évangile, sans exclusion des vérités éparses dans les diverses écoles ; ils n'étaient donc pas hostiles à un système de conciliation et de vérités communes qui rend la vie à la philosophie grecque expirante, fait ressortir l'identité du symbole chrétien aussi bien que sa supériorité, plaît aux philosophes profanes qui en sentent le besoin au milieu de leurs éternelles divisions, et aux docteurs catholiques qui s'en faisaient un point d'appui pour amener les Gentils à la foi. Si tous les esprits avaient su demeurer sous la tutelle de l'Église, évidemment il n'y aurait pas eu de bifurcation dans l'école d'Ammonius ; mais saint Augustin et Bossuet disent qu'il y a deux sortes de savants : les uns ont la foi pour drapeau, et les autres la raison, ou la science abandonnée à elle-même, à l'exclusion de la foi. Les premiers, avançant à la clarté d'un phare lumineux et guidés par un excellent gouvernail, voguent sans crainte dans toutes les directions, vont toucher sans danger à tous les horizons de la science ; les autres, n'ayant pour guide que le caprice de leur imagination, flottent à tout vent de doctrine, courent rapidement vers le sens réprouvé et s'abandonnent aux passions d'ignominie : voilà ce qui explique comment Origène, marchant sous l'autorité de l'Église, persévéra dans les sentiers de la vérité et profita de tous les avantages que l'éclectisme offrait à la science ; tandis que Plotin, en secouant le joug de l'autorité, s'égara dans les voies que n'illumine pas le soleil de la Papauté. Nous ne le suivons pas dans ces sentiers obscurs et scabreux du néoplatonisme où il s'engage sous l'étendard du rationalisme ; nous préférons reprendre l'histoire d'Origène, donnant lui aussi la latitude la plus étendue à sa raison, mais sous le frein de l'autorité romaine.

Quant à l'école des catéchèses, elle n'avait pas Origène, cessé de fonctionner à côté de l'école mixte d'Ammonius. Après Clément, elle avait été confiée à saint Alexandre, depuis évêque de Jérusalem, et d'Alexandrie elle passa sous la direction d'Origène, qui lui donna une célébrité prodigieuse. Malgré les fatigues du catéchuménat, ce génie était encore en état d'occuper simultanément sept sténographes qui écrivaient chaque jour, sous sa dictée, ces admirables tables auxquelles il donna les noms de *Tetraples*, d'*Hexaples*, d'*Octaples* et d'*Ennaples*, selon qu'il mettait en regard quatre, six, huit ou neuf textes. Ce fut surtout dans les scholies et les commentaires dont il accompagnait ces textes que le génie d'Origène prit tout son essor. Se jetant dans le vaste champ des allégories, il ne cessa de faire couler du sein impérisable de l'Écriture les doctrines les plus mystiques de la religion, et le sens le plus élevé et le plus profond de la philosophie.

Toutefois, son grand esprit ne put s'enfermer dans le cercle trop étroit des catéchèses, non plus que dans le sillon de l'exégèse. Désireux d'étendre ses relations, il vint à Rome, dit Eusèbe, poussé par le désir de voir cette Église, la première de toutes, comme il le dit lui-même, et que gouvernait alors le bienheureux Zéphyrin. De retour à Alexandrie, il reprit les catéchèses, mais pour suffire à ses immenses travaux, il en partagea le cours avec Héraclas, humaniste et philosophe distingué¹.

L'affluence des auditeurs gentils qui accouraient pour l'entendre lui fit voir la nécessité de s'instruire à fond dans la philosophie profane. Il suivit les leçons d'Ammonius et conçut naturellement la pensée d'appliquer lui-même l'éclectisme à la conversion des païens. Voici sa méthode : « Il commençait, dit Eusèbe, par apprendre à ses disciples la géométrie, l'arithmétique et les autres sciences préliminaires ; puis il les initiait aux enseignements des écoles, à la philosophie antique, dont il savait pénétrer le fond et les plus secrètes doctrines. Ainsi furent instruits saint Grégoire le Thaumaturge et son frère Athénodore. Après cette étude préparatoire, il leur expliquait les dogmes jusqu'aux idées les plus élevées, et les problèmes les plus profonds de l'Écriture »

Clément et Ammonius avaient conçu le plan de réunir les parcelles de vérité contenues chez les philosophes grecs à la vérité totale du christianisme, mais ils n'avaient pas eu la pensée de créer un traité de philosophie ; l'honneur de celle entreprise était réservé à leur disciple Origène, qui écrivit le fameux *Péri-Archon*, ou livre des principes, divisé en quatre

¹ Héraclas prit depuis la direction du catéchuménat, et devint ensuite évêque d'Alexandrie. L'illustre saint Denys le remplaça au catéchuménat comme sur le siège épiscopal de la même ville.

parties. C'était un premier essai de la raison opérant sur les dogmes. Son grand esprit prévoyant le péril qu'il y avait de s'aventurer sur un sujet si nouveau, fit, avant d'entrer en matière, une profession de foi, qui revient en substance au Symbole des Apôtres : *Illā sola credenda est veritas*, dit-il, *quæ in nullo ab ecclesiastica et apostolica discordat traditione*. Parlant de la méthode des Apôtres, il dit : « Ils enseignèrent les choses nécessaires à tous, même aux esprits les plus grossiers, mais ils laissèrent aux hommes sages et éclairés par le Saint-Esprit le soin de donner les raisons et les preuves de cet enseignement. Sur tous les autres points, ils se contentèrent d'affirmer leur existence, afin que les hommes studieux, les amateurs de la sagesse, et ceux qui s'en seraient rendus dignes pussent trouver dans la discussion de ces points un moyen d'exercer leur intelligence et de féconder leur génie ». Certes, le champ est assez vaste pour que la raison puisse encore se livrer à tout son essor sans envahir le domaine de la foi. Telle était, du reste, l'opinion de Justin, d'Irénée, de Clément, telle sera celle des Augustin, des Anselme, des Bernard, des Thomas d'Aquin.

La profession de foi bien établie, Origène indique les points laissés à la discussion, et entre ensuite en matière dans son *Péri-Archon*. Son essai était rationaliste, sans doute, mais il était retenu dans les bornes par le frein salutaire de l'autorité. Toutefois, de ce rationalisme orthodoxe au rationalisme de l'indépendance de la pensée, le pas était si glissant que plusieurs s'y laissèrent depuis entraîner ; entre autres Théodore de Mopsueste, qui paraît avoir été le premier à en franchir les limites, vers la fin du IV^e siècle ou au commencement du V^e, et fut le centre du mouvement hétérodoxe d'où sortirent les deux grandes hérésies des pélagiens et des nestoriens, en niant le péché originel et en ruinant le mystère de l'Incarnation. Pour Origène, il se tint constamment dans le rationalisme catholique, le seul qui ait chance de se maintenir dans les régions de la vérité, parce qu'il part d'une base assurée, et que, tout en s'exerçant dans les hauteurs de la métaphysique, il ne perd point de vue cette règle suprême que tient le successeur de Pierre.

En parlant ainsi d'Origène, nous entendons l'Origène chrétien, l'Origène tel que nous le représentent Eusèbe, les saints Grégoire le Thaumaturge et de Nazianze, saint Athanase, saint Basile, Didyme l'Aveugle, saint Chrysostome, parmi les anciens ; le P. Halloix, D. Ceillier, Tillemont et les Bénédictins, parmi les modernes ; et non l'Origène tel que le font saint Méthodius de Tyr, Théophile d'Alexandrie, saint Jérôme, Noël Alexandre. Nous honorons cet Origène, qui a toujours eu des mœurs pures et austères, ce prêtre modèle qui enseigna toute sa vie la doctrine chrétienne sous la direction des évêques et du Pape, ce philosophe qui ne s'est jamais départi du symbole apostolique et romain, et qui a placé cette synthèse de la foi en tête de son *Péri-Archon* comme pour protester contre les fausses interprétations et montrer combien il désavouait toute opinion contraire à ce symbole, même dans ses opinions les plus hardies, qu'il n'émet qu'avec une crainte extrême. Si nos rationalistes marchaient comme Origène, *cum magno metu et cautela* (*Péri-Archon*, lib. I, cap. vi, n°1), ils ne se hasarderaient pas à avancer avec tant d'assurance les opinions les plus audacieuses.

Que si on trouve dans Origène des expressions incorrectes, inexactes, qui semblent même contraires au dogme catholique, évidemment, c'est que les unes ont subi des altérations de la main des hérétiques ; d'autres ne sont que des idées non arrêtées, nullement destinées à être publiées sans avoir subi une révision : la plupart enfin, quoique inexactes, étaient susceptibles d'un sens orthodoxe. Ces assertions sont justifiées soit par Origène, qui se plaignait dès son vivant de ces falsifications, et des indiscretions de son ami Ambroise, qui avait publié des écrits qui devaient être revus, soit par ses défenseurs, qui n'hésitaient pas à leur donner un sens orthodoxe. Ces mêmes expressions se trouvent chez d'autres Pères du IV^e siècle sans qu'on les ait suspectés d'hérésie. Bref, s'il semble s'écarter de l'orthodoxie sur certains points, ce n'est qu'autant que cette doctrine ou ces expressions ne sont pas dans son idée en contradiction avec le Symbole qu'il a pris pour règle et pour base, et sur des points qui, n'étant pas encore définis, appartenaient encore à la libre discussion. D'où il résulte qu'Origène n'a jamais été hérétique, qu'il n'a pas cessé d'être un excellent témoin de la doctrine traditionnelle, et un des plus irrécusables ; car son esprit actif et aventureux ne se fût jamais renfermé dans le cercle étroit d'un symbole, si ces limites restreintes ne lui eussent pas été imposées par la tradition. Pour tout résumer, Origène a eu des admirateurs et des adversaires avant et après sa mort ; mais la question de l'origénisme, si violemment agitée depuis, n'atteint pas la foi de l'auteur du *Péri-Archon*, soit parce que de son temps ces questions n'étaient pas définies, soit parce que les ouvrages de l'illustre docteur avaient reçu des altérations nombreuses.

Il résulte de toutes ces considérations que la Papauté a pris le drapeau de la science dès le jour que Jésus-Christ la chargea de relever la vérité de l'abîme où elle avait sombré, d'enseigner les nations et de les confirmer dans la foi, et qu'elle n'a jamais cessé de le porter bien haut. Tout en posant les assises inébranlables de la vraie science, en créant des écoles, en encourageant l'étude, en illuminant les docteurs, elle marche à côté comme régulatrice de l'enseignement et exerce partout le magistère perpétuel que le Christ a établi pour rendre durables les fruits des célestes doctrines. Enseigner la religion, combattre l'erreur, établir l'accord entre la foi et la raison, c'est là qu'aboutit ce magistère. Avec ce magistère, l'Église reçut en même temps le don merveilleux de communication et les lumières nécessaires pour distinguer la vérité au milieu des ténèbres, la disséquer, la débrouiller au sein du chaos, la mettre en évidence aux yeux de tous, et au besoin obliger à y croire ceux qui, possédés du mauvais esprit, préféreraient leurs propres lumières à celles de la révélation et de la foi.

A celui qui demanderait comment les Papes pouvaient exercer ce magistère, ou qui objecterait que toutes les fondations d'école et toutes ces grandes études, étaient sinon de droit, au moins de fait, indépendantes de la Papauté alors opprimée sous la puissance des Césars et reléguée dans les cryptes de Rome, je répondrai, une fois pour toutes, par une observation importante que le lecteur est prié de bien mettre en mémoire, soit parce que nous n'y reviendrons pas, soit parce qu'elle est très nécessaire pour la bonne intelligence de ce chapitre et de ceux qui suivent.

A travers les persécutions des premiers siècles, comme à travers les obscurités du moyen Age et l'apostasie de l'ère moderne, il n'est pas toujours facile au lecteur de bien saisir l'influence que la Papauté pouvait exercer principalement dans les pays éloignés de Rome, sur la formation et la direction des écoles, par exemple, la protection qu'elle pouvait accorder aux sciences, aux belles-lettres et aux arts ; on attribuera aux Papes des progrès scientifiques et artistiques qui semblent s'être accomplis sans aucune participation de Rome ; on rencontrera des noms de savants, d'artistes qui semblent n'avoir rien de commun avec le Saint-Siège, des noms mêmes que l'histoire flétrit à cause de la licence de leurs écrits ou de leur pinceau. Quand ces objections ou d'autres semblables se présenteront à l'esprit, et elles reviendront fréquemment, nous avertissons le lecteur de ne pas oublier que la Papauté n'a jamais cessé d'avoir été réellement la voie, la vérité et la vie de tout : *Ego sum via, veritas et vita* ; et que pendant les siècles primitifs, comme au moyen âge et de-

puis la renaissance, elle fut toujours et bien plus sensiblement qu'en notre siècle d'impiété et de libéralisme, la vie des peuples, des États, des communautés et des individus.

Pour nous borner en ce moment aux siècles que nous venons d'étudier, quoiqu'il soit difficile de savoir comment les Papes, constamment sous la menace du glaive impérial, cultivaient, encourageaient les sciences et donnaient l'instruction aux néophytes et aux catéchumènes de Rome, il n'est pas moins certain qu'il y avait des écoles proprement dites, des cours organisés d'où sortaient de savants Papes pour gouverner l'Église, de saints évêques qui devenaient leurs conseillers ou qui étaient députés pour porter l'Évangile dans les missions apostoliques, d'illustres apologistes qui en remontraient aux empereurs philosophes. Connaissant l'action universelle et incessante que les Papes exerçaient du fond de leur retraite aux catacombes, on peut, sans témérité, présumer qu'ils étaient les inspireurs et les directeurs en chef de ces cours, après en avoir été les initiateurs, et peut-être les fondateurs. Où étaient tenues ces écoles, qui les dirigeait, quel était le programme des études ? L'histoire ecclésiastique garde un profond silence là-dessus. Nous savons que saint Justin avait établi une école de philosophie chrétienne près de la chaire apostolique, à l'instar de celles de l'Orient, mais cette école, connue sous le nom de *ludum litterarium*, lui survécut-elle, ou disparut-elle avec son martyr, arrivé l'an 107 ? Nous ne le savons pas. On prétend néanmoins que Tatien, qui s'égara depuis, succéda à saint Justin, et Rhodon à Tatien. Toujours est-il que, pendant cette sanglante époque, Rome fut le théâtre de plusieurs savants conciles, qu'on y donnait une solution à toutes les grandes difficultés, et qu'il y avait des hommes capables de réfuter tous les sophismes des hérétiques, et de répondre aux jongleries de Longin, d'Hiéroclès, de Porphyre, de Jamblique et de toute la tourbe des gnostiques, ce qui indique que Rome n'avait pas cessé, même pour le catholicisme, d'être le foyer d'où la lumière de la science jaillissait sur toutes les parties du globe.

Du temps de Clément d'Alexandrie et d'Origène, c'est-à-dire dès le commencement du III^e siècle, il y avait à Rome le prêtre Caïus, qui combattait les montanistes et les cérinthiens par des ouvrages fort estimés ; il y avait également saint Hippolyte, que saint Jérôme appelle un profond théologien et un homme très éloquent.

Nous répondrons encore que, s'il n'y avait pas toujours la liberté, il y avait des jours plus sereins, des jours de répit, qui permettaient aux Papes de sortir des catacombes et de se mettre en rapport avec toute la catholicité, et que dans les jours les plus mauvais, il y avait des hommes dévoués qui exposaient leur vie pour aller consulter les Souverains-Pontifes et en apporter des conseils et des lumières. Que s'il n'y avait pas alors des locomotives et des fils électriques, les chemins de Rome étaient cependant connus et fréquentés par terre et par mer ; que le Pape était alors comme aujourd'hui au courant de ce qui se passait dans le monde, qu'il savait les matières et les doctrines qu'on enseignait dans telle ou telle école, et si l'enseignement y était orthodoxe ou non. Le voyage de saint Pierre en Orient, et probablement dans d'autres contrées occidentales ; celui de saint Polycarpe à Rome, sous saint Anicet ; la grande dispute de la question pascalle entre le Pape saint Victor et les Asiatiques ; les démêlés de saint Etienne avec l'Église d'Afrique, et avec saint Cyprien en particulier ; une foule de causes majeures portées devant le tribunal romain, tout cela prouve que les Papes ont été constamment l'âme et la vie de tout ce qui s'est fait de grand et d'important dans l'Église, et que, même dans les temps les plus sombres, il y avait entre les successeurs de Pierre et le reste de la catholicité des rapports plus intimes qu'on ne pense.

Pour rendre ces raisons plus saisissantes, servons-nous de l'exemple que nous avons sous les yeux. Rome est au pouvoir d'un usurpateur et de la démocratie italienne. Le Pape est prisonnier au Vatican, et les cardinaux sont étroitement surveillés. Assurément, dans quelques siècles d'ici, on verra difficilement l'influence que la Papauté peut ainsi exercer dans le monde ; et pourtant, en réalité, rien ou presque rien ne se meut sans le Pape : nous le voyons à la tête de toutes les nobles entreprises, les inspirant quelquefois, toujours les encourageant. C'est un va-et-vient, un flux et reflux continuels de Rome. Le Pape, du haut du Vatican, a le regard fixé sur l'univers entier, et le monde entier regarde vers lui comme vers le sauveur de la société, le restaurateur des sciences et le protecteur des beaux-arts.

Aussi, lorsque l'Église sortit des catacombes, déjà ses idées avaient tellement envahi le monde et tellement prévalu sur les absurdités du paganisme, qu'il n'y avait plus ni rang ni condition où elles n'eussent pénétré. La force de la vérité et la beauté de ses enseignements lui avaient attiré tout ce qu'il y avait d'esprits élevés et tous les savants versés dans la philosophie grecque. Dès lors, elle put élever des temples magnifiques, consacrer des richesses immenses à leur décoration, déployer la splendeur de son culte, étaler l'appareil imposant de ses cérémonies, tandis que leur enceinte allait s'ouvrir à tout ce qu'il y avait de plus distingué dans l'empire pour lui faire entendre la parole de Dieu. C'est l'ère de l'éloquence qui s'inaugure et qui va montrer au monde étonné que l'art de la parole quitte le forum et le barreau pour se réfugier dans l'Église.

CHAPITRE XI : SUITE DU MÊME SUJET

PÈRES DE L'ÉGLISE. - THÉOLOGIE. - PHILOSOPHIE. - HARMONIE DE LA FOI ET DE LA RAISON. - LA THÉOLOGIE ET LES SCIENCES.

Dans la période que nous venons d'esquisser, et qu'on peut appeler période de transformation, la science déserte à jamais le paganisme, pour se réfugier dans les flancs du christianisme. Les génies de la Grèce ont passé, leurs systèmes ont fait place à l'illumineisme gréco-oriental, issu du syncrétisme alexandrin. Le siècle d'Auguste, qui fut, du reste, plus littéraire que scientifique, fut comme le chant du cygne, et comme le dernier éclat, la dernière étincelle d'un feu lointain qui va s'éteindre. A partir de cette époque, sciences et lettres païennes s'effacent devant les flots de lumière que le christianisme jetait à travers la société, se transforment, en passant par le crible de l'Évangile et de la tradition, et prennent un élan, une clarté, une vie que la révélation et la raison chrétiennes seules peuvent leur communiquer, comme on le voit par les écrits des trois premiers siècles.

Déjà Tertullien, saint Justin, le Bossuet des Pères de l'Église, par son érudition, saint Pamphile, auteur de l'*Apologie d'Origène*, et mort en 309, saint Méthodius de Tyr, martyrisé en 311, saint Lucien, prêtre d'Antioche, martyrisé en 312, Minutius Félix, Arnobe de Sina, Lactance, surnommé le Cicéron chrétien, saint Cyprien, le grand rhéteur de Carthage, et d'autres, avaient fait entendre leurs éloquents apologies et soutenu la doctrine chrétienne, en face des chevaliers et du glaive.

Dans ces travaux apologétiques et ces premiers chefs-d'œuvre enfantés par le génie chrétien, on voit déjà une grande activité intellectuelle. L'exposition y a de l'ampleur, elle est déjà riche d'érudition, de textes sacrés et de science théologique ; mais elle soulève à peine le coin du voile, qui dérobe les mystères les plus cachés aux regards profanes, n'insiste que sur les points fondamentaux du Symbole, répond à des calomnies : son but est moins d'approfondir des questions, que d'en établir la certitude, par le témoignage des faits surnaturels.

Les persécutions commandaient cette marche sage et réservée. Mais quand sonna l'ère du triomphe et de la liberté, l'Église vit sortir de ses flancs, et même du sein de l'erreur, des génies que Dieu y tenait en réserve, pour le jour où Il en aurait besoin. Maîtresse du monde, la religion n'a plus à justifier son existence, mais à soutenir ses dogmes contre l'hérésie ; sa morale, contre le relâchement et le luxe. C'est pourquoi les Pères, qui arrivent sur la scène, ne sont plus des apologistes d'une Église proscrite, mais les défenseurs d'une Église régnante, contre laquelle on conspire. Formant comme un brillant diadème autour de la Papauté, ils lui apportent leur concours contre les grandes hérésies, fixent, par leurs savantes discussions et leurs incomparables traités, la forme définitive de la théologie, et élèvent la raison chrétienne au rang qu'elle doit occuper, en plaçant la philosophie sur ses véritables bases.

C'est au IV^e siècle, surtout pendant la deuxième moitié, que ce mouvement intellectuel, protégé par la paix, s'accroît, et que la théologie se déploie largement, sous le souffle de cette pléiade de docteurs, qui remplissent cette lumineuse période. L'hérésie condamnée, dit saint Augustin, à servir d'aiguillon au développement doctrinal de la foi, l'hérésie, dis-je, qui avait, jusque-là, porté les livrées du paganisme, devient chrétienne, prend position en face du Symbole, dont elle cherche à ébranler tous les anneaux, par des agressions successives. Dieu veut que l'Église construise l'édifice peu à peu par un progrès régulier, et Il envoie des hommes, au moment opportun, pour l'avancement normal de Son œuvre. Un novateur se lève-t-il, voilà un athlète de la foi qui apparaît à l'horizon ; un point est-il attaqué, les défenseurs accourent, à l'envi, de tout côté, pour soutenir la vérité. Alors, les Écritures sont approfondies, la tradition interrogée, la philosophie appelée à constater l'harmonie de la raison et de la foi. Le dogme se dégage, est mieux précisé, dessine ses contours, et reçoit sa formule définitive, dans une décision brève, ou même dans un mot nouveau, peut-être, mais un mot sans réplique, comme fut le *Consubstantiel* de Nicée et le *Théotokos* d'Éphèse.

Tandis que le dogme s'éclaircit, l'exégèse, silencieusement courbée sur le texte de nos livres divins, étudie les idiomes primitifs, compare les textes, approfondit le sens qu'elle traduit en riches et fécondes applications, à l'appui de la théologie (Mgr Dabert, évêque de Périgueux, Discours à Toulouse, pour l'érection de la Faculté de Théologie).

C'est ainsi qu'à côté d'Arius, de Nestorius, d'Eutychès, on vit paraître, sur le théâtre, chez les Grecs, le grand saint Athanase, qui mérita une telle estime de ses contemporains, que, l'un d'eux, le moine Corne a pu dire : « Quand vous trouverez quelque chose de saint Athanase, si vous n'avez du papier, écrivez-le sur vos habits ». Saint Grégoire de Nazianze, surnommé le Théologien, à cause de l'exactitude de sa doctrine ; saint Basile la lumière de Cappadoce ; saint Jean Chrysostome, surnommé la Bouche d'or, à cause de sa grande éloquence ; saint Ephrem, saint Épiphanes de Salamine, saint Cyrille d'Alexandrie ; ajoutons encore saint Méléce d'Antioche, saint Cyrille de Jérusalem, Didyme l'Aveugle, Évagère du Pont, les deux saints Macaire d'Égypte et d'Alexandrie.

Parmi les Latins, dit Villemain, on ne pouvait espérer une pareille succession de grands génies. La décadence de Rome et de l'Italie, la civilisation récente et toute latine de la Gaule et de l'Espagne n'offraient pas à l'imagination les mêmes secours que les lettres grecques. Il se trouva cependant, dans le nombre de ces disciples multipliés chaque jour, des génies qui s'éveillèrent à sa voix, et les Églises d'Italie, d'Espagne, des Gaules et de Mauritanie eurent leurs orateurs et leurs savants, comme celles de la Grèce et de l'Asie (*Tableau de l'Éloquence chrétienne*, IV^e siècle).

L'Italie nous donna saint Ambroise, saint Pierre Chrysologue, saint Léon le Grand, cet illustre Pape qui ferme ce grand siècle de la théologie et de la littérature chrétienne, qui embrasse la dernière moitié du IV^e siècle, et la première du V^e ; saint Grégoire le Grand, qui clôture, avec tant d'éclat, la glorieuse série des Pères ; la Dalmatie, saint Jérôme ; l'Espagne, saint Isidore, saint Léandre, saint Ildefonse ; l'Afrique, saint Optat, saint Augustin, saint Fulgence, surnommé la langue et l'esprit des évêques africains, *lingua et ingenium* ; les Gaules, saint Hilaire de Poitiers, l'interprète de la Trinité ; saint Hilaire d'Arles, saint Grégoire de Tours, Salvien, saint Eucher, saint Vincent de Lérins, saint Claudien Mamert. C'est l'ère des docteurs succédant à l'ère des martyrs, comme l'hérésie avait succédé au paganisme.

Il est aisé de voir si les savants de la gentilité avaient des connaissances supérieures à celles des docteurs que nous venons d'indiquer, et d'une foule d'autres non moins célèbres. L'empereur Julien l'Apostat ne sentait que trop leur supériorité et leur ascendant, lorsqu'il souhaitait que les livres des Galiléens fussent brûlés et détruits (Lettre IX^e à Ecdicius), et qu'il défendait aux chrétiens d'étudier et d'enseigner les lettres.

De fait, le génie de ces grands hommes n'éclata pas seulement dans les chaires de ces récentes basiliques, que la paix de l'Église avait permis d'élever, mais il brilla encore plus par des traités dogmatiques et moraux, offerts aux fidèles, sous forme d'apologies contre les païens, ou de traités de polémique contre les hérétiques, ou par des commentaires sur l'Écriture Sainte. Quelles luttes scientifiques, au IV^e siècle, contre l'arianisme, le nestorianisme, l'eutychianisme ! Quels hommes que saint Athanase, saint Alexandre, saint Hilaire ! Quel est le philosophe de cette époque, qui ait montré autant de physique et d'histoire naturelle, que saint Basile, dans son *Hexaméron*, que Lactance, en son livre *De opificio Dei*, que Théodoret, dans ses *Discours sur la Providence* ; autant de science, d'érudition et de métaphysique, que saint Augustin dans sa *Cité de Dieu* ! Qui a mieux traité que lui de la liberté et de la grâce ? Qui s'est élevé à de plus sublimes considérations, qui a mieux précisé la vérité, mieux combattu l'erreur, mieux montré les limites de l'une et de l'autre, qui est monté plus haut et descendu plus profondément que l'évêque d'Hippone ! Qui a mieux défendu la spiritualité de l'âme que Claudien Mamert ? La sainteté, l'érudition, la grandeur du génie, la science, l'éloquence éclatent tour à tour dans les chefs-d'œuvre sortis de la plume de ces Pères, et excitent encore notre admiration, quoique à une distance de quatorze ou quinze siècles.

Tous ne prenaient pas une part active au combat contre l'hérésie, mais tandis que les uns entraient dans la mêlée, luttaient contre l'ennemi, par la parole et par des écrits, d'autres, comme saint Jérôme, se livraient à l'étude de l'Écriture, en extraient le suc religieux, tantôt goutte à goutte, tantôt par flots abondants, faisant ressortir le sens mystique, éclaircissant les passages obscurs, et en facilitant l'intelligence par de pieux et savants commentaires. Le même jetait, en même

temps, les fondements de l'histoire ecclésiastique. Socrate, Sozomène, Théodoret en disposaient les matières, et le vénérable Bède couronnait le monument par l'histoire complète des dix premiers siècles.

D'autres, comme envoyés pour compléter le plan de la Providence sur toutes les branches de la science, apparurent comme des moralistes consommés. Tel fut saint Grégoire le Grand, qui donna, dans ses *Morales* sur Job et dans ses *Homélies* sur Ézéchiel et sur les Évangiles, les règles les plus claires et les plus solides de la morale chrétienne. «Les plus belles maximes de la vie chrétienne, dit Butler, les règles les plus importantes de la piété et de la morale se trouvent décrites dans ses livres d'une manière toute sainte et toute pleine de grâce, de sagesse et d'onction». (*Vie des Saints*) C'est là que saint Isidore de Séville, saint Thomas d'Aquin et d'autres ont puisé les maximes sublimes que nous admirons dans leurs écrits.

Le seul nom de Grand, dont la postérité a orné son front, uni au titre de Docteur de l'Église, rend hommage à la profondeur de son savoir, à l'excellence de ses écrits, autant qu'à l'éminence de ses vertus, dit D. Cellier. Il est peu de vérités qu'il n'ait ou éclaircies ou défendues contre les hérétiques.

Quoique venu après les savantes luttes soutenues contre les grandes hérésies, ses ouvrages sont un puits de science où l'on trouve de quoi combattre les manichéens, les ariens, les nestoriens, les eutychiens, les pélagiens, etc. ; de quoi soutenir l'autorité suprême de la Papauté et celle des conciles généraux. C'est, de tous les Papes, celui qui nous a laissé le plus d'écrits.

Tel fut, dans l'ordre du temps, le dernier des quatre Pères qu'on a cru pouvoir comparer aux quatre Évangélistes ; et, dans l'ordre du mérite, un des plus illustres docteurs suscités pour répandre sur tous les siècles à venir les dons lumineux du bel Âge de l'Église, auquel il conserva cette honorable qualification jusqu'à la fin du V^e siècle. Et c'est ce Pape, grand moraliste, grand orateur, grand docteur, grand écrivain, grand savant, grand érudit, que l'on a osé accuser d'avoir haï et persécuté les lettres et les arts ! Il faut avouer que ces calomniateurs ont été bien mal inspirés, en choisissant pour victime un Pontife dont la grandeur a pénétré jusqu'au nom ! Nous ferons, plus loin, justice de ces calomnies.

Si des noms tels que ceux que nous venons d'indiquer et des œuvres telles que le *Pédagogue*, les *Stromates* de Clément d'Alexandrie, auteur plein d'érudition et de la plus pure philosophie, le plus savant des écrivains ecclésiastiques, au dire de saint Jérôme, celui que nul n'a surpassé en lumières et en éloquence selon Théodoret ; l'*Hexaple* d'Origène l'une des œuvres les plus prodigieuses qu'ait enfanté l'esprit humain ; l'*Hexaméron* de saint Basile, si admirable, que saint Grégoire de Nazianze, en le lisant, croyait être auprès du Créateur de l'univers et entrer avec Lui dans le secret de la création : on était convaincu qu'il suffisait d'étudier les œuvres de ce grand docteur pour devenir savant, et que celui qui possédait sa doctrine était un docteur consommé ; les *Commentaires* de saint Jérôme, cette œuvre merveilleuse par l'érudition, la profondeur et la science ; la *Cité de Dieu* de saint Augustin, où la théologie la plus pure s'unit à la métaphysique la plus élevée ; les *Morales* et les *Homélies* de saint Grégoire, qui ont élevé leur auteur au-dessus de tous les moralistes. Si de tels docteurs et de tels ouvrages ne représentent pas la science, dis-je, je demande dans quel autre écrivain de l'époque on pourra la trouver ? Sera-ce chez Julien l'Apostat qui, jaloux de l'éclat que jetait sur le christianisme le talent de ses docteurs, voulut entraver leur enseignement ? Sera-ce chez les néo-platoniciens ? Mais on sait avec quel emportement ils se jetèrent dans les sentiers de l'erreur. Sera-ce chez Libanius, le savant rhéteur de l'école de Constantinople, dont les leçons attiraient tous les génies de l'Orient et excitaient les applaudissements universels ? Mais de combien ne fut-il pas surpassé par ses élèves mêmes, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, dont M. Villemain a dit : «Je cherche en vain qui leur comparer dans le domaine désert du polythéisme». En effet, il y a loin de Basile et de Grégoire à Libanius, d'Ambroise à Symmaque, aussi loin qu'il y a entre la vérité et l'erreur, entre le jour et la nuit. Le domaine de l'hérésie est encore plus stérile que celui du polythéisme ; pourtant, les hommes d'élite avaient tellement déserté le paganisme qu'il serait difficile d'y trouver quelque autre nom un peu marquant.

«L'éloquence des Pères, dit Chateaubriand, a quelque chose d'imposant, de fort, de royal, pour ainsi parler, et dont l'autorité vous subjugue et vous confond. On sent que leur mission vient d'en haut et qu'ils enseignent par l'ordre exprès du Tout-Puissant. Toutefois, au milieu de ces aspirations, leur génie conserve le calme et la majesté» (*Génie du Christianisme*).

«Et ce qu'il y a de plus étonnant dans cette éloquence, c'est, ajoute Villemain, que c'est au milieu de l'abaissement le plus honteux des esprits et des courages, c'est dans un empire gouverné par des eunuques, envahi par les barbares, qu'un Athanase, un Chrysostome, un Ambroise, un Augustin font entendre la plus pure morale et la plus haute éloquence. Leur génie seul est debout dans la décadence de l'empire. Ils ont l'air de fondateurs au milieu des ruines» (Tableau, etc.). Pareils à des tours inébranlables que ni la spoliation, ni les fers, ni l'exil, ni la mort ne peut ébranler, ils semblent délier les puissances humaines quand tout croule autour d'eux.

Non seulement ils ont l'air de fondateurs, mais ils le sont réellement, puisque leur mission spéciale fut de célébrer le triomphe de l'Église sur le paganisme, d'éteindre celui-ci sous l'éclat de leur savoir et le bruit de leur éloquence, de hisser le christianisme sur tous les sommets, d'élever la science chrétienne au-dessus de toute rivale, d'enrichir la théologie de sa langue propre comme d'un vêtement de lumière tel qu'il convient à une reine. Comme témoins de la tradition, ils sont l'anneau reliant un passé qui s'évanouit à un futur qui s'inaugure ; ils confinent aux auteurs inspirés, et forment après eux la plus haute autorité qui existe dans l'ordre de la science : aussi leurs ouvrages sont-ils restés comme l'arsenal inépuisable où la théologie va puiser ses armes les plus puissantes après l'Écriture.

Quel foyer de clarté et de lumière que les décrets dogmatiques et même disciplinaires issus des conciles qui eurent lieu pendant cette brillante période ! Quel monument doctrinal que ce symbole de Nicée, confirmé et complété un demi-siècle plus tard par le premier concile général de Constantinople ! Quelle immortelle constitution que cette belle lettre de saint Léon sur l'Incarnation, qui fit l'admiration de l'Orient et de l'Occident ! Quels gigantesques travaux consacrés à la défense de la foi orthodoxe !

Ce sont ces luttes scientifiques et ces savants travaux qui donnèrent à la théologie catholique, avec son expression la plus noble, les développements les plus amples, sur tous les points soumis à la discussion. Les premiers Pères en construisirent la grosse charpente, la structure intérieure, les proportions et les formes ; restait à pénétrer dans l'intérieur afin de compléter la vue d'ensemble ; c'est ce que tirent les Pères du IV^e et du V^e siècles. Nous l'avons trouvée à la base avec le Symbole et la révélation, nous la retrouvons maintenant au sommet, semblable à la Béatrix du Dante, sur les con-

fin du monde céleste pour diriger les pas du poète florentin, prenant la sagesse humaine par la main pour la conduire plus haut et plus loin, et l'introduire dans l'ordre surnaturel pour nous en faire admirer l'harmonie et la splendeur. Dans cette deuxième période, «elle atteignit son apogée dans saint Basile pour la vie religieuse, dans saint Grégoire de Nazianze pour l'exactitude, dans saint Chrysostome pour la morale, dans saint Jérôme, pour les divines Écritures, et dans saint Augustin pour la philosophie et le dogme» (Blanc, *Précis...* t. II, p. 172).

L'impulsion et l'éclat que ces docteurs donnèrent à la théologie furent si grands, que Guizot lui-même convient qu'à partir de ce jour, on la voit apparaître partout et devenir la base de toutes les études. Nous avons entendu Proudhon disant qu'on la trouve partout dans notre politique, mais M. Guizot n'est pas moins explicite : «Le développement moral et intellectuel de l'Europe, dit-il, a été essentiellement théologique. Parcourez l'histoire du V^e au XVI^e siècle : c'est la théologie qui possède et dirige l'esprit humain ; toutes les opinions sont empreintes de théologie, les questions philosophiques, politiques, historiques, sont toujours considérées sous un point de vue théologique. L'Église est tellement souveraine dans l'ordre intellectuel, que même les sciences mathématiques et physiques sont tenues de se soumettre à ses doctrines. L'esprit théologique est en quelque sorte le sang qui a coulé dans les veines du monde européen jusqu'à Bacon et Descartes. Pour la première fois, Bacon en Angleterre, et Descartes en France, ont jeté l'intelligence hors de la théologie». Et ce sang noble et pur, qui l'avait infusé dans les veines de l'Europe, sinon les Souverains-Pontifes. On sait le résultat obtenu par le rationalisme des deux philosophes précités.

«Le même fait, reprend Guizot, se retrouve dans toutes les branches de la littérature ; les habitudes, le sentiment, le langage théologique, y éclatent à chaque instant.

«A tout prendre, cette influence a été salubre : non seulement elle a entretenu et fécondé le mouvement intellectuel en Europe, mais le système de doctrines et de préceptes, au nom desquels elle imprimait le mouvement, était très supérieur à tout ce que le monde ancien avait jamais connu. Il y avait à la fois mouvement et progrès.

«La situation de l'Église a, de plus, donné au développement de l'esprit humain, dans le monde moderne, une étendue, une variété qu'il n'avait point eues jusqu'alors» (*Histoire de la Civilisation en Europe*, p. 171).

Écoutons encore Mgr Freppel : «L'histoire est là pour l'attester ; les époques les plus fécondes pour les progrès de l'esprit humain, telles que le IV^e, le XIII^e et le XVII^e siècle, ont été de grandes époques théologiques. La science sacrée tenait la tête des connaissances humaines avec ses larges horizons et son incomparable certitude : elle était là comme une règle et un soutien, prévenant les défaillances de la raison, illuminant de ses clartés le domaine des lois, donnant la clef de l'histoire avec l'intelligence du plan providentiel, indiquant aux sociétés humaines leurs conditions normales et leurs véritables fins, et ramenant à l'unité d'une vaste et majestueuse synthèse les résultats du travail des siècles. Au contact de cette science, qui élève et agrandit tout ce qu'elle touche, la pensée humaine prenait un nouvel essor, la philosophie reculait ses limites, l'éloquence s'animait d'un souffle puissant, l'art s'épanouissait en merveilles. Qui pourrait nier cette influence salubre de la théologie sur les époques dont je parle, et pourquoi ne produirait-elle pas les mêmes effets sur les sociétés modernes ? Ah ! si au lieu de s'abaisser au terre-à-terre d'une littérature frivole, et qui leur paraît à eux-mêmes d'une vulgarité humiliante, nos contemporains s'habituèrent aux grands sommets de la doctrine, quelle force et quelle élévation d'esprit ne retireraient-ils pas de ces hauteurs, où la foi étale devant la raison les magnificences de l'ordre surnaturel ? Est-il une source d'inspiration plus féconde, un plus vaste thème pour les méditations de la science que cette merveilleuse économie de la grâce et de l'Incarnation, cet ensemble harmonique de lois et de faits divins, qui dépassent infiniment toutes les réalités du monde extérieur et sensible ?» (Discours pour l'inauguration du cours de théologie à l'Université d'Angers, 14 décembre 1879).

Ainsi, la théologie, définitivement triomphante et constituée reine des sciences, pouvait, selon l'expression de l'abbé Constant (Dict. de littérature, préface), offrir une robe de catéchumène à sa servante et sa fille la philosophie, ébauchée sous Clément d'Alexandrie et poussée si loin par Origène, mais que le génie des Pères de l'Église devait porter à son apogée en lui donnant une vue d'ensemble, à l'aide de procédés rationnels. Toutefois, ce n'est ni un Père, ni les Pères qui ont créé la philosophie chrétienne, mais l'Église et Jésus-Christ. L'Église en a reçu la substance dans l'Évangile, et elle la transmet par la tradition, non sous forme de symbole comme la théologie dogmatique, mais comme méthode et comme une doctrine renfermant toutes les solutions premières et fondamentales qui sont du domaine de la raison.

Cependant, de même que la science sans la théologie est un corps sans âme, la philosophie, séparée de la théologie, sa mère, ne serait qu'un édifice sans base comme sans couronnement. C'est pourquoi saint Augustin disait que le premier principe est qu'il faut avoir la foi : *Primo credendum*. Croire une chose inconnue et cachée, ce n'est pas l'avoir trouvée : *Nam neque inventum dici potest, quod incognitum creditur*. C'est la synthèse obscure de la foi ; voici maintenant celle de la raison : personne n'est en état de trouver Dieu, *saltem perfeto* dit saint Thomas, si d'abord il n'admet par la foi et qu'ensuite il doit connaître : *Neque quisquam inveniando Deo fit idoneus nisi autea crediderit quod est postea cogniturus*. Cette pensée domine tout le *Traité du Libre Arbitre*. En effet, le but de saint Augustin dans cet écrit, fut, comme il nous l'apprend lui-même, de chercher, sur l'origine du mal, à entendre par le raisonnement et l'évidence ce qu'il croyait en se soumettant à l'autorité divine. Ainsi, selon l'illustre docteur, comme pour Clément, Origène et les autres Pères, l'autorité qui représente la foi marche la première et précède la raison, mais la raison est plus excellente en elle-même et devance la foi en réalité : *Tempore auctoritas, re autem ratio prior est*. Une décision récente a consacré ce principe et terminé la controverse. Pour Augustin comme pour les autres, la foi est une méthode élémentaire qui prépare à la connaissance rationnelle. Le Fils de Dieu est venu pour persuader à l'homme de croire ce qu'il ne peut encore entendre par la raison et lui offrir par la loi un remède à sa faiblesse. Ainsi la foi, qui est pour les uns la gardienne de la doctrine et la protectrice de la raison faible et malade, est pour saint Augustin la citadelle qui défend l'Église, met les faibles à l'abri, tandis qu'elle éclaire ceux qui combattent au dehors avec toute la puissance de la raison chrétienne. Puis, généralisant cette idée, il voit cette indépendance de la raison à l'égard de la foi comme une loi générale de l'humanité qui soumet chaque raison individuelle au joug de l'autorité, avant de la remettre, à elle-même. La raison en est que l'homme, affaibli par la loi du péché, ne peut soutenir d'abord l'éclat de la raison et l'évidence : «Il a donc fallu, dit l'illustre docteur, que l'autorité, voilée sous les ombres de l'humanité, vînt introduire nos yeux malades, notre regard chancelant dans la lumière de la vérité. C'est ainsi que les Pères montrent dans la foi la gouvernante et la tutrice qui commande à la raison sa pupille, l'éclai-

ré, la dirige, la soutient, la relève. Sa méthode à lui, c'est l'humilité ; c'était aussi celle de saint Chrysostome lorsqu'il disait : *Humilitas mater omnis philosophiæ* (Blanc, t.1, p. 549 et suiv.).

Après avoir ainsi exposé le sentiment de saint Augustin, au sujet de cette harmonie entre la foi et la raison, l'abbé Blanc explique le sien ainsi qu'il suit. Il dit d'abord que la raison humaine est ici-bas très incomplète, à cause de la chute originelle ; que le Fils de Dieu est descendu sur la terre pour la relever en lui apportant des lumières salutaires, mais tempérées par les ombres de la foi ; que la synthèse dogmatique donne prise à la raison par un élément qui est à sa portée, ou dans son énoncé même, et s'incline vers l'ordre naturel pour devenir accessible ; que malgré cette condescendance, la raison opère avec une timide lenteur, contemple, fait un pas, s'arrête, avance encore. Puis, trouvant pures et nettes les notions qui s'étaient fort obscurcies en elle sur les questions mêmes de son domaine, elle se livre à une contemplation plus soutenue. Plus elle pénètre le dogme, plus le dogme la pénètre ; enfin la lumière se dégage de ce fond, d'abord si obscur, et passant dans la raison sous le nom d'évidence, elle l'élève, la transforme et en fait la raison chrétienne.

Mais tout n'est pas fini. Comme la lumière ne peut exister sans ombre dans la raison, celle-ci ne peut marcher qu'en chancelant et avec appréhension de se jeter dans l'erreur. Mais la foi veille, à côté sous l'autorité de la Papauté, son organe terrestre ; elle est là pour soutenir la raison, la rappeler si elle s'écarte, mais sans la gêner dans ses mouvements. Après cela, l'abbé Blanc ajoute : « Ainsi, d'une part, la foi renferme dans son sein les vérités divines, et dans ces vérités la vraie lumière, mais cachée et latente. La raison, d'autre part, pauvre et faible, porte en elle-même un principe de lumière, c'est-à-dire les moyens et la méthode pour la faire sortir de la synthèse de la foi, et ce que nous pourrions appeler l'organe visuel pour la recevoir. La foi est essentiellement obscure, et, par conséquent, d'un ordre très imparfait, mais elle cache dans son obscurité même, qui n'est que sa profondeur, les trésors de la vérité et de la lumière ; elle, en est la gardienne, elle les conserve, les distribue, en un mot, elle en a l'administration. Mais tout cela n'est pas pour elle, c'est pour la raison, destinée seule à en jouir. Celle-ci, jeune, débile, malade, est confiée à la foi comme à une tutrice chargée de prendre soin de son éducation, et de la mettre avec ménagement en possession de ses trésors, évitant de l'accabler, proportionnant la lumière et ses instructions à la capacité de sa pupille et à ses progrès. La raison est un enfant royal remis aux mains de la loi, et la foi, constituée sa gouvernante, est dépositaire de ses biens et de l'autorité paternelle. La raison est donc d'un ordre supérieur à la foi, et en même temps elle lui doit respect et obéissance constamment ici-bas. Lorsque les destinées terrestres de la raison seront accomplies, la foi aura rempli sa mission ; elle disparaîtra ; et la raison, préparée par l'exercice de la vie présente, se trouvera complètement émancipée ; elle ne marchera plus à l'aide d'un pénible raisonnement, elle sera admise à la claire vue de la vérité, dans la splendeur de l'évidence divine.

« Tels sont donc les rapports entre la foi et la raison. La foi est au service de la raison, et elle, la sert en lui commandant ; la raison est d'un ordre supérieur, à la foi, mais elle ne possède ses propres biens que par les mains de la foi, et qu'autant qu'elle lui demeure soumise. La foi commande, mais en gouvernante ; la raison obéit, mais comme l'élève à son précepteur ; et c'est de ces rapports mutuels, qui établissent si nettement la supériorité et l'infériorité de la foi, l'infériorité et la supériorité de la raison ; c'est de ce commerce réciproque que l'une et l'autre tirent tous leurs vrais avantages. La foi possède les vérités divines, mais voilées, enveloppées dans leur profondeur même ; et la raison reçoit de la foi elle-même la force nécessaire pour écarter insensiblement ce nuage qui les couvre, et qui ne peut toutefois entièrement disparaître ici-bas. A mesure que la lumière s'échappe du sein de la synthèse dogmatique, la raison s'anime, elle grandit avec la science, et devient en même temps chrétienne comme le rayon qui la vivifie. Éclairée par ce dégagement de lumière, la foi se transforme elle-même ; elle perd en proportion son caractère de foi et d'obscurité pour revêtir celui de la science et de la raison. Elle devient rationnelle par son contact avec la raison, comme la raison devient chrétienne par son contact avec la foi ; et de cette double transformation nous voyons naître un caractère moyen qui fera de la raison, à mesure qu'elle absorbera la foi, une raison moyenne, c'est-à-dire une raison, en un sens dogmatique, surnaturelle et divine » (*Cours d'hist. eccl.*, t. 1, p. 112 et suiv.). Telle est aussi la doctrine exposée dans les Encycliques de Grégoire XVI, de Pie IX et de Léon XIII, qui sont l'écho des Pères et le dernier anneau de la tradition.

Dieu, dit ce dernier, a fait luire la raison dans l'esprit humain avant les lumières de la foi ; mais les clartés surajoutées par la foi, au lieu d'amortir l'intelligence, la perfectionnent, l'augmentent et relèvent. L'esprit humain, circonscrit dans des limites étroites, est exposé à l'erreur et n'y jette que trop souvent ceux qui sont trop confiants en ses lumières ; mais la foi, appuyée sur l'autorité de l'Église de Dieu, est maîtresse sûre de la vérité ; qui suit ses clartés échappe à l'erreur, aux fluctuations de l'opinion, et les meilleurs philosophes sont ceux qui unissent la philosophie à la foi ; s'il y a un enseignement qui doive être conforme à la foi, c'est surtout celui de la philosophie, car les splendeurs des vérités divines pénètrent l'intelligence, l'éclairent, l'aident, loin de la faire déchoir.

L'histoire même de la philosophie nous en offre des preuves palpables. Il y a eu dans l'antiquité des philosophes très savants, très perspicaces, mais, n'ayant pas la foi, les plus sages tombèrent dans les erreurs détestables. Au milieu de quelques parcelles de vérités disséminées, que de propositions inexactes, douteuses, erronées ! Les Pères, au contraire, étayés sur la foi, entreprirent d'expurger les livres des anciens philosophes des erreurs qui y fourmillaient, et d'en extraire les vérités qui s'y trouvaient pour les comparer avec le christianisme. Comme Dieu suscite contre les tyrans des martyrs héroïques, il opposa aux sophistes et aux hérétiques des hommes de sagesse et de science capables de défendre la vérité, même par le raisonnement (Lettre encyclique de Léon XIII, 1879).

Résumons-nous. La Papauté, ayant à restaurer la science naufragée, arrive sur la scène comme une vierge immaculée, sans généalogie, sans alliance, sans attache à aucun système antique ; elle fait a priori table rase de la fausse science du passé, pose les assises qui serviront de base inébranlable au nouvel édifice scientifique et empêcheront les esprits de s'égarer, se met à la tête du mouvement, et illumine le monde des intelligences dans la nouvelle voie. La foi à ces principes, qui constituent le symbole ou synthèse dogmatique, est la condition imposée à tout homme qui voudra naviguer dans les eaux de la science : *Primo credendum*. Ensuite, elle s'empare de cette synthèse par le côté qui s'incline vers la raison naturelle et en fait surgir ces traités dogmatiques que nous donna la plume des Justin, des Irénée, des Tertullien, des Clément, où l'on voit les premiers linéaments de la théologie dogmatique et morale. Les vérités philosophiques, comme latentes dans ces premiers éléments de la théologie, commencent à se dégager sous le souffle de Clément l'Alexandrin et d'Origène. C'est dans cet état que les Pères trouvent la théologie et la philosophie, c'est-à-dire à

l'état d'enfance. Leurs savantes polémiques avec les hérétiques, leurs discussions, soit dans les conciles, soit dans des conférences particulières, leurs traités où l'érudition et la logique n'ont d'égales que la profondeur et l'élévation des pensées, donnent à l'une et à l'autre un corps solide, bien constitué, arrivé à son développement normal. Leur doctrine éminemment philosophique n'est pas toutefois la philosophie proprement dite, qui consiste dans le raisonnement scientifique, puisque, leur principe est un dogme imposé à la raison par la foi ; leurs premières preuves appartiennent à l'ordre surnaturel et sont appuyées sur la révélation et la tradition. La raison affaiblie ne pouvait être relevée autrement. Mais ce n'étaient pas moins les éléments de la vraie philosophie, car une fois établie sur des bases solides, la raison peut méditer sur ces vérités principes, s'en servir de point de départ, et en faire sortir cette philosophie spéculative, morale et sociale qui devient la science et la civilisation. C'est par ces procédés que les Pères ont élevé la philosophie à cette hauteur de vue où la foi et la raison se trouvent si admirablement harmonisées. Pour les Pères, a dit Thomassin, philosopher, c'est traiter de la théologie ; en effet, tout ce que la philosophie possède sur Dieu, sur l'homme, sur sa chute, sur toutes les grandes questions agitées dans le monde, n'est que le dogme lui-même dans son côté rationnel et élevé à son développement philosophique.

Et pendant que les docteurs catholiques, sous la direction des Papes, leurs chefs, élevaient la philosophie et la théologie à cette hauteur, et donnaient la solution des questions, même les plus obscures et les plus sublimes, qu'était devenue la prétendue science antique ? Sur quelle mer, dans quelle région, dans quel désert s'était-elle réfugiée ? Où la chercher ? Sera-ce chez l'imposteur Apollonius de Thyane, chez le visionnaire Simon le Magicien, chez les empereurs philosophes Trajan, Adrien, Marc-Aurèle, Antonin, chez le moraliste Sénèque, chez l'austère Epictète, chez les gnostiques illuminés Cérinthe, Ebion, Papias, chez les dualistes voluptueux Saturnin, Ménandre, Basilide, Carpocrate, chez le panthéiste Valentin, chez Marcion, Tatien, Bardesane, Manès, Celse, Porphyre, Plotin, Jamblique, etc. - Elle n'est plus nulle part, elle s'est effacée devant la lumière du christianisme, comme la neige au retour des vents du printemps, ou comme la nuit devant les rayons du soleil. Toute la science antique, comme la science restaurée, est aux mains de l'Église qui la dirige, l'illumine et l'élève à des sommets que n'eût jamais pu atteindre la raison humaine laissée à elle-même.

Une fois constituée, la philosophie, fille et servante honorée de la théologie, groupe autour de celle-ci les sciences humaines. Elle lui ramène comme à leur source commune, toutes les autres branches de la science. Toute science a ses lois, et il n'est pas de lois qui ne plongent à la loi éternelle, qui est Dieu, et qui ne soient «autant de rayons de l'éternelle vérité venant se réfléchir dans l'intelligence humaine», selon la belle réflexion de Mgr Freppel (Discours à la distribution des prix au collège de Combrée, 1880). Et cela est si vrai que le code qui régit une science s'appelle la philosophie de cette science, parce qu'il en est la raison. D'autre part, si la philosophie a pu faire remonter les lois scientifiques à la loi éternelle, à qui le doit-on, sinon à la théologie, qui relie les sciences humaines aux sciences divines.

La science moderne tend à briser les rapports qui existent entre les faits et la cause première, la théologie les rétablit et les explique. L'illustre saint Thomas dit qu'à mesure que les intelligences sont d'un ordre supérieur, elles connaissent par un nombre moindre d'idées ; c'est ainsi que Dieu comprend par une seule idée, qui est sa propre essence. C'est aussi pour cela que le célèbre docteur est l'un des hommes qui approchent le plus près de cette idée unique, parce, qu'il a vu plus de choses dans une seule, celui qui est allé le plus loin dans la perception de l'unité au milieu de la multiplicité. Les Pères aussi, en rapportant toutes les sciences à la théologie, en les groupant toutes autour d'elle, et en les faisant toutes remonter par elle à un principe unique, qui est Dieu, les voyaient toutes dans l'unité au milieu de leur variété. Il suffit de jeter un coup d'œil sur quelques-unes pour se convaincre combien avaient raison les Pères de les toutes grouper autour de la théologie.

L'histoire, par exemple, considérée comme relation des faits matériels qui en font l'objet, ne serait guère qu'un récit aride et rampant d'effets sans cause, de problèmes sans solution ; mais que la philosophie catholique vienne vivifier ces récits naturels, de suite ces faits remontent aux hommes, des hommes à Dieu, cause première de tout ce qui arrive, à cette Providence qui régit le ciel et la terre et conduit tout à ses fins suavement, mais invinciblement, et l'on a alors quelque chose qui ressemble à la *Cité de Dieu*, de saint Augustin, ou à *l'Histoire universelle*, de Bossuet.

Qu'on prenne la jurisprudence, qui est la science du droit ; laissée à elle-même, elle tourne à l'anarchie, à la révolution ou bien au despotisme et à la tyrannie ; mettez-la en rapport avec la théologie, en face du Décalogue et de l'Église, aussitôt elle redeviendra ce droit, cette justice, cette équité qui est comme une émanation de la loi éternelle.

Prenez la médecine, la physiologie, l'astronomie, la physique, la chimie et toutes les autres sciences naturelles : en dehors de la théologie, vous ne trouverez que la matière sous le scalpel du chirurgien ; une structure merveilleuse, une montre bien réglée, artistement travaillée dans le corps humain ; des lois de gravitation, des forces centripètes ou centrifuges, une admirable harmonie dans l'ensemble et dans chacun des globes célestes ; des énergies toujours nouvelles au sein de la création. Appelez la philosophie chrétienne au secours de la raison éblouie en présence de tant de mystères, aussitôt le médecin se voit en face d'une chair divinisée par l'Incarnation du Verbe, d'un frère ou d'un sœur qu'il doit aimer, secourir et respecter, d'une âme immortelle qu'il doit encourager et sauver ; le physiologiste voit la main divine dans l'admirable structure du corps humain, l'image de son Dieu dans les facultés multiples de l'âme ; l'astronome admire la puissance et la grandeur de celui qui a jeté les mondes dans l'espace sans autre point d'appui que les lois de la pondération proportionnelle ; le physicien, le chimiste découvrent à chaque pas de nouveaux secrets cachés à l'esprit humain, et tous reconnaissent combien l'homme est petit à côté du souverain Fabricateur, et éclatent en transports de reconnaissance, d'amour, de fidélité et d'admiration. Ils sont obligés de convenir qu'il y a dans la nature quelque chose de plus intime que l'atome, de plus simple que les éléments, de plus subtil que l'éther, de plus substantiel que le mouvement, et de plus radical que l'étendue et l'impénétrabilité. Et ce quelque chose, c'est la cause première de tous les phénomènes de la nature, et c'est cette cause qui échappe au regard du physicien, à l'analyse du chimiste, au microscope du naturaliste et au scalpel du carabin. La philosophie catholique a pour but de faire remonter la science à cette cause, et de ramener l'idée de Dieu dans ces ouvrages où l'on ne parle que de la nature, de la matière et de l'homme sans jamais s'élever à Dieu, auteur et cause première de toutes choses. Ainsi, tout est vivifié, éclairé, illuminé aux clartés de la saine philosophie.

«Rien n'est merveilleux, dit admirablement Mgr Freppel, comme ce faisceau de sciences naturelles et exactes qui se rejoignent à leur sommet dans la cause première, principe de toutes les causes secondaires ; rien ne nous donne une plus haute idée de cet univers que le Créateur a fait avec nombre, poids et mesure ; rien n'élève plus cette Bible de la nature qui, elle aussi, est signée de la main de Dieu ; rien ne montre mieux la sagesse et la puissance divines que l'étude de ces lois dont la simplicité n'a d'égale que leur inépuisable fécondité (Mgr Freppel, discours à la distribution des prix au collège de Combrée, 1880).

Si des sciences naturelles nous passons à la science des mathématiques, nous nous trouvons en face de l'unité de Dieu qui nous est signifiée par le point, base de tous les principes et de toutes les conclusions de cette science. Saint Thomas disait, en parlant des mathématiques : «Nous concevons la ligne comme produite par le mouvement du point, la surface par le mouvement de la ligne et le corps par le mouvement de la surface : *Ex motu puncti lineam, ex motu lineæ superficiem, et ex motu superficie corpus gigni intelligimus* (In lib. IV, Sent., Distinct. xli, qu. I, sol. 5). Là est toute la théorie des mathématiques, théorie qui porte en elle-même ce que l'Écriture Sainte appelle le caractère religieux de la science, *scientiæ religiositas* (Eccli, I, 26). Et Origène, dans son ardeur à célébrer les mathématiques, les appelait des sciences sacrées (S. Grég. Thaum., Panégyrique d'Origène, VIII).

La fermeté, l'immutabilité de Dieu paraît dans la géométrie qui se sert du compas pour prendre toutes ses mesures. En effet, la pointe du compas qui demeure immobile dans le centre de la circonférence, nous rappelle que Dieu est toujours fixe dans Ses actions, et que, sans sortir de Son repos, Il produit tous les mouvements, tous les êtres, toutes les formes et toutes les espèces qui sont dans l'ordre de la nature, de la grâce et de la gloire (Hauteville, *Théologie Angélique*, quest. I, art. 5). C'est pour cela que les grands géomètres, les grands astronomes ont été en général des esprits sincèrement chrétiens.

Et l'art, où trouve-t-il l'idéal qui le dirige et l'illumine, sinon dans cette beauté incréée, reflet du Verbe, la splendeur du Père que nous montre la théologie !

C'est ainsi qu'avec la philosophie chrétienne, telle que l'ont faite les Pères, tous les horizons de la pensée, s'élargissent, tout s'enchaîne hiérarchiquement dans les sciences et élève notre âme vers Dieu, le principe où la multiplicité va se confondre dans l'unité. Ainsi, dit Mgr Freppel, «ainsi l'ont compris les plus hautes intelligences dont s'honore l'humanité. Platon ne pensait pas que ces disciplines préparatoires dussent s'arrêter à la terre : il y voyait autant de degrés d'ascension vers le vrai et le bien infini. Je ne me livre pas à des études purement profanes, écrivait le plus grand anatomiste de l'antiquité, Galien ; c'est un hymne que je compose en l'honneur de Dieu. Si Copernic entreprend ces immortels calculs qui changèrent la face de l'astronomie, c'est, dit-il, pour rendre gloire au Créateur, en manifestant davantage les œuvres de Sa sagesse et de Sa bonté. Grand est Notre-Seigneur, grande est Sa puissance, s'écrie Kepler, à la vue des lois dont son génie vient de surprendre le secret. C'est à glorifier Dieu et Ses perfections infinies, conclut Newton, que tendent tous nos efforts et nos travaux. Ainsi ont parlé de nos jours les Biot, les Ampère, les Orfila, les Leverrier, les Dumas et tant d'autres. Car c'est la grandeur de l'intelligence humaine de ne pouvoir faire un pas dans un ordre de choses quelconque, sans que l'idée de Dieu se présente à elle comme le fondement qui en supporte les assises et la lumière qui en éclaire les sommets»¹. On voit si Bacon avait raison de dire, comme nous l'avons rapporté plus haut, que beaucoup de science rapproche de Dieu.

A voir l'impulsion donnée aujourd'hui aux sciences, on peut prévoir qu'elles marchent à grands pas vers l'unité ; car l'intelligence humaine a des bornes au delà desquelles le génie ne pénètre point : arrivée à un certain degré, si haut soit-il, là elle s'arrête, et alors la foi complète la science en introduisant l'intelligence dans le monde surnaturel.

L'Église favorise donc et encourage toutes les sciences sans en mépriser aucune, puisque toutes conduisent à Dieu ; mais elle a pourtant sa science propre, la théologie, qu'elle cultive sans cesse et qu'elle a portée à une perfection presque céleste et angélique ; le reste n'est pour elle qu'accessoire, sans néanmoins s'en désintéresser, il n'est donc pas étonnant que ses docteurs, dans les faits de la nature, n'aient pas toujours été supérieurs à ce qu'on appelle les spécialistes. L'homme n'a pas l'intelligence universelle comme Dieu ; et son esprit est trop étroit pour tout savoir et tout apprendre en même temps. Pourtant, on verra par la suite que le clergé n'est en retard sur aucune des sciences et qu'il a eu ses spécialistes dans toutes les branches, dans tous les lieux et dans tous les temps.

Mais si les membres du clergé n'ont, en général, que des connaissances imparfaites sur les faits de la science, ils ont du moins des théories si belles et si vraies pour expliquer la nature et la composition des êtres de l'univers que les plus illustres savants en sont ravis.

Dans leur ardeur pour la découverte, nos savants actuels ont accumulé les faits sans se soucier d'en tirer les lois métaphysiques et de faire la philosophie de leurs fécondes inventions. Quand les faits sont découverts, il faut les réduire en corps de doctrine et unifier ces connaissances nouvelles avec la cause première de tout ; c'est en quoi ont excellé les plus grands scolastiques du moyen âge. Aux spécialistes modernes, la fiévreuse ambition des découvertes, mais aux théologiens scolastiques l'honneur de la théorie dans la coordination des faits.

Ainsi, toutes les branches du savoir humain se rangent, par une harmonieuse hiérarchie, autour de la théologie comme pour lui faire cortège et montrer que toutes remontent d'anneau en anneau à la raison éternelle et divine, en sorte qu'on peut dire en toute vérité avec l'Écriture que si le Seigneur est le Dieu des sciences, la théologie en est la reine sous la direction et le préceptorat de la Papauté. Aussi, allons nous voir dans les siècles suivants les sciences humaines se grouper peu à peu autour de la théologie, et ouvrir au profit de la civilisation et de l'Église les grandes écoles qui vont se constituer dans les cloîtres et devenir les Universités, ainsi appelées parce qu'on y enseignera l'universalité des sciences, réparties dans cinq facultés, dont celle de théologie tiendra le premier rang.

Nous laisserons maintenant l'Église orientale se débattre entre l'obéissance et la révolte et courir à cette fatale scission qui devait la laisser dépérir comme un sarment séparé du cep. Ce n'est qu'au IX^e siècle que Photius commencera le schisme, et au XI^e que Michel Cérulaire le consommera définitivement. Dans cet intervalle, semblables à quelques rares étoiles qui brillent au fond d'un ciel couvert de brouillards, nous distinguons encore quelques esprits d'élite, tels que saint

¹ Discours... Ibid. - Leibnitz, Descartes, Pascal, regardaient aussi la science et la religion comme indissolublement unies l'une à l'autre, ou plutôt comme deux points de vue différents d'un seul et même objet, qui est l'éternelle vérité.

Jean Damascène, auteur d'un traité de *Fide orthodoxa* qui fut le premier corps de théologie rédigé d'après la méthode scolastique, d'où lui est venu le glorieux surnom de saint Thomas des Grecs. Ce fut comme le chant du cygne de cette illustre Église d'Orient qui donna tant d'éclat au catholicisme durant les IV^e et V^e siècles. Nous pourrions encore ajouter Georges Syncelle, saint Méthode de Constantinople, saint Théodore Studite, Arétas de Césarée, Nicolas le Mystique, patriarche de Constantinople, Siméon Métaphrasle ; mais, à partir de cette époque, les lumières s'éteignent au milieu d'une nuit épaisse, les docteurs s'éclipsent, l'ignorance envahit les esprits pour faire place à la superstition, à la stupidité, à une apathie qui tient de la barbarie. S'il paraît de loin en loin encore quelque génie, tels que Bessarion, Allatius, Arcadius, le dominicain Jean Galéas, le patriarche Vecens, ils brillent surtout et se distinguent de la tourbe par leur attachement à l'unité romaine ; preuve saisissante que la Papauté est le vrai foyer de la science, comme elle l'est de la civilisation.

Si la science et les hommes illustres disparaissent de l'Orient avec sa séparation de l'Église romaine, l'Occident seul nous fournira désormais assez de noms célèbres pour fixer notre attention. Nous ne citerons même de chaque siècle que les principaux, afin de ne pas sortir du cadre que nous nous sommes imposé.

CHAPITRE XIV : SUITE DU MÊME SUJET

BÉNÉDICTINS. – VIII^e ET IX^e SIÈCLES. – X^e SIÈCLE. – XI^e SIÈCLE. – XII^e SIÈCLE. – UNIVERSITÉS. – XIII^e SIÈCLE. – SORBONNE. – XV^e SIÈCLE. – ACADÉMIES. – XVII^e SIÈCLE. – PROPAGANDE – XVIII^e SIÈCLE. – INVENTIONS. – MISSIONNAIRES.

Les ouvriers mentionnés dans les deux chapitres précédents ont préparé et disposé d'excellents matériaux durant la période que nous venons de traverser, et qu'on pourrait appeler période de préparation et de combat. C'est surtout l'Orient qui a préparé, composé et coordonné ces éléments ; toutefois, il était réservé à l'Occident, moins sophiste et moins raisonneur, mais plus positif, plus calme, plus réfléchi, d'accomplir cette œuvre scientifique, quand l'heure de la Providence serait arrivée.

Malheureusement, le monde retentissait encore du bruit des discussions théologiques que déjà les événements étaient venus entraver la marche ascendante de la science et mettre les Papes dans l'impossibilité matérielle de la faire avancer d'un pas. Les perturbations occasionnées par les barbares dispersèrent les écoles, anéantirent les études et ne laissèrent que ruines et destruction en Europe. L'illustre Cassiodore, qui fut préfet du prétoire, questeur, patricien, sénateur, consul, ministre et conseiller des rois barbares depuis Odoacre jusqu'à Vitigès, l'Ame du grand règne de Théodoric, l'appui de la bonne et infortunée reine Amalasonte, conçut le noble dessein de relever les écoles en Occident. Secondé par le pape Agapet, dont le nom devait intervenir dans une pareille institution, il essaya d'établir une chaire théologique à Rome même¹, mais il échoua à cause des guerres civiles dont l'Italie était le théâtre. Tous les immenses travaux des Pères et des conciles, toutes les conquêtes de la science auraient péri dans cet affreux cataclysme, si Dieu n'eut pourvu à la conservation de ses richesses intellectuelles par un homme providentiellement envoyé. Nous avons nommé saint Benoît, qui venait ouvrir des sources intarissables de science et de savoir.

Il naquit à Nurcie, près de Spolète, peu de temps avant l'infructueuse tentative de Cassiodore, et fut élevé dans les écoles de Rome. Par une merveilleuse coïncidence, Dieu voulut que l'origine des ordres monastiques d'Occident, destinés à porter la vie, le bien-être, la civilisation et la science dans les lieux les plus reculés de l'Europe, vînt de Rome, la source du fleuve de vie qui inonde l'univers. Ce saint jeune homme, craignant que sa vertu ne fit naufrage au milieu de la jeunesse voluptueuse qu'il était obligé de fréquenter, quitta secrètement la ville et alla chercher un abri dans le désert de Sublac, et puis au Mont-Cassin, où il forma le premier noyau de sa congrégation. C'est là que Benoît composa cette règle admirable de sagesse et de discrétion que bien des écrivains ont regardée comme inspirée, et qu'il soumit ensuite à la sanction pontificale, car il n'y a d'ordres religieux que ceux dont les constitutions ont été approuvées par le Saint-Siège.

En lisant cette règle si bien appropriée à la vie religieuse, le Pape, éclairé sans doute par une lumière divine, pressentit le grand avenir réservé à ce nouvel ordre et le parti que l'Église pouvait en tirer dans les circonstances présentes. Les écoles avaient disparu devant l'invasion barbare comme devant un torrent dévastateur ; les chefs-d'œuvre des Pères et les monuments littéraires de l'antiquité étaient menacés d'une complète destruction. Agapet et Cassiodore avaient tenté vainement de réagir contre cette double calamité ; mais la partie ne fut pas abandonnée ; la Papauté est une invincible obstinée qui ne sait point reculer devant les obstacles, et ce qu'un Pape ne peut mener à bout, un autre Pape le réalise.

Au chapitre des occupations des moines, il y avait dans la règle un article consacré à l'étude. Selon toute apparence, en écrivant cet article, le saint fondateur n'en mesurait pas toute la portée ; car, ayant quitté le monde fort jeune encore et ayant vécu depuis dans la solitude, il ne pouvait guère juger de l'importance des lettres et connaître les besoins de la science et de la société. Son titre sur l'étude, n'était entré là que comme moyen de faire éviter l'oisiveté, si nuisible à tout le monde, surtout à un religieux. Mais la Papauté, dont le regard plongeait plus loin, y vit autre chose ; et le jeune moine, dut réviser son article sous les inspirations et les conseils du Pontife romain, l'amplifier et l'adapter aux besoins pressants de la société contemporaine : et ce qui n'était d'abord qu'un préservatif contre l'oisiveté devint un véritable programme scientifique, comprenant la création de deux écoles dans chaque monastère, l'une pour les religieux, l'autre pour les laïques externes désireux de s'instruire ; l'étude des Pères, de l'Écriture et de la Théologie ; la composition de la chronique du temps et d'autres précieux ouvrages qui sont parvenus jusqu'à nous ; enfin la transcription et la propagation des manuscrits.

Ces mesures, qui semblaient n'avoir de portée que pour l'époque barbare, enfantèrent cette nuée de savants qui ont honoré l'Ordre de Saint-Benoît, et qui ont donné lieu à cet adage bien connu : Savant comme un bénédictin ; et à cet autre mot de Chateaubriand, je crois : Les bénédictins savaient tout².

¹ Il établit aussi à Squillace, sa patrie, deux monastères dont les moines s'occupaient principalement de l'étude et de la transcription des manuscrits.

² Si les choses n'ont eu lieu telles que nous les rapportons, évidemment il a dû se passer quelque chose d'analogue, vu les circonstances au milieu desquelles surgit l'ordre bénédictin. A notre avis, ce sentiment porte avec lui un caractère de vraisemblance et de véridicité tel, qu'il suffit, à défaut de document positif, à établir la certitude et à faire la conviction.

Tels furent les commencements de cet ordre célèbre dont les ramifications et les colonies couvrirent bientôt l'Europe entière, et formèrent de tout côté des abbayes qui devinrent des pépinières de saints, des foyers de sciences, et des communautés qui s'appliquèrent à défricher les forêts, à dessécher les marécages et à rassembler autour d'elles les peuples ruinés et désolés par les barbares.

Ainsi furent fondées les célèbres écoles abbatiales de Glanfeuil, de Saint-Denis, de Flavigny, de Saint-Victor, de Saint-Germain-aux-Prés, de Saint-Berlin, de Corbie, de Saint-Médard, de Saint-Riquier, de Cîteaux, de Cluny, etc. Ce que nous disons des abbayes de la France peut s'appliquer à celles des autres royaumes. L'Angleterre, l'Allemagne, la Frise reconnaissent pour leurs apôtres les trois bénédictins saint Augustin de Cantorbéry, saint Willibrord et saint Boniface. Les monastères de Lérins, de Saint-Victor de Marseille, de Ligugé, de Noirmoutier, de Condat, de Jumièges, étaient antérieurs à saint Benoît, mais ils embrassèrent sa règle dès qu'elle parut et devinrent des abbayes bénédictines.

Sans doute, les moines qui fondèrent et peuplèrent ces abbayes, les premières surtout, ne furent pas tous des savants. Leur vie coïncide du reste avec une époque de troubles et de commotions peu propices aux études sérieuses. Mais s'ils ne firent pas progresser la science, ils lui rendirent pourtant des services signalés et donnèrent des preuves indéniables de l'amour qu'ils lui portaient, lorsqu'ils en sauvèrent les épaves au péril de leur vie et avec une sollicitude vraiment digne d'admiration. Tous les historiens, sans distinction d'opinions, attestent comment les pauvres religieux, dans le secret de leurs étroites cellules, copiaient les anciens manuscrits, en multipliaient les exemplaires, rassemblaient et débrouillaient les monuments littéraires de l'antiquité, les traités des Pères, et nous conservaient les trésors des sciences et des lettres que les Grecs et les Romains nous avaient légués, trésors qui eussent infailliblement péri, si des mains pieuses n'en avaient senti le prix et ne s'étaient sacrifiées pour les sauver des ravages du vandalisme, soient en multipliant les copies à l'infini, soit en les emportant en lieu sûr, afin que, lorsque sonnerait l'heure de la paix, les ouvriers de la science, n'eussent qu'à reprendre l'œuvre là où leurs devanciers l'avaient laissée, la continuer et la conduire à de nouveaux sommets. Tous s'accordent à dire que s'il resta au V^e et au VII^e siècle une étincelle de science et d'études, c'est aux monastères et aux maisons épiscopales que nous le devons.

Il ne faut pas se figurer néanmoins que la science et les lettres se fussent absolument retirées du sein de l'Église et que les monastères ne fussent habités que par des copistes, des défricheurs et des ignorants. Pendant que les uns conservent et copient les manuscrits, d'autres écrivent de précieuses chroniques, enseignent la grammaire, la rhétorique, la dialectique, la philosophie, la géométrie, l'astronomie, la poésie, la musique même. Tous les arts, toutes les parties de la littérature, toutes les divisions de la science y étaient professés du haut des chaires, et recueillis par une foule de disciples. D'autres, tournant leur esprit vers les livres sacrés, en pénétraient les profondeurs ou s'élevaient jusqu'aux plus hautes sphères de la théologie et de la philosophie, et perpétuaient ainsi dans l'Église la chaîne des Pères et des docteurs. Rome, surtout, continue pendant ces siècles de sang, comme par le passé, d'être le foyer des lumières d'où l'on voit sortir de grands Papes, d'habiles négociateurs, des apocryphes dévoués, des esprits cultivés, instruits et capables de résoudre toutes les questions, et de répondre à toutes les consultations.

Pendant longtemps, il n'y eut point d'autres écoles pour étudier les sciences que celles des monastères et des églises cathédrales, et presque point d'autres écrivains que les moines. Plusieurs de nos rois n'ont pas reçu d'autre éducation que celle qui se donnait dans les abbayes. C'est de là aussi que sortaient la plupart des évêques, des Papes nombreux qui se faisaient un nom. De sa fondation jusqu'il 131, l'ordre bénédictin a fourni 24 papes, près de 20 cardinaux, 7,000 archevêques, 15,000 évêques, 15,000 abbés insignes, plus de 40,000 saints et bienheureux, dont 5,500 ont été moines du Mont-Cassin, et y sont enterrés ; de plus, une pléiade d'habiles et dévoués légats apostoliques (P. Hélot, *Dict. des Ordres religieux*). Des rois, des reines, des princes et des princesses ont préféré l'humble habit de cet ordre à la pourpre et au diadème. Dans le seul monastère de Trebnitz, en Silésie, on compte plus de 40 princesses de Pologne qui y ont pris le voile.

Avant la Révolution, il y avait en France 1,644 abbayes ou prieures, appartenant à l'Ordre de Saint-Benoît, 250 à celui de Saint-Augustin, 82 à celui des Prémontrés, 134 à l'Ordre séculier, 35 à celui de Grammont, 3 à celui des Feuillants, 15 à celui des Urbanistes, 6 à celui de Saint-Dominique.

C'est dans ces asiles de la science, du labeur et de la sainteté que s'élaborèrent patiemment ces sortes de travaux qui ne peuvent être exécutés que par des sociétés ou par des communautés, et pour lesquels il faut plusieurs générations d'ouvriers qui se succèdent et agissent de concert. Telles sont les vastes chroniques qui ont servi de fondement à l'histoire ecclésiastique et à notre histoire nationale, les Annales de Baronius, les Bollandistes, les diverses collections littéraires, la Concordance de la Bible, la Collection des conciles, les Décrétales des Papes, les Actes des martyrs, les Canons des apôtres, les édits et capitulaires des empereurs ; tout rencontra des collecteurs éclairés qui classèrent ces monuments et les transmirent à la postérité.

Leur entreprise littéraire la plus effrayante, dit Chateaubriand, c'est l'édition complète des Pères de l'Église. S'il est difficile de faire imprimer correctement un seul volume en sa propre langue, qu'on juge des labeurs qu'a dû coûter une révision entière des Pères grecs et des Pères latins, qui forment plus de 150 volumes in-folio. Rappeler Ruinart, Lobineau, Calmet, Baronius, Surin, Tassin, Lami, d'Acheri, Martène, Mabillon, Montfaucon, c'est rappeler des prodiges de science. (*Génie du Christianisme*).

Voltaire lui-même, dans un moment de sincérité, n'a pu s'empêcher de rendre hommage à ces abbayes : «Le peu de connaissance qui restait chez les barbares, dit-il, fut perpétué dans les cloîtres. Les Bénédictins transcrivaient quelques livres ; peu à peu il sortit des monastères des inventions utiles». Plus loin : «Il faut avouer que les Bénédictins ont donné beaucoup de bons ouvrages ; que les Jésuites ont rendu de grands services aux belles-lettres... Le premier devoir est d'être juste... Il faut avouer qu'il y a toujours eu parmi eux des hommes éminents en science et en vertu, et qu'ils ont rendu de grands services» (*Essai sur l'Histoire générale*, tome IV, ch. cxxxv).

Ainsi, quoique nous ne soyons plus au temps où l'Orient et l'Occident retentissaient des savantes polémiques que les Pères soutenaient contre les hérétiques, et de cette sublime éloquence, qui donnait aux orateurs chrétiens un ascendant si puissant sur leur siècle, l'Église n'en demeure pas moins à la tête du mouvement scientifique ; elle en est même souveraine exclusive, car il n'y a plus trace ni d'écoles ni de lettrés, en dehors d'elle ; tout a disparu devant le torrent de l'invasion barbare : elle seule demeure maîtresse du terrain, dominant les ruines, en tout genre, refaisant l'humanité occiden-

tale à sa fantaisie, moulant les nouvelles générations sur ses enseignements et ses préceptes. Que si elle laisse sommeiller les grandes questions de la science, c'est qu'elle n'en a que faire pour le moment, en face de populations ignorantes, grossières, féroces, sanguinaires, qu'il faut avant tout adoucir, convertir, christianiser, et dont l'intelligence n'était encore ni habituée, à l'esprit de chicane et de subtilité, ni apte à étudier des questions ardues et obscures. Des notions bien simples, des exhortations doctrinales, pathétiques et paternelles, des exemples frappants et instructifs, c'est tout ce qu'il fallait aux générations des V^e, VI^e et VII^e siècles. Aussi, est-ce l'époque où les sermons, les homélies, les catéchèses prennent une direction de plus en plus pratique, et atteignent la perfection de l'art, avec le pontifical de saint Grégoire le Grand. Aux homélies viennent se joindre utilement les légendes, où le barbare voit la morale chrétienne en action, admire, dans les saints, la civilisation portée au suprême degré, et les merveilleuses transformations que la religion et la grâce peuvent opérer chez les nations même les plus barbares.

Au VIII^e et au IX^e siècle, la science est encore l'apanage exclusif de l'Église, et demeure refoulée dans les cloîtres, où elle continue à se fortifier et à préparer une réaction puissante : comme il fallait, à chaque instant, défendre une opinion, citer un texte de l'Écriture, les discours, les traités des Pères, les actes des conciles, le travail des moines copistes n'était pas demeuré stérile et enseveli dans la poussière des bibliothèques ; il fallait creuser ce sillon ingrat, exhumer les éléments de la théologie, de la philosophie, de la grammaire, de la dialectique, de la poésie ; en un mot, tout ce qui peut faire revivre la pensée opprimée par la lourde épée des barbares, et mettre à même de répondre à un Photius, homme de grand savoir, à un Nicéphore, à un Théodore Studite, aux iconoclastes et autres novateurs, qui se montraient tant en Orient qu'en Occident.

C'est l'époque où le vénérable Bède, que Lanfranc appelait le Père et le Docteur des Anglais, offrait, à sa patrie et au monde, des écrits qui sont, à eux seuls, une bibliothèque et un trésor de tous les arts alors connus ; où Paul, diacre, donnait à l'Occident son *Histoire des Évêques de Metz*, la *Vie de saint Grégoire le Grand*, l'*Histoire des Lombards*, l'*Ut queant laxis*, et son livre *De vita et moribus patrum emeritensium* ; où Alain, abbé de Farfe, en Italie, publiait son *Homiliaire* ; où Donat, diacre de Metz, écrivait la *Vie de saint Trudon*, évêque de cette ville ; Ambroise Autpert, ses beaux *Commentaires* ; l'époque où Alcuin quittait l'Angleterre, devenue un cloître scientifique, et transportait la science sous les tentes de la race franque. Envoyé par Charlemagne, en l'abbaye de Saint-Martin de Tours, pour y rétablir la discipline, Alcuin, jugeant que, pour y rappeler la régularité, il fallait en expulser l'oisiveté, tacha d'inspirer à ses religieux le goût de l'étude, et y établit une célèbre école, où il enseignait lui-même presque toutes les sciences. Voici ce qu'il écrivait au roi : «Je fais couler aux uns le miel des saintes Écritures, j'enivre les autres du vin vieux des histoires anciennes. Je nourris ceux-ci des fruits de la grammaire, que je leur cueille, et j'éclaire ceux-là, en leur découvrant les étoiles, comme des lumières attachées à la voûte d'un grand palais. En un mot, je fais plusieurs personnages différents, pour me rendre utile à plusieurs». L'éclat que la science reflète sur la période carlovingienne, est absolument monastique et religieux. Il n'était pas alors question de science chez les laïques de la haute noblesse ; la gloire consistait, pour ces gens-là, non pas à acquérir la connaissance des sciences divines et humaines, mais à chevaucher, à guerroyer, à plaire à la dame, à pourfendre moult ennemis.

C'est le temps également où Leidrade de Lyon écrivait un traité du baptême ; saint Benoît d'Aniane, son *Recueil* et sa *Concorde des règles monastiques* ; Théodulphe d'Orléans, son *traité du Saint-Esprit* ; saint Adalard, abbé de Corbie, ses *Statuts*, son livre de *l'Ordre du Palais*, son *Traité de la Lune pascalle*, etc. ; le moine Hildemar, son *Recueil des capitulaires de Charlemagne et de Louis le Pieux* ; Hilduin, abbé de Saint-Denis, puis de Saint-Médard, chapelain de Louis le Pieux, la *vie de saint Denis*, sous le titre d'*Aréopagiques*, la *Vie et les gestes de Charlemagne*, et les *Annales des Rois francs* ; Amalaire, abbé de Hornbac, archevêque de Lyon, la lumière et le conseil de son temps, son *traité des Offices ecclésiastiques* ; Eginhard abbé de Fontenelles, la *Vie de Charlemagne*, et ses *Annales de France* ; Agobard de Lyon, son traité sur *La Dignité et les droits du sacerdoce*, ses petits traités contre la magie, contre les prestiges opérés par les démons ; Wallafride Strabon, moine de Fulde et abbé de Richnow, son traité de *l'Origine et des progrès des choses ecclésiastiques* ; le fameux Raban-Maur, archevêque de Mayence, ses *Commentaires* sur un grand nombre de livres sacrés, plusieurs autres traités particuliers, savoir : *Du combat du chrétien*, *De la vision de Dieu*, *De la pureté du cœur* ; saint Paschase Radbert, abbé de Corbie, ses *traités sur l'Eucharistie* ; saint Auscaire, la *Vie de saint Willibald*, écrite avec beaucoup de sagesse et d'élégance, et dont la préface est regardée comme un chef-d'œuvre ; saint Adon de Vienne, son *Martyrologe*, et une *Chronique*, qu'il conduisit depuis le commencement du monde jusqu'en 874 ; Jean, moine du Mont-Cassin, et, depuis, diacre de l'Église romaine, la *Vie de saint Grégoire le Grand* ; le savant Hincmar, moine de Saint-Denis, archevêque de Reims, son *traité de la Prédestination*, un *Recueil de capitulaires*, un *traité pour l'instruction des rois*, et un grand nombre d'autres ouvrages ; Anastase le Bibliothécaire, ses *Vies des Saints*, sa *Chronographie Tripartite*, sa *Collection* de monuments, pour l'histoire des monothélites, ses *Vies des Papes* ; Aimoin, moine de Saint-Germain-des-Prés, l'*Histoire de la translation des reliques de saint Vincent de Saragosse*, ses *Mémoires* d'Usuard et d'Olilard ; Jonas, évêque d'Orléans, ses *Institutions* des laïques, son *Instruction* d'un roi chrétien, et un traité des miracles ; saint Prudence de Troyes, les *Annales de saint Bertin*. Nous pourrions ajouter une foule d'autres noms de ce siècle, si la liste n'en était déjà trop longue.

Les nombreux conciles qui se tinrent pendant cette période : seize, sous Pépin le Bref, trente-trois, sous Charlemagne, vingt-neuf, sous Louis le Débonnaire, soixante-neuf, sous Charles le Chauve, cinquante-six, de Charles le Chauve à Hugues Capet, attestent l'activité et les lumières qui régnaient dans les rangs de l'épiscopat. C'est le temps aussi du perfectionnement de la liturgie, sur laquelle les écrits abondent ; le temps des pénitentiels ou codes de la pénalité ecclésiastique, des homiliaires ; le temps où saint Chrodegand soumet ses prêtres, isolés jusque-là, à une règle uniforme, du moins ceux de l'église épiscopale de Metz, et les oblige à habiter, à vivre en commun, et à porter un vêtement uniforme. C'est le commencement de l'institut des chanoines réguliers. Sa règle se compose de trente-quatre articles, tirés presque textuellement de la règle bénédictine. Beaucoup d'évêques suivirent l'exemple donné par celui de Metz ; un concile tenu en 826, à Aix-la-Chapelle, en fit une règle générale, et chargea Louis le Débonnaire de l'envoyer à tous les métropolitains, pour en faire une règle universelle. Pendant le même temps, saint Benoît d'Aniane réformait les ordres réguliers, et les rappelait à la primitive observance.

Le X^e siècle, regardé à tort comme un siècle d'ignorance, de fer, de plomb, vide de grands hommes, et stérile pour la science, eut, lui aussi, sur les sièges épiscopaux et dans les monastères, des hommes accoutumés à puiser la science aux sources véritables, et toujours prêts à communiquer leurs connaissances et leur érudition au public. Tels sont Notker le Bègue, moine de Saint-Gall, auteur d'un *Martyrologe*, d'un traité des *Interprètes sacrés*, d'un Recueil de séquences et d'une *Vie de saint Gall* ; Réginon, abbé de Prüm, auteur d'une *Chronique* et d'un traité intitulé : *De la discipline ecclésiastique et de la religion chrétienne* ; Berthaire, prêtre de Verdun, auteur de l'Histoire des évêques de cette ville ; Abbon, moine de Saint-Germain-des-Prés, auteur d'un poème épique sur le siège de Paris, par les Normands, et de discours et instructions que lui avaient demandés Frotier, évêque de Poitiers, et Fulrade, évêque de Paris ; Odilon, moine de Saint-Médard, auteur de l'*Histoire de la translation des reliques de saint Sébastien*, de saint Grégoire, Pape, et d'un grand nombre d'autres saints ; Hucbald, moine de Saint-Amand, auteur de la *Vie de sainte Rictrude*, de celle de saint Lebwin, d'une *Vie des Saints*, de l'office de saint Thierry, d'un *Commentaire de la Règle de saint Benoît*, d'un poème sur les chauves, et d'un traité de musique ; Berthier, moine de Lobbes, auteur d'un livre appelé *Agnosticon*, parce qu'il y exhorte les chrétiens au combat, de *Méditations* du cœur, d'une *Vie de saint Ursmar*, d'un *Synodique*, d'un *traité contre les Anthropomorphites*, et de discours de morale ; saint Odon de Cluny, auteur d'une *Vie de saint Géraud*, de trois livres de *Conférences*, de trente-cinq livres de *Morale* sur Job, et de plusieurs panégyriques ; Atton, évêque de Verceil, auteur de *Lettres de discipline*, du *Polypticon*, ou instructions aux prédicateurs, d'un *Capitulaire*, et d'un livre des *Souffrances de l'Église* ; Vilbold, évêque de Cambrai, auteur d'un traité intitulé : *Jeu ecclésiastique contre le jeu séculier* ; Flodoard, chanoine de Reims, auteur d'un Recueil de poésies sur les vies de plusieurs saints et des Papes, depuis saint Pierre jusqu'à Léon VII, d'une *Histoire de l'Église de Reims* ; d'une *Chronique* qui va de 916 à 966, et passe pour la meilleure histoire de son temps ; Folcuin, moine de Saint-Bertin, auteur d'un Recueil de diplômes et de chartes de ce monastère, et d'une *Chronique* de l'abbaye, qui va depuis sa fondation jusqu'à 961 ; Abbon, moine de Fleury, auteur d'un Recueil de canons, sur les devoirs des rois et des sujets, adressé à Hugues Capet et à Robert. On voit que ce siècle n'est pas aussi obscur que le représentent, en général, les historiens.

A la fin de ce siècle et au seuil du XI^e est assis le savant Gerbert, un Français et un Pape, qui seul suffirait à remplir de son grand nom la solitude de la science. Après ce célèbre savant, viennent Ditmar, moine de Lobbes, évêque de Mersbourg ; Bouchard, moine de Saint-Maurice, évêque de Worms ; saint Fulbert de Chartres, l'un des plus illustres disciples de Gerbert à l'école de Reims ; Adalbéron, évêque de Laon ; Enguerrant, abbé de Saint-Riquier ; saint Odilon, abbé de Cluny, l'un de ces saints que la grâce semble avoir formés pour faire aimer la vertu ; Lanfranc, abbé de Corbie, et archevêque de Cantorbéry ; le cardinal saint Pierre Damien, docteur de l'Église, dont le nom est inséparable de celui du grand pape Grégoire VII, qui eut la gloire d'affranchir l'Église des chaînes qu'on lui avait forgées, en même temps qu'une tentative analogue se produisait dans l'ordre monastique, sous les auspices de Hubert de Molème, de saint Norbert, de saint Odilon et de saint Bernard. Malheureusement, l'élan se donne ailleurs dans un autre sens et des hommes puissants par la parole et le savoir, réclament au nom de la raison humaine et ouvrent la porte au rationalisme : Ce sont Erigène, Roscelin, Abailard, etc.

A la fin du XI^e siècle, la philosophie reparaît avec ses deux courants opposés comme au temps d'Origène et de Plotin, l'un bon et légitime dans saint Anselme, l'Augustin de son siècle, qui a pour mission d'établir l'accord de la foi et de la raison, «et de réduire à l'unité, ce qui est le propre de la science, toutes les connaissances naturelles et surnaturelles acquises de son temps» (Mgr Dabert, évêque de Périgueux). Ce grand métaphysicien, qui dépasse nos penseurs de six siècles, fut le successeur de Lanfranc, soit à Corbie, soit à Cantorbéry, et docteur de l'Église. Sa philosophie est la philosophie chrétienne, habillée de la méthode scolastique d'Aristote, telle que l'avaient entendue à son début Clément d'Alexandrie et Origène, et, deux siècles plus tard, saint Augustin ; «repoussant les nominalistes, qu'il appelle les hérétiques de la dialectique, dit l'abbé Blanc, il leur montra comment il était permis à la raison d'opérer sur la doctrine et renoua ainsi les fils de la philosophie chrétienne interrompus par l'invasion des Barbares». L'autre courant, faux et humain, se manifestait dans les tendances des Bérenger et des Roscelin, et conduisait directement au rationalisme hétérodoxe dont sont engoués nos philosophes modernes.

Dans cette nombreuse nomenclature de saints et de savants, tous ou presque tous sortis des écoles abbatiales, on voit que nous sommes bien plus embarrassé du nombre que du choix. Nous avons tenu à multiplier les noms, soit parce qu'il s'agissait de l'époque la plus obscure de l'histoire, soit pour montrer que l'Église seule figure dans ce mouvement scientifique ascensionnel.

Nous voici au XII^e siècle, époque de floraison où l'on voit la science et les études se relever sensiblement, les écrivains se multiplier, on sorte qu'un abrégé ne trouve plus de place que pour quelques-uns des noms les plus remarquables.

On voit apparaître sur la scène d'autres hommes issus des premiers, car tout s'enchaîne dans l'Église, d'autres savants, qui vont communiquer un nouvel essor à la science, non pas en créant, en Europe et en France, de nouvelles écoles, mais en donnant, à celles qui préexistaient, un incroyable éclat, un prodigieux développement, dont la célébrité remplit les derniers siècles du moyen Âge. Nous avons nommé les Universités, dont les premières assises remontent aux écoles épiscopales et abbatiales, qui ont soutenu la gloire des lettres et des sciences, pendant les siècles obscurs que nous venons de traverser. C'est surtout au déclin du XII^e siècle, que toutes les grandes écoles se constituent en Universités, alors que brillaient au sein de la science, comme des astres au firmament, Suger, abbé de Saint-Denis, Sigebert de Gemblours, Yves de Chartres, Hugues de Flavigny, Hugues de Saint-Victor, surnommé la langue de saint Augustin ; Guillaume de Champeaux, depuis évêque de Chalons ; Pierre Abailard, disciple de Roscelin ; saint Bernard qui, pareil à un miroir, refléta les clartés et la vie du Verbe, et dont la grande figure et la renommée semblent éclipser les autres illustrations de son siècle ; Pierre Lombard, évêque de Paris, le célèbre auteur des *Sentences*, qui eurent deux cent quarante-quatre commentateurs, entre lesquels on compte les deux plus célèbres docteurs, saint Bonaventure et saint Thomas, à qui ce livre sert de point de départ, leur donne le premier coup d'aile, pour s'élever aux sphères supérieures, où l'un domine sur la théologie mystique, l'autre sur la théologie scolastique. Le livre des *Sentences* ne fut surpassé que par la *Somme* de saint Thomas, qui le remplaça dans les écoles. Ajoutons encore Robert Polloyn, dont le nom est peu connu, et qui a cependant le mérite d'avoir le premier soumis l'enseignement aux lois du syllogisme. Pierre le Vénérable, ab-

bé et dernière gloire de Cluny ; Otton de Frisingue, Jean de Salisbury, évêque de Chartres ; Pierre, abbé de Celles ; Pierre de Blois, Richard de Saint-Victor, etc. Telles sont les principales célébrités dont le nom se confond avec les premiers temps des Universités.

Les Papes propagèrent peu à peu ces institutions dans tous les États de l'Europe, les comblèrent de privilèges, n'épargnèrent ni les louanges, ni les honneurs, ni les riches présents, pour soutenir l'enthousiasme dont la génération était prise en faveur des études, et portent le drapeau du mouvement scientifique à la face de tout l'univers. Sous leur patronage, Bologne et Padoue voient s'élever les plus célèbres écoles de droit. Là, les esprits s'ouvraient à de nouvelles idées qui pénétraient ensuite la société, et contribuaient merveilleusement aux progrès de la civilisation. Ces écoles de jurisprudence eurent, dans la suite, une large part dans l'éducation civile et politique des peuples.

La science de médecine florissait à Montpellier et à Salerne, toujours sous l'influence et l'alliance de l'Église. Le pape Jean XXI, avant d'être élevé sur la Chaire pontificale, trouvait le loisir de composer le *Trésor des pauvres*, ou *Manuel de l'art de guérir*. Mais si l'Église donnait le mouvement à la science, et conservait la direction des études, elle n'avait pas le pouvoir d'empêcher les mauvais esprits de se jeter dans la voie de l'impiété. Au moyen âge, comme au XIX^e siècle, les médecins étaient, en général, la peste des Universités catholiques, des foyers où, en dépit de l'Église, pullulaient, sous le nom d'averroïstes, les jeunes matérialistes de l'école de médecine. Dans ces âges de foi, les docteurs des sciences physiques et médicales étaient, presque tous, partisans du matérialisme, au point qu'un proverbe, en cours du temps de saint Thomas, disait : *Duo medici tres athei*. Ainsi, en moyenne, chaque médecin comptait pour un athée et demi (M. Béchamp, doyen de la Faculté de médecine de l'Université de Lille).

L'introduction de l'algèbre et des chiffres arabes, l'invention de la boussole, signalent cette époque, comme une des plus fécondes de l'humanité.

Le XIII^e siècle, pour lequel on augurait mal, lorsqu'il commença, fut, au contraire, le plus fécond en saints, en savants et en grands événements. Nous y voyons briller, entre autres, Saxo Grammaticus, historien latin, dans la Scandinavie ; le P. Vincent Kadlubek, historien latin, en Pologne ; Etienne Langton, en Angleterre ; saint Antoine de Padoue, Espagnol d'origine, Italien d'adoption ; Jacques de Vitry, l'historien latin des Croisades ; saint Raymond de Pennafort, Raymond de Lulle, Alexandre de Halès, le docteur irréfragable et maître de saint Bonaventure ; Albert le Grand, le docteur très érudit et maître de saint Thomas d'Aquin ; Alain de Lille, le docteur universel ; le franciscain Roger Bacon, le Gerbert de son siècle, par l'étendue de ses connaissances sur les sciences physiques ; Duranti, évêque de Mende ; le dominicain Jacques de Voragine, archevêque de Gênes, célèbre par sa *Légende dorée*, ou *Vie des Saints*.

Nous avons dit plus haut que les docteurs du II^e et du III^e siècle avaient tracé les premiers contours de la théologie, que les Pères avaient constitué définitivement cette science, et l'avaient habillée en lui créant une langue convenable ; l'éternel honneur des docteurs du moyen âge, sera de l'avoir armée de pied en cap et rendue invulnérable par la méthode scolastique. Mais celui qui y a le plus contribué, c'est sans contredit saint Thomas, le savant sans rival qui a élevé la théologie à sa perfection totale, le docteur angélique qui exerça la dictature du génie, débrouilla le chaos, tira de la masse indigeste du moyen âge cette admirable *Somme*, où sa vaste érudition et sa prodigieuse intelligence ramassent tout ce qui touche à Dieu, aux esprits, aux hommes, à leurs rapports, légua ce monument qui domine tout le passé et surpasse par l'immensité des proportions et la profondeur du raisonnement tout ce qui a été tenté depuis. Là aboutit la science théologique du XIII^e siècle ; et aujourd'hui encore les Papes ne croient pas pouvoir mieux favoriser la science qu'en rappelant les esprits à la doctrine et à la méthode de saint Thomas. Laissons parler Léon XIII, glorieusement régnant :

« Il n'est aucune partie de la philosophie que le docteur angélique n'ait approfondie avec autant de pénétration que de solidité. Ses traités sur les lois du raisonnement, sur Dieu et les substances, sur l'homme et les autres créatures sensibles, sur les actes humains et leurs principes, ne laissent rien à désirer ni pour l'abondance des questions, ni pour la juste disposition des parties, ni pour l'excellence de la méthode, ni pour la sûreté des principes et la force des arguments, ni pour la clarté du style et la propriété des expressions, ni pour la facilité à expliquer les matières les plus abstruses.

« Ajoutons que le docteur angélique a considéré les conclusions philosophiques dans les raisons des choses, et les principes les plus universels qui contiennent dans leur sein des vérités presque infinies, dont les germes, développés par les maîtres des âges postérieurs, devaient produire en temps opportun des fruits abondants. Appliquant pareillement cette méthode philosophique à la réfutation des erreurs, il est parvenu à triompher seul de toutes les erreurs des époques précédentes, et à fournir des armes invincibles pour vaincre celles qui surgiront dans toute la suite des temps. De plus, s'il fait nettement la distinction nécessaire entre la raison et la foi, il les unit toutes deux par un accord amical, et il a si bien ménagé leurs droits et maintenu leur dignité, que la raison semble ne pouvoir s'élever plus haut, et que la foi ne peut presque plus attendre de la raison d'autres secours, et de plus puissants que ceux qu'elle trouve en saint Thomas » (Encyclique *Æterni patris*).

Après avoir distingué la raison de la foi, il les unit par les liens d'une mutuelle amitié et laisse à chacune ses droits, sa dignité, en sorte qu'il monte la raison jusqu'au faite sans préjudice de la foi. Depuis cette époque, tous les législateurs, tous les fondateurs d'ordres religieux ordonnent d'étudier la doctrine de saint Thomas, de ne jamais s'en écarter : dominicains, bénédictins, carmes, augustins, jésuites se sont soumis à cette règle, comme il conste par leurs statuts. Les Universités de Paris, de Salamanque, d'Alcala, de Douai, de Toulouse, de Louvain, de Padoue, de Bologne, de Naples, de Coimbra, en firent la plus grande estime et donnaient leurs réponses d'après la théologie de l'illustre docteur. Saint Thomas régna en prince sur ces Universités, au point que maîtres et disciples se reposent sur son autorité : *Magister dixit*. Les Papes Clément VI, Nicolas V, Benoît XIII ont honoré sa sagesse et sa science. Sixte V reconnaît que sa doctrine dissipe les hérésies. Clément XI dit que des biens abondants ont découlé de ses écrits sur l'Église universelle, et le propose comme un modèle et un maître qu'on peut suivre en toute sûreté. Urbain V écrivait à l'Université de Toulouse : « Nous voulons et par la teneur des présentes nous vous enjoignons de suivre la doctrine du bienheureux Thomas comme véridique et catholique, et de vous appliquer de toutes vos forces à la développer ». Innocent XII impose la même obligation à celle de Louvain ; Benoît XIV au collège dionysien de Grenade. Innocent VI déclare, que « la doctrine de saint Thomas a sur toutes les autres, la canonique exceptée, la propriété des termes, la mesure dans l'expression, la vérité des proposi-

tions, de telle sorte que ceux qui la tiennent ne sont jamais surpris hors des sentiers de la vérité, et que quiconque la combat a toujours été suspect d'erreur».

Dans sa bulle du 4 août 1880, le même Léon XIII dit : «Saint Thomas est le plus parfait modèle que, dans les diverses branches des sciences, les catholiques puissent se proposer. En lui sont en effet toutes les lumières du cœur et de l'esprit qui imposent à bon droit l'imitation : une doctrine très féconde, très pure, parfaitement ordonnée ; le respect de la foi et un admirable accord avec les vérités divinement révélées ; l'intégrité de la vie et la splendeur des plus hautes vertus.

«Sa doctrine est si vaste qu'elle contient, comme une mer, toute la sagesse qui découle des anciens. Tout ce qui a été dit de vrai, tout ce qui a été sagement discuté par les philosophes païens, par les Pères et les docteurs de l'Église, par les hommes supérieurs qui florissaient avec lui, non seulement il l'a connu pleinement, mais il l'a accru, complété, classé avec une telle perspicacité des espèces, avec une telle perfection de méthode, et une telle propriété de termes, qu'il semble n'avoir laissé à ceux qui le suivraient, que la faculté de l'imiter, en leur ôtant la possibilité de l'égaliser.

«Et il y a encore ceci de remarquable, c'est que sa doctrine étant formée et comme armée de principes d'une grande largeur d'application, il répond aux nécessités non pas d'une époque seulement, mais de tous les temps, et qu'elle est très propre à vaincre les erreurs sans cesse renaissantes. Se soutenant par sa propre force et sa propre valeur, elle demeure invincible et cause aux adversaires un profond effroi».

Parlant ensuite de l'accord de la foi et de la raison, l'illustre Pape ajoute : «Le saint docteur démontre avec évidence que les vérités de l'ordre naturel ne peuvent pas être en désaccord avec les vérités que l'on croit sur la parole de Dieu ; que, par conséquent, suivre et pratiquer la foi chrétienne, ce n'est pas un asservissement humiliant et méprisable de la raison, mais une noble obéissance qui soutient l'esprit et l'élève à de plus grandes hauteurs ; enfin, que la raison et la foi viennent l'une et l'autre de Dieu, non pas pour qu'elles soient en dispute, mais pour que, unies entre elles par un lien d'amitié, elles se protègent mutuellement.

«Or, dans tous les écrits du bienheureux Thomas on voit le modèle de cette union et de cet admirable accord. Car on y voit dominer et briller tantôt la raison qui, précédée par la foi, atteint l'objet de ses recherches dans l'investigation de la nature, tantôt la foi qui est expliquée et défendue à l'aide de la raison, de telle sorte, néanmoins, que chacune d'elles conserve intactes sa force et sa dignité : enfin, quand le sujet le demande, toutes deux marchent ensemble comme des alliées contre les ennemis de toutes deux. Mais s'il fut toujours très important que l'accord existât entre la raison et la foi, on doit le tenir comme beaucoup plus important depuis le XVI^e siècle, car à cette époque on commença à semer les germes d'une liberté dépassant toutes bornes et toute règle, qui fait que la raison humaine répudie ouvertement l'autorité divine, et demande à la philosophie des armes pour miner et combattre les vérités religieuses» (Lettre encyclique du 4 août 1880).

Les conciles œcuméniques, eux aussi, ont rendu au saint docteur des hommages spéciaux. Ceux de Lyon, de Vienne, de Florence, du Vatican, l'ont choisi pour présider dans leurs délibérations et leurs décrets. Celui de Trente voulut honorer la *Somme* en la plaçant sur l'autel, élevé au milieu de la salle conciliaire, à côté des Écritures sacrées et des décrets des Pontifes romains. Les hérétiques eux-mêmes lui ont rendu hommage en déclarant qu'ils se faisaient forts d'engager victorieusement la lutte avec l'Église et ses docteurs, si l'on supprimait seulement la *Somme* de saint Thomas (Encyclique, *Æterni Patris*).

Puis, comme si cette bulle ne suffisait pas pour rappeler les études à l'enseignement de l'Ange de l'école, l'illustre pontife Léon XIII n'a cessé depuis d'encourager dans cette voie comme le moyen le plus utile, le plus apte à détruire les opinions perverses de notre temps, et comme s'il n'y avait rien de plus efficace pour conserver la vérité. Puis, passant de la théorie à la pratique, il inspira la pensée de réimprimer les œuvres du saint docteur ; et, le 18 janvier 1880, il prenait cette résolution : «Pour que la gloire n'en soit pas ravie à cette ville de Rome qui est la nôtre, nous voulons que cette édition dont nous avons parlé, soit réservée à l'imprimerie du Conseil de la Propagande, déjà illustre par la publication d'autres ouvrages de grande étendue et d'un beau travail». En même temps, il nomme trois cardinaux pour veiller à l'intégrité et à la perfection de cette édition, qui doit contenir non seulement toutes les œuvres de saint Thomas, mais encore les commentaires de ses plus illustres interprètes ; et il donne 300,000 francs pour couvrir cette dépense.

Enfin, le 8 mai 1880, il fondait, à l'*Alma massima* du palais de la chancellerie apostolique, une académie instituée sous le vocable de l'angélique docteur ; et, le 4 août de la même année, il constituait, par la bulle précitée, saint Thomas comme «patron des Universités, des académies, des facultés et des écoles catholiques».

La déviation des esprits a amené le désordre dans les mœurs ; il faut que la rectitude des idées y ramène la réforme. En donnant aux études la ferme direction d'un maître incomparable dans les œuvres duquel brillent si excellemment l'accord de la raison et de la foi, le Pape ne pouvait que contribuer puissamment au relèvement de la société. Évêques, académies, doyens des facultés, savants de tous les points applaudissent d'une seule voix à l'opportunité de cette mesure, attendu qu'ils sont convaincus «que la doctrine thomiste possède, avec une éminente supériorité, une force et une vertu singulières pour guérir les maux dont notre époque est affligée».

Le nom du docteur angélique est inséparable de celui du docteur séraphique, l'illustre saint Bonaventure, la plus grande gloire de l'Ordre de saint François. Ce sont là les deux plus célèbres docteurs du moyen âge, envoyés par la Providence pour resserrer, coordonner, agrandir les conceptions antérieures soit de la théologie, soit de la philosophie. Ajoutons saint François d'Assises, saint Dominique, Vincent de Beauvais, bibliothécaire et lecteur de saint Louis, le rival de saint Thomas en érudition. Saint Louis avait fait explorer les abbayes, les monastères, les archives et les dépôts du royaume et en avait acheté de ses propres deniers les manuscrits les plus rares. Il réunit ce trésor dans une salle attenante à la Sainte-Chapelle, et chargea Vincent de collectionner tous ces ouvrages, d'en faire des extraits, des abrégés, une encyclopédie, en un mot, à l'usage soit du monarque, soit des princes. Conformément aux désirs de son maître, le moine Vincent entreprit un recueil de ce que les écrivains avaient dit de mieux sur les sciences naturelles, doctrinales, historiques, sacrées et profanes, et en forma une sorte de tableau, de miroir encyclopédique où se reflétaient toutes les sciences, et qui portait pour cela le titre de *Spéculum majus*. Il le divisa en trois parties : le *Speculum naturale*, où il explique l'œuvre des six jours, dans tout ce qui a rapport à Dieu, à l'univers, à la théologie, à la physique, à l'anthropologie ; le *Speculum doctrinale*, qui renferme toutes les connaissances humaines sur la philosophie, la littérature et la science ; le

Speculum historiale, ou *Mirouer historical*, qui était une esquisse d'histoire naturelle. C'est un tissu de textes tirés des meilleurs auteurs (Vervorst, *Hist. eccl.*, t. XXIII, col. 135).

Sortis de ces siècles que l'histoire appelle mal à propos des siècles de ténèbres et d'ignorance, et que nous préférons appeler siècles d'enfancement et de création, siècles où s'élaborait la France catholique, et se formait cette langue admirable qui devait s'universaliser, il serait inutile de continuer plus longtemps la nomenclature des noms qui ont illustré la science et la religion durant la période du moyen âge. A quoi bon rappeler des célébrités qui, à mesure que nous approchons de notre époque, sont dans tous les souvenirs et sur toutes les lèvres.

Il se fonda à Paris, presque en même temps que les Universités, une autre célèbre école connue sous le nom de Sorbonne, uniquement consacrée à la théologie, et d'où sont sortis des hommes distingués. Elle fut fondée par Robert, natif de Sorbonne, en Champagne, homme pauvre qui consacra toute sa fortune à faire ses études, en 1253, sous le règne de saint Louis, et sous le pontifical d'Alexandre IV, qui disait en cette conjoncture, en parlant de la théologie.

«La faculté de théologie est dans la sainte Église de Paris ce qu'était l'arbre de vie au sein du paradis de Dieu, ce qu'est la lampe brillante devant l'autel du Seigneur. Mère féconde du savoir, répandant avec abondance au dehors, pour arroser la surface aride de la terre, des fleuves puisés aux sources salutaires de la sagesse, elle réjouit partout la cité de Dieu, et les âmes altérées de justice peuvent se rafraîchir en tous lieux aux courants divers des eaux de sa doctrine. C'est là que siège par la Providence de Dieu, et comme sa garde d'honneur, un corps éminents de docteurs ayant pour mission de diriger vers le fruit de vie la créature raisonnable, facilement entraînée vers le fruit de mort par le charme trompeur de l'antique prévarication. C'est là que le genre humain, honteusement abaissé sous le poids de l'ignorance originelle, se relève dans sa dignité en recouvrant la vision de la vraie lumière, par laquelle s'acquiert la science de la piété. C'est là surtout que le Seigneur donne à l'épouse une bouche habile aux discours de la sagesse, contre laquelle se brise toute opposition des méchants».

Ces grandes écoles, dont le nom, la fondation, le programme et le règlement sont dus à l'initiative des Pontifes romains, se répandirent rapidement, et furent la source de flots de lumière qui inondèrent l'Europe. En Angleterre, l'Université de Cambridge a vu Newton sortir de son sein, dit Chateaubriand, et celle d'Oxford présente, avec les noms de Bacon et de Thomas Morus, sa bibliothèque persane, ses manuscrits d'Homère, ses marbres d'Arundel, et ses éditions de classiques. Glasgow et Edimbourg, en Ecosse ; Leipsig, Jena, Tubingue, en Allemagne ; Leyde, Utrecht, et Louvain, aux Pays-Bas ; Gandie, Alcalá, Salamanque, en Espagne, deviennent des foyers de lumière, et attestent les immenses travaux des Papes et du christianisme¹.

Au XIV^e siècle, tandis que les grandes Universités continuent la lumière dans les principaux centres théologiques, philosophiques et juridiques, tout le reste était en progrès, malgré le schisme d'Occident. La culture des lettres anciennes acquérait un prodigieux développement, par la chute de Byzance ; les idiomes modernes, déjà féconds en productions gracieuses, se préparent à recevoir leur perfection, sous les génies qui illustrèrent le XVII^e siècle. Les arts étaient florissants, l'architecture était à son apogée, avec Bramante et Michel-Ange ; la peinture était dans sa phase ascensionnelle, et tendait à son perfectionnement, avec Giotto et Raphaël. Les sciences avaient secoué le joug, avec Bacon, le Voyant, pour qui la nature n'avait plus de secrets ; l'astronomie, la physique, l'optique, la vapeur, les mathématiques sont enrichies des découvertes arabes, tandis que l'invention de la poudre et de l'imprimerie changent la face du monde.

Nous citerons, parmi les principaux savants de ce siècle, Jean-Duns Scot, le docteur subtil et l'antagoniste de saint Thomas ; le franciscain François Mayrones, notre compatriote, surnommé le docteur très éclairé, et le premier qui ait soutenu une thèse sorbonique ; Durand de Saint-Pourçain, évêque de Meaux, dont les doctrines tendent au rationalisme ; Thomas Bradwardin, professeur d'Oxford, le docteur profond qui frise le prédestinationisme ; Guillaume Ockam, qui ranime la dispute des rationalistes et favorise dans ses écrits les prétentions de Louis de Bavière contre le Pape ; Nicolas de Lire, illustre interprète de l'Écriture chez les Grecs ; Nicéphore Calixte, moine de saint Joseph, auteur d'une histoire de l'Église qui s'arrête à l'an 911 ; le dominicain Tanière et son maître Rusbroc, auteurs ascétiques ; l'historien florentin Villani, qui écrit contre les Papes d'Avignon ; ajoutons encore sainte Brigitte de Suède, célèbre par ses révélations, et sainte Catherine de Sienne dont nous avons beaucoup de lettres.

Trois noms célèbres ferment le XIV^e siècle et ouvrent le XVII^e.

C'est Pierre d'Ailly, cardinal de Cambrai et chancelier de l'Université de Paris, qui travailla beaucoup pour l'extinction du schisme dans le concile de Constance ; Gerson qui se distingua aussi sur le même champ, mais dont les idées étaient assez exagérées ; Clémengin, célèbre littérateur. Nous pouvons citer encore Thierry de Niem, historien du schisme et biographe de Jean XXII ; saint Vincent Ferrier, célèbre prédicateur dominicain, né à Valence en Espagne ; Thomas de Walden qui se distingua contre les Wicléfistes et les Hussites dans le concile de Constance ; saint Bernardin de Sienne qui fait revivre la ferveur chez les franciscains ; le cardinal Turremata, dominicain, célèbre par sa défense de l'autorité des Papes ; le philologue Laurent Valla, distingué aussi par sa belle latinité ; Denys le Chartreux, illustre par sa *vie de Jésus-Christ*, et d'autres bons écrits ; Thomas à Kempis, augustinien, auteur présumé de l'*Imitation* ; le cardinal Bessarion, célèbre par son attachement à l'unité romaine, malgré toutes les tentatives de corruption ; Jean Trithémus, bénédictin, qui continua le *Catalogue des écrivains ecclésiastiques* commencé par saint Jérôme ; enfin, le Pic de la Mirandole, ce prodige de science universelle, d'activité, de facilité et de fécondité en toutes choses.

Tandis que le clergé et les moines participent à ce mouvement, et continuent à produire des savants, dans toutes les branches, les Papes en sont l'âme, et la Ville-Éternelle est comme le grand port qui recueille tous les débris naufragés dans l'océan de la barbarie. Constantinople tombe sous le joug des Turcs, et l'Église, pour qui la science est un huitième sacrement, selon le mot de saint François de Sales, s'empresse d'ouvrir mille retraites à ces fugitifs d'Athènes ou de Byzance, qui paient l'hospitalité en répandant les riches trésors dont ils sont restés dépositaires.

Voilà les hommes que forma l'Église, les institutions qu'elle créa, les travaux qui furent exécutés, lorsque la Papauté tenait exclusivement le sceptre de la science et des études ; il semble qu'il ne pouvait être plus dignement porté. Cependant, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, un concours de circonstances, telles que l'amour du rationalisme, l'amoindrisse-

¹ Nous avons sous les yeux une liste de 80 Universités, fondées ou approuvées par les Papes, à partir de celle de Reims, établie, en 1148, par Eugène III, jusqu'à celle de Fulde, instituée par Clément XIII, en 1732,

ment du principe d'autorité, l'impulsion donnée par la Renaissance, le courant anti-romain, suscité par le schisme, et achevé par la réforme, disputèrent à l'Église le droit d'enseigner, et s'efforcèrent de la dépouiller du magistère intellectuel, qu'elle avait exercé d'une manière si utile et si fructueuse. La science et les lettres y ont-elles gagné ? C'est à l'histoire à nous dire si les docteurs du moyen âge ont été surpassés ou égalés, et si les études, qui se font aujourd'hui, équivalent, en solidité, à celles des XII^e, XIII^e, XIV^e et XV^e siècles.

Au XVI^e siècle, les réformateurs, repoussant la lumière qui descend des hauteurs du Vatican, ont obscurci toutes les questions qu'ils ont touchées, soit en théologie, soit en philosophie, soit en histoire. Aussi ce siècle porte-t-il le nom de Léon X, et non pas de Luther. « Certes, dit Chateaubriand, c'est un grand honneur, pour l'Église, qu'un Pape ait donné son nom au siècle qui commence l'ère de l'Europe civilisée » (*Génie...*). De l'aveu même de M. Guizot, l'un des coryphées du protestantisme, tandis que les autres sectes pataugent dans le chaos, et s'immobilisent, l'Église ne demeure ni immobile, ni stationnaire ; elle progresse, vole en avant, a son histoire variée, et continue sa marche en tête du mouvement scientifique. On entrave ses efforts, on paralyse ses progrès, on veut éteindre partout l'éclat de sa lumière, on veut lui ravir sa place au soleil, l'exclure de l'enseignement, à l'instar de Julien l'Apostat, comme si elle avait mal rempli son rôle de maîtresse de la science et des lettres. Et l'Église, comment répond-elle à cette coalition commune de toutes les sectes, à cet ostracisme, auquel on l'a condamnée ? Elle n'en continue pas moins sa marche, par cette voie d'autorité, qui entre dans sa constitution même ; mais tout en proscrivant l'hérésie, le droit d'examen privé, la raison individuelle, ajoute l'auteur précité, « trouvez une société où la raison individuelle se soit plus hardiment développée, que dans l'Église ! Que sont les sectes, les hérésies, sinon le fruit des opinions individuelles ? Les sectes, messieurs, les hérésies, tout ce parti de l'opposition, dans l'Église chrétienne, sont la preuve incontestable de la vie, de l'activité morale qui y régnait, vie orageuse, douloureuse... (nous supprimons ici trois mots, qui sont du sectaire haineux et non de l'historien impartial), mais noble et puissante, et qui a donné lieu au plus beau développement d'intelligence et de volonté. Sortez de l'opposition, entrez dans le gouvernement ecclésiastique lui-même, vous le trouverez constitué et agissant tout autrement que ne semblent l'indiquer quelques-uns de ses principes. Il nie le droit d'examen, il veut retirer à la raison individuelle sa liberté ; et c'est à la raison qu'il en appelle sans cesse ; c'est le fait de la liberté qui y domine. Quels sont ses institutions, ses moyens d'action ? Les conciles provinciaux, les conciles nationaux, les conciles généraux, une correspondance continue, la publication continue de lettres, d'admonitions, d'écrits. Jamais gouvernement n'a procédé, à ce point, par la discussion, par la délibération commune. Vous vous croiriez dans le sein des écoles de philosophie grecque ; et pourtant, ce n'est pas d'une pure discussion, de la pure recherche de la vérité qu'il s'agit, il s'agit d'autorité, de mesures à prendre, de décrets à rendre, d'un gouvernement, enfin. Mais telle est, dans le sein de ce gouvernement, l'énergie de la vie intellectuelle, qu'elle devient le fait dominant, universel, auquel cèdent tous les autres, et que ce qui éclate, de toutes parts, c'est l'exercice de la raison et de la liberté » (Guizot, *Histoire de la Civilisation en Europe*, p. 147).

En face de cette ingrate coalition, rien n'égale la sollicitude des Papes à faire de Rome le grand laboratoire de la science, « cet inestimable présent fait au genre humain afin de dissiper la nuit du vice, de chasser les erreurs, de diriger les actions des hommes à la lumière » (Boniface VIII). C'est l'époque d'une des plus admirables rectifications scientifiques dont il soit parlé dans les fastes de l'astronomie.

Rome avait gardé le calendrier de Numa, quoique fort inexact, jusqu'à Jules César, qui le fit réformer ; mais l'astronome Sazimène, qui avait été chargé de ce travail, se trompa à son tour. Il admit que le soleil parcourt l'écliptique en 365 jours et 6 heures, mais il négligea 11 minutes, qui font un jour d'erreur tous les 134 ans, d'où il arriva qu'en 1382 l'équinoxe du 21 mars tombait le 11, dix jours avant l'époque équinoxiale. Il était réservé aux Papes de corriger cette erreur et de donner un calendrier aussi juste que possible, et que nos astronomes, quelque progrès qu'ait fait l'astronomie, n'ont pu ni réformer, ni trouver en défaut. Par une bulle du 24 février, Grégoire XIII, après avoir pris conseil des plus habiles astronomes, introduisit l'usage du calendrier que nous suivons encore, et qui porte le nom de Calendrier grégorien. Le monde s'y soumit, sauf les nations protestantes, qui ne veulent rien devoir à l'initiative des Papes ; elles persistèrent des siècles, et elles ont fini par l'adopter. Seule, la Russie est restée dans ses vieux errements. Il lui semble que du jour où elle fléchirait sous une réforme prescrite par un Pape, elle condamnerait son schisme.

C'est aussi l'époque où les académies romaines se multiplient et où l'activité des esprits semble se réveiller pour neutraliser et dominer les défections du protestantisme et de la libre pensée. La première qui surgit fut celle de Pomponius Lætus, appelée *Nuits Vaticanes*, et présidée par saint Charles Borromée ; vint ensuite celle des *Vignerons*, celle de *Virtu*, où l'on s'occupait d'architecture ; celle des *Humanistes*, celles des *Ordinaires*, des *Lincci*, où l'on traitait de l'étude des sciences naturelles, et celle de *l'Arcadie*. Ferrare en comptait douze, Bologne quatorze, Sienne seize, etc. C'est également le siècle où Copernic, prêtre catholique, dédiait au pape Paul III ses traités *De motu octavæ sphaeræ et de orbium cælestium revolutionibus*.

Un autre mathématicien célèbre, Galilée, dont la disgrâce a suscité tant de clameurs contre la Papauté, adopta le système de Copernic sur le mouvement de la terre, le développa et le perfectionna. Enfin, après n'avoir trouvé que des admirateurs à Rome et avoir été comblé de prévenances et de présents de la part d'Urbain VIII, qui lui accorda une pension viagère en sa qualité d'homme de science, Galilée fut condamné par le Saint-Office, d'après les uns, non pas comme bon astronome, mais comme mauvais théologien, selon l'expression du protestant Mallet du Pan, et parce qu'il voulait faire dire à la Bible ce qu'elle ne dit pas (Voir Charles Barthélemy, *Mensonges historiques*). Selon un autre sentiment, qui paraît plus probable, puisqu'il s'appuie sur les actes du procès, son système astronomique sur le mouvement de la terre aurait été véritablement condamné comme absurde et formellement hérétique, comme contredisant expressément les paroles de la Sainte Écriture suivant le sens naturel des mots : *Dictam propositionem esse stultam et absurdam in philosophia, et formaliter hæreticam, qualenus contradicit expresse sententiis sanæ scripturæ in muliis locis, etc.*¹

Tant d'académies qui surgissent de tout côté, comme par enchantement, et la révolution opérée dans la science du système planétaire, supposent nécessairement une pléiade de grands hommes, au nombre desquels nous citerons : saint Charles Borromée, saint Pierre d'Alcantara, sainte Thérèse, le dominicain Melchior Canus, le bénédictin Louis de

¹ *La Controverse*, 16 décembre 1880. Cette opinion ne nuit, du reste, ni à l'infaillibilité pontificale, parce qu'il n'y a pas ici de définition *ex cathedra* ; ni à notre thèse, parce que se méprendre sur une question controversée, ce n'est pas entraver le progrès de la science.

Blois, Louis de Grenade, l'une des gloires de l'ordre de Saint-Dominique, Surius, Lippoman, Onuphre Panvini, ermite de Saint-Augustin, Baronius, le père de l'histoire ecclésiastique moderne, saint François de Sales, l'apôtre du Chablais et docteur de l'Église..

De leur côté, les Papes enrichissent la capitale du XVII^e siècle, monde chrétien des manuscrits les plus précieux, y fondent des collèges pour chaque peuple, et cette Propagande admirable destinée à préparer les pionniers de l'Évangile et de la civilisation. Puisque le Saint-Siège, dit à ce sujet M. Mounier, doit être en mesure de jeter des flots de lumière dans toutes les parties du monde, il est absolument nécessaire qu'il y ait au centre de la monarchie universelle des âmes un foyer d'études parfaitement pures qui rayonnent sur le monde entier. C'est pourquoi, dans leur zèle et leur sagesse, les Papes ont établi la Congrégation de la Propagande. C'est Grégoire XV qui, monté sur la Chaire apostolique en 1621, tandis qu'il arrêta les armées franco-espagnoles et autrichiennes dans la Valteline, qu'il traçait et édifiait le palais de la belle villa Ludovisi, eut l'idée d'un collège qui serait à Rome un centre d'études d'où le prosélytisme catholique rayonnerait sur l'univers entier. Et il institua la Propagande, rendez-vous de toutes les nations, de toutes les langues, aux pieds du Vicaire du Christ. Il n'y a pas d'institution semblable au monde ; c'est un vivant symbole de cette énergie victorieuse de tous les obstacles, de toutes les luttes, de tous les dangers. Six ans après sa fondation, la Propagande possédait déjà quinze caractères de langues, un peu plus tard vingt-trois, et enfin on put y apprendre les trois mille dialectes connus dans l'humanité. Il n'y a plus d'endroits sur la terre où le dogme et la morale ne soient parvenus et enseignés par la prédication et par les livres dans la langue du pays. Il n'est pas de terre, pas d'île d'où ne viennent à Rome des députés demander à la Propagande une plus ample connaissance de la vérité.

C'est la Propagande qui envoie et entretient sur toutes les plages lointaines, des missionnaires, des évêques, des vicaires apostoliques ; qui possède dans les cinq parties du monde des églises, des couvents, des collèges qu'elle dirige et surveille avec beaucoup de sollicitude. Le plus célèbre de ces collèges est celui de Rome, qui sert de séminaire à toutes les nations, réunit des élèves venant de toutes les parties du monde et les attache à la ville des Papes par ce secret instinct qui attire et groupe les peuples autour de la Chaire de Pierre. Les enfants y sont amenés, élevés et reconduits chez leurs parents aux frais de la congrégation. C'est là qu'ils vont apprendre l'hébreu, le chinois, le turc et les milliers de dialectes qui se parlent sur la surface du globe terrestre. Et ces langues deviennent la langue des élèves, car les professeurs ont soin de les leur faire parler pour les obliger à en contracter l'habitude.

À la fin du siècle dernier, les administrateurs de Rome firent ce que font actuellement les ministres de la maison de Savoie à l'égard des couvents de la ville, ils confisquèrent les biens de cette congrégation (les administrateurs de Rome sont sur le point de renouveler le même acte de spoliation inique) ; mais Dieu fit naître en France même l'Œuvre de la Propagation de la Foi pour réparer le mal que firent ces administrateurs.

La congrégation est secondée maintenant par le Collège romain et par l'Université de la Sapience. C'est au Collège romain que les élèves des séminaires étrangers vont s'instruire dans la science ecclésiastique. On sait qu'il y a à Rome des collèges germanique, grec, irlandais, anglais, écossais, français et américain. Qu'il est beau de voir accourir dans la capitale de la catholicité des enfants venant de toutes les contrées de l'univers comme dans une patrie commune ! La France y envoie ses jeunes lévites et ses artistes, et ils en rapportent la science romaine et les arts ; l'Angleterre y vient étudier la science, les usages, le chant et les cérémonies ; l'Amérique y envoie ses enfants et ils retournent porteurs de la grande science romaine ; l'Allemagne et l'Autriche viennent aussi puiser à cette source intarissable du savoir et de l'art leurs ouvrages les plus solides et leurs chefs-d'œuvre les plus célèbres. Là se forment ces hommes destinés à porter la lumière en Océanie, au Japon, en Chine, au Thibet, en Afrique et à propager partout les enseignements de Pierre (L. Veuillot, *Parfum de Rome*).

Un des successeurs de Grégoire XV, Alexandre VII (1655), résolut d'affecter les revenus des monastères déchus de leur ferveur primitive à l'entretien d'un collège composé des hommes les plus doctes de la chrétienté, afin qu'il fût un foyer de lumières dont les rayons inondassent l'univers. D'autres affaires ne lui permirent pas de réaliser son dessein ; toutefois, la science ne demeura pas immobile sous son pontificat ; il agrandit la Sapience, fonda une riche bibliothèque et créa un jardin botanique.

C'est en France le siècle de Louis XIV, siècle où l'on voit briller sur la scène les noms à jamais illustres de Fénelon, Fléchier, Bourdaloue, Bossuet, pour la chaire ; Bossuet, dont l'abbé Constant a dit : «Bossuet théologien, c'est la lumière descendant avec facilité jusqu'au fond des questions les plus obscures ; Bossuet controversiste, c'est la force assez sûre d'elle-même pour vaincre avec élégance et triompher avec douceur ; hagiographe, il semble s'élever jusqu'au trône de Dieu avec les six ailes des mystérieux chérubins ; historien, il plane comme un aigle sur les nations et sur les âges, en poussant un cri de victoire au nom du Dieu crucifié ; orateur, c'est le Jérémie des majestés éteintes, et sa parole dans la grandeur de sa tristesse fait pressentir le silence éternel qui vient s'asseoir sur la tombe des rois et des siècles ensevelis.

«Le *Discours sur l'histoire universelle* est, après la Bible, ce que nous connaissons de plus grand dans la littérature. Jamais le génie humain ne s'était élevé si haut. Assis à la source des âges, au pied du trône de l'Éternel, l'orateur les voit bouillonner au-dessous de lui, et, l'œil fixé sur leur cours, il semble en diriger la marche et en mesurer l'étendue avec une puissance dont le Créateur lui-même semble l'investir ; il partage en trois fleuves le torrent des événements et des siècles : ici les époques se suivent et s'enchaînent ; là les empires se renversent et se succèdent ; et au milieu de tout, la religion poursuit paisiblement ses conquêtes et accomplit ses destinées» (*Dictionnaire de Littérature*).

Nous trouvons ensuite les noms de Pascal, Descartes, Malebranche, pour la philosophie ; de Sirmond, Labbe, Bollandus, de Marca, Combefis, pour l'histoire ; des PP. Pétau, Thomassin, Lupus, du cardinal Bona, pour la théologie, auxquels nous pouvons adjoindre Budé, Casaubon, Rollin, Coffin, Santeuil, Lebeau, Amyot, de Thou, Boileau, que Chateaubriand compte comme la suprême floraison et le dernier regain des célèbres Universités du moyen âge. On voit que si, pendant cette période, l'Église est déjà fortement entravée dans sa mission intellectuelle par le protestantisme, elle ne cesse pas néanmoins de tenir dans les sphères scientifiques le rang qui lui convient.

Le XVIII^e siècle s'ouvre avec Clément XI, qui voit arriver à Rome les Frères des Écoles chrétiennes de La Salle, et ouvrir des classes de français près de la place Barberini. Sous ce Pape, le palais de la Minerve fut enrichi de la grande bibliothèque du cardinal Casamata, dominicain, en même temps que la bibliothèque vaticane s'enrichissait de manuscrits orientaux de la plus haute antiquité et de la bibliothèque particulière de Pie II. Ce Pape s'entoura d'Échellensis, de Pietro

della Valle, qui comprenaient les livres coptes, éthiopiens et arabes, comme dans tous les temps, les Pontifes ont su s'entourer des savants de la catholicité, les uns en les appelant à des emplois, les autres en se les attachant par des récompenses et des encouragements.

Clément XII marche sur les traces de Clément XI, qu'il prend pour modèle, rassemble les nouvelles richesses orientales recueillies par les deux Assémani, établit au Capitole le musée des monuments antiques, composé des riches collections d'Albani, qu'il paya 66,000 écus, et agrandit l'hospice de la *Trinité des Pèlerins*.

Après lui, en 1740, vient Benoît XIV, illustre par ses connaissances en théologie, en droit canon, en histoire ecclésiastique, et dont le front rayonne d'un reflet particulier de science. Il aime peu les affaires, mais il a le don de choisir d'habiles ministres, qui font bénir son nom. Pour lui, il se réserve la noble tâche de donner l'impulsion aux intelligences, garde la direction des questions religieuses, et se livre à une étude constante des matières ecclésiastiques. Il fonde quatre Académies à Rome, enrichit le Vatican d'une collection de manuscrits et de médailles du cardinal Ottoboni, de la bibliothèque Capponi et d'autres trésors scientifiques et littéraires. Il établit un amphithéâtre et des cabinets d'anatomie à l'hôpital du Saint-Esprit, reconstruit Sainte-Croix-en-Jérusalem, déterre l'obélisque solaire du Champ de Mars, restaure les églises Saint-Apollinaire, Saint-Martin-des-Morts, Sainte-Marie-des-Anges ; les curieuses mosaïques du Triclinium de Léon III sont placées dans une tribune près de la Scala Santa ; Sainte-Marie-Majeure est ornée d'une façade. Ainsi, le goût des sciences, des arts, se perpétue autour de cette Chaire apostolique que le Christ a fondée pour être la lumière du monde.

D'autre part, le début de ce siècle annonce l'ère du grand combat, comme le retentissement lointain du tonnerre annonce l'approche de l'orage. Mais si les ennemis de Dieu sont nombreux et puissants, l'Église aussi continue à compter dans ses rangs des défenseurs et des apologistes innombrables, et capables de tenir tête à l'armée de Satan. C'est l'époque où l'on voit briller en Italie, et surtout à Rome, le foyer de la science, des savants tels que le bienheureux Léonard de Port-Maurice, le jésuite Tiraboschi, auteur de l'histoire de la littérature italienne ; Muratori, un érudit de premier ordre, qui écrivit près de 50 volumes in-folio ; le dominicain Orsi, célèbre par une histoire de l'Église et par son *Traité sur les jugements irréformables des Souverains-Pontifes* ; Bianchi, religieux observantin ; Mansi, illustre par sa *Collection des Conciles* ; les frères Ballerini, de Vérone ; le célèbre Zaccarías, de Venise ; Mamachi, Concina, Dinelli, Joseph Piazzi, célèbre astronome et religieux théatin ; l'abbé Spalanzini, illustre par ses découvertes en physique, et en histoire naturelle et dans toutes les branches de la physiologie, et par-dessus tout saint Alphonse de Liguori, docteur de l'Église.

En France, on voit briller Mabillon, Ruinart, bénédictins ; Hélyot, franciscain ; Lami, célèbre par ses recherches bibliques ; les bénédictins Martianay, Le Nourry, Massuet, renommés pour leur édition des Pères ; Baluze, autre célèbre éditeur ; Huet, d'Avranches ; Fleury, Tournely, le P. Lebrun ; les jésuites Daniel et Longueval ; D. Martène, Houtteville, D. Calmet, Billuart, D. Ceillier, Charlevoix, Bergier, Feller, Guénée, le cardinal Gerdil, qui donnent la main par-dessus la Révolution à de Bonald, Frayssinous, de Maistre, Chateaubriand, Ravignan, D. Guéranger, etc.

Puisque nous arrivons à notre siècle, oublions-nous ce Musée, dit Grégorien, parce qu'il fut fondé par Grégoire XVI, ce grand Pape distingué par l'élévation des pensées, la douceur de caractère et les nobles fondations de son Pontificat, ce Musée, dis-je, trésor inappréciable, qui révèle à lui seul tout une civilisation ensevelie dans les nécropoles des cités étrusques. A Vulci, Corneto, Bonazo, Coëré, c'est tout une série remplie de sarcophages entourés de vases peints, de statues décorées avec le luxe des Étrusques, de monceaux de plastique, de candélabres, d'armes, de bijoux, d'or et d'argent ; ce sont des cadavres entourés des pompes de la vie. Grégoire a réuni toutes ces antiquités dans le palais de Pie IV au Vatican. «Ainsi, dit un Français, Rome, par ses Pontifes, reste à la tête du mouvement qui ne cesse de s'opérer dans les études et dans les idées de l'humanité, et les monuments de la science prennent dans la demeure des Papes un espace qui s'agrandit de jour en jour, à mesure que la science elle-même s'étend et s'enrichit» (Raoul Rochette, *Revue de Paris*, 29 août 1841).

Et maintenant que nous avons exposé historiquement, bien qu'à grands traits, le rôle de l'Église et des Papes aux yeux de la science, le lecteur peut juger si nous exagérons la vérité en disant que les théologiens de l'Église égalent et dominent les plus grands philosophes soit antiques, soit modernes ; que ses docteurs effraient par leur science ; que ses historiens éclipsent ceux de l'antiquité par ce coup d'œil qui embrasse tout l'ensemble. Le génie de saint Augustin a produit la *Cité de Dieu*, et elle est encore le livre d'histoire le plus profond. Les actes des conciles sont le monument le plus achevé de la prudence humaine. Les lois canoniques laissent bien derrière elles les lois romaines et les lois féodales. Qui l'emporte en force sur saint Paul, en génie sur saint Augustin, par l'éloquence sur saint Chrysostome, en science sur saint Thomas, en majesté sur Bossuet !

«Ceux qui représentent le christianisme comme arrêtant le progrès des lumières, dit Chateaubriand, contredisent manifestement les témoignages historiques. Partout la civilisation a marché sur les pas de l'Évangile, au contraire des religions de Mahomet, de Brahma et de Confucius, qui ont borné les progrès de la société et forcé l'homme à vieillir dans son enfance» (*Génie du Christianisme*).

Au reste, il est de notoriété publique que les études préparatoires au sacerdoce sont longues, difficiles et compliquées ; et quand le civil, après un simple examen, a pu obtenir un emploi lucratif, le lévite est obligé de prolonger ses études pendant quatre ou cinq ans encore sur les bancs d'un séminaire, courbé sur cette reine des sciences, la théologie, dont nous avons si longuement parlé. Aussi, dit un écrivain, on n'a jamais remarqué que, pour la connaissance générale du latin, du grec, de la philosophie et de l'histoire, le clergé fût inférieur à aucune autre classe de la société. Dans les campagnes, le curé peut soutenir la comparaison de l'instituteur et du maire. La maison où l'on trouve le plus de livres n'est pas celle du magistrat ou du château, mais bien celle du presbytère. Réserve faite, des spécialités, le cabinet de l'évêque annonce autant l'homme de science que celui du préfet ; il y a autant d'humanité dans le chapitre que dans le conseil de préfecture et au tribunal. Si l'on voit se donner la peine de lire les mandements de Nosseigneurs, on y trouvera autant de rhétorique et de pureté de style que chez un académicien. Le clergé n'est pas obligé d'être mathématicien, physicien, chimiste, etc., cependant l'archéologie sacrée, qui domine toutes les branches de la science de l'antiquité, a dans le clergé des maîtres incomparables. S'il y a des professeurs d'hébreu, de sanscrit, de chinois, c'est le clergé qui connaît ces langues, c'est lui qui en a dressé les premiers rudiments ou grammaires et les premiers dictionnaires. L'abbé Rohrbacher, moins rhéteur que Guizot, a mieux enseigné l'histoire que lui ; le bénédictin D. Guéranger en a remontré au

prince A. de Broglie ; l'abbé Gorini, simple curé d'une paroisse rurale, a redressé les plus forts de nos historiens, et pas un ne lui a répondu pour lui infliger un démenti.

Sous le rapport des découvertes et des inventions scientifiques, le clergé n'est pas plus en retard que pour le reste ! «Si dans le VIII^e siècle, dit Chateaubriand, le moine Alcuin enseigne la grammaire à Charlemagne ; dans le XIX^e, un autre moine industriel et patient trouve un moyen de dérouler les manuscrits d'Herculanum. Si, en 740, Grégoire de Tours décrit les antiquités des Gaules, en 1750, le chanoine Mazzochi explique les tables législatives d'Héraclée. La plupart des découvertes, qui ont changé le monde civilisé, ont été faites par des membres de l'Église. L'invention de la poudre à canon, et peut-être celle du télescope, sont dues au moine Roger Bacon ; d'autres attribuent la découverte de la poudre au moine allemand Berthold Schwartz ; les bombes ont été inventées par Galen, évêque de Munster ; le diacre Flavio de Gioia, Napolitain, a trouvé la boussole ; d'autres attribuent cette invention au dominicain Albert le Grand ; et le moine Jacques de Vitry a été le premier à l'appliquer à l'art nautique. «Le moine Despina a inventé les lunettes ; et Pacificus, archidiacre de Vérone, ou le pape Sylvestre II, l'horloge à roues»¹. Que de savants seraient étonnés si nous leur disions que le docteur séraphique, saint Bonaventure, a devancé de six siècles la théorie de la thermo-dynamie ou de l'unité et de la corrélation des forces physiques. Sans doute, il était encore loin de nos spécialistes dans l'application, mais il n'en est pas moins vrai qu'il a pressenti cette science et qu'il l'a annoncée (Brevilog., part. II, cap. II et IV, *sent. dist.* 13, art. 2 et 3).

Le vénérable Bède donne l'explication des murées ; l'alphabet-moderne est dû aux deux moines Onon et Arduin ; la méthode d'éducation des sourds-muets est due à deux moines bénédictins d'Espagne, et a été perfectionnée par l'abbé de l'Épée ; l'introduction des chiffres arabes est due au moine Herbert ; un autre moine, Gui d'Arrezzo, invente les notes musicales.

Le religieux Albert le Saxon invente les aérostats ; le P. Magnan, le microscope ; les deux PP. Lana et Beccaria, trouvent les lois de l'électricité. Ce sont les Jésuites qui ont inventé le gaz. Le P. Dom, si distingué par les perfectionnements apportés à la fabrication, fonda en 1815, à Preston, en Angleterre, la première société pour l'éclairage au gaz. La science météorologique a reçu son dernier perfectionnement des PP. Piazza, Denza et Secchi. Ce dernier, que la science pleure encore, est l'inventeur d'un ingénieux et très utile météorographe. Le P. Barranti a inventé le modérateur du frein des locomotives, et le P. Embriaco, dominicain, l'hydrochronomètre et le sismographe (*Annali degli Avvocati di San-Pietro*, décembre 1880).

Combien d'autres savants ont illustré les cloîtres, ou donné un éclat incomparable aux chaires de l'Église. Que d'écrivains célèbres ! que d'hommes de lettres distingués ! que d'illustres voyageurs ! que de mathématiciens, que de chimistes, d'astronomes, d'antiquaires ! que d'hommes d'État renommés ! Rappeler les noms de Suger, d'Amboise, de Ximènes, d'Albéron, de Richelieu, de Mazarin, de Fleury, n'est-ce pas rappeler à la fois les plus grands ministres et les plus grandes choses de l'Europe moderne ! (*Génie du Christianisme*).

Si nous passons maintenant à ce clergé séculier et régulier que les Souverains-Pontifes envoient dans les contrées lointaines, pour y porter la lumière de l'Évangile, nous sommes encore en face de la science marchant parallèlement avec la conversion des peuples. Un missionnaire doit être un excellent voyageur, et les Jésuites surtout, en exigeant une science peu ordinaire. Pour le Levant, il faut savoir le grec, le copte, l'arabe, le turc, la médecine ; pour l'Inde et la Chine, il faut connaître l'astronomie, la géographie, les mathématiques, la mécanique. L'Amérique était réservée aux naturalistes.

En voyant les services que les missions catholiques rendaient aux arts, à la science, au commerce, à la civilisation, Colbert et Louvois les favorisaient de tout leur pouvoir. Les PP. Fontenay, Tachard, Gerbillon, Le Comte, Bouvet et Visdelon furent envoyés aux Indes par Louis XIV. Ils étaient mathématiciens, et le roi les fit recevoir à l'Académie des sciences avant leur départ. Le P. Brédevent meurt en parcourant l'Éthiopie en missionnaire et en savant. Il nous reste une partie de ses travaux. Le P. Sicard visite l'Égypte, accompagné de dessinateurs fournis par Maurepas.

La bibliothèque publique de Dijon possède un globe terrestre de cinq ou six mètres de circonférence, sur lequel sont indiqués les lacs décrits par les explorateurs de l'Afrique équatoriale. Or, ce globe a été construit en 1720 par un Père capucin, en même temps qu'un autre religieux traçait le périmètre de ces mêmes lacs sur un globe semblable, conservé dans la bibliothèque du lycée de Lyon. La science géographique, éclairée par les missionnaires catholiques, était donc plus avancée il y a cent ans que de nos jours. Les explorateurs récents n'ont découvert que ce qui avait été oublié et ce que connaissaient depuis plus d'un siècle des moines ignorés de l'Europe savante.

Le moine Bazin fut nommé premier médecin de Thomas Kilikan et le suivit dans ses expéditions. Le P. Cœur-Doux donna des renseignements sur les toiles et les teintures indiennes. Nous eûmes de la Chine les manuscrits originaux et les traductions de son histoire, des herbiers, des géographies, des mathématiques chinoises.

Après les croisades, le moine Rubruquis fut envoyé en Tartarie, où il recueillit des données exactes sur les mœurs, les coutumes barbares de ce pays, et des renseignements qui favorisèrent beaucoup l'extension de la géographie. A son retour, il fit un tel tableau des richesses, du faste de ce peuple, qu'il éveilla l'esprit d'aventure chez les Occidentaux. Il y avait été précédé par les deux moines missionnaires Brocart de Saint-Sion et André de Lucinel, et il y fut suivi des deux frères Marc et Nicolas, Vénitiens, qui visitèrent la Chine sous le règne du petit-fils de Gengiskan.

Ainsi, les missions ne sont pas seulement des voies de conversion évangélique, mais encore des voies de science, de législation, d'industrie, d'héroïsme, grand sujet d'orgueil pour l'Europe, pour la France, qui fournit le plus grand nombre de missionnaires, et surtout pour les Papes, à qui appartient la gloire d'envoyer ces hommes qui vont faire éclater les miracles de la civilisation, des arts, des lois, de l'humanité et du courage. Jamais des savants, députés dans les pays lointains, avec les instruments et les plans de l'Académie, ne feront ce qu'un pauvre moine, parti à pied de son couvent, exécute seul avec son bréviaire et son chapelet (Chateaubriand, *Génie*).

Partout où le christianisme s'est établi, au milieu des glaces du Nord aussi bien que sous les feux du Midi, il a porté la science, les mœurs, la civilisation ; et partout où il n'a pu pénétrer et dans tous les pays d'où il a été expulsé, c'est la bar-

¹ *Génie du Christianisme* ; Dittmar et un autre auteur ancien disent expressément que Gerbert inventa l'horloge à balancier, en usage jusqu'au XVI^e siècle, un télescope et une machine à vapeur.

barie qui a régné et règne. Les Égyptiens et les Africains christianisés furent des peuples de lumière et d'activité ; sous le cimeterre du Croissant, ils sont retombés dans les ténèbres et l'inertie. La Grèce, si féconde jadis en savants, en artistes, en philosophes, en génies, est devenue féconde en médiocrités, stérile pour la science, parce qu'elle est tombée sous la tyrannie d'un gouvernement aussi ennemi des sciences que du christianisme.

Le meilleur moyen, dit Bergier, de perfectionner les sciences naturelles, était d'établir des rapports fréquents entre les parties de l'Europe, d'apprendre à connaître le sol, les richesses, les mœurs, les lois, le génie, le langage des divers peuples du monde. Or, qui a rempli cette mission et qui la remplit encore à l'heure où nous écrivons ces lignes ? Est-ce les philosophes philanthropiques, ou les missionnaires dévorés du zèle de la religion ? Le christianisme, qu'ils ont porté dans le Nord, qu'ils portent encore dans toutes les parties du monde, y a introduit l'agriculture, la civilisation, les lois, les écoles, les sciences et a rendu florissantes des régions qui n'étaient couvertes que de forêts, de marécages et de quelques troupeaux sauvages. Ce sont les missionnaires qui nous ont fait connaître les nations de l'extrémité de l'Asie, qui ont décrit le caractère, les mœurs, les lois, le genre de vie des sauvages de l'Amérique, de la Polynésie et de tous les archipels et groupes de l'Océan Pacifique. Sans les missionnaires, aucun philosophe n'aurait voulu pénétrer au sein du Nouveau-Monde ; c'est donc à eux que la géographie et les sciences sont redevables des progrès immenses qu'elles ont faits dans ces derniers siècles.

Puisque nous sommes à parler des missions, il convient de dire un mot en particulier de la Compagnie de Jésus, dont les Pères missionnaires ont rendu tant de services à la science par les documents qu'ils lui ont fournis. Les Jésuites ont enseigné en quatre-vingt-quinze langues. On leur doit des grammaires et des dictionnaires sur chacun de ces idiomes. Ils ont donné quatorze mille écrivains à la science, dix mille missionnaires à la civilisation, douze cents martyrs à l'Église. Sous le rapport de la science, écoutons l'astronome Lalande, peu suspect de partialité en cette matière :

« Parmi les calomnies absurdes que la rage exhala contre les Jésuites, je remarquai que La Chalotais portait l'ignorance et l'aveuglement jusqu'à faire dire que ces religieux n'avaient pas produit de mathématiciens... Je faisais alors la table de mon astronomie ; j'y mis un article sur les Jésuites astronomes ; le nombre m'en étonna : de 1750 à 1773, en vingt-trois ans seulement, quarante-deux auteurs et quatre-vingt-sept ouvrages. Ils dirigent les observatoires de Pékin, Vienne, Rome, Naples, Lisbonne, Wurtzbourg, Milan, Florence, Venise, Marseille, Lyon, etc. ». D'Alembert ajoutait : « Ils se sont exercés avec succès dans tous les genres : éloquence, histoire, antiquité, géométrie, littérature ; il n'est presque aucune classe d'écrivains où ils ne comptent des hommes de premier mérite ».

Si des Jésuites nous passons à la Société de Marie, nous trouvons aussi parmi ses membres des savants et des linguistes de premier ordre. Le P. Violette (la commission du prix Volney lui a accordé une gratification de 500 francs, en 1880), missionnaire en Océanie, vient de publier un dictionnaire samoa-français-anglais et français-samo-anglais, précédé d'une grammaire de la langue samo. Le P. Colomb, autre missionnaire mariste, qui a publié deux volumes de prières en langue toga et en langue futuna, prépare un vocabulaire en langue toga.

Ainsi, l'Église a prouvé surabondamment sa mission d'enseigner par le nombre prodigieux de savants produits dans toutes les branches des connaissances humaines : linguistes, théologiens, philosophes, orateurs, mathématiciens, astronomes, géographes. On ne trouvera donc plus étonnant que l'histoire véridique nous représente la Papauté constamment en tête de la science, l'éclairant de ses lumières, lui donnant l'impulsion, la disciplinant et la ramenant au sentier quand elle s'égare. Mais régler la science et la discipliner, ce n'est pas entraver ses progrès, c'est au contraire la favoriser, comme ce n'est pas gêner le voyageur de mettre des garde-fous sur le bord d'un précipice, mais faciliter sa marche et la rendre plus rapide en la rendant plus sûre. L'expérience des faits a toujours confirmé les principes qu'elle a posés dans le concile du Vatican comme base de l'enseignement catholique, à savoir, l'autorité de la révélation et l'autorité légitime de la raison humaine.

Dans les premiers siècles, comme au moyen âge et dans les temps modernes, elle voit tout, entend tout, répond à tout, dirige tout, bénit tout, souffle la vie partout, apprécie le mérite pour le récompenser et connaît le talent pour l'encourager. Elle a été invariablement le centre d'où s'échappent des milliers de rayons qui portent le jour et la fécondité sur tous les points de la circonférence ; le soleil d'où émane la lumière qui éclaire le monde des esprits et l'école des arts ; la cour où se concertent les grandes institutions et les nobles entreprises. Quant aux savants, la plupart, pour ne pas dire tous, sortirent des écoles épiscopales, abbatiales ou presbytérales, où ils avaient reçu un enseignement perpétuellement contrôlé par les Papes. Depuis les grandes Universités des villes jusqu'aux petites écoles des paroisses, du hameau solitaire, l'Église seule fit tout, et le fit bien ; et aussi longtemps qu'elle garda la direction des écoles, tout fleurit ; mais quand la Renaissance et le protestantisme la lui arrachèrent, la science commença à décliner et prit sa route vers le XVIII^e siècle et la Révolution, qui vint défaire son œuvre. Les écoles communales étaient auparavant plus nombreuses qu'aujourd'hui, et l'on a cru sur la foi des journaux que l'instruction primaire était une invention moderne, un fruit de 89.

Il n'est donc pas vrai que le christianisme ait nui au progrès de la science, et quand des pygmées s'avisent de représenter les Papes, les éducateurs infaillibles du monde, comme des ouvriers d'ignorance et de ténèbres, ils se trompent de toute la hauteur de leur petitesse. En effet, c'est un fait constant, prouvé par toute l'histoire, que, depuis dix-huit siècles, ils n'ont cessé d'exercer leur magistère suprême, d'enseigner le monde par leur parole éloquente et autorisée ou par leurs admirables constitutions ; que pendant longtemps ce ne fut guère que chez les nations catholiques et surtout parmi le clergé que les sciences furent cultivées, connues et estimées, et que les peuples les ont appréciées à proportion de leur liaison avec la Papauté. Aussi, lorsque le Conseil de l'instruction publique accepta la bifurcation dans les études, sur les neuf évêques de France qui l'adoptèrent, un seul la mit en pratique, ce qui fit dire aux chefs de l'Université, MM. Cousin et Villemain, que l'Église devenait l'asile des lettres persécutées, des langues et des littératures anciennes, comme elle le fût jadis sous la période barbare.

Ainsi qu'on l'a vu par cet exposé, la science ne s'est pas créée en un jour ; comme la lumière ne se fait que lentement, il a fallu arracher à la révélation et à la nature un secret après l'autre. Ce progrès est l'effet d'une sagesse souveraine qui fait tout avec poids et mesure, et assigne à chaque époque sa tâche particulière. A l'origine des sociétés chrétiennes, les Papes avaient d'autres soucis qui les préoccupaient : il fallait établir l'Évangile, former la liturgie, créer la science théologique, tracer le domaine de la philosophie. Ce mouvement aurait pu être entravé par l'étude des sciences naturelles, la matière aurait pu étouffer l'esprit, et la nature devancer la science des sciences. Pour procéder avec ordre et sûreté, il

convenait d'établir de prime abord et scientifiquement les rapports de l'homme avec Dieu, le symbole des croyances, le code des devoirs, tout ce qui touche de plus près aux choses de l'âme et de la conscience. Ce fut la tâche des successeurs de Pierre dans les catacombes, des Pères et des docteurs combattant contre l'hérésie ; la tâche des siècles scolastiques. Quand le monde chrétien fut tout préparé, sa foi affermie par cette forte éducation séculaire, pouvait venir le tour des sciences naturelles, physiques, chimiques et astronomiques, l'Église pouvait y faire un accueil favorable ; elle avait Bacon, Descartes, Pascal, Malebranche et une foule d'autres. La vérité est aimée dans l'Église, aimée avec passion, aimée avec une énergie qui suscite tous les dévouements et la fait accepter avec enthousiasme d'où qu'elle vienne et à quelque science qu'elle appartienne.

L'Église encourage tous les efforts tentés avec loyauté pour arriver à la connaissance plus parfaite des œuvres de Dieu, et elle faillirait à sa mission si elle agissait autrement, car il est difficile qu'un homme qui étudie avec un cœur droit les merveilles de la nature ou les leçons d'histoire, ne confesse pas tôt ou tard la divinité du Verbe par qui toutes choses ont été faites ; de ce Verbe qui est la raison de toutes les questions, et qui a institué Son Église pour conserver le dépôt de la vérité et y ramener ceux qui s'en écartent.

En résumé, ces considérations nous montrent d'une part la Papauté dominant la science, l'éclairant, la dirigeant, l'encourageant et la contrôlant aux clartés de la révélation et de la raison chrétienne. Elle est partout avec ces milliers d'évêques, de prêtres, de moines, de généreux catholiques qui sont ses milices actives et répandues sur toute la terre comme les membres sur le corps humain ; dans ces millions d'yeux clairvoyants qui surveillent l'orthodoxie des écoles et les productions de l'esprit ; dans ces millions d'oreilles attentives au bruit de l'opinion et au courant qui circule dans la société ; dans ces millions de bouches éloquentes qui parlent et enseignent du haut des Chaires catholiques ; dans ces millions de bras qui combattent le bon combat ; dans ces millions de mains qui écrivent de courageuses apologies et défendent la religion et la vérité par de magnifiques traités ; dans ces millions de jambes et de pieds agiles qui courent toutes les plages du monde pour arracher les âmes aux ténèbres de l'ignorance et les amener aux admirables splendeurs de l'Évangile. De l'autre, elles nous montrent le voyageur de la science qui fixe le regard de son âme vers le Vatican pour en surprendre la pensée, en faire descendre une étincelle de lumière qui vienne illuminer l'obscurité de son esprit et guider sa plume selon les enseignements de Pierre.

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE

CHAPITRE I. DE LA PAPAUTÉ. - Monarchie chrétienne. - Pierre. - Primauté. - La Papauté. - Souveraineté. - Indépendance. - Irréformabilité. - Immutabilité. - Simplification du gouvernement. - Unité de doctrine, de dogme, de morale et de culte.

CHAPITRE II. SUITE DU MÊME SUJET. - Vaines tentatives d'unité en dehors de l'Église catholique. - Perpétuité. - Catholicité.

CHAPITRE III. LA PAPAUTÉ EST LA VOIE. - Garantie de sécurité, de direction, de tranquillité. - Voyageur de la science. - De la politique. - De la religion. - Hors de l'Église point de salut. - Exclusivisme des autres religions.

CHAPITRE IV. LA PAPAUTÉ EST LA VÉRITÉ. - Ce qu'était la vérité avant Jésus-Christ. - La Papauté restauratrice de la vérité. - Gardienne de la vérité. - Messagère de la vérité.

CHAPITRE V. LA PAPAUTÉ ET LE DOGME DE L'INFAILLIBILITÉ. - La Papauté est la maîtresse de la vérité. - L'infaillibilité devant la tradition. - Décret du Concile du Vatican

CHAPITRE VI. LA PAPAUTÉ EST LA VIE. - Rome païenne. - Rome chrétienne. - Vie communicative. - Vie de l'humanité. - Des États. - Des familles. - Des individus. - Des éléments inorganiques. - Conclusion.

CHAPITRE VII. LA PAPAUTÉ EST LA MÈRE DE LA CIVILISATION. - L'homme naturellement sociable. - Principes de civilisation. - La civilisation chez les peuples de l'antiquité. - Le Décalogue.

CHAPITRE VIII. SUITE DU MÊME SUJET. - La religion. - L'autorité. - La répression. - La morale. - La propriété. - L'Évangile. - Supériorité de la civilisation catholique. - L'idéal de la civilisation.

CHAPITRE IX. LA PAPAUTÉ EST LA NOURRICE DE LA CIVILISATION. - Réhabilitations. - Dieu. - La société. - La famille. - L'homme.

CHAPITRE X. LA PAPAUTÉ MAÎTRESSE DE LA CIVILISATION. - Le progrès. - L'époque des persécutions. - Période de Constantin. - Union des deux pouvoirs. - Législation christianisée. - Les barbares. - Monarchie chrétienne. - Conciles. - Moines.

CHAPITRE XI. SUITE DU MÊME SUJET. - Quatrième époque. - Charlemagne. - Jugements de Dieu. - Trêve de Dieu. - Croisades. - Suger. - Cardinal de Champagne. - Cardinal d'Amboise. - Cinquième époque : protestantisme. - Richelieu. - Mazarin. - Ximènes. - Missions.

CHAPITRE XII. LA PAPAUTÉ ET LA SCIENCE. - Le Symbole. - La théologie. - Les écoles. - Saint Justin. - Clément d'Alexandrie. - Ammonius. - Origène.

CHAPITRE XIII. SUITE DU MÊME SUJET. - Pères de l'Église. - Théologie. - Philosophie. - Harmonie de la foi et de la raison. - La théologie et les sciences.

CHAPITRE XIV. SUITE DU MÊME SUJET. - Bénédictins. - VIII^e et IX^e siècles. - X^e, XI^e, XII^e siècles. - Universités. - XIII^e siècle. - Sorbonne. - XVI^e siècle. - Académies. - XVII^e siècle. - Propagande. - XVIII^e siècle. - Inventions. - Missionnaires.

FIN DU PREMIER VOLUME